

7-11 4

La Revue 15c populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 17, No 8

AOÛT 1924

30
3.54
3.84



Roman complet : Les Ruines en Fleurs, par Chantepleure,

Suivi du CHATEAU DE BEAUMANOIR, par Edmond Rousseau

"L'AIR EST REMPLI DE CHOSES QUE VOUS NE
DEVRIEZ PAS MANQUER"



Batterie "B" No 767

Faites parler le haut parleur

Le plaisir du radio est plus que doublé quand tout le monde peut entendre à la fois. C'est la batterie "B" qui permet aux tubes amplificateurs de votre poste récepteur de faire fonctionner le haut parleur — car sans ce courant qui lui donne la parole, le haut parleur resterait absolument silencieux.

Servez-vous des batteries "B" Eveready de 45 volts et profitez davantage de votre radio. De solides raccords à attaches à ressort Fahnestock pour varier le voltage à discrétion. Trente vigoureux ampères garantissent la durée et le rendement satisfaisant de la batterie "B" Eveready, No 767. Procurez-vous-les chez votre marchand.

Si vous avez quelque difficulté au sujet de votre batterie, écrivez au Radio Division, Canadian National Carbon Company, Ltd, Toronto.

CANADIAN NATIONAL CARBON COMPANY,
LIMITED

Centre d'Informations sur batteries de radio

Montréal

TORONTO

Winnipeg

EVEREADY

Radio Batteries

— elles durent plus longtemps



Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine
Le Samedi procure cette aubaine extraordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE: **10 SOUS**

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA
HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

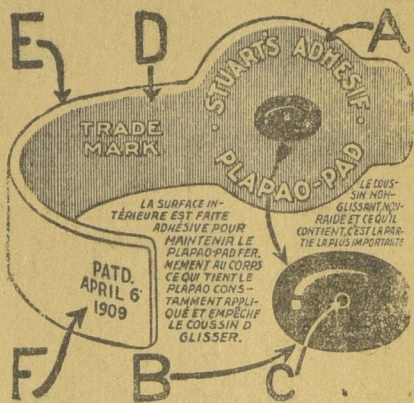
Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que souève les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.



FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis:
Un An . . \$1.50
Six Mois . . 75c

Montreal et ban-
lieue exceptés

PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 17, No 8

Montréal, août 1924

La REVUE PO-
PULAIRE est ex-
pédiée par la pos-
te entre le 1er et
le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE
& CIE,

Edits.-Props.,
131, rue Cadieux,
Montréal.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

L'AMOUR DES BETES

Les hommes forts se sont gaussés à leur aise de la tant grande douleur qu'éprouva le président Coolidge de la perte de son chat, un vieux chat de gouttière recueilli certain jour dont il avait fait son plus fidèle compa-
gnon. Les chagrins de M. Coolidge n'ont rien là de ridicule. L'attache-
ment aux bêtes a été comme anobli par la qualité et les titres des gens, dans tous les temps, qui montrèrent du goût et de l'inclinaison pour elles. Qu'il vous suffise de lire, dans la pré-
sente livraison de "La Revue", cet article consacré aux chats ainsi qu'à leurs amis. Vous n'y trouverez que des noms sonores.

Il en va ainsi des chiens qui surent susciter à leur profit de puissantes amitiés chez les hommes. L'illustre pianiste Paderewski (l'exemple est ré-
cent), semble inconsolable de la mort de son pékinois Ping-Lung. Lamarti-
ne et Byron connurent ces mêmes deuils qui leur inspirèrent de beaux vers. Sans doute connaissez-vous les traits de fidélité et d'affection, il fau-
drait dire humaine, de tels chiens immortalisés par l'histoire.

C'est Hyrcanus, partageant le bû-
cher de son maître, le roi Lysimaque; c'est Argus, chanté par Homère, le seul être vivant qui reconnut le hé-
ros Ulysse, de retour à Ithaque, sa patrie, après vingt ans d'absence, et qui expira de joie (peut-être aussi de
vieillesse!) en lui prodiguant les marques d'attachement les plus tou-
chantes; c'est encore le chien de Mon-
targis et combien d'autres qui se lais-
sèrent mourir sur la tombe de leur maître!

On raconte que le poète Byron, dont il est beaucoup parlé de ce temps-ci, fit incinérer son chien Fido, mort d'avoir avalé de travers un os de pou-
let. Il déposa ses cendres dans une urne d'albâtre sur laquelle étaient gravés ces mots, en guise d'épithaphe: "Ci-gît le plus fidèle de mes amis".

Il y a là une extravagance de poète romantique qu'il n'est pas besoin d'i-
miter pour aimer vraiment les bêtes, mais qu'importe...

Jules JOLICOEUR.



Bonne jusqu'à la dernière bouchée

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron, à l'orange ou à l'ananas, et combien leur préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui une boîte de

GARNITURE DE TARTES

"Meadow-Sweet"



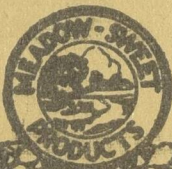
"Meadow-Sweet"

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

Citron — Orange — Ananas

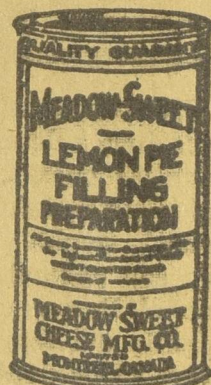
Inestimable pour garnir tartes, gâteaux, pâtisseries, etc.



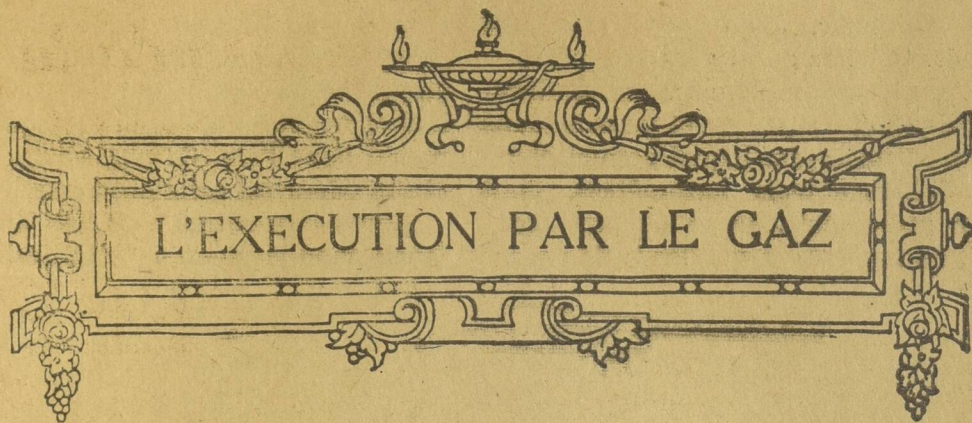
Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERES

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.



Le produit original et authentique



Ou l'exécution "sans douleur".— Un nouveau mode de mise à mort, inauguré dans un Etat américain.— Le gaz mortel employé est l'acide cyanhydrique, qui servit, au cours de la dernière guerre, à détruire des milliers de belligérants, autant français qu'allemands.— Les modes d'exécution de l'antiquité.

L'acide cyanhydrique, aussi dénommé acide prussique (ce qui expliquerait le cas qu'en firent les Prussiens durant la dernière guerre), est une combinaison de cyanogène et d'hydrogène. Cet acide est un des poisons les plus violents. A haute dose, il provoque une mort presque instantanée. Il n'existe pas de contre-poison.

Ces quelques explications pour vous mieux faire comprendre l'importance d'un nouveau mode d'exécution éprouvé, il y a quelques mois, sur un condamné à mort. L'expérience fut en tout point satisfaisante.

L'humanité, dans les pays neufs surtout, cherche à exercer ses justes vengeances rapidement et proprement. Nous nous acheminons vers une exécution capitale qui sera un vrai

plaisir! Il est bien dommage que les criminels n'usent pas de pareilles gentilleses à l'égard de leurs victimes. Ils tuent avec autant de cruauté que le célèbre Cartouche. Leur manière ne s'est pas raffinée.

Quoi qu'il en soit, la justice elle s'est adoucie. L'échafaud, la guillotine, le billot, le garrot, la chaise d'électrocution, le piquet d'exécution, tous ces modes sont autrement plus humanitaires que la question, tortures préalables ou définitives.

Cette exécution, tout à fait "modern style", n'exige aucun appareil. C'est grossier, sans atmosphère, mais du moins rapide et "sans douleur". Dans la cour de la prison de Carson City, s'élève une petite construction massive, faite de pierre et béton, et qui servait de boutique au barbier de l'institution. On en a fait la "maison de la mort". Toutes les ouvertures, moins une, furent obturées. Cette unique fenêtre et la porte furent imperméabilisées contre l'air et toutes les fentes soigneusement aveuglées.

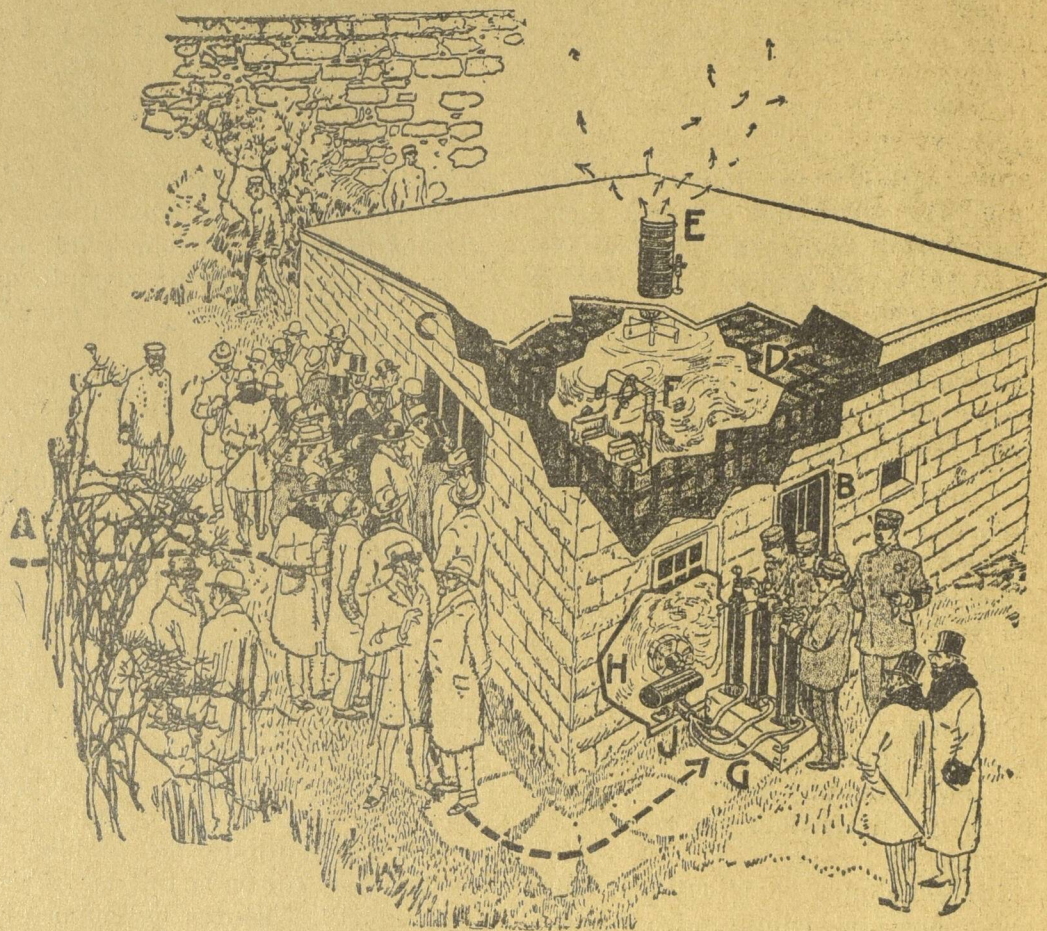
Au centre de cette maison mortuaire, face à l'unique fenêtre, une cellule d'acier, pareille à une cage fut aménagée. Et dans cette cellule on plaça une chaise, munie de courroies

à son dossier, à ses bras et à ses pieds, tournée aussi vers la fenêtre.

Au niveau du plancher, est un trou, pratiqué dans le mur et passant dans ce trou un tuyau, lequel communique au dehors à trois gazomètres, dont l'un seulement chargé du gaz mortel, de façon à ce que les trois gardes

dans la pièce. Et cela parce que l'acide cyanhydrique, le gaz employé, est en réalité un liquide qui ne se volatilise et ne se gazéifie que lorsque répandu dans l'air. Ce gaz est incolore et son odeur est celle des amandes.

Après l'exécution, du bon air est lancé dans la pièce pour la désinfecter.



La première exécution par le gaz dans un blockhaus de la prison de Carson City.

qui les déchargent simultanément, lors d'une exécution, ignorent lequel d'entre eux a donné la mort au condamné.

A l'intérieur encore, reliée au tuyau, se trouve une pompe à gaz, mue par l'électricité, dont la fonction est de volatiliser le gaz et de le répandre

ter. Le médecin et les gardes n'y pénétrèrent qu'au bout d'une demi-heure.

Plusieurs essais sur des animaux furent tentés, quelques jours avant l'inauguration de ce mode d'exécution sur un criminel chinois. En trente secondes, tous les sujets d'expérience tombèrent dans un état d'inconscience.

ce et moururent en moins d'une minute.

Des médecins en grand nombre assistèrent de la fenêtre à la mise à mort du condamné. Tous s'accordèrent à dire que cette exécution avait été rapide et propre.

La victime fut liée à la chaise, dans la cage, la porte se referma. Quand on lâcha le gaz, en ouvrant les robinets des gazomètres, on entendit du dehors un léger sifflement. Le condamné dirigea les yeux du côté d'où venait ce bruit. Trente secondes plus tard, la tête posée sur l'épaule droite, il semblait dormir cependant que son corps était agité comme par un cauchemar. Aucune expression de souffrance n'était venue sur sa figure. Il s'immobilisa complètement au bout d'une minute. On donna encore du gaz pendant deux autres minutes.

Dans l'antiquité, à Athènes et à Rome, par exemple, les citoyens condamnés à mourir, buvaient la ciguë ou s'ouvraient une veine. Dans aucun cas, ils ne pouvaient être mis à la torture. Les supplices étaient réservés aux esclaves et aux barbares. Nous prétendons être plus civilisés que ces gens et tous les habitants d'un même pays sont aujourd'hui égaux devant la loi. Il nous semble donc que notre civilisation eût pu trouver un moyen bien plus humain, bien plus progressif, si nous pouvons dire, de mettre à mort les criminels. Y a-t-il tant de différence, la question exceptée, entre nos présents modes d'exécution et ceux des anciens?

C'est que, pour en revenir à ce que nous disions en manière de préambule, les criminels, pour accomplir leurs mauvaises actions, usent d'autant de cruauté que leurs frères de l'antiquité. Il ne serait pas juste que les lois

seules s'adouçissent. "Que messieurs les assassins commencent", ainsi que disait Alphonse Karr.

Sous la monarchie française, jusqu'à la Révolution, les citoyens, voire les nobles, étaient loin de partager les privilèges des hommes libres de la Grèce et de Rome. Ils étaient soumis à la question, c'est-à-dire à des tortures abominables, comme le vilain.

Est-il besoin de citer l'exemple du sage Socrate, buvant la ciguë? Le condamné devait mourir chez lui ou dans sa prison. On lui apportait le poison le matin et à une heure dite, dans l'après-midi ou la soirée, il devait le boire et prier, s'il n'en avait pas la force, quelqu'un de ses amis ou de ses esclaves de lui donner la potion mortelle. Socrate et beaucoup de citoyens illustres réunirent autour d'eux leurs amis ou leurs disciples. Les entretiens qu'eut Socrate avec ses disciples sont racontés par Platon dans des pages merveilleuses. Ce poison pour n'être pas foudroyant ne causait pas de vives douleurs.

Cet usage de la ciguë n'était pas borné à Athènes; on le retrouvait en Espagne, d'après Strabon; à Marseille, d'après Valère-Maxime et dans quelques îles de l'archipel grec. Ce dernier auteur avance que, dans certaines de ces régions, l'homme lassé de l'existence, après avoir donné des raisons suffisantes devant les autorités compétentes, pouvait obtenir d'elles la dose de ciguë nécessaire à sa mort.

—o—

La civilité fait partie de la morale. Il ne suffit pas de garder les devoirs essentiels de la probité, qui font l'homme de bien, il faut aussi garder ceux de la société, qui font l'honnête homme.—Cl. Fleury.

LES COURSES DANS L'ANTIQUITE

Les courses de chars dans les cirques de Rome.—La corporation des cochers.— Les combats d'animaux, taureaux, coqs, lions.— L'Espagne moderne ne fait que continuer les traditions du cirque romain.—Les animaux savants.

Les chevaux n'avaient habituellement d'autre harnais qu'une sangle légère qui leur ceignait la partie antérieure du corps et à laquelle on attachait le timon. Le mors, lié à la mâchoire inférieure, était directement attaché aux brides que tenait le cocher (fig. 1). La position de celui-ci mérite d'être signalée : le genou gauche s'appuyait sur le parapet, tandis que le pied droit portait sur l'extrémité du char, de telle sorte que, par position courbée et inclinée, sur le devant, le cocher se tenait presque en équilibre sur l'essieu. Les cochers dirigeaient leurs chevaux de la main gauche et tenaient avec la droite le fouet toujours prêt à frapper. Ils portaient du côté gauche un petit couteau recourbé. Leur habillement se distinguait par la couleur de la faction à laquelle ils appartenaient. Ce vêtement était une tunique légère descendant jusqu'au milieu de la cuisse. Ils avaient toujours les pieds nus pour les tenir plus facilement en équilibre sur le char. Les brides des chevaux étaient solidement attachées au corps du cocher.

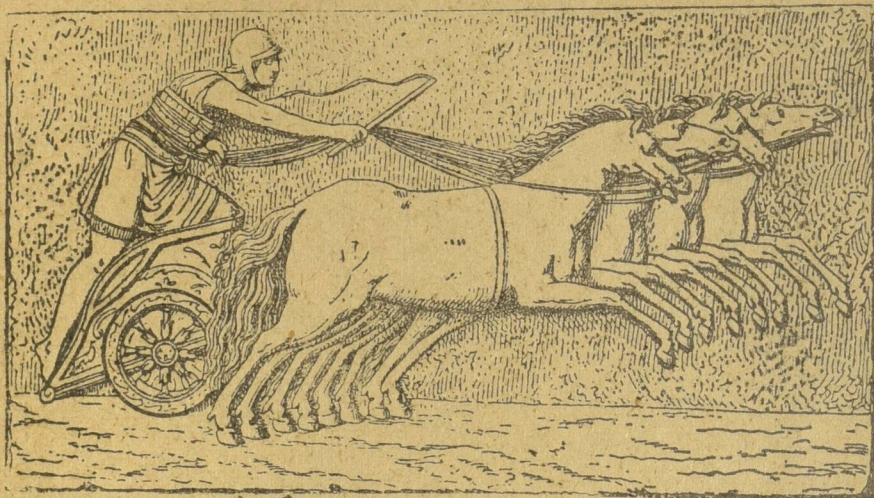
De nombreux bas-reliefs représentent les courses de chars; mais les cochers sont souvent remplacés par de

petits génies, qu'on désigne généralement sous le nom de génies des courses. Ces monuments font comprendre les manoeuvres habituelles aux cochers. Dans un bas-relief du Louvre (fig. 2), on voit quatre génies des courses de char répondant aux quatre factions principales des cochers, la blanche, la rouge, la verte et la bleue. Ils conduisent des biges ou chars à deux chevaux qui parcourent l'arène. On trouve ici les petites tricheries en usage; ainsi le cocher d'un des chars se retourne pour arrêter celui qui le suit et le faire tomber s'il le peut. Les chutes étaient assez fréquentes et parfois très dangereuses. Pour embarrasser les cochers, on jetait sous les pieds des chevaux des paniers ou des vases; on en voit sur tous les bas-reliefs qui représentent les courses. Sur certaines, on voit les chevaux du premier char se cabrer et le cocher devra faire des prodiges pour éviter que les roues de son char ne viennent rencontrer le vase qu'on a jeté devant lui. Ceux qui créaient ces embarras aux cochers étaient des hommes attachés à la faction opposée. Quelquefois ceux qui voulaient ainsi arrêter un char tombaient eux-mêmes sous les pieds des chevaux.

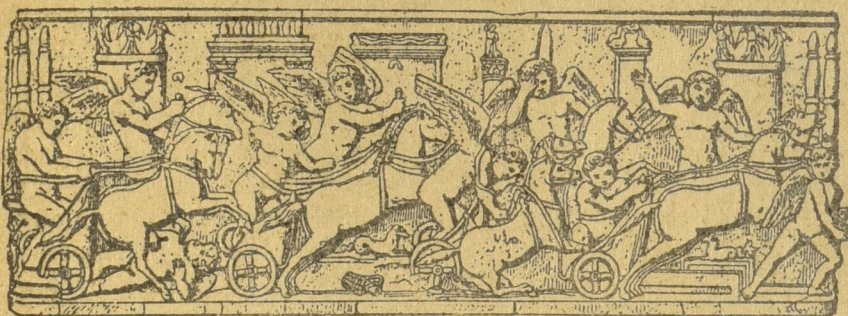
Il y avait aussi des jongleurs, dont les tours d'adresse amusaient la foule et qui passaient sous les pieds des chevaux pendant la course ou bien s'asseyaient ou se couchaient au milieu de l'arène, pour se relever subitement quand le char arrivait au galop.

Ces bas-reliefs, qui montrent les génies de la course, reproduisent exactement ce qui se passait dans les véritables cirques. On y voit la spina, les dauphins, les oeufs qui servaient à marquer le nombre de tours que les chars faisaient autour des bornes.

que, a été rapportée et n'appartenait pas à la statue. Le personnage porte une tunique courte et s'arrêtant au milieu des cuisses. Des courroies entourent le buste depuis les seins jusqu'aux hanches, et, n'étant pas toujours justaposées, laissent voir cinq



Cocher conduisant un char.



Génies des courses de chars.

LES COCHERS

Le costume des auriges est très bien caractérisé sur une statue du musée Pie Clémentin, qui provient de la villa Albani (fig. 3). Toutefois il s'agit uniquement du torse, car les bras et les jambes sont une restauration moderne et la tête, bien qu'anti-

fois la tunique. Un couteau à lame recourbée et fixé sur les courroies servait, selon Visconti, à couper les traits qui étaient attachés à l'aurige même. Il est probable que lorsqu'ils étaient renversés, les cochers coupaient les courroies pour n'être pas entraînés par les chevaux. Ces larges bandes de cuir, bien entrelacées, qui descen-

daient jusqu'à la ceinture, serraient le corps et le rendaient, croyait-on, plus propre à la rapidité de la course.

Gibbon, dans son Histoire de l'Empire romain, raconte ainsi une course de chars: "Dix, vingt, quarante chars s'élançaient au même instant; le vainqueur obtenait une couronne de laurier, et des vers lyriques, plus dura-



Cocher vainqueur,

bles que les monuments de marbre et d'airain, célébraient sa gloire et celle de sa famille et de son pays. Mais à Rome, le sénateur ou même le citoyen qui se respectait aurait rougi de montrer dans le cirque sa personne ou ses chevaux. Les jeux se donnaient aux

frais de la république, des magistrats ou des empereurs; on abandonnait les rênes des coursiers à des mains serviles; et, si les profits d'un conducteur de char chéri du peuple excédaient quelquefois ceux d'un avocat, on doit les regarder comme une suite de l'extravagance publique, et des riches salaires qu'on payait à une profession frappée de déshonneur. Quatre factions se formèrent qui adoptèrent des couleurs venant des divers aspects qu'offre la nature dans les quatre saisons. Le peuple de Rome dévouait sa vie et sa fortune à la couleur qu'il adoptait. Les princes les plus sages dédaignèrent et favorisèrent cette folie; mais les noms de Caligula, de Néron, de Vitellius, de Vêrus, de Commode, de Caracalla et d'Héliogabale furent inscrits sur la liste des vertés. Ils fréquentaient les écuries de cette faction, ils applaudirent à ses favoris. Des querelles sanguinaires et tumultueuses troublèrent les jeux du cirque jusqu'à la dernière période des spectacles de Rome. Constantinople adopta les folies de l'ancienne Rome, sans adopter ses vertus; et les factions qui avaient agité le cirque troublèrent l'hippodrome avec une nouvelle fureur. Sous le règne d'Anastasie, le fanatisme de religion accrut cette frénésie populaire, et les verts, qui avaient lâchement caché des pierres et des poignards dans des paniers de fruits, massacrèrent trois mille bleus au milieu d'une fête solennelle."

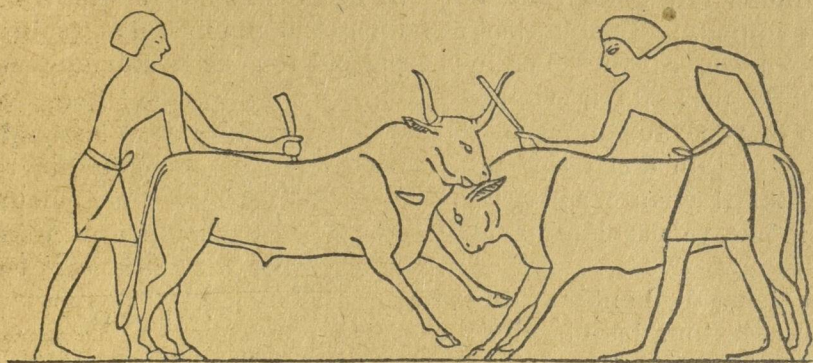
L'engouement pour les courses de chars devint général dès le commencement de l'empire romain. Cependant, il y eut quelquefois des protestations isolées contre cette passion singulière. Une lettre de Pline le Jeune en offre un exemple.

LES COMBATS D'ANIMAUX

Les combats d'animaux ont été dans toute l'antiquité un des grands divertissements populaires. Il serait difficile d'en fixer l'origine, mais elle doit être fort ancienne, puisque des combats de taureaux sont figurés sur les

en Espagne dans la société moderne. Sous le règne de Claude, on vit, dit Suétone, des cavaliers thessaliens poursuivre dans le cirque des taureaux sauvages, leur sauter sur le dos après les avoir fatigués, et les terrasser en les prenant pas les cornes.

Pline décrit aussi ce genre de com-



Combat de taureaux. (D'après une peinture égyptienne.)

monuments égyptiens (fig. 4). Strabon nous apprend en effet qu'on élevait à cette intention des taureaux. Ces combats avaient lieu sur les grandes avenues qui conduisaient aux temples.

Il est impossible de dire si c'est par l'Egypte que le goût des combats de

bat qui est figuré sur une lampe découverte à Herculanum. Ici seulement l'homme paraît être tombé, et d'après la posture que l'artiste lui a donnée, il ne peut guère se rendre maître de son ennemi. Cette lampe est d'ailleurs d'un travail assez grossier. Des peintures de Pompéi montrent également



Bestiaires.

taureaux est venu chez les Grecs et les Romains, car il est assez probable que cet usage a existé aussi chez plusieurs peuples de l'Orient.

César a donné le premier aux Romains le spectacle de cette lutte, qui toutefois n'a jamais eu dans l'antiquité l'importance qu'elle a acquise

des bestiaires combattant divers animaux et entre autres des taureaux (fig. 5). Mais ils sont à pied et l'exercice auquel ils se livrent est tout différent de celui des cavaliers thessaliens dont nous parlions plus haut.

Les Grecs étaient passionnés pour les combats de coqs. Ils avaient des

jeux publics où les jeunes gens étaient tenus d'assister, afin d'apprendre par les coqs qu'on peut lutter jusqu'à la dernière extrémité. Le coq tenant une palme qu'on voit sur plusieurs monnaies grecques se rattache à ces institutions.

Pline l'Ancien fait l'éloge du coq en termes pompeux: "Chaque basse-cour, dit-il, a son roi et chez eux l'empire est le prix de la victoire. Souvent les deux rivaux meurent en combattant. Si l'un d'eux est vainqueur, aussitôt il chante son triomphe et lui-même se proclame souverain.

"L'autre disparaît honteux de sa défaite. Seuls de tous les oiseaux, ils regardent habituellement le ciel, dressant en même temps leur queue recourbée en faucille. Quelques-uns d'entre eux ont illustré les pays qui les produisent tels que Rhodes et Tanager. On désigne le second rang à ceux de Mélos et de Chalois."

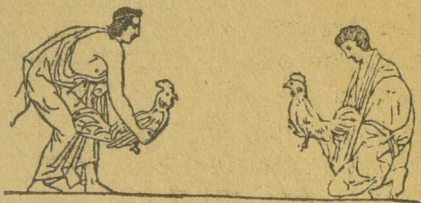
Les coqs avaient des maîtres pour les dresser à la lutte. Les spectateurs s'intéressaient tellement à la victoire d'un des deux champions, qu'ils faisaient souvent des gageures considérables. Pendant les guerres civiles d'Auguste et d'Antoine, on faisait combattre des coqs représentant l'un des deux partis et on prétend que le coq d'Auguste était toujours vainqueur.

Pour exoiter les coqs et rendre leur ardeur plus grande on leur faisait manger de l'ail et des oignons. Souvent aussi on armait leur ergot d'un éperon de bronze.

Un vase peint du musée grégorien (fig. 6) nous montre deux éphèbes tenant chacun un coq qu'ils excitent l'un contre l'autre et le même sujet apparaît sur de nombreux bas-reliefs.

L'usage des combats de coqs a été beaucoup moins répandu parmi les Romains qu'il ne l'avait été parmi les Grecs.

Les Romains étaient passionnés pour les combats d'animaux féroces. Les récits de ces combats paraîtraient imaginaires s'ils n'étaient attestés par un grand nombre d'écrivains, qui en parlent tous de la même manière.



Combat de coqs.

Sylla donna un combat de cent lions à crinières. Le grand Pompée en fit paraître dans le cirque six cents.

Outre les combats d'animaux entre eux, il y avait des spectacles consistant en divers exercices que les animaux apprivoisés faisaient devant le public.

— o —

PEINE DE MORT

Le gouvernement bavarois a décidé de revenir à l'exécution des condamnés à mort par décapitation à la hache au lieu de les fusiller, comme cela se pratique actuellement.

Une pétition circule en Angleterre demandant l'abolition de la peine de mort, sous prétexte du "caractère sacré de la vie humaine". Il nous semble que le caractère sacré de la vie humaine des victimes vaut, au moins, celui des assassins et des agresseurs. Ces utopies humanitaires sont détestables. La justice humaine aura toujours besoin de sanctions, et de la principale, qui est la peine de mort, pour faire respecter les lois.

LE CHENIL

par ALBERT PLEAU

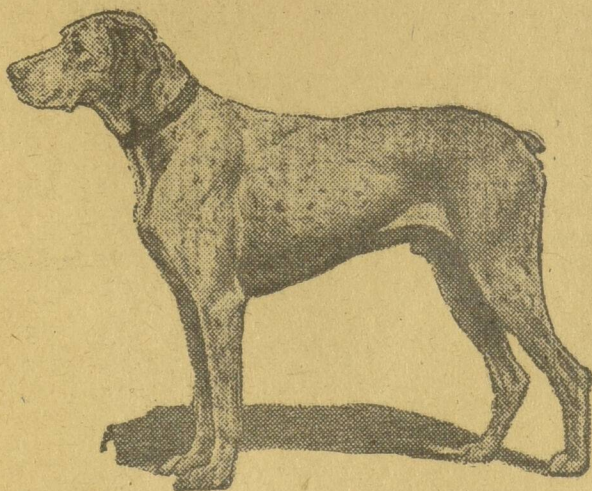
LE BRAQUE DU BOURBONNAIS

Le Braque du Bourbonnais se distingue de son congénère le Braque Français par une taille moins haute, une apparence moins lourde, et surtout par l'absence presque complète de queue.

Il s'est élevé de grandes discussions sur les causes de cette anomalie; les

et guère plus aux chasseurs qui l'emploient.

Nous venons de dire que le Braque du Bourbonnais a de nombreux points de ressemblance avec le Braque Français de l'ancienne race. Il n'est certainement qu'une perfectionnement de celui-ci; sa couleur est semblable,



BRAQUE BOURBONNAIS

uns disent qu'elle provient, par hérédité et après une longue suite d'ancêtres, de chiens à qui on coupait la queue.

D'autres nient énergiquement qu'une mutilation accidentelle puisse se transmettre par descendance. Enfin, cela importe peu au Braque Français,

car le Bourbonnais est toujours blanc, tiqueté de marron plus ou moins foncé; avec ou sans taches plus grandes.

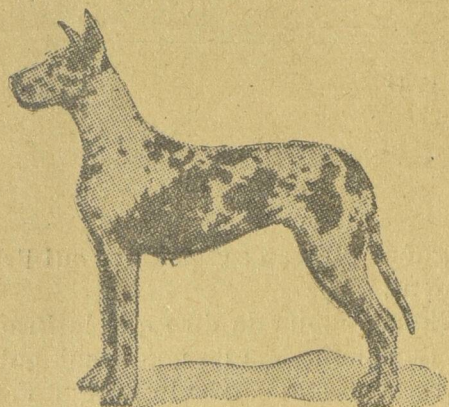
Il est trapu, vigoureux, bien planté et d'une structure assez élégante.

Sa tête est carrée, avec le museau demi-long et des babines un peu tombantes. Les oreilles sont de longueur

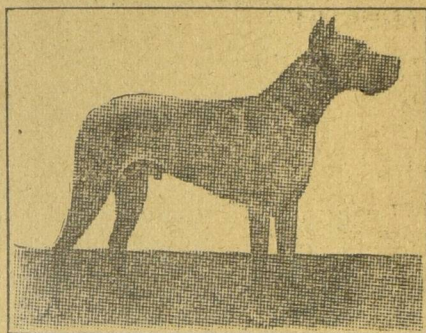
moyenne, plantées assez haut et formant bien l'angle avant de tomber; l'œil est brun ou jaune, le nez brun, le cou court avec très peu de fanons, l'é-

les côtes arrondies. Le rein court et solide.

Les pattes fortes et nerveuses, la cuisse bien gigotée; le pied rond. Le fouet à l'état de rudiment, attaché



DIANE, dogue Allemand (Arlequin). Type très rare de nos jours.



REX, dogue allemand (Grand Danois) couleur fauve, récemment importé d'Allemagne, réputé un des plus beaux d'Amérique.

paule oblique et musculeuse, la poitrine large et profonde, le coude atteignant presque le bas du corsage;

haut. Le poil demi-fin, taille 22 à 25 pouces, ce chien arrête très sûrement, il a bon nez. Très intelligent son dres-



STRONGHEART, étoile de cinéma.

sage est facile, c'est un compagnon indispensable à tout chasseur qui veut revenir de sa journée de chasseur avec du gibier.

STRONGHEART EN REPOS

Après avoir terminé un engagement de quatorze semaines au Théâtre Capitol de New-York "Strongheart" le si populaire acteur à quatre pattes a pris un repos bien mérité, à White Plains, lieu de sa résidence.

ALBERT PLEAU

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 347 Ave Laval, Montréal.

UNE BIBLIOTHEQUE DE BRIQUES

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a entendu, récemment, une communication de M. Langdon, chef de la mission archéologique de l'Université d'Oxford, sur les fouilles de Kisch.

M. Langdon a exhumé, dans l'ancienne capitale de la Mésopotamie, un palais très bien conservé, remontant à 5000 ans avant l'ère chrétienne.

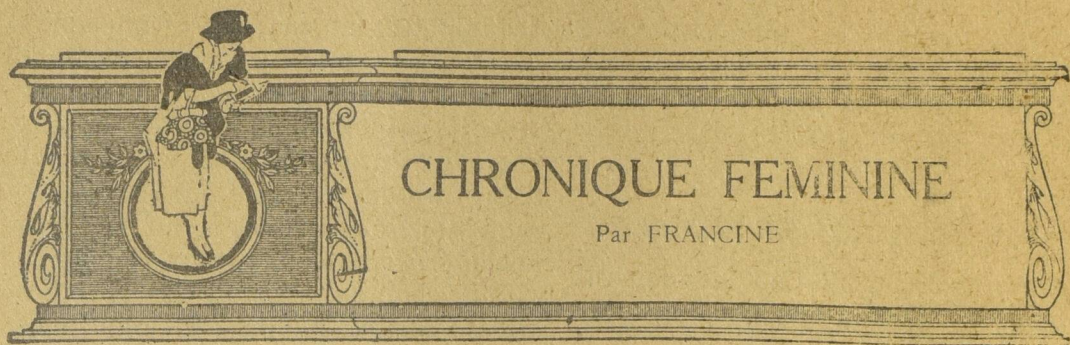
Le savant archéologue a, en outre, découvert la bibliothèque de Kisch, qui comprend vingt chambres pleines de textes relatifs à la grammaire et au lexique. Ces textes sont écrits sur

des tablettes ou sortes de briques plates en argile cuite, au nombre de 4000 environ. Dans un des compartiments de cette bibliothèque—qui est la plus ancienne du monde—on a également trouvé un des "styles" qui servit à la rédaction de ces textes et qui peut être considéré comme la plus ancienne plume connue. Quand les briques étaient encore molles, on imprimait sur l'argile les textes cunéiformes à l'aide de coins ou de clous en métal qui, disposés de mille manières différentes, traduisaient l'idée voulue. Cette découverte fut fortuite. Le savant soupçonnait que la bibliothèque en question devait se cacher sous le versant occidental d'un certain monticule. De longs jours, on fouilla en vain. A la fin, l'assyriologue, perdant foi dans ses raisonnements scientifiques, s'en remit à la Providence.

Une nuit, la pensée de l'introuvable trésor l'empêchait de dormir; le savant se rendit seul sur la colline du mystère. Là, ramassant une brique du temps de Nébucadnetzar, qui gisait à ses pieds, il la marqua d'une flèche. Puis il se banda les yeux, tourna maintes fois sur lui-même et, ayant ainsi perdu le Nord, il jeta la brique par-dessus son épaule.

Le lendemain, les fouilles reprirent à l'endroit marqué par la flèche. Moin's de deux heures plus tard, les pioches des chercheurs mettaient au jour un trésor: tout un nid de précieuses tablettes littéraires.

Ne jamais faire qu'une chose à la fois; cela est très important; l'homme véritablement distingué, c'est celui qui peut concentrer toute son attention sur une chose et oublier tout le reste; la concentration, c'est la grande force de l'esprit humain.



LES CONQUETES FEMININES

Est-il encore une profession que les femmes n'aient pas abordée?

Nos lectrices liront avec un petit sentiment d'orgueil ces fragments d'un article de M. Jean Lecoq, paru dans "Le Petit Journal Illustré", à la suite d'une enquête faite par ce monsieur sur les conquêtes féminines dans tous les métiers ainsi que dans toutes les professions:

La liste des professions conquises par le féminisme va s'allongeant sans cesse. On signalait ces jours derniers, à Anvers, un bateau qui venait d'arriver de Middlesborough sous le commandement d'une femme.

Cette commandante, miss A. Dick, possède un diplôme de capitaine au long cours. Bien que toute jeune, elle a déjà bourlingué pas mal sur la Manche et la mer du Nord. Ses marins déclarent qu'elle a autant de sang-froid et d'expérience que n'importe quel homme. Ils n'hésiteraient pas, disent-ils, à la suivre au bout du monde.

En même temps, n'apprenait-on pas que le gouvernement des Soviets venait de nommer ministre plénipotentiaire Mme Kollontaï, qui fut naguère l'amie, la confidente, l'égérie de Lénine?...

Qui douterait de l'émancipation féminine après des conquêtes aussi inattendues que celles-là?

Il est curieux de constater avec quelle rapidité, avec quelle facilité s'effectue la réforme des mœurs les plus anciennes quand c'est l'évolution même des idées qui l'impose.

C'est vers les professions libérales que se tournèrent d'abord les initiatives féminines.

Il est vrai qu'en France c'était là une tradition qui se renouait. Au XIV^e siècle, il y avait à Paris quatre-vingts "médiciniennes" et "chirurgiennes"; il y avait aussi des "apothicaires". Il en subsista jusqu'au XVIII^e siècle. L'une de ces femmes médecins du moyen âge fut même canonisée. C'est sainte Hildegonde. Non contente d'être une praticienne fort habile, elle eut, s'il faut en croire ses biographes, une singulière prescience de certaines lois de la médecine moderne.

La première femme avocat en France fut Mlle Chauvin, qui entra au barreau en 1897.

La première femme qui obtint le grand prix de Rome, Mlle Heuvelmans, statuaire, se vit décerner cette récompense en 1903.

Mais il faut dire qu'en ce qui concerne l'émancipation de la femme, nous ne fûmes guère des initiateurs. A l'époque où Mlle Chauvin, notre

première avocate, passa sa thèse, l'Amérique comptait déjà plus de deux cents femmes avocates. Les femmes pouvaient également plaider aux Indes, à la Nouvelle-Zélande, au Mexique, au Chili, au Japon, en Suède, en Finlande, en Norvège et en Suisse, avant que pareille licence leur fût accordée chez nous.

* * *

Mais passons aux professions plus particulièrement réservées jusqu'alors au sexe fort.

Nous eûmes des femmes-cochères et des femmes chauffeuses. La première, Mme Decourcelle, obtint également en 1907 son permis de conduire dans Paris. Nous en avons encore, mais, là aussi, la conquête féminine ne s'est guère affirmée. Beaucoup de femmes conduisent leur auto pour se distraire plutôt que pour gagner leur vie.

L'Amérique eut mieux — mais on sait qu'en matière de progrès excentriques l'Amérique ne le cède à aucun autre pays du monde; elle eut une femme chauffeuse de locomotive. Peut-être l'a-t-elle encore? C'est une robuste jeune femme, miss Harriett Snyders, qui fut admise en cette qualité au service de la Compagnie du chemin de fer de New-York Central.

De l'autre côté de l'Océan, les femmes peuvent prétendre à toutes les professions et atteindre aux plus hautes fonctions administratives. On vit naguère, à New-York, une femme promue à la fonction publique d'avocat général adjoint. Ce haut magistrat féminin était Mme Mary Quokenboss, une avocate qui, après de brillantes études de droit, fut admise au barreau, il y a une vingtaine d'années, et, à force d'éloquence et d'habileté,

gagna toutes les causes qui lui furent confiées.

L'Angleterre ne le cède guère aux Etats-Unis en ce qui concerne les métiers singuliers exercés par les femmes. La dernière statistique du recensement dans le Royaume-Uni nous apprend qu'il y a plusieurs centaines de femmes qui sont matelots, pilotes ou débardeurs. On en trouve même quatre qui sont qualifiées "valets d'écurie".

Une profession dans laquelle les femmes peuvent faire aux hommes une active concurrence, c'est celle de commis-voyageur. Les voyageuses de commerce sont rares chez nous; par contre, on les trouve assez nombreuses en Angleterre. Un journal d'outre-Manche, qui s'est livré à une enquête sur la question, assure qu'il existe actuellement au moins deux cents "women-travellers" voyageant pour les principales maisons du Royaume-Uni. La grande majorité de ces femmes commis-voyageurs représentent des maisons de lingerie, de modes et de parfumerie. Il en est quelques-unes, cependant, qui placent des marchandises peu en harmonie avec leur sexe, comme, par exemple, des engrais et des produits chimiques.

Mais ce n'est point que dans les pays étrangers qu'on trouve ces traits singuliers de l'initiative féminine. Nous n'avons peut-être pas, en France, de femmes qui commandent des navires, mais on en vit une naguère, dans le port du Havre, qui faisait un métier bien plus étrange encore: celui de sca-phandrier.

L'autre jour, on nous signalait, en Hongrie, une femme maçon.

* * *

Le gouvernement bolcheviste a cru peut-être innover en nommant Mme

Kollontai ministre plénipotentiaire. Qu'il se détrompe! Une Norvégienne, une Bulgare et une Hongroise ont déjà précédé l'amie de Lénine dans la carrière.

La première femme appelée à occuper un poste diplomatique fut une norvégienne, Mlle Henrietta Hoegh, nommée première secrétaire de la légation de Norvège à Mexico, en 1914.

En 1918, au lendemain de la déchéance des Habsbourg, Mme Rorzika Chwirmer, de Budapest, fut nommée ministre plénipotentiaire de Hongrie à Berne. Dans l'impossibilité de porter l'habit galonné, le pantalon à bande d'or et l'épée à poignée de nacre qui constituent les éléments principaux de l'uniforme diplomatique, cette dame n'en voulut pas moins représenter dignement son pays. Et alors elle se livra, dit-on, à de telles dépenses chez les couturiers et les modistes, que son gouvernement la rappela.

En Finlande, il y a près de quinze ans déjà que les femmes sont entrées au Parlement. L'Islande compte une femme dans son Sénat. Il y en a une également au Parlement hongrois. En Suède, quatre femmes font partie de la Chambre, une du Sénat. En Hollande, quatre femmes siègent à la Chambre. En Tchéco-Slovaquie, on compte treize femmes à la Chambre et trois au Sénat. Enfin, il y a trente-six femmes au Reichstag allemand.

Ainsi, peu à peu, dans tous les pays, tous les métiers, toutes les professions, toutes les fonctions même, s'ouvrent devant les femmes. Cette égalité absolue des deux sexes, qui est déjà presque partout un fait accompli, est-elle un bien social? Non, sans doute. Il est certain que, trop souvent, la bonne tenue du ménage, l'éducation des enfants, l'entente con-

jugale elle-même n'ont rien à gagner à cet état de choses... "La femme doit rester au foyer comme le coeur dans la poitrine", disaient les vieux Hellènes. Et ils avaient raison.

—o—

UNE SOCIÉTÉ D'HISTOIRE FRANCO-CANADIENNE

Une Société d'Histoire Franco-Canadienne fut fondée en avril à Paris, sous le haut patronage de M. Mille-
rand et de M. le Ministre de l'Instruction publique. Cette société se compose de la Société d'Histoire proprement dite et d'une association de familles, dont les ancêtres ont joué un rôle au Canada. La Société d'Histoire Canadienne a été placée sous la présidence de M. le duc de Lévis Mirepoix, l'Association des familles, sous la présidence de M. le Marquis de Montcalm.

Le but de cette organisation est d'abord de mettre à la portée des hommes d'études, et en même temps de faire connaître au grand public par des publications d'inédit, les documents ayant trait à l'histoire du Canada; ensuite de former un lien entre tous ceux qui tiennent à l'histoire du Canada par leurs traditions de famille.

Nombreux sont les documents encore inconnus sur cette période de l'histoire; nombreux sont les descendants des officiers, soldats et marins français qui ont servi au Canada.

Tous seront les bienvenus. Toutes leurs communications seront accueillies avec joie.

Les communications devront être adressées à M. Beauchesne, 52, rue de Richelieu, Paris, secrétaire de la Société et directeur des Archives canadiennes. (Belgique-Canada.)

Les atrocités des bandits Albanais

Les bandits albanais, ainsi que les brigands macédoniens, capturent et rançonnent les étrangers qui s'aventurent dans leurs montagnes et si le prix excessif qu'ils en exigent n'est pas payé, ils sont découpés en morceaux.— La géographie de l'Albanie.

L'Albanie, dont la superficie est de 11,000 pieds carrés, est une contrée excessivement montagneuse. Sise au S.-O. de la Turquie d'Europe, enclavée entre l'ancienne Serbie, la Macédoine, la Grèce, l'Albanie ne compte aucun chemin de fer et pas d'avantage d'écoles, de banques et d'édifices publics. Peut-être y trouve-t-on une route praticable, mais pas plus. Les moyens de communication entre les habitants des diverses régions du pays sont nuls. Ces habitants diffèrent totalement, pour l'apparence physique et la langue, des autres races de la Turquie d'Europe. Ils sont au nombre de 2,000,000 environ, peut-être plus, partagés entre deux grandes tribus qui, à leur tour, se subdivisent en petits clans. Ceux qui ne sont pas pasteurs, et des pasteurs belliqueux et turbulents, se livrent au brigandage.

Voyager dans ce pays c'est serpenter dans des sentiers de montagne, sur lesquels s'ouvrent des gueules de cavernes peuplées de brigands. Chaque clan occupe une ou plusieurs cavernes, véritables forteresses qui reçoivent souvent de rudes assauts, car, quand il n'y a pas mieux à faire, les

tribus combattent entre elles et se dépouillent mutuellement du butin arraché aux étrangers. Dans les pays civilisés d'Europe, on sait exploiter l'étranger, lui faire les poches avec des mains gantées; en Albanie, on n'a pas ces gentilleses à son endroit. On l'assaille, on le dévalise ou si le bel étranger est un homme de qualité, on exige contre sa délivrance une rançon onéreuse.

Aussi bien les étrangers ont-ils soin de ne pas faire par là des voyages disgracieux. Ceux qui sont contraints de le traverser pour affaires ne voyagent que de jour, du lever au coucher du soleil, bien escortés, de façon à repérer les brigands à distance et leur opposer de la résistance.

Dans les villages, la population est partagée entre brigands et victimes, ainsi que dans nos villes, entre exploiters et exploités. Partout on rencontre des paysans et paysannes à qui manquent un oeil, une oreille, ou quelqu'un de leurs membres. C'est par des mutilations de ce genre que les brigands punissent ceux qui les offensent. Et dans un décor des plus sauvages, parmi ces barbares, chose curieuse, se dressent fièrement les ruines de tel palais romain élevé sous l'empire dont l'Albanie resta, jusqu'à la descendance, l'une des plus riches colonies, ou encore un château féodal construit par les croisés, du temps qu'ils faisaient la loi dans l'empire byzantin.

Tous les habitants des montagnes ne sont certes pas des brigands. Cer-

tains chefs sont d'honnêtes gens, braves et hospitaliers, protégeant les voyageurs sur leur territoire et usant de leur influence au dehors.

Mais l'histoire de l'Albanie, depuis quelques siècles, se résume, pour nous qui ne connaissons ce pays que par les quelques récits qu'en ont fait les voyageurs, à des brigandages.

Voulez-vous par un fait authentique savoir de quelles atrocités sont coutumiers les bandits albanais et comment ils se conduisent, règle générale, à l'égard des étrangers? Lisez ce qui va suivre:

Lord Granville Gordon, frère du marquis de Huntley, chef d'une des

que nous relâcherons moyennant \$20,000. Déposez cette somme derrière la roche qui obstrue la route à Kliesh, pas plus tard que mercredi prochain. Si vous ne vous exécutez pas, nous couperons l'un des doigts de votre ami et vous l'enverrons. Après chaque trois jours de retard, nous lui couperons quelque partie du corps jusqu'à ce que nous l'ayons mis en pièces. Par tous les diables des montagnes, je jure qu'il en sera comme je le dis. KAVO."

Et cette lettre menaçante était signée du nom du plus audacieux et du plus notoire bandit de cette époque.



Le yatagan albanais qui sert aux mutilations.

plus vieilles familles d'Ecosse, est un explorateur célèbre. Accompagné d'un seul guide, nonobstant les avertissements du consul anglais établi à Scutari, et des représentants de toutes les Puissances, il s'enfonça au coeur de l'Albanie. Son guide et lui-même étaient armés comme il convient pour pareille aventure. Excellent tireur, très brave, il se sentait de taille à affronter tous les bandits de ce vilain pays.

Deux jours après son départ, le consul anglais à Scutari, reçut une lettre écrite en albanais et qui se lisait ainsi:

"Nous gardons prisonnier votre compatriote, Lord Granville Gordon,

A la note de Kavo était épinglé un billet de son prisonnier: Je suis ici prisonnier, pieds et mains liés. On me torture et je serai bientôt mutilé. Au nom de l'humanité, je vous supplie de payer ma rançon—**Granville Gordon.**"

Le consul resta sourd à cet appel désespéré, obéissant en cela aux ordres de son gouvernement, l'Angleterre, ainsi que tous les autres pays d'Europe ayant décidé de ne plus jamais payer de rançons parce que c'était encourager le brigandage et le manque de prudence de la part des voyageurs européens.

Cependant, il s'ouvrit de la chose aux autorités locales et il fut décidé

qu'on donnerait la chasse aux brigands sans retard.

Quatre jours ne s'étaient pas passés que le consul, entrant dans son cabinet de travail, trouva sur sa table une petite boîte. Il l'ouvrit. Elle contenait un doigt humain enveloppé dans une feuille de papier sur laquelle étaient répétées les menaces de la première lettre.

Bien qu'un peu plus ébranlé, cette fois, il ne répondit pas davantage, mais pressa la police albanaise d'agir.

Enfin, quatre jours passèrent, et le consul pour la deuxième fois aperçut une boîte sur son bureau, celle-la plus grande que la première. C'était un long poignard qu'on appelle yatagan et dont la pointe transperçait une oreille. Le consul bondit de colère. Sans tarder plus, il fit appel à quelques-uns de ses intimes qui eurent bientôt fait de recueillir la somme de \$20,000 qui fut remise entre les mains des brigands. Lord Granville Gordon fut rendu à la liberté.

—o—

L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE ET LA BIBLE DE GUTENBERG

L'art d'imprimer à l'encre avec des caractères mobiles était connu des Chinois, à une époque indéterminée, ce qui peut vouloir dire 3,000 av. J.C. aussi bien que l'an 400 de l'ère chrétienne. Chose certaine, les Européens n'ont appris à admirer les travaux des Chinois qu'au siècle dernier, et chose aussi certaine, ce sont les Chinois qui vraiment ont inventé l'imprimerie.

Aussi bien Hans Gensfleisch, dit Jean Gutenberg, n'est pas l'inventeur de l'imprimerie. Il n'est pas plus l'inventeur de l'imprimerie que Gutenberg est son nom. Il naquit à Mayence dans

les premières années du quinzième siècle, sous le nom de Gensfleisch qui veut dire "graisse d'oie". On comprend l'empressement que mit l'imprimeur, arrivé à l'âge d'homme, à troquer son nom contre celui de sa mère sous lequel il passa à la postérité.

Car bien que n'ayant pas inventé l'imprimerie, c'est grâce à lui si cette science est aussi avancée. Il ne l'inventa pas, mais il la rendit pratique, "successful", ainsi que disent les Américains de toute invention qui n'est pas purement théorique mais qui trouve tout de suite son application dans la réalité. Il perfectionna la presse et le matériel de l'imprimeur ; il améliora la typographie.

On lui doit la Bible de Gutenberg, ouvrage dont l'authenticité est controversée et qu'on confond généralement avec la "Mazarine", le Psautier de 1457 et divers travaux d'imprimerie exécutés en collaboration avec ses deux associés Jean Fust et Pierre Schoeffer.

La Bible qu'on regarde comme la véritable, c'est-à-dire la première Bible imprimée, se trouve dans la richissime bibliothèque que M. Morgan, de New-York, héritier de Pierpont Morgan, vient de céder à l'Etat.

—o—

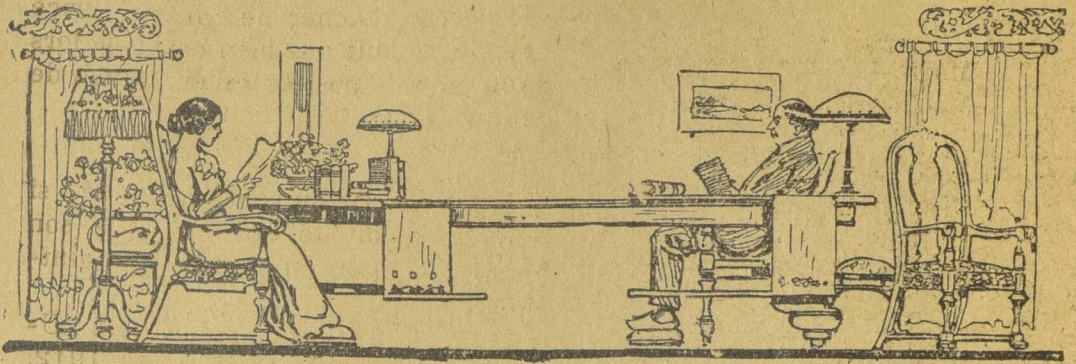
Attends de tes enfants pour ta vieillesse ce que toi-même auras fait pour ton père.

* * *

Désirer l'impossible, être insensible aux maux d'autrui, voilà deux grandes maladies de l'âme.

* * *

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons ; c'est celui qu'on doit consulter le plus.



BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

LE LIEU DE NAISSANCE DE FAUCHER DE SAINT-MAURICE

Dans les "Hommes du Jour", M. Louis H. Taché a écrit :

"Il y a sur les bords du Saint-Laurent, à quelques lieues en bas de Québec, un endroit charmant, véritable nid d'arbres et de fleurs, dont le nom est aussi joli que le site en est bien choisi. Le fleuve étend aux pieds de Beaumont sa large nappe verdâtre par delà laquelle les Laurentides ferment l'horizon. Une population saine et vigoureuse y conserve religieusement les vieilles habitudes françaises, et nul endroit n'était plus digne d'être le berceau de l'homme distingué que nous étudions dans cette biographie. M. Faucher de Saint-Maurice naquit donc à Beaumont, le 18 avril 1844..."

M. Taché n'est pas le seul à faire naître le délicieux conteur Faucher de Saint-Maurice dans la vieille paroisse de Beaumont. Ouvrez n'importe quel dictionnaire de biographies canadiennes et vous y verrez qu'on donne également Beaumont comme le berceau de Faucher de Saint-Maurice. D'ailleurs, celui-ci, dans plusieurs de ses

chroniques, nous laisse entendre que Beaumont était sa place natale.

Faucher de Saint-Maurice était-il né à Beaumont?

Non.

Les registres de Notre-Dame de Québec, à la date du 19 avril 1844, nous donnent la preuve que Faucher de Saint-Maurice était un fils de la vieille cité de Champlain.

Lisez plutôt :

"Le dix-neuf avril mil huit cent quarante-quatre, nous, prêtre soussigné, avons baptisé Narcisse-Henri-Edouard né la veille, du légitime mariage de Narcisse-Constantin Faucher, Ecuier, avocat, et de dame Catherine-Henriette Mercier, de cette ville. Le parrain a été Edouard-Joseph DeBlois, Ecuier, et la marraine dame Marie-Louise Bégin, veuve de Louis-Abraham Lagueux, Ecuier, qui, avec le père, et l'honorable René-Edouard Caron, maire de Québec et orateur du Conseil législatif de cette

province, et plusieurs amis ont signé avec nous.

Marie-Louise B. Lagueux
M.-Joséphine D. Caron
Luce E. M. DeBlois
E. J. DeBlois
Charlotte Taché
E. R. Caron
Narcisse C. Faucher
F. H. Belisle, ptre."

Nous pouvons même, sans crainte de nous tromper, indiquer la maison où naquit Faucher de Saint-Maurice.

Comment expliquer, alors, que la plupart des biographes se soient ainsi trompés sur le lieu de naissance de Faucher de Saint-Maurice?

Avec ces qualités qui lui firent des centaines d'amis, Faucher avait une manie qui ne faisait de tort à personne: c'était de se croire descendant des croisés. Son père, avocat et grand connétable du district de Québec, avait acheté la petite seigneurie de Vincennes située dans la paroisse de Beaumont. Or, c'est Faucher de Saint-Maurice qui mystifia lui-même les biographes en leur faisant croire qu'il était né dans le manoir de Vincennes. C'est le 28 octobre 1847 que M. Narcisse-Constantin Faucher, avocat, père de Faucher de Saint-Maurice, acheta le fief et seigneurie de Vincennes de Etienne-Féréol Roy, colonel des milices de Sa Majesté. Une des clauses de l'acte de vente reçu par le notaire DeFoy, portait que le vendeur se réservait la jouissance jusqu'à sa mort de "la maison seigneuriale et de la grange la plus proche d'icelle, ainsi que du hangar, pigeonnière, deux petites bâtisses et laiteries..." Le seigneur Roy décéda dans son manoir le 22 novembre 1852. Il s'ensuit que M. Faucher père ne prit possession de la

maison seigneuriale qu'à la fin de l'année 1852. Faucher de Saint-Maurice avait donc huit ans bien comptés lors de la prise de possession du manoir de Vincennes.

* * *

On nous a souvent demandé si Faucher tenait de ses ancêtres son flamboyant nom ou surnom de Saint-Maurice.

Dans une conférence donnée à l'Université Laval de Québec, en 1912, sir François Lemieux disait:

"J'ai connu d'estimables gens qui se sont éteints dans la paix du Seigneur, après une longue vie, pendant laquelle ils s'étaient contentés de porter, tout court, le nom honorable de Faucher.

Mais ce nom ne suffisait pas à la manie et à la gloire de notre héros. Aussi, sans rectification au préalable des registres de l'état civil, dans lesquels on lui avait donné l'appellation de Narcisse-Henri-Edouard Faucher, il fit suivre ce nom de la particule nobiliaire "de"—avec l'addition Saint-Maurice, ce qui faisait Faucher de Saint-Maurice, nom qui contribuait à lui donner un vernis de noblesse et un air de descendant direct des Croisés ou de seigneur en possession de grands fiefs et d'immenses terres!

"Je sais bien que ce nom d'emprunt valut à son auteur quelques quolibets et a un peu amusé la malignité des cercles et aussi des salons, mais, je le demande, est-ce que la postérité n'aimera pas mieux connaître notre personnage sous son beau et grand nom de Faucher de Saint-Maurice?"

Le premier ancêtre de Faucher de Saint-Maurice qui passa dans la Nouvelle-Angleterre se nommait Léonard Faucher. A son mariage à Québec, le

15 octobre 1669, on le nomme Léonard Faucher dit Saint-Maurice, fils de Barthélemy Faucher et de Sybille Briant, "de la paroisse de Saint-Maurice", évêché de Limoges. Bon nombre de descendants de Léonard Faucher portèrent le nom de Faucher dit Saint-Maurice. Il était facile pour Faucher de remplacer "dit" par "de", et c'est ce qu'il fit avec une maestria superbe.

(Le Bulletin des Recherches
Historiques.)

—o—

MARS SE RAPPROCHERA DE LA TERRÉ EN AOÛT

La planète **Mars**, dans sa rotation, se dirige lentement au nord-est, au milieu des corps lumineux de la constellation du Sagittaire. Le 23 de ce mois, elle sera plus rapprochée de la Terre qu'elle ne l'a été depuis très longtemps (34,650,000 milles) :

1924		Magn. Stellaire	Semi-dia. Secondes
Mars . . .	15	+ 0.9	3.43
Avril . . .	15	+ 0.4	4.30
Mai . . .	15	— 0.2	5.52
Juin . . .	15	— 1.0	7.44
Juillet . .	15	— 1.8	10.05
Août . . .	15	— 2.6	12.40
Septembre	15	— 2.2	11.37
Octobre . .	15	— 1.3	8.53
Novembre.	15	— 0.5	6.19
Décembre.	15	+ 0.2	4.69

Les observations au télescope de la surface de cette planète seront ainsi facilitées aux astronomes et nous espérons qu'ainsi, ils sauront enfin nous renseigner sur les canaux et les habitants de Mars, dont on fait beaucoup de cas sans bien savoir exactement de quoi il retourne.

LE MAL DE MER

Que n'a-t-on recommandé comme drogues pour guérir le mal qui gâte à beaucoup de gens la joie des plus belles traversées? Quels moyens n'ont pas été employés? Mangez avant de partir, pas d'estomac vide! Couchez-vous dans votre cabine! Serrez-vous le ventre dans une large bande! Bouchez-vous les oreilles avec du coton! etc. A supposer que ces procédés fassent leur effet, ils sont désagréables et assujétissants. On change le supplice de place.

On a récemment trouvé mieux. Un médicament ou plutôt deux, la belladone et son alcaloïde l'atropine ont fait leur apparition dans le traitement du mal de mer et les résultats obtenus ont été on ne peut plus encourageants.

Voici la manière de s'en servir: vous prenez au moment du départ vingt-cinq gouttes de teinture de belladone et vous allez jusqu'à cent gouttes en vingt-quatre heures. Ces doses sont élevées, sans doute et on peut commencer par des doses plus faibles.

Une autre méthode, filiale de la première, recommande de prendre deux milligrammes de sulfate d'atropine en trois fois, la première au départ et les deux autres à une demi-heure d'intervalle. Peut-être éprouvera-t-on quelques troubles tels que sécheresse de la gorge et accommodation visuelle moins facile. En tout cas, il est prudent de prévenir le médecin du bord, pour le cas, peu probable, où ces médicaments provoqueraient des réactions trop fortes. Les femmes ne prendront qu'un milligramme et demi d'atropine.

LA MALADIE DU SOMMEIL

Inoculée par la mouche tsé-tsé, dont il sera parlé ici.—Deux nouveaux remèdes à la maladie du sommeil, trouvés par des savants allemands et français.—Symptômes et manifestations de cette étrange maladie qui sévit dans l'Afrique centrale.

La maladie du sommeil, appelée plus savamment l'hypnosie ou le narcotisme des nègres, propagée par la mouche tsé-tsé, infeste les régions marécageuses de l'Afrique centrale. Le trypanosome, son agent, a les plus fâcheux effets sur l'organisme: fièvre, convulsions, se complétant dans les jours qui précèdent la mort par l'hébétéude, la somnolence invincible ou la démence furieuse.

La cause de tout ce mal, ainsi que nous l'avons dit, est une satanée mouche du genre glossine, la mouche tsé-tsé, guère plus grosse que nos mouches domestiques. Elle véhicule le microbe de la maladie du sommeil de la bête à l'homme et de l'homme à la bête. Mais ce n'est pas immédiatement après avoir reçu cet agent qu'elle le communique. Le microbe doit auparavant faire un stage de plusieurs semaines dans le corps de la mouche: c'est alors seulement que celle-ci peut en faire cadeau aux nègres de l'Afrique. La mouche atteinte de la maladie en infecte jusqu'à la fin de ses jours tous les nègres et animaux qu'elle pique. Le trypanosome est à la glossine ce que le microbe de la malaria est au moustique des marais Pontins. Sans ces moustiques, il n'y a

pas de malaria, pas plus que sans la mouche tsé-tsé il n'y a de maladie du sommeil.

Et cette mouche funeste vit toute une année, capable de donner la mort à plus de trois ou quatre mille êtres vivants.

La maladie du sommeil ne foudroie pas ses victimes. Elle s'y développe très lentement. Il lui faut quelquefois six ou sept ans avant d'atteindre à la période finale qui provoque la mort. La période préliminaire ne dure jamais plus d'une année.

Le premier symptôme consiste en un fort mal de dent, lequel survient environ un mois après l'inoculation. Ce mal disparaît quelque temps pour réapparaître ensuite, à intervalles réguliers, et est le plus souvent accompagné d'accès de faiblesse et de pustules rouges.

La quinine ne produit aucun effet sur la maladie du sommeil, ce qui prouve de façon certaine que cette affection n'a rien à faire avec la malaria, ou fièvre paludéenne, commune aussi à ces contrées.

Finalement, le trypanosome s'attaque aux membranes avoisinant la colonne vertébrale et c'est alors que commence le véritable sommeil. C'est d'abord un sommeil léger, une somnolence invincible qui n'empêche pas le malade de marcher. Puis, ce sommeil s'appetissant plus lourdement sur lui, il ne peut plus faire usage de ses membres.

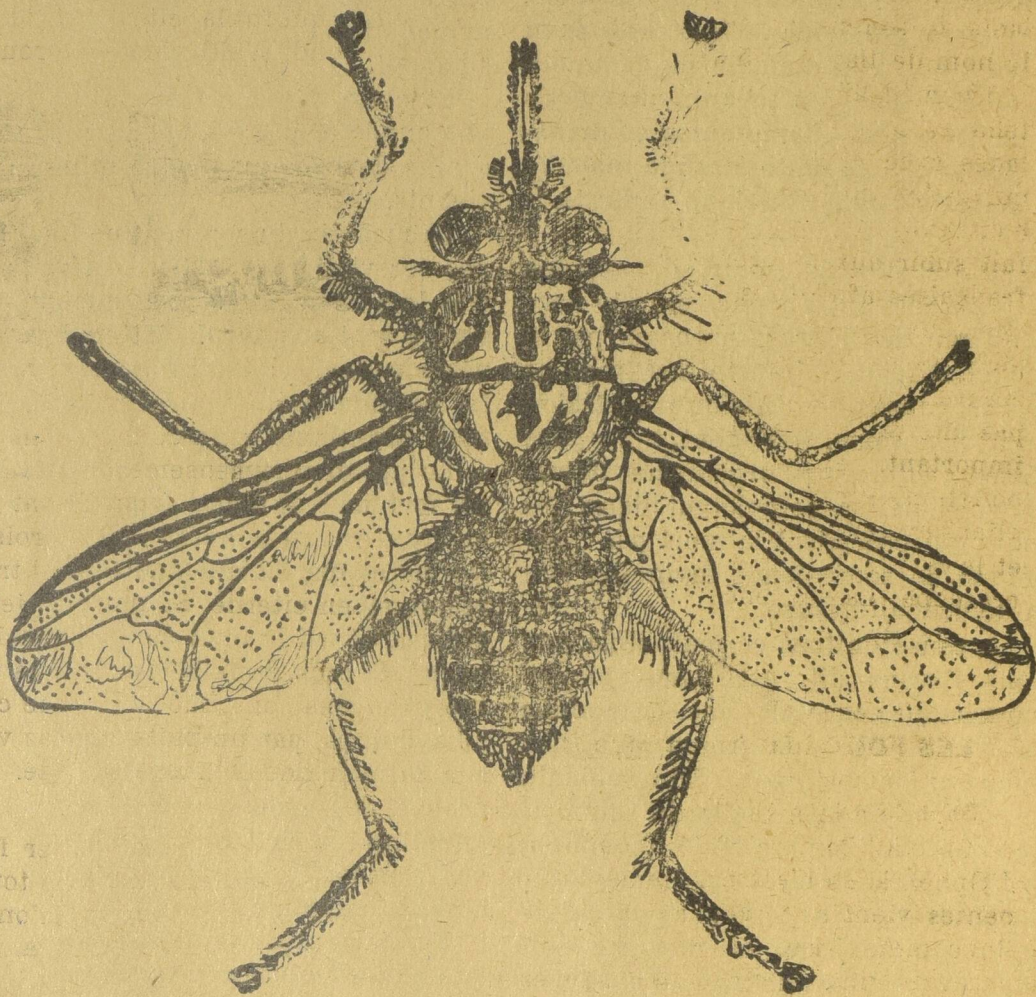
Il arrive assez fréquemment que le malade, immobilisé sur son lit durant

le jour, fasse dans la nuit de terribles crises de délire. Dans ces accès il est quelquefois pris de la manie de tuer; il faut alors l'enchaîner.

De nombreuses déformités physiques, en sus de l'amaigrissement, accompagnent la maladie du sommeil.

une année, tout autour du lac Victoria Nyanza. Deux cent mille périrent aussi sur les rives du haut Nil. Cette maladie se propage sur une superficie de près de 1,000,000 de milles carrés.

Tous les animaux domestiques, à



La mouche tsé-tsé ou la mouche de la maladie du sommeil.

L'abdomen et autres organes se déplacent. Tantôt le malade garde constamment les paupières ouvertes et tantôt fermées. Les enfants atteints de ce mal sont déformés et défigurés comme dans la paralysie infantile.

Quatre-vingt-dix mille nègres sont morts de la maladie du sommeil en

l'exception du porc, sont sujets à la maladie du sommeil. Parmi les animaux sauvages, peut-être quelques espèces de singes seules en sont immunisées.

La mouche tsé-tsé ne communique que la maladie du sommeil; c'est sa spécialité. Quant aux autres espèces

du genre glossine, elles piquent les animaux pour sucer leur sang et leur communiquent ainsi des microbes charbonneux qui les font gonfler et mourir.

Un savant allemand, le docteur Ehrlich, auteur du "606", prétend avoir découvert un remède à la maladie du sommeil entré au codex sous le nom de Bayer 205.

Un médecin colonial français prétend avoir guéri des milliers de malades avec une injection d'atoxyl, qui guérit ou tout au moins évite la contagion. A la visite périodique qu'il fait subir aux indigènes des colonies françaises africaines, il leur palpe le cou pour rechercher les ganglions hypertrophiés. Ce symptôme, qui se rencontre dans d'autres affections et n'a pas une valeur absolue, est cependant important. Pour le confirmer, une ponction est pratiquée sur un des ganglions avec une fine aiguille de platine et le liquide recueilli examiné au microscope. La présence du trypanosome décelé la maladie du sommeil.

—o—

LES FOUILLES A JERUSALEM

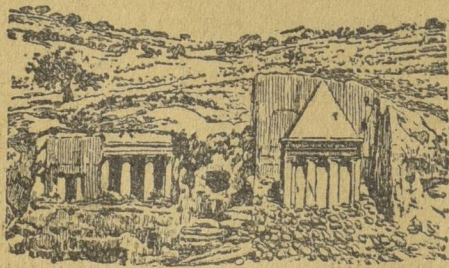
Dans la vallée du Cédron, à l'est de Jérusalem, et, d'autre part, sur le site d'Ophel, à Jérusalem, des fouilles récentes viennent d'aboutir à de très importantes découvertes.

C'est d'abord M. Naham Slouszch et la "Jewish Palestine Exploration Society" qui ont dégagé le monument connu sous le nom de tombeau d'Absalon. Maintenant ce monument se dresse, dans toute son élégante silhouette, sur son haut piédestal.

La tombe voisine, dite de Josaphat (le roi de Juda), également déblayée, est un véritable palais funéraire, com-

prenant huit grandes chambres et entièrement taillé dans le roc. Les fouilles continuent.

Sur le site d'Ophel, remplissant une mission archéologique que lui avait confié le baron de Rothschild, membre de l'Institut, M. Raymond Weill continue à dégager l'enceinte méridionale de ce qui fut la cité de David. Or, M. Raymond Weill vient de trouver,



Les tombeaux de saint Jacques et de saint Zacharie dans la vallée du Cédron.

sur la crête de la colline, dans une région malheureusement dévastée, une tombe qui a certainement été creusée pour un des anciens rois de Juda et qui, à basse époque, fut transformée en citerne. Si aucun objet n'y a été découvert, du moins connaît-on maintenant l'organisation de ces tombes royales constituées, comme celles de Byblos, par un puits d'accès vertical et par une chambre latérale.

—o—

La sagesse défend d'ajouter foi à tout ce qu'on entend, de faire tout ce qu'on peut, de dire tout ce qu'on sait, et de dépenser tout ce qu'on a.

* * *

Lorsqu'on est porté à la colère, il faut en observer attentivement les effets sur ceux qui se livrent à la même passion.

* * *

Le goût ne se forme que par la contemplation de l'excellent, non du passable.

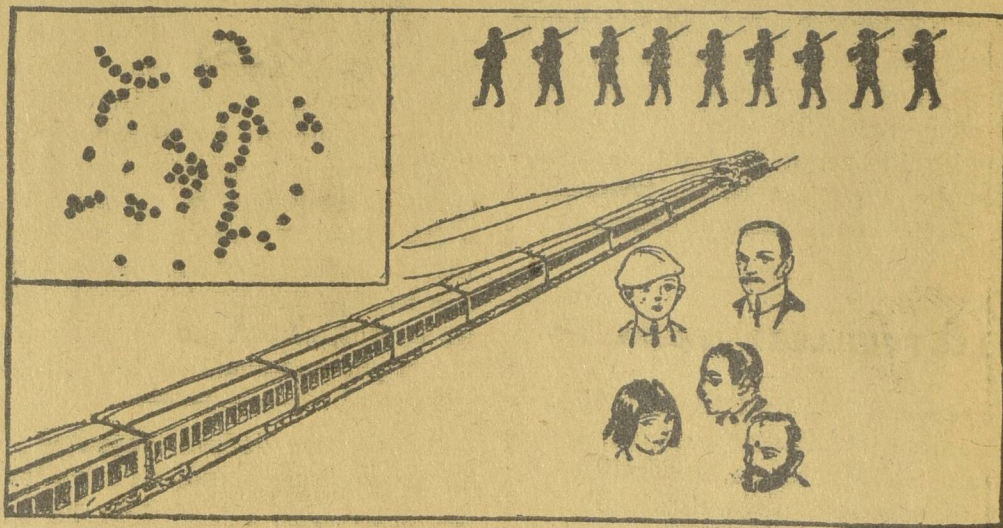


CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

COMMENT COMPTEZ-VOUS?

Presque tous, nous comptons par deux; certains par trois et très peu par quatre. La foule, dans la rue, au spectacle ou dans tout autre endroit public, vous la dénombrez par un. Mais il n'en va pas toujours ainsi.

C'est à notre manière propre de grouper ainsi les objets que se trahit notre force en mathématiques! Peu de gens comptent au delà de 4 sans grouper. Essayez voir. Dans la gravure que nous mettons sous vos yeux, vous voyez, en bas à droite un groupe de 5 personnes. N'est-ce pas plutôt 3-2 ou



Pour plus de quatre objets qui tombent sous la vue, nous procédons par groupement. L'oeil partage l'ensemble, le fractionne en petits groupes et ce sont ces groupes que compte l'esprit. Le nombre 11, nous le détachons ainsi, 2-2-2-2-2-1, ou 2-2-2-2-3, ou 3-3-3-2, mais jamais 1-1-1-1-1-1-1-1-1-1-1.

2-2-1 personnes que vous énumérez que 5 ?

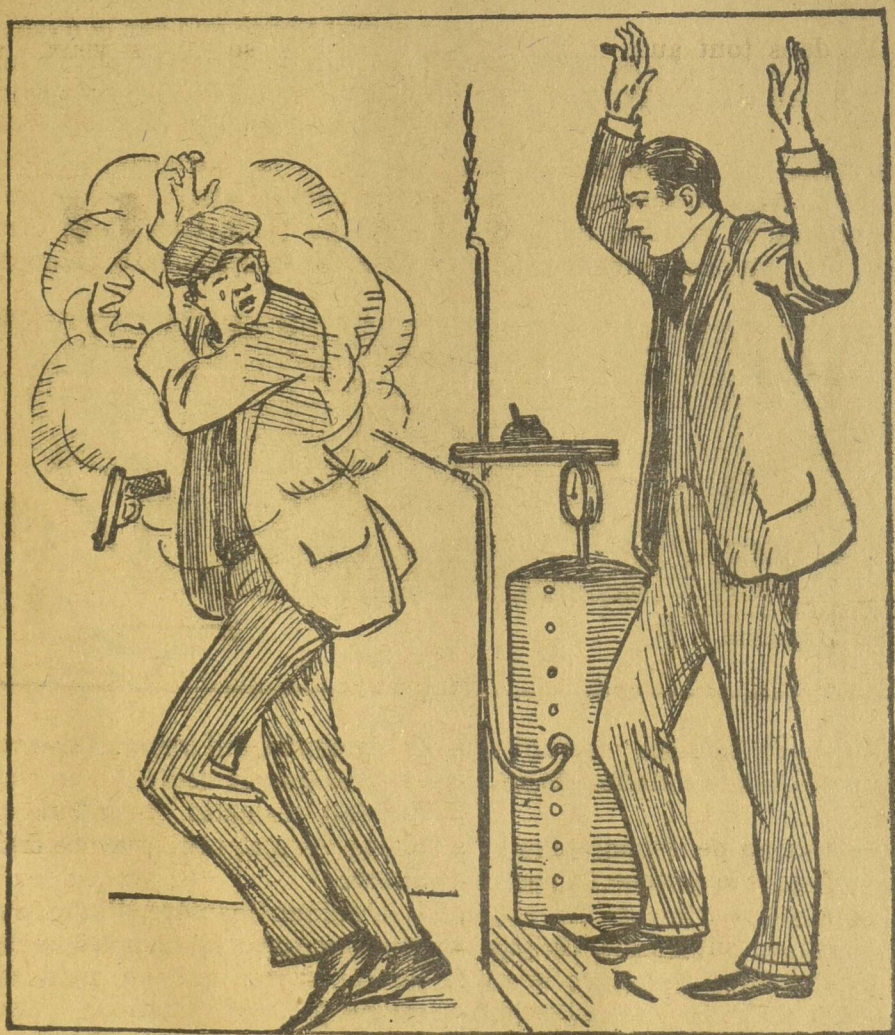
Faites de même pour le convoi de gauche qui traverse la gravure en diagonale. Ne comptez-vous pas les wagons 2-2-2-2, ou encore 3-3-2, ou 4-4? Même que si vous les comptez par 4, vous êtes un fort mathématicien.

Des explorateurs ont rapporté que dans de nombreuses tribus sauvages, il n'y a pas de chiffre plus élevé que 5. Est-ce que les indigènes de ces pays lointains ne peuvent concevoir pareil groupement? Compter des objets régulièrement disposés est tâche plus facile que d'en compter qui sont dispersés sans symétrie. Rien de plus simple que de compter les soldats de l'escouade du haut qui défilent à la file indienne, 2-2-2-2-1, 3-3-3, ou 4-4-1, mais, en revanche, rien de plus ennuyeux que

d'additionner les points noirs de la carte de gauche.

LES BANQUES SAUVÉES PAR LA SCIENCE

La Science, alarmée par l'audace des écumeurs de banque, qui peuvent bien quelque jour s'en prendre aux laboratoires, trouve des moyens fantastiques de protéger l'argent de leurs voûtes. Les bandits n'ont qu'à se bien tenir! Ici, c'est un réservoir chargé de gaz lacrymogène, certain gaz dont



tous ceux qui ont pris part à la dernière guerre ont gardé le cuisant souvenir, réservoir relié par un tuyau au guichet de chaque commis aux livres ou caissier. Au pied de tout employé se trouve une pédale sur laquelle il n'a qu'à poser le pied pour émettre le gaz sur le bandit lui enjoignant, revolver au poing, de vider sa caisse. Le jet continu enveloppe complètement le malheureux qui lâche son arme et n'a plus la force de s'échapper.

Mais à ce moment-là, nous conseillons aux employés mêmes de la banque de mettre leur masque à gaz!

DES RAYONS LUMINEUX, CONDUCTEURS DE LA VOIX

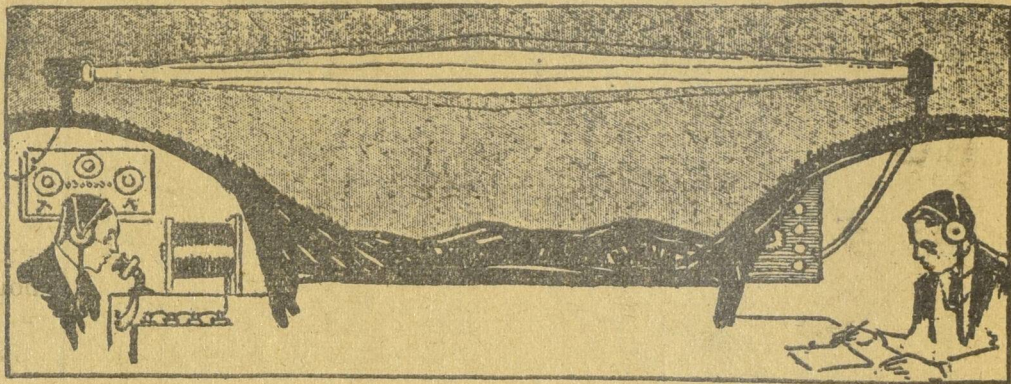
En dirigeant un rayon de lumière vers un point où se trouve un correspondant muni d'un appareil de réception approprié, on peut converser avec

teur de courant électrique, ou ce qui est plus expressif, d'une soupape. Un son élevé demandera pour passer un courant plus fort que pour un son faible.

Le rayon de lumière est dirigé vers le poste récepteur, où il va donner sur une disposition spéciale d'éléments de sélénium. Vous savez, sans aucun doute, que le sélénium est un conducteur d'électricité, mais avec cette particularité que sa conductivité varie avec l'intensité de la lumière qui le frappe.

Le champ d'opération du photophone n'est limité que par la distance que peut parcourir un rayon de lumière; et grâce à de nouveaux projecteurs monstres, on sait que cette distance s'arrête à la courbure de la terre.

Le photophone possède un autre avantage (lequel avantage devraient offrir les téléphones de campagne)



lui, le rayon de lumière servant de médium pour la transmission du message.

Le maniement du "photophone", ainsi appelé par l'inventeur, le professeur Alexandre Rankine, de Liverpool, est comparativement simple. Un rayon lumineux vibre d'accord avec la voix humaine qui parle dans un microphone, lequel joue le rôle d'un modula-

la personne qui reçoit sur son poste le message est seule à l'entendre. Ce qui fait de cette invention quelque chose de fort précieux en temps de guerre.

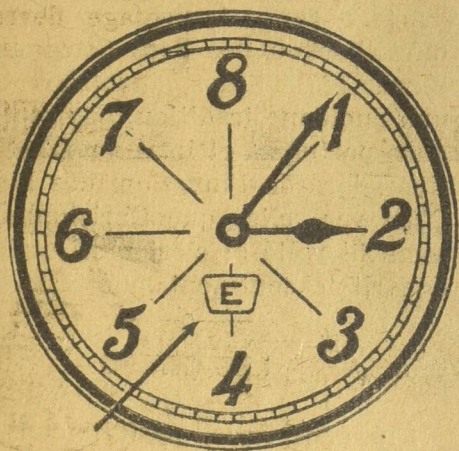
L'unique manière d'intercepter un message serait d'interrompre le rayon lumineux, ce qui ne peut se faire quand les deux stations correspondantes sont sur les hauteurs.

Dans notre gravure, vous voyez comment se pratique la transmission d'un communiqué, le soir; le photophone fonctionne aussi bien de nuit que de jour sauf que pour la nuit, on doit défendre le sélénium contre toute lumière étrangère à celle du poste d'émission.

CHRONOMETRE DE 8 HEURES

Pour la commodité de certaines industries où les ouvriers travaillent par équipes de huit heures, des montres ont été mises sur le marché dont le cadran n'indique que 8 heures, au lieu de douze.

La journée est partagée en trois fois huit heures, c'est-à-dire que les équipes de travailleurs s'y rempla-



Ce chronomètre qui partage la journée de travail en trois périodes, devrait trouver sa place dans toutes les usines à exploitation continue.

cent trois fois—la seule chose qui intéresse le contremaître de l'usine. Le matin commence à minuit pour prendre fin à 8 h.; le midi va de 8 h. à 4 h. de l'après-midi, et le soir, de 4 h. à minuit.

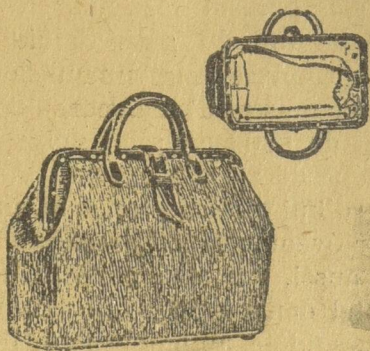
Pour faire la différence entre le matin, le midi et le soir, sur le cadran

trois lettres s'y succèdent, "M", "N" et "E", de l'anglais "Morning", "Noon", et "Evening".

—C'est bien la première fois qu'on rompt ainsi avec le cadran de 12 heures, encore qu'en France, on ne compte pas l'heure par deux fois douze, mais bien par vingt-quatre. On ne dit pas onze heures du soir, mais 23 heures. Ce système simplifie singulièrement les horaires de chemin de fer.

LA TROUSSE DU MEDECIN

Personne n'a plus besoin d'une trousse ou valise scrupuleusement propre que le médecin. C'est là-dedans qu'il dépose les outils et les fio-



les de son métier. Que certaine fiole se renverse et c'en est fini de cette propreté. Aussi se vend-il maintenant des doublures lavables qui se boutonnent à l'intérieur de la valise. Ces doublures peuvent être lavées ou stérilisées chaque semaine.

—o—

Telle est la puissance de l'habitude, qu'il y a des choses que nous faisons sans plaisir, et que cependant nous souffririons de ne pas faire.

* * *

La liberté, c'est le droit de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui; c'est aussi la politesse.

LES EUDISTES AU GOLFE SAINT-LAURENT

Les Eudistes n'étaient pas destinés à l'évangélisation des peuples lointains. Mais, vers les débuts de ce siècle, obligés par la persécution anticléricale à chercher loin de leur patrie l'emploi de leur dévouement, plusieurs d'entre eux se fixèrent dans un pays qui leur rappelait encore la France. Au nord de la province de Québec, l'évêque de Chicoutimi leur indiqua tout un immense territoire se perdant jusqu'aux régions glacées, qui attendait des prêtres. Ils s'y consacrèrent avec joie. Pour eux, le Souverain Pontife créa la préfecture, puis le vicariat apostolique du golfe Saint-Laurent. Des premiers religieux qui s'établirent sur ce nouveau territoire, quatre périrent de froid dans les neiges: la semence de vie était jetée. Ils sont aujourd'hui quatorze apôtres autour de leur évêque, Mgr Leventoux, Eudiste, lui aussi, qui évangélisent un pays grand comme trois fois la France. Leurs fidèles, au nombre de 10,000 environ, sont des Indiens montagnais ou des pêcheurs et trappeurs canadiens-français. Ils sont secondés par les Soeurs de Ker-Maria qui élèvent 1500 enfants. (Le Pèlerin)

LA CARTE DE CHRISTOPHE COLOMB

M. de la Roncière, conservateur du département des imprimés à la Bibliothèque nationale, a fait une curieuse découverte; il a trouvé, classée, à la Bibliothèque, comme "carte portugaise" du XVI^e siècle, une carte d'origine italienne, qui n'est autre que celle qui a inspiré le voyage de Christophe Colomb. Les indications et les

illustrations qui accompagnent cette carte, notamment une admirable vue du port de Gênes, trahissent la patrie du cartographe; de plus, toutes les indications relatives à la sphéricité de la terre sont identiques aux notes autographes du célèbre navigateur, recueillies par le cardinal Pierre Cailly. On se trouve donc bien en présence de la carte qui reflète les idées de Christophe Colomb à la veille de la découverte de l'Amérique.

Cet intéressant document comprend une mappemonde où la terre connue alors est représentée par une île enveloppée de quatre océans, ainsi que le contour détaillé du littoral européen et de l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Un groupe d'îles est mentionné dans l'océan Atlantique sous le nom d'Antilias ou des Sept Cités: il faut y avoir les Antilles, colonisées d'après une ancienne tradition, par sept évêques portugais et leurs ouailles fugitives, lors de l'invasion des Maures. C'est vers elles que Christophe Colomb fit voile et c'est ainsi qu'il découvrit le continent américain.

LES OEUFS

Un oeuf frais, parfaitement propre, est stérile. Mais les microbes peuvent pénétrer dans les oeufs cassés ou fendus, dont la coquille est plus ou moins souillée, soit par l'adhérence d'impuretés, soit par le contact des mains malpropres. Quand la membrane est, à la suite d'une cassure, également altérée, l'air pénètre à l'intérieur, entraînant des colonies de microbes, qui peuvent être pathogènes. Il faut donc éviter d'employer les oeufs cassés ou fendus, même quand ils sont frais.



UN ROMAN COMPLET

LES RUINES
EN FLEURS

Par GUY CHANTEPLEURE

PROLOGUE

—D'un frais chaperon de verveine,
Mes blonds cheveux seront coiffés,
Sur mon corselet de...
Un fichu blanc...

Dans le petit salon qu'elle appelait son cabinet de travail et où se pouvait, effectivement, deviner en dépit des tentures à bouquets roses, des étagères frivoles, des bonheurs-du-jour ouvragés et de mille inutilités délicieuses les habitudes d'esprit d'une jeune fille intelligente et studieuse, mademoiselle Irène de Champierre apportait toute son attention à chercher, sous les yeux de son "maître de poésie", une rime qui répondit au mot "verveine" et s'adaptât congrûment au troisième vers de la chanson qu'elle composait.

La beauté de mademoiselle de Champierre contrastait fort avec la joliesse des bergères et des colombines qui folâtraient, vêtues de clair et baignées de lumière blonde, sur les trumeaux de son boudoir. Sa taille un peu haute, sa grâce un peu fière, eussent paru mieux faites pour le luxe somptueux du grand siècle que pour les élégances raffinées du siècle suivant; cependant la poudre seyait singulièrement à son teint de brune et surtout à ses yeux veloutés—des yeux admirables qui étaient aussi des yeux charmants et qui avaient bénéficié à la cour d'une sorte de célébrité sympathique, depuis le jour, déjà passé d'un an, où, voyant par hasard le comte de Champierre sans sa fille, la tout aimable Dauphine Marie-Antoinette avait amicalement exprimé l'espoir que rien de fâcheux n'eût retenu au logis "les plus beaux yeux du monde".

—"D'un frais chaperon de verveine... Mes cheveux blonds seront"... Monsieur Antonin, est-ce que "futaine" rime avec "verveine"? parce que... au lieu de corselet on mettrait... et puis... Monsieur Antonin... monsieur Antonin... ne m'entendez-vous pas?

A cet appel, réitéré d'une voix bienveillante et presque rieuse, M. Antonin sursauta.

—Oh! pardon, mademoiselle, fit-il.

—Comme vous êtes distrait! s'écria la jeune fille. Tandis que je m'impatiençais de ne point trouver ma rime, vous restiez là, immobile, fasciné par je ne sais quelle belle pensée, les yeux fixés sur moi... sans me voir très probablement!

Jamais cependant, si vous ne m'aidez, je ne viendrai à bout de ma strophe... La muse aujourd'hui ne me veut guère de bien!

—Veuillez me pardonner, répéta Antonin en prenant des mains de mademoiselle de Champierre le papier déjà tout raturé.

Quand Irène avait manifesté le désir de se familiariser avec les lois de la prosodie française, afin de composer elle-même les romances et les chansons qu'elle aimait à mettre en musique, M. de Champierre avait aussitôt pensé que nul ne serait plus apte à la diriger dans cette étude qu'Antonin Fargeot—un fort honnête garçon que d'aucuns disaient doué d'une intelligence rare et qui, se recommandant auprès des grands seigneurs autant peut-être par ses manières polies, ses vêtements toujours propres et son linge irréprochable que par son érudition, enseignait le latin au frère de la jeune fille depuis plusieurs années déjà.

Antonin Fargeot devait être jeune, mais jamais l'idée ne fût venue à personne de donner un âge quelconque à sa silhouette chétive, à son pâle visage allongé, à son vague sourire dont la douceur résignée se crispait souvent d'un peu d'amertume. Mademoiselle de Champierre avait su juger tout de suite à sa valeur cet homme pauvre, laborieux et fier, et elle l'avait apprécié pour l'élévation de son esprit et l'originalité de ses vues comme pour la dignité de son caractère. Aussi lui témoignait-elle de l'estime et lui parlait-elle toujours avec la plus grande bonté.

—Vous savez, reprit-elle ce jour-là, tandis que l'humble humaniste griffonnait nerveusement quelques mots, vous savez que S. M. la reine Marie-Antoinette a bien voulu accepter à l'avance la dédicace de ma romance et que même elle daignera chanter, au premier soir de musique, les vers que vous corrigez en ce moment? N'êtes-vous pas très fier de cette faveur accordée à votre élève?

—J'en suis heureux si vous en êtes heureuse, oui, certes, mademoiselle; mais il y aurait de ma part, une grande présomption à en être fier!

Comme Antonin Fargeot répondait ainsi en souriant, Irène remarqua que le visage de celui qu'elle appelait gentiment son "maître de poésie" était plus pâle et plus tiré que de coutume et elle s'avisait tout à coup que certains sourires sont plus expressifs de douleur qu'un sanglot.

—Vous me semblez aujourd'hui fatigué et même triste, monsieur Antonin, fit-elle avec sympathie. Souffrez-vous?

Une lueur de joie passa dans les yeux mornes de Fargeot.

—Je vous remercie, mademoiselle, répliqua-t-il, je ne souffre pas, mais je suis, en effet, très fatigué. J'ai travaillé ces derniers temps beaucoup et presque chaque nuit.

—C'est un tort, déclara mademoiselle de Champierre, votre santé ne résisterait pas à ce détestable régime. Quel est donc le travail qui vous absorbe si complètement? Vous écrivez un livre, peut-être?

—Oui, mademoiselle.

—M. de Vaudreuil qui vous a présenté à mon père et qui est, vous le savez, grand amateur des choses de l'esprit, tient en estime l'ouvrage que vous avez déjà publié, une sorte de conte philosophique, je crois; mais il attend de vous plus et mieux encore, il attend de vous... beaucoup, en vérité! il dit—pardonnez-moi de vous rapporter son jugement—continuez la jeune fille, que votre cerveau est un merveilleux instrument dont vous n'avez pas encore appris à jouer aussi hardiment qu'il conviendrait. Il vous reproche de manquer d'énergie, de trop douter de vous-même.

—Hélas! mademoiselle, peut-être devra-t-il bientôt m'accuser d'outrecuidance! Cette première oeuvre n'est en effet qu'un essai timide, mais l'autre...

Mademoiselle de Champierre encouragea la confiance:

—L'autre? répéta-t-elle.

—L'autre, reprit Antonin Fargeot d'une voix basse et frémissante, l'autre, ce sera le grand, le suprême effort de ma vie... Il y a des années que je la porte en moi. J'y mettrai tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je rêve! Quand j'y travaille, ma tête s'exalte, s'enflamme comme si j'étais ivre ou fou... et les nuits passent sans que j'en aie conscience... Raillez-moi, si vous voulez, mademoiselle, mais ce livre-là sera un chef-d'oeuvre... ou ne sera pas. Ecrire et publier un livre quelconque, à quoi bon, en vérité?

—Bien loin de vous railler, je vous envie! s'écria ingénument Irène. Etre l'auteur d'un beau livre, exercer par la seule force de la pensée, à travers l'espace et le temps, une action qui peut être heureuse et bénie, sur des milliers d'êtres humains... quelle admirable destinée!

En parlant, la jeune fille s'était à son tour animée; "les plus beaux yeux du monde" brillaient d'un éclat éblouissant.

—Oh! je voudrais pouvoir écrire en ce moment, murmura Antonin Fargeot.

Puis il ajouta très vite:

—J'ai grand besoin d'être encouragé.

—Je suis sûre que vous le serez bientôt par votre oeuvre elle-même et c'est là le meilleur des encouragements, fit mademoiselle de Champierre; mais, si vous ne vous ménagez pas plus, où trouverez-vous la force qui vous est nécessaire pour continuer, pour terminer votre belle tâche?

Antonin Fargeot sourit encore de son sourire triste.

—Je vais vous surprendre beaucoup, mademoiselle, dit-il, car je n'ai point la mine d'un amoureux. Cependant, cette force, cette persévérance,

cette volonté qui ne me sont point naturelles et dont j'ai besoin pour achever mon oeuvre, je les ai trouvées jusqu'à présent, je les trouverai jusqu'à la fin, j'espère, dans une grande tendresse... ou plutôt dans le désir ardent que j'éprouve de me rendre digne, à mes propres yeux, d'une femme, d'une jeune fille... que j'aime.

—A vos yeux... et aux siens, je pense? observa doucement Irène intéressée par cet humble roman.

—Aux siens?... non... ce serait trop beau!

—Pourquoi? N'espérez-vous pas l'épouser?

—L'épouser, moi!... Non, mademoiselle.

—Est-ce donc qu'un obstacle sérieux vous sépare d'elle?

—Un obstacle... oui.

—Mais les obstacles se franchissent... ou se renversent, insinua avec un sourire confiant la jolie chansonnière.

—Pas celui-là.

—Cependant, si vous deveniez très célèbre, par exemple?... Mais je suis peut-être indiscrete?

—Indiscrete, vous, mademoiselle? Bonne, plutôt, trop bonne...

—Est-ce que ce sont les parents de cette jeune fille qui vous ont refusé sa main? ou elle qui ne vous aime...

Elle s'interrompit, n'osant pas achever de peur d'être cruelle, attirée pourtant par cette histoire vraie, comme par une fiction séduisante qu'elle eût pu lire.

—Elle! ah! Dieu!... jamais la pensée ne m'est venue d'être aimé d'elle... seulement... c'est ma joie, malgré tout de l'aimer... Je ne la vois pas chaque jour, non... mais chaque jour je sais qu'il se pourrait que je la visse... Puis quelquefois, j'entends son pas, son rire, sa voix qui chante... Plus tard, j'espère qu'elle lira mon livre... je ne puis rien espérer de plus... rien.

Il s'arrêta.

—Pas même qu'un jour elle se montrera touchée d'un amour si profond, si fidèle?

Antonin secoua la tête.

—Pas même, répondit-il, car elle ne le comprendrait pas, cet amour dont je vis et je meurs tout ensemble... et peut-être y verrait-elle...

Il hésita:

—...une offense, acheva-t-il.

—Ah! fit mademoiselle de Champierre, tandis qu'une ombre passait sur son front, elle n'est pas...

—Elle n'est pas de ma classe, non mademoiselle, reprit Antonin avec une sorte d'emphase douloureuse. Elle est née, comprenez-vous... moi, je ne le suis pas! Alors, je pourrais devenir aussi célèbre que M. de Voltaire que je continuerais à ne pas exister pour elle... Et elle épousera sans doute,—avec joie ou indifférence, qu'importe!—un gentilhomme qui n'aura peut-être jamais eu d'ambition plus haute que d'assister au coucher et au lever du roi et qui considérera comme un honneur d'y faire métier de laquais... Ainsi est le monde!

—Je vous plains, répliqua mademoiselle de Champierre, les yeux fixés sur le papier de la chanson... mais, reprenons... ou plutôt, non... je suis fatiguée...

Et elle se leva.

Sa voix s'était glacée; son visage s'était fait sérieux, presque sévère.

La figure pâle d'Antonin se bouleversa.

— Ah! mon Dieu, quelle folie de vous avoir dit tout cela, s'écria le malheureux. Oui, quelle folie... Peut-être un jour, un autre jour, l'auriez-vous su... mais je voulais qu'auparavant mon livre fût achevé, parce que... parce que je vous l'aurais donné... Et maintenant, tout est fini, tout est brisé... Ah! mon Dieu, mon Dieu, comme on s'entend à se dépouiller soi-même du peu de bonheur qu'on a!

La jeune fille ne répondit pas. Sa contenance était très froide. Cependant ses yeux n'étaient point durs: ils avaient pitié. Debout, à quelques pas d'elle, Antonin Fargeot était si blême qu'on eût pu le croire prêt à défaillir.

— Ecoutez, mademoiselle, murmura-t-il, le souffle pénible, oppressé, je vous ai bien aimée... Vous étiez mon âme... Mon âme! comprenez-vous? C'est par vous que je vivais, que j'agissais... par vous et pour vous, seulement... Je vous souhaite... oh! sans amertume, je vous le jure... je vous souhaite d'épouser un homme qui vous aime aussi profondément que je vous aimais... Adieu.

Irène répéta:

— Adieu.

Alors, éperdu, le jeune homme se précipita vers la porte; mais là, il se heurta au comte de Champierre qui l'attendait sur le seuil, les bras croisés, un sourire d'ironie pinçant ses lèvres pâlies par la colère.

— Halte-là, fit le vieux gentilhomme comme Antonin s'arrêtait épouvanté, halte-là, monsieur le drôle!... Ah! M. de Vaudreuil choisit bien ses protégés... Et c'est un joli coquin, en vérité, celui que je comble de mes bontés et qui m'en remercie en insultant ma fille!...

Antonin s'était ressaisi.

— Vous êtes dans votre droit en me reprochant d'avoir trahi votre confiance, monsieur le comte, dit-il, car jamais, ah! jamais, je n'aurais dû parler... mais vous l'outragez en m'injuriant, car je m'enfuyais comme un coupable, après avoir fait l'aveu, non pas d'un espoir quelconque, mais de ma profonde misère... Et ce n'est pas une insulte que l'amour respectueux d'un honnête homme.

Le comte souriait toujours.

— Les voilà bien, messieurs les philosophes! s'écria-t-il. Je ne serai vraiment pas fâché d'apprendre à l'un d'eux le cas que nous faisons de leurs phrases!

Et, ouvrant la porte, il appela du geste quatre grands laquais qui devaient en flânant, dans la pièce d'attente.

— Ici et promptement, vous autres! ordonna-t-il. Qu'on me jette ce drôle à la rue, après l'avoir bâtonné comme il faut!

Irène poussa un cri d'horreur.

— Ah! pitié, pitié, mon père...

Mais, brusquement et sans lui laisser le temps d'intercéder pour le pauvre diable qu'elle jugeait plus malheureux que coupable, son père l'entraîna dans une autre chambre.

Quelques instants après, Fargeot se retrouva dans la rue, ivre de douleur et de rage.

Ecrasé par le nombre et la force brutale, il avait été bâtonné et chassé par les laquais du comte de Champierre.

Son premier mouvement fut d'aller au lieutenant de police et de l'aviser de l'indigne traite-

ment qu'il avait subi, mais il pensa que jamais justice ne serait rendue contre un gentilhomme, à un pauvre maître de latin.

Alors, il projeta d'attendre le fils aîné du comte dans un lieu public et de l'outrager impudemment au vu et su de tous; mais il recula à l'idée d'expier, dans un cachot, un défi qui ne serait certainement pas relevé...

Non, pour venger la plus avilissante des injures, un homme tel que lui ne pouvait songer à se faire justice que dans l'ombre, ignominieusement, comme un malfaiteur, par le guet-apens et l'assassinat!

Antonin Fargeot n'espérait plus se venger du comte de Champierre, lorsqu'il rentra dans son triste logis.

Sur sa table, le manuscrit de son livre inachevé semblait l'attendre. Il le prit, il le regarda un moment, immobile... et de grosses larmes roulèrent sur ses pages.

— C'est bien fini... murmura-t-il. A quoi bon? M. de Vaudreuil a raison, je suis faible, timide... sans énergie.

Et lentement, feuille à feuille, il brûla son manuscrit.

Puis il songea sérieusement, comme aussi bien personne ne l'aimait ou ne se souciait de sa misère, à se pendre aux poutres de la mansarde... Mais, ce jour-là même, une longue lettre lui arriva de Roy-lès-Moret, le village où il était né, où ses parents dormaient leur dernier sommeil.

Et cette lettre avait été écrite par Manon Fargeot, la soeur de son père, une vieille tante qui l'avait bercé quand il était petit, qui avait surveillé ses jeux, quand il était devenu plus grand et qui, par la pensée, l'avait suivi de loin, avec amour, depuis qu'il avait quitté le pays...

— Mon cher Tonin, disait la lettre, je crois bien que tu m'oublies, car tu ne m'écris plus! J'en prendrais mon parti si je pouvais supposer que ce sont des événements heureux qui détournent ta pensée du village de ta pauvre tante; mais, je te connais bien, et je sais que, joyeux, tu aimerais à me faire partager ta joie!...

— Que t'arrive-t-il dans ce grand Paris?... Tu travailles et tu souffres, j'en suis sûre! La vie est dure pour tout le monde, mon fils, et les coeurs comme le tien apprennent vite la douleur; il est vrai qu'ils trouvent à se donner, à se dévouer, des joies que les méchants ignorent.

— Ecris-moi une petite lettre, mon bon Tonin, et conserve-toi pour ta vieille tante qui n'a plus au monde d'autre affection que la tienne...

En lisant la lettre de Roy-lès-Moret, Antonin Fargeot se rappela son enfance heureuse, son père, sa mère, la bonne tante, seule survivante du passé, et il pleura sur ce passé et il pleura sur lui-même.

Alors, peu à peu la raison lui revint; il se jugea faible, il se jugea lâche, il pensa que la mort volontaire ne pouvait être considérée, en son cas, que comme une désertion, il essaya de se pénétrer des paroles naïves de Manon Fargeot, de se féliciter de ce que certains coeurs, plus fatalement malheureux que d'autres fussent par contre favorisés de joies inconnues aux "méchants"... et il résolut de continuer à vivre.

Quelques semaines plus tard, il apprit, par hasard, les fiançailles d'Irène de Champierre.

PREMIERE PARTIE

I

LES BAVARDAGES DU CITOYEN POUPONNEL

Tout en découpant sur la table les viandes succulentes qu'il avait lui-même accommodées, tout en versant dans le verre de Pierre Fargeot une jolie piquette rose aussi parfumée que les vignes en fleurs, maître Pouponnel, l'aubergiste des "Armes de la Nation", se gardait de ménager ses mots, car il pensait que, sans causerie, il n'est pas bons repas.

—Vous me croirez si vous voulez, citoyen colonel, disait-il,—conciliant par ce vousoyement différent joint à cette appellation égalitaire son respect pour le grade supérieur avec les exigences de ses convictions républicaines,—mais quand vous êtes entré à l'auberge, quand vous m'avez demandé à diner, comme tout autre voyageur passant par les Audrettes, vos vêtements civils ne m'ont pas trompé un instant... A votre attitude, à votre geste, à je ne sais quoi, j'ai compris tout de suite que vous apparteniez à l'armée et que vous y aviez un beau grade... Pour un peu j'aurais aussi deviné votre nom... On l'a prononcé souvent ces temps derniers, en parlant de l'Italie!... Eh! oui, citoyen, vous voilà quasi célèbre!... C'est un joli sort d'être colonel à votre âge... et d'avoir conquis son grade à Marengo, sous les yeux du Premier Consul!... Je vous en félicite, en bon patriote!

—Merci beaucoup, citoyen... répliqua le voyageur.

Mais il semblait distrait, soucieux, et l'aubergiste, qui se flattait de déridier ce front grave, s'occupa d'apporter quelque variété à une conversation qui durait déjà depuis un moment.

—Et vous venez de Paris, citoyen colonel? interrogea-t-il d'un ton d'heureuse humeur.

—J'y suis arrivé en même temps que le Premier Consul, mais je n'y ai guère séjourné, répondit l'officier, essayant de secouer un absorbement pénible... De Paris, je me suis rendu sans tarder à Brémenville, un village du Nord... C'est de là que je viens.

—Et maintenant, vous retournez à Paris?

—Non, je vais plus loin... je vais à Moret.

—En tout cas, je suis charmé que les Audrettes se soient trouvées sur votre chemin, citoyen colonel... Quand avez-vous quitté Brémenville? Hier?

—Hier matin.

—C'est que je connais bien ce village-là... Un joli pays, pas vrai?... Des cousins à moi l'habitent et, quoiqu'on ne voisine guère à de si grandes distances, j'ai moi-même passé quelque temps à Brémenville l'année dernière, pour des affaires de famille...

—Ah! vraiment, fit le colonel Fargeot.

Et il était visible que les affaires de famille du citoyen Pouponnel ne l'intéressaient pas plus que ne l'exigeait strictement la politesse.

L'aubergiste s'étonna sans doute de cette indifférence persistante, car il regarda plus attentivement son jeune client.

—Si la chose n'était pas bien invraisemblable au lendemain d'une victoire qui doit vous avoir

mis le cœur en fête, reprit-il, je dirais que vous paraissiez triste, citoyen...

Pierre releva la tête.

—Je suis triste, en effet, répondit-il, je suis même plus que triste... je suis malheureux... car, tandis que j'accourais à Brémenville tout fier, tout joyeux de mon grade nouveau, mon père, malade depuis plusieurs jours sans que j'eusse pu en être averti, était à l'agonie... quelques heures à peine après mon arrivée, il est mort dans mes bras...

—Oh! c'est affreux... et je vous plains bien sincèrement...

Il y eut un silence. Puis, incapable de contenir longtemps la naturelle agilité de sa langue, l'aubergiste demanda:

—Votre père était de Brémenville?

—Non, mais il y remplissait depuis deux ans les fonctions de maître d'école...

Pouponnel tressaillit, le visage illuminé.

—De maître d'école... attendez donc! s'écria-t-il. Fargeot... le citoyen Antonin Fargeot... c'est cela!... Mais je l'ai connu votre brave homme de père... Je l'ai vu à Brémenville, chez mes cousins précisément... Suis-je étourdi de ne pas m'en être souvenu tout de suite?... Ce n'est pas d'ailleurs, que vous lui ressembliez au citoyen Antonin Fargeot, ajouta-t-il enveloppant le jeune homme d'un regard amusé. Il était aussi frêle et mince que vous voilà grand et solide... Et je ne pouvais guère m'imaginer qu'il eût pour fils un aussi bel officier... Ah! oui, certes, un officier fièrement beau!... Je ne voudrais pas vous flatter, citoyen colonel, mais s'il y en a beaucoup de bâtis comme vous dans les armées de Bonaparte, je me figure que les ennemis de la nation n'ont qu'à bien se tenir!

Et, satisfait de sa péroraison, l'aubergiste brandissait d'un geste martial le couteau et la fourchette dont il venait de se servir pour détacher l'aile d'un poulet.

Il est vrai de dire que son jugement admiratif n'avait rien d'excessif et que c'était en effet un très bel officier que Pierre Fargeot—beau non pas seulement par l'ensemble de son être physique, sa haute taille, la sveltesse robuste de ses vingt-quatre ans, beau encore de toute la loyauté, de toute la fierté de l'âme jeune et ardente dont le pur rayonnement éclairait ses traits mâles et transparaisait, en dépit d'un chagrin profondément ressenti, sous la douceur veloutée de ses yeux bruns.

L'aubergiste se tut encore un instant, mais, comme Fargeot ne lui répondait que par un très pâle sourire, l'idée lui vint que l'orphelin attendait un retour courtois au souvenir du maître d'école.

Pendant ces dernières heures que vous avez passées à son chevet, votre pauvre père possédait-il encore toute sa tête? questionna-t-il.

A ces mots, l'officier parut sortir d'un rêve, et une singulière réplique lui échappa.

—Je ne sais pas... murmura-t-il comme malgré lui.

—Vous ne savez pas? répéta Pouponnel étonné.

—Je veux dire que les phrases les plus sensées furent souvent interrompues par le délire, pendant cette triste nuit d'agonie et que le...

Ici, le jeune homme s'arrêta, saisi par une émotion dont il voulait réprimer les manifestations visibles.

—Alors, vous avez connu mon père, citoyen? demanda-t-il pourtant au bout d'un instant, lorsqu'il sentit que sa voix s'était raffermie.

L'aubergiste était toujours disposé à répondre et à répondre copieusement.

—Je l'ai connu comme on peut se connaître quand on s'est vu deux ou trois fois, citoyen... mais je sais qu'il était fort estimé à Brémenville, pour son savoir d'abord, puis pour sa bonté, sa charité, puis enfin pour ses opinions républicaines qu'on savait de bonne marque... Tenez, je me rappelle maintenant... il m'a conté qu'il avait un fils dans l'armée... et à ce propos, comme je le plaignais d'être séparé de son gars, il m'a dit de belles paroles: "—Vous avez raison, citoyen, depuis huit ans que l'enfant s'est engagé, je suis bien seul et souvent bien triste; mais quand je pense que c'est moi, le pauvre diable de maître d'école qui ai donné à la République un soldat comme celui-là, je prends en patience le chagrin, l'isolement et j'en arrive à oublier beaucoup d'autres choses encore..." Ah! oui, c'en était un bon, un pur le citoyen Fargeot!... Et par le temps d'aujourd'hui, an VIII de la République, il ne faudrait pas croire qu'ils courent les rues, les vrais républicains... Il y a même des gens qui disent comme cela que le citoyen Premier Consul...

—Eh bien? questionna Pierre.

—...qui disent que le citoyen Premier Consul ne l'est pas républicain autant qu'on voudrait, voilà!

—Ah! vraiment, fit l'officier, ces gens-là disent que le citoyen Premier Consul n'est pas républicain! Que disent-ils donc qu'il est?

—Ils disent qu'il est... bonapartiste, citoyen colonel, avoua l'aubergiste.

Fargeot souriait plus franchement, amusé de ce verbiage.

—Peut-être l'est-il, en effet, concéda-t-il. Pourquoi la qualité de bonapartiste et celle de républicain seraient-elles incompatibles, puisque nous sommes en république et que Bonaparte est à la tête du gouvernement?... Mais combien vous dois-je, citoyen, pour votre excellent repas, ajouta le jeune homme, en reculant un peu la table.

—Allons, citoyen colonel, un bon mouvement, décidez-vous à passer la nuit ici, s'écria maître Pouponnel sans plus répondre à la demande qui lui était faite. Je vous donnerai la plus belle chambre de l'auberge et, sans me flatter, vous y serez aussi bien logé que le général Bonaparte aux Tuileries.

Pierre Fargeot secoua négativement la tête.

—Je vous remercie, dit-il, mes moments sont comptés et mon voyage réglé heure par heure, étape par étape jusqu'à Moret. Sous peine d'être infidèle à cet itinéraire rigoureusement tracé, je dois, ce soir même, atteindre le village de Mons-en-Bray. C'est donc là que je passerai la nuit.

—Mons-en-Bray, ce soir! Mons-en-Bray! répéta l'aubergiste en levant les bras au ciel. Mais vous n'y pensez pas, citoyen colonel! Si longs et clairs que soient les jours de thermidor, jamais vous n'atteindrez Mons-en-Bray avant la nuit! Il

faut compter, des Audrettes à Mons, quatre bonnes heures... en marchant bien!

—Mettons-en donc trois en marchant très bien, citoyen. Nous en avons vu de plus dures!... Et cette course à pied sera la dernière que j'aurai à fournir puisqu'à Mons-en-Bray, je retrouverai mon ordonnance et mes chevaux.

—Vous ne pouvez pas arriver en trois heures à Mons... il faudrait pour cela posséder les bottes du Petit Poucet, citoyen. Et, entre les Audrettes et Mons, vous ne rencontreriez pas seulement une grange où dormir, si vous vouliez vous arrêter en route.

—Je ne m'arrêterai pas en route, je marcherai jusqu'à ce que j'arrive et j'arriverai toujours une fois, déclara l'officier avec une belle assurance juvénile. L'essentiel est que je ne me trompe pas de direction et connaisse le chemin le plus court. Pouvez-vous me l'indiquer?

—Citoyen colonel, insinua maître Pouponnel de son tour le plus enjôleur, je saurais mieux vous l'indiquer à la lumière du matin.

Mais le visage de l'officier se fit plus grave.

—N'insistez pas, citoyen... je suis attendu à Moret par la seule parente qui me reste au monde, une tante de mon père, très âgée déjà et qui m'a élevé... Le malheur dont je viens d'être frappé et qui l'atteint presque aussi douloureusement que moi est encore ignoré d'elle... Tout retard de ma part serait coupable, vous le comprendrez.

—J'aurais eu grande joie à loger aux "Armes de la Nation" un de nos vainqueurs de l'armée d'Italie; mais je vois que vous êtes incorruptible, citoyen colonel, fit l'aubergiste avec un geste résigné. Il ne me reste donc plus qu'à vous enseigner le chemin de Mons-en-Bray.

II

LE CHEMIN DE MONS-EN-BRAY

Maître Pouponnel avait entraîné Pierre Fargeot dans l'embrasure de la fenêtre qui s'ouvrait à deux battants sur un jardin fleuri de roses et riche en légumes, mais point assez pourvu d'arbres pour qu'il fût difficile d'embrasser de ce point d'observation l'étendue doucement vallonnée des champs, à travers lesquels courait la route.

—Vous allez suivre la route que voilà... Dans une heure environ, vous rencontrerez une petite rivière, la Chanteraine, que vous longerez sur votre droite jusqu'aux roches de la Cachette où elle se perd...

—Où elle se perd? interrogea Fargeot.

—Oui; c'est une des curiosités du pays, expliqua l'aubergiste. La Chanteraine s'en va sous les rochers et peut-être sous la terre; on cesse de la voir pendant un bout de temps, puis elle reparait toute claire, toute vive et comme joyeuse de se retrouver au soleil... Mais reprenons notre voyage. Quand vous serez aux rochers de la Cachette, vous apercevrez, à une demi-lieue de là, le bois du Hautvert et vous prendrez le chemin qui y mène et s'y enfonce bientôt... Ainsi, vous atteindrez le pied du monticule abrupt où se dresse—en plein bois toujours, car c'est un petit monde que le Hautvert—le château de Chanteraine. Vous contournez ce monticule... Du côté opposé au chemin que vous aurez suivi, le château

domine presque à pic, et de toute la hauteur du rocher sur lequel il est construit, une grande route où vous vous engagerez... à gauche. Alors, vous n'aurez plus qu'à marcher droit devant vous jusqu'à Mons-en-Bray... Mais il fera nuit et vous commencerez à regretter d'avoir dédaigné l'excellent gîte que vous offrait avec joie l'aubergiste des Audrettes!

—Si mes raisons de le regretter sont par trop puissantes, s'écria Pierre avec bonne humeur, j'en serai quitte pour demander l'hospitalité au château de Chanteraine et ce sera bien le diable si l'on n'y accorde pas à un officier français, une botte de paille dans un coin du grenier, pour dormir jusqu'au matin.

Un brusque éclat de rire, claironnant comme un chant de fanfare, fit resplendir la face rubiconde de maître Pouponnel et trembler les panneaux boisés de son auberge.

—Si vous comptez, pour dormir à couvert, sur le château de Chanteraine, citoyen, vous n'avez plus qu'à rester aux "Armes de la Nation", car, depuis les temps de l'émigration le château de Chanteraine est désert... et, entre nous, je serais surpris que l'on y trouvât encore un grenier, comme vous dites, où l'eau de pluie ne tombât pas aussi dru qu'en plein champ.

—Depuis le temps de l'émigration?... mais alors, le château de Chanteraine n'a-t-il pas été vendu comme bien national? questionna Pierre.

—Il l'a été vendu, comme bien national, oui, certes, répartit l'aubergiste toujours prêt à se montrer renseigné. Vendu pour un morceau de pain! Aussi bien, il y avait beau jour que la famille de Chanteraine ne possédait plus une fortune assez brillante pour entretenir ces vieilles pierres... puis, au début de la Révolution, des bandes de fanatiques s'étaient diverties à faire sauter la moitié du château en mettant le feu, dans les caves, à toute une réserve de poudre. Dès 1791, on ne pouvait guère compter comme logeable que le côté nord des bâtiments, celui justement qui surplombe la grande route de Mons-en-Bray... Alors, ce délabrement a permis aux habitants du village—Mons faisait partie autrefois du domaine de Chanteraine—de réunir, en se cotisant, une somme assez forte pour acheter la noble bicoque... qu'ils espèrent rendre un jour à leurs seigneurs bien-aimés!... Dame! que voulez-vous objecter à cela? Ceux de Mons ont payé; ils sont libres de disposer de leur bien, comme bon leur semble.

—Assurément, acquiesça Fargeot.

Et, intéressé par cet acte de fidélité, il ajouta:

—En attendant le retour de leurs anciens maîtres, ces braves gens n'ont-ils pas songé à tirer quelque profit de leur acquisition?

—Un profit! Vous ne les connaissez pas! ce sont des têtes à vieilles idées et il faudrait pour les convertir plus d'une révolution... Selon leur jugement, le château n'a pas cessé d'appartenir aux ducs de Chanteraine... Un duc de Chanteraine pourra seul l'habiter et s'en dire propriétaire... Ils attendent donc patiemment qu'un duc de Chanteraine leur tombe du ciel... Le plus admirable de l'affaire, c'est qu'à l'heure présente, il n'existe plus de par le monde le moindre duc de Chanteraine! Un an ou deux avant la Révolution, le dernier de la lignée—un vieillard qui avait depuis pas mal de temps déjà, l'esprit plein de

choses folles et qui passait la majeure partie de son temps à construire, par imitation de son patron Capet, des serrures que personne ne pouvait ouvrir—le dernier duc, dis-je, est mort sans laisser d'héritier mâle, ses deux fils et son petit-fils l'ayant précédé dans la tombe... Mais les gens de Mons-en-Bray ne sont pas coeurs à s'abattre pour si peu! Une légende très ancienne a prédit que la race des Chanteraine disparaîtrait un temps aux yeux du monde, comme la petite rivière du même nom, pour reparaître ensuite dans un siècle nouveau, plus robuste et plus glorieuse que jamais... Et nos acheteurs du château croient à la légende comme ils croient au droit de leurs seigneurs et à la protection de leur bon Dieu! Le château a été abandonné en 1791 ou 92... il y a donc huit ou neuf ans déjà; dans dix ans, dans vingt ans d'ici, les gens de Mons attendront encore et leur foi n'aura pas faibli!

—C'est très bien, fit Pierre. Mais, vous m'avez dit que le vieux duc était mort avant 89; par qui donc Chanteraine fut-il habité ensuite?

—Par les ci-devant demoiselles de Chanteraine, mademoiselle Charlotte, une vieille fille, la soeur du défunt, et mademoiselle Claude, une enfant, la fille de son fils cadet... Il y avait encore, en ce temps, à Chanteraine, un cousin et une cousine, âgés déjà; M. et mademoiselle de Plouvarais, puis l'ex-précepteur des fils morts, qu'on hébergeait à la fois par habitude et par charité. Tout ce monde subsistait tant bien que mal des bribes d'une fortune qui, du vivant du vieux duc, avait toujours été décroissant... L'ancien valet de chambre du grand-père et sa femme suffisaient au service... Puis, un beau jour, on s'aperçut à Mons que les demoiselles de Chanteraine et leur suite avaient profité de la nuit pour quitter le château et se diriger vers la frontière, comme tous leurs semblables, ces satanés émigrés que le diable ou Bonaparte confonde!... C'est alors que le domaine fut vendu comme bien national. Et voilà toute l'histoire.

—Une histoire fort intéressante, fit complaisamment le jeune homme. Je vous remercie de me l'avoir contée.

Puis il paya ce qu'il devait à l'aubergiste et prit congé.

—Salut et fraternité! s'écria maître Pouponnel qui l'avait conduit jusqu'à la porte extérieure du petit jardin.

—Salut et fraternité, citoyen!... répondit l'officier, souriant à cette formule solennelle et usée.

Et, très jeune, dans ses vêtements sombres, de coupe militaire, il s'empressa de s'éloigner, les yeux fixés sur la petite route blanche qui dévalait avec un air de se presser, à travers les champs dépouillés de leurs moissons.

III

LE DÉLIRE DU MAÎTRE D'ÉCOLE

Pierre Fargeot éprouva d'abord, à marcher, à se dire que chaque pas le rapprochait si peu que ce fût, du terme de son voyage, une sorte de fièvre. Puis, bientôt, tandis que son cerveau s'exaltait à ressasser les mêmes souvenirs, les mêmes pensées, il perdit toute notion des réalités de la route, et sa marche en avant ne fut plus qu'une action instinctive et inconsciente.

Il atteignit la ligne grise des saules qui bordaient la Chanteraine, il longeait la petite rivière dont l'eau claire et murmurante allait, au dire de l'aubergiste des Audrettes, disparaître sous les rochers de la Cachette, mais, en pensée, il était encore dans la chambre assombrie où, quelques jours auparavant, il était entré pâle, les lèvres tremblantes, et il revivait les heures d'angoisse qui s'étaient écoulées pour lui auprès d'un lit d'agonie, heures douloureuses par lesquelles s'était achevée l'existence de l'être qu'il aimait le plus au monde, heures terribles dont les brumes sinistres et mystérieuses l'avaient enveloppé, lui aussi, comme d'un suaire et lui obscurcissaient encore l'esprit.

—Avait-il encore toute sa tête? demandait Pouponnel.

Cette question banale, dans la bouche de l'aubergiste, combien de fois Pierre se l'était-il posée, tout bas, seul en face de lui-même!

Antonin Fargeot avait reconnu son fils, il l'avait embrassé, puis il lui avait parlé longtemps, tantôt maître de ses idées, tantôt ressaisi par son rêve de mourant; il avait parlé à voix haute, à voix basse, passant du calme à l'exaltation et réciproquement, l'exaltation la plus fiévreuse ne semblant point incompatible, à de certains moments, avec une lucidité complète, le calme prêtant parfois au délire une apparence affolante de sens et de vérité... Comment, devant le souvenir de ces alternatives de conscience et d'aberration qu'enchaînent de confuses associations d'idées, comment, parmi tant de paroles dites pendant l'entrevue suprême, faire la part du délire, oser déterminer celle de la pleine raison?

—Mon enfant, il y a des choses que tu dois savoir... Mais tu vas dire que j'ai commis un crime... Et moi je ne veux pas... Puis j'ai oublié le nom, vois-tu... j'ai oublié tous ces noms d'autrefois... Oh! le nom, le nom, qui me le dira?...

Appartenaient-ils au délire ces propos étranges qui avaient interrompu brusquement le discours décousu—sorte de diatribe féroce à l'adresse des préjugés nobiliaires—que le maître d'école avait cru prononcer du haut d'une chaire ou d'une tribune?

Les ayant balbutiés, Antonin Fargeot s'était mis à parler de la Révolution et des massacres de Septembre avec les divagations et les gestes d'un fou; puis, peu à peu, à des mots sans suite avaient succédé des phrases qui, bien qu'elles n'offrissent pas un sens très clair pour Pierre, s'équilibraient à peu près entre elles et semblaient correspondre logiquement à une idée précise que le malade laissait inexprimée.

—Vois-tu, mon petit, disait-il en hochant la tête, la Révolution s'est quelquefois trompée et nous avec elle... On avait tant souffert. Moi j'ai été un républicain de la première heure. Oh! je n'aimais pas la monarchie... mais surtout je haïssais la noblesse... Ah! oui, je la haïssais!... Quand tu sauras tout, vas-tu dire que je ne vaux pas mieux, à ma manière, que les septembriseurs?... Ah! ce nom que j'ai oublié... Je suis coupable, très coupable, Pierre... Ce nom me fait bien mal à la tête... Tante Manon ne pourra pas te le dire, tante Manon ne le sait pas... mais elle sait bien des choses... Il faudra l'interroger... et puis me pardonner... Quand tu auras aimé, à ton tour,

tu me pardonneras mieux... J'ai trop aimé ta mère, mon pauvre enfant... ah! je l'aimais, je l'aimais!... Ne perds pas la bague que je t'ai donnée, mon petit Pierre... et qui vient d'elle!...

Alors le jeune homme avait parlé doucement, affectueusement, puis, pour calmer, pour distraire le malade, il avait sorti de l'étui où elle reposait, jadis achetée à Paris pour madame Fargeot, la bague si joliment travaillée qu'Antonin avait destinée plus tard, après la mort de sa femme, à la fiancée future de son fils bien-aimé.

—Je ne l'ai pas perdue, mon père... je la garderai, je vous le promets; c'est mon trésor le plus précieux... affirmait l'officier penché sur le lit.

Mais déjà, le délire reprenait dans toute son incohérence première...

—Toi, tu sers la République... Et tu es un bon soldat... que t'importe le reste après tout?... Qu'est-ce que cela te fait les aristocrates?... Les vois-tu passer les vainqueurs de Valmy... là-bas... là-bas... avec les trois couleurs?...

Et, toujours, aux errements de cette imagination dévoyée par la fièvre, se mêlaient l'angoisse de ne point retrouver un nom que la tante Manon ignorait et la crainte de n'être point absous par Pierre d'une mystérieuse faute. Cette faute, Antonin Fargeot ne la précisait jamais cependant, et même on eût dit qu'il évitait, jusque dans son délire, les paroles qui eussent permis au jeune homme d'en concevoir la nature.

Il en avait été ainsi toute la nuit; Pierre essayait en vain d'apaiser les affres morales qui se joignaient tragiquement à la souffrance physique et torturaient l'agonisant. Vers le matin seulement, le maître d'école s'était laissé dominer par cette profonde et mâle tendresse qui l'exhortait; alors il avait paru presque calme... puis, tout à coup, il avait ouvert des yeux immenses où semblait passer l'horreur d'un inconnu redoutable, il avait dit encore: "Manon... Tante Manon"... et il était mort.

Avait-il vraiment emporté dans la tombe un secret? Ce remords, qui avait tourmenté sa conscience, était-il l'effet des illusions de la fièvre ou l'inéluctable rançon d'une faute grave et bien réellement consommée?... Pierre ne savait pas!

Antonin Fargeot avait parlé, dans son délire, des massacres de Septembre et, d'une façon générale, des excès de la Révolution... Se reprochait-il alors une participation quelconque à la perpétration d'un de ces crimes collectifs que les sophismes d'une morale de circonstances glorifient ou absolvent, mais qui apparaissent sous leur véritable jour dès qu'une morale plus simplement humaine reprend ses droits dans le cœur des honnêtes gens?

Jamais! jamais! s'écriait la raison de Pierre.

Jamais! eussent dit tous les hommes qui avaient connu le maître d'école.

Rien n'était plus juste que l'hommage rendu par l'aubergiste des "Armes de la Nation" à l'ardente sincérité des opinions républicaines d'Antonin Fargeot. L'humble philosophe s'était passionné bien avant 89 pour les idées nouvelles, il en avait salué le triomphe aux premières journées de la Révolution avec une joie émue, et, le 21 septembre 1792, lorsque la République avait été proclamée, il n'avait pas été loin de s'écrier comme

le vieux Siméon des récits bibliques: "Seigneur, tu peux maintenant laisser mon âme aller en paix, car mes yeux ont vu le salut..." Mais l'ardent vaincu n'était qu'un timide, prompt à douter des autres et de soi. Jamais cet homme de pensée, dépourvu de tout esprit d'initiative, n'eût songé à s'emparer d'un rôle militant dans le drame social auquel il avait assisté, du fond de sa petite bibliothèque, avec enthousiasme et terreur. En eût-il été autrement que Pierre n'eût pu facilement l'ignorer, n'ayant, d'ailleurs, quitté le village qu'habitait alors son père, dans les Cévennes, qu'en 1792 pour s'engager.

Quant à l'hypothèse d'une action mauvaise plus personnelle, commise par Antonin Fargeot et dont l'exacerbation des passions populaires n'eût pas été l'excuse sinon la justification, l'officier ne voulait même pas l'envisager.

Un coupable, cet homme calme, honnête et doux, ce rêveur dont la vie presque tout entière s'était écoulée au milieu des livres, ce pauvre maître d'école de village que les enfants aimaient parce qu'il leur souriait avec bonté et leur contait de belles histoires toutes bleues?

Cette fois, le cœur de Pierre s'unissait à sa raison pour dire: Jamais!

Hanté dans son délire par la vision des hideuses tueries que son esprit épris d'un idéal avenir n'avait peut-être pas absolument condamnées à l'heure où elles enivraient une foule féroce, Antonin Fargeot en était venu, par une de ces aberrations que crée la fièvre, à se reprocher, comme une complicité effective, l'adhésion tacite que l'ardeur de ses convictions avait quelquefois donnée aux violences que sa générosité devait ensuite réprouver.

Ce nom qu'il cherchait avec une persistance morbide, c'était peut-être celui d'un Marat, d'un Fréron, d'un Carrier... Un instant le pauvre maître d'école s'était cru éclaboussé par le sang qu'avait versé l'un de ces atroces énergumènes...

Mais alors, que signifiaient ces mots étranges: "J'ai trop aimé ta mère"... suivis d'une allusion au mariage à venir de Pierre?

Peu de chose, en vérité!... Rien ne disait même qu'ils se rapportassent directement aux paroles précédentes.

Un homme affolé par le délire prononce une phrase bizarre, inexplicable... belle raison de s'étonner!

Cependant, ce n'était pas seulement le devoir de porter les consolations de son affection à une vieille et chère parente, ce n'était pas seulement le besoin de confier sa douleur d'orphelin à un cœur ami qui avait poussé Pierre Fargeot à précipiter son départ, c'était l'obsession d'une curiosité poignante!

Il voulait interroger la tante Manon... oh! discrètement, sans préciser, mais sûrement... il voulait savoir ce que—peut-être?—elle savait...

Il avait passé indifférent auprès des rochers de la Cachette où se perdaient les eaux de la Chanteraine et qui étaient, selon le citoyen Pouponnel, une des curiosités du pays de Bray.

Il suivait le chemin qui lui avait été indiqué, sans jamais s'arrêter pour reprendre haleine, impatient, les nerfs tendus comme s'il eût pu atteindre, le soir même, le petit village, voisin de Moret, où s'étaient écoulées ses premières années

et où il allait retrouver un peu plus maigre, un peu jaune, un peu plus cassée, cette douce et vénérable tante Manon qui lui avait tenu lieu de mère, qui était la seule mère qu'il eût connue.

Veuf, pauvre, sans famille, se sentant faible et bien inexpérimenté devant la lourde tâche d'élever le petit enfant que sa femme morte toute jeune lui avait laissé, et à qui des soins maternels étaient encore si nécessaires, Antonin Fargeot avait confié son fils, son bien le plus cher, à une sœur de son père, mademoiselle Manon Fargeot, qu'il aimait beaucoup et dont le cœur sensible si bon ne demandait qu'à s'ouvrir à une affection nouvelle.

Aussi loin qu'il remontât le cours de ses souvenirs, Pierre se voyait auprès de tante Manon qui le chérissait, l'appelait: "mon roi, mon ange, mon Jésus", et lui servait des soupes exquis dans des assiettes à dessins éclatants... Il n'avait quitté la maisonnette de Roy-lès-Moret qu'à l'âge de dix ans, quand son père était venu l'y prendre pour l'emmener avec lui dans ce village très humble des Cévennes où tous deux avaient vécu, calmes et heureux, en dépit des crises politiques qu'étudiait passionnément le maître d'école, jusqu'au jour où cet appel avait retenti d'un bout de la France à l'autre, comme une immense clameur: "La Patrie est en danger!"

Maintenant, l'enfant choyé par la tante Manon, le fils et l'élève du pauvre maître d'école, le volontaire de 1792 venait d'être fait colonel sur le champ de bataille de Marengo. Il avait vingt-quatre ans.

Hélas! ce dernier grade acquis n'avait pas éveillé dans l'âme d'Antonin Fargeot la joie émue, un peu orgueilleuse et pourtant si douce, qui avait accueilli les premiers... Pauvre Pierre! Oh! la triste chose! accourir, le cœur et les yeux en fête, heureux pour son pays, heureux pour soi-même, se sentir tout enveloppé, tout pénétré de gloire, d'héroïsme, être jeune avec exaltation, espérer avec toutes les fiertés de la certitude, quelque chose de trop beau, de trop éblouissant pour être précisé... et puis ne plus trouver au foyer qu'un moribond et le mystère affolant d'une énigme peut-être insoluble!

IV

LE CHATEAU ENDORMI

Le colonel Fargeot marchait toujours vers Mons-en-Bray, mais il n'eût pas fallu qu'on lui demandât le lendemain de décrire les sites de la route qu'il avait parcourue.

Le jour pâlisait, il n'en avait cure; la pluie se mit à tomber, une pluie d'été, lourde et chaude, il ne s'en préoccupa point.

Il marchait il marchait... puis, soudain, l'idée lui passa par l'esprit de consulter sa montre qui marquait sept heures et demie. Alors il s'avisa de l'eau qui ruisselait tout autour de lui, le long des sentiers, sur les feuilles, et de l'humidité qui commençait à pénétrer ses vêtements et il vit qu'il venait d'atteindre le pied de la colline qu'escaladaient les arbres du bois et au sommet de laquelle apparaissait, parmi les décombres des murs effondrés, ce qui restait encore du château de Chanteraine.

Ainsi que l'avait annoncé l'aubergiste des Audrettes, la plus grande partie des bâtiments qui regardaient ce côté du bois avait été maltraitée pendant la Révolution et—le temps s'étant chargé de continuer l'oeuvre de destruction ébauchée par la main des hommes—s'en allait en ruines. Si le château de Chanteraine était encore habitable, ce ne pouvait être qu'à l'opposé du chemin où s'était arrêté Pierre.

La pluie tombait toujours, aussi abondante, moins chaude; le vent faisait rage. Le jeune homme attacha un moment, sur les débris de l'ancien manoir seigneurial, des yeux un peu voilés par les méditations de la route.

"Tout espoir d'arriver à Mons-en-Bray avant une bonne heure serait vain, pensa-t-il. Cette marche sous la pluie et contre le vent m'excède; je suis transi; dans un instant, je n'y verrai plus... Pourquoi ne profiterais-je pas de l'hospitalité que m'offre si à propos cette vieille demeure déserte?... Dès l'aube, je me remettrais en route et j'aurais vite fait de franchir la distance qui me sépare encore de Mons-en-Bray... Si, d'ici là, l'horreur d'abriter un défenseur de la République devait faire trembler les murs de Chanteraine, je le verrais bien..."

En moins de vingt minutes et, bien que l'ascension du monticule pierreux et emboussaillé présentât quelque difficulté sous cette pluie battante à tout moment compliquée de bourrasques, Pierre Fargeot eut atteint le château; là, de nouveaux obstacles l'attendaient. L'abondance des matériaux écroulés rendait malaisé l'abord des bâtiments qu'entourait, en outre, une épaisse ceinture d'arbustes et de buissons dont les racines s'étaient, avec le temps, solidement agrippées dans les pierres cimentées de glaise et dont les branches, reliées entre elles par l'enchevêtrement des plantes grimpantes qui s'y fortifiaient ou s'y renouvelaient chaque année, formaient une muraille épaisse. Sous le ciel brumeux, cette muraille verdoyait et s'épanouissait superbement, défiant la pluie qui tombait grise et laide et ne parvenait pas à ternir l'éclat des feuilles nouvelles et des corolles entr'ouvertes, défiant le pouvoir invisible qui, d'année en année, arriverait à consommer la destruction du géant de pierre édifié par les hommes et qui n'était pas assez puissant pour empêcher la nature de fleurir jusque sur les ruines.

Devant le rempart exubérant de sève qui semblait défendre l'accès de la demeure abandonnée, le colonel Fargeot se rappela l'un des contes que tante Manon disait autrefois et que le petit Pierre écoutait, les yeux écarquillés, retenant son souffle pour ne pas perdre un mot du récit : le conte de la Belle au bois dormant.

Mais comme sans doute la baguette magique n'avait point touché le château de Chanteraine, comme sans doute la jolie princesse endormie ne reposait point en robe d'aïeule entre les murs que gardait cette végétation sauvage, les hautes broussailles ne s'ouvrirent point d'elles-mêmes sur les pas du colonel Fargeot, qui dut renoncer à toute intervention surnaturelle et se résigner très vulgairement à pratiquer une brèche dans l'enchevêtrement des lianes.

Il parvint ainsi à franchir l'enceinte feuillue et, ayant traversé successivement plusieurs salles dont

il ne restait plus que les murs, puis une vaste cour intérieure, pleine de débris, il se trouva devant une façade grise que les plantes pariétales avaient envahie comme les autres parties du château, mais que la destruction avait épargnée. La porte et les fenêtres, soigneusement fermées, semblaient attendre que la main d'un duc de Chanteraine fit jouer leurs serrures.

Obligé de reconnaître le bien fondé de cette précaution des humbles propriétaires actuels, Pierre ne songeait plus qu'à chercher un refuge dans les ruines.

Un escalier sous rampe, dont les marches paraissaient encore solides le conduisit au premier étage; comme il se préoccupait d'y choisir, aux lueurs déjà pâlissantes du crépuscule, un coin sûr où aucun éboulement nocturne ne fût à redouter, il suivit au hasard un couloir qui s'enfonçait à travers le château et déboucha dans une grande pièce où le plafond et les boiseries s'étaient conservés intacts. Une porte s'y encadrait au milieu d'un panneau dont l'humidité avait respecté les peintures; il l'ouvrit... mais, alors, il se trouva dans l'obscurité la plus complète et il comprit qu'il avait pénétré par une voie détournée dans le corps de logis qu'il avait vu l'instant d'avant si hermétiquement clos.

Ses pas rencontrèrent un tapis, sa main heurta le coin d'un meuble. Une vague odeur de vieux bois, d'étoffes fanées, d'essences oubliées, une odeur de passé flottait dans l'atmosphère tiède... À l'aide de son briquet, Pierre enflamma une allumette et regarda autour de lui.

La pièce où il venait d'entrer était vaste: des cabinets de bois de rose marqueté, des sièges de diverses formes la garnissaient assez maigrement. Dans les ténèbres auxquelles on venait de les arracher, les rideaux brochés et la soie à rayures mauves des chaises avaient gardé un reste d'éclat; cependant, des traces d'usure s'y distinguaient au premier coup d'oeil et le tapis à fond pâle, semé de bouquets, montrait par endroits sa trame.

Aux murs étaient appendus des portraits richement encadrés qui paraissaient, comme les meubles, dater du milieu du XVIII^e siècle.

À la lueur précaire et imparfaite des allumettes que l'officier devait renouveler à chaque instant, le sourire, l'expression fugitive que l'art avait fixée sur toutes ces lèvres peintes y tremblait soudain et les silhouettes claires qui se détachaient brusquement de l'ombre semblaient tout à coup se pencher hors des cadres comme au-dessus d'un balcon. Et tous ces yeux un moment réveillés, ces yeux de gentilshommes et de nobles dames regardaient l'ancien volontaire de la République avec une bienveillance étonnée, comme si leur rêve de trente ou quarante ans ne leur avait rien révélé de ce qui s'était passé en France depuis le jour où ils s'étaient endormis.

Pierre se prit à examiner quelques-uns de ces portraits.

Debout dans une loggia largement ouverte sur un parc, les mains occupées d'un coffret d'où s'échappaient en masse des colliers de perles et d'or, une jeune femme, brune sous la poudre, avec des traits réguliers quoique assez forts et d'admirables yeux veloutés que l'intelligence et la loyauté illuminaient, semblait sourire au portrait qui fai-

sait face au sien, celui d'un homme jeune comme elle, blond, un peu pâle, l'air heureux.

Le colonel Fargeot contempla longtemps l'image de cette femme et il lui parut que ce sourire de bonté aimante et franche avait dû ensoleiller les vies sur lesquelles il avait rayonné. Puis il s'amusa de l'habit à ramages verts et roses, de la perruque à cadenettes extravagantes d'un petit gentilhomme, point jeune et pourtant coquet et menu comme un bibelot; du costume fleuri, des fanfreluches mignardes et bucoliques d'une dame un peu mûre déjà pour être peinte en bergerette, un agneau sur les genoux; et du regard extasié d'une mince personne, vêtue d'atours clairs qui chantait, au clavecin, la tête renversée...

Seul, au milieu du panneau principal, un grand portrait présidait cette assemblée d'effigies. C'était celui d'un vieillard dont le visage doux et fin s'ennoblissait encore des blancheurs neigeuses d'une barbe, portée longue en dépit de la mode. Ce vieillard se tenait assis devant un livre ouvert, mais ses yeux semblaient suivre bien au delà quelque rêve. Et il y avait comme un rapport mystérieux, une affinité subtile entre la belle main, aux doigts fuselés, qui reposait sur la page et les yeux pleins de chimères qui ne la lisaient pas.

"Le vieux duc de Chanteraine, sans doute," pensa Pierre, se souvenant de ce que l'aubergiste lui avait conté.

Dans la chambre des portraits, deux portes s'ouvraient, sans compter celle qui avait tout à l'heure livré passage à Pierre; la première conduisait à une galerie où d'autres seigneurs et d'autres dames, d'époques plus lointaines, disaient, du haut de leurs cadres précieux, l'histoire de la race aujourd'hui disparue; la seconde donnait sur un salon où se devinait à la disposition, au choix des meubles, un passé d'intimité; où une épinette, des cahiers de musique, une bibliothèque pleine de livres, un jeu de tric-trac encore ouvert, un métier à broder portant encore l'ouvrage inachevé, racontaient les soirées familiales des Chanteraine pendant la période de tristesse morne ou inquiète qui avait dû suivre pour eux la mort du duc et qu'avait diversifiée sinon interrompue, le grand exode de l'émigration.

L'officier continua quelques instants encore son voyage d'exploration dans le château de Chanteraine. Il visita ainsi les trois ou quatre pièces que desservait la galerie et qui toutes offraient le même aspect de luxe déjà ancien et de délabrement. Mais, il était visible que, par un sentiment délicat de vénération pieuse, on avait laissé chaque objet à la place occupée jadis; il semblait que les habitants de ce mystérieux manoir jalousement gardé par les arbres du bois, vinssent seulement de le quitter.

La noble demeure n'était pas morte, elle n'était qu'endormie, on eût dit que soudain, d'une minute à l'autre, comme ce château de la Belle au Bois auquel Fargeot pensait tout à l'heure, elle pouvait se réveiller.

Le souvenir de la légende racontée par Pouponnel revenait à Pierre et, par moments, il s'attendait presque à voir paraître ce duc de Chanteraine dont le village de Mons-en-Bray es-

pérait le retour et qui devait ressusciter les gloires passées, rendre au vieux nom son éclat.

Dans ce grand silence d'abandon, devant le sommeil étrange de ces choses inertes que des vies jadis avaient animées de leur souffle, le jeune homme ne savait se défendre tout à fait d'un malaise superstitieux; le craquement d'un meuble, la vision de sa propre image dans un miroir d'abord inaperçu, le saisissaient brusquement, et faisaient vibrer ses nerfs comme des cordes trop tendues. Puis il se moquait de lui-même et l'effort de sa volonté dissipait ces folles imaginations.

Cependant, la provision d'allumettes diminuait fort et Pierre commençait à ressentir quelque fatigue. Il traversa donc les pièces qu'il venait de visiter et retourna dans celle où il était entré tout d'abord.

Là il s'étendit dans une vaste bergère et, sous la protection occulte des portraits qui avaient paru sourire à sa venue et qu'une fois encore les ténèbres avaient ensevelis, il s'endormit profondément.

V

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Il y avait environ quatre heures que Pierre dormait lorsque le timbre d'une pendule qui sonnait minuit le tira de son sommeil.

Pont encore assez lucide en cette première seconde de réveil, pour avoir conscience de l'endroit où il se trouvait et s'étonner immédiatement de ce qu'une pendule annonçât l'heure dans une maison inhabité depuis près de dix ans, il s'attendait vaguement, en soulevant ses paupières alourdies à rencontrer le décor simple de la petite chambre de Brémenville.

Ce fut un spectacle bien étrange qui lui rappela, dès qu'il eut ouvert les yeux, sa halte nocturne au château de Chanteraine.

Dans le salon où il s'était auparavant représenté les réunions intimes de la famille de Chanteraine et dont il avait, au retour de ses pérégrinations à travers les appartements déserts, négligé de fermer la porte, un lustre de cristal s'était allumé comme par miracle et, sous la clarté qui tombait ainsi du plafond d'azur enguirlandé de roses, le petit gentilhomme à cadenettes extravagantes et la dame mûrissante en atours bucoliques, tous deux descendus de leurs cadres, jouaient paisiblement au tric-trac.

Tout d'abord, l'officier crut être la proie d'une hallucination, conséquence du trouble qui l'avait envahi avant le sommeil ou prolongation, en pleine veille, d'un rêve oublié déjà dont ses yeux voilés avaient conservé la vision. Mais, le premier moment de stupeur passé, il dut s'avouer que les deux joueurs ne paraissaient pas plus appartenir au monde des illusions qu'à celui des fantômes et même qu'ils avaient vieilli depuis le temps où leurs portraits avaient été peints, ce qui prouvait bien qu'ils n'avaient pas encore échappé au joug de la loi commune à tous les vivants.

Ils parlaient, très occupés de leur jeu, mais à voix basse comme s'ils eussent craint, eux aussi, d'éveiller des souvenirs ou des ombres dans la de-

meure déserte, et Pierre ne pouvait, à distance, saisir le sens de leur dialogue.

• Tout à coup, sans qu'il fût possible au jeune homme de voir qui s'était assis devant le clavier, l'épinette se mit à chanter une très ancienne romance sur laquelle, instinctivement, les mouvements des vieilles gens se rythmèrent.

Il y avait encore dans la pièce, au coin de la cheminée, un petit bonhomme vêtu de noir et perruqué de blanc qui avait l'air d'un magister de comédie et lisait attentivement, avec le secours d'énormes lunettes d'or, un livre qui paraissait d'autant plus gros et plus lourd que le lecteur était plus léger et plus mince.

De quelle trappe s'étaient échappées ces silhouettes falotes? D'où venaient-elles? où s'en iraient-elles?

Ces mystérieux personnages appartenaient sans doute à la famille de Chanteraine. Vivaient-ils là avec la complicité des gens de Mons-en-Bray? Mais, en ce cas, comment le secret de leur présence avait-il pu être gardé si longtemps et si complètement?

Une quantité de questions de ce genre se pressaient dans l'esprit de Fargeot et y restaient sans réponse. L'aventure lui paraissait étrange et quelque peu inquiétante. Peut-être cette gentilhommière à demi ruinée et soi-disant déserte était-elle devenue, à la faveur de son aspect désolé, un repaire d'émigrés, un foyer de conspiration?

Certes, les amusants portraits, le paisible lecteur et même l'invisible musicien ne s'annonçaient pas comme devant être des conspirateurs bien dangereux, mais rien ne prouvait que leur présence fût seule à réveiller, dans le mystère de la nuit, le vieux manoir de Chanteraine, rien ne prouvait que, tandis que ces aimables fantoches se livraient aux calmes délices de la lecture et du tric-trac, en écoutant d'une oreille le refrain sentimental d'une romance, des êtres moins inoffensifs, de même caste sinon de même race qu'eux, n'étaient pas occupés en ce moment précis, à débattre, dans une pièce voisine et sous la sauvegarde de leur bizarre hospitalité, la marche, les risques et les chances d'une partie d'un autre genre—plus périlleuse à jouer!

Pierre voulait en avoir le cœur net. Aussi bien, si le château de Chanteraine servait subrepticement de lieu de réunion à un groupe de partisans royalistes, le hasard qui y avait conduit un officier du Premier Consul méritait, aux yeux du jeune homme, le nom de Providence.

La difficulté était d'agir utilement et dans le plus complet silence. Etouffant ses pas, le colonel Fargeot parvint à sortir de la pièce où il se trouvait et à gagner la galerie latérale, sans être entendu.

Là, l'obscurité était profonde. Il longea le mur sur un espace d'une quinzaine de mètres, reconnaissant à tâtons la place des portes qui donnaient accès dans les pièces visitées par lui tout à l'heure.

Cependant, aucun bruit, aucun murmure, aucun frôlement suspect n'annonçaient que ces pièces fussent habitées.

Un peu découragé, Pierre pensa d'abord à retourner dans la pièce d'où il venait, afin d'y surveiller, faute de mieux, les faits et gestes des vieux portraits; mais il craignit d'être découvert

et de perdre, en troublant la sécurité de ces personnages plus drôles qu'inquiétants, du moins par eux-mêmes, toute chance de pénétrer le mystère qui l'intéressait.

Le parti le plus sage était encore de quitter, pour l'instant, sans toutefois s'en trop éloigner, cette partie du château et de remettre au lendemain des investigations plus complètes et plus raisonnées.

L'officier se disposa donc à reprendre sa marche en suivant cette fois, car il avait traversé la galerie, le mur opposé.

Bien qu'il s'orientât difficilement, la prudence la plus élémentaire lui interdisant d'avoir recours à ses allumettes, il espérait rencontrer à l'autre extrémité de ce vaste passage une issue qui le rapprochât des ruines.

Mais, après quelques pas, il s'arrêta brusquement, saisi... Il venait de remarquer qu'en face de lui, l'une des portes qu'il avait tout à l'heure touchées de ses mains hésitantes d'aveugle laissait filtrer une faible lueur.

Cette lueur était-ce la lumière atténuée du lustre qu'une main inconnue avait allumé dans le salon de l'épinette?

Non; la porte du salon de l'épinette, Pierre la voyait à une grande distance de là, bien reconnaissable précisément à la clarté plus vive qui s'en échappait.

Avec un redoublement de précautions, le jeune homme regagna l'autre côté de la galerie et alla appliquer son oreille contre la mince paroi. Le silence le plus profond semblait régner au delà.

Alors, mesurant chacun de ses mouvements, tressaillant au moindre craquement du bois ou des ferrures, le colonel Fargeot ouvrit la porte.

Au premier regard jeté dans la chambre il comprit qu'il s'était fourvoyé et que sa raison et que tous ses instincts de délicatesse exigeaient qu'il s'éloignât aussi prudemment qu'il était venu, mais une force puissante, irrésistible le retint...

Par quelle étrange illusion était-il conduit et abusé? Lisait-il—en rêve—un conte délicieux, ce conte délicieux, ce conte de la "Belle au bois" que la vieille voix de tante Manon lui avait tant de fois redit jadis et auquel, l'instant d'avant, il avait par hasard songé?

Un pouvoir surnaturel l'avait guidé jusqu'au seuil du château enchanté; à sa vue, les murailles vertes s'étaient abaissées, les horloges, immobiles depuis cent ans, s'étaient remises à sonner, les vieux portraits étaient descendus de leurs cadres pour reprendre leurs habitudes anciennes, tandis qu'une chanson d'autrefois frémissait sous des doigts invisibles... Et maintenant, c'était la princesse, la princesse endormie par les fées, qui allait s'éveiller à une vie nouvelle!

Elle était là... la lueur voilée d'une lampe d'argent, lueur douce, presque rose, l'enveloppait toute. C'était elle, c'était bien elle qui apparaissait, frêle et jolie sur les coussins clairs du canapé où le sommeil l'avait surprise, étendue à demi, un livre dans la main.

Sa coiffure surannée, la forme de la robe rayée de satin rose et brochée de bouquets qui la vêtaient, le chaste fichu de dentelles qui se croisait sur sa poitrine eussent fait sourire, comme appartenant à un âge éloigné, les merveilleuses de l'an VIII; mais ses cheveux mousseux se devi-

naient adorablement blonds sous le léger nuage de poudre; son teint délicat de fleur blanche, ses longues paupières frangées de sombre, sa petite bouche qui souriait ingénument à un rêve, avaient vingt ans. L'abandon, dans l'inconscience du repos, de tout son corps délicieux exprimait une candeur fine et sereine...

Et la grâce était si pure, le charme si touchant de ce sommeil de jeune fille que, simplement, naïvement, le colonel Fargeot s'agenouilla pour le contempler.

La veille encore, Pierre eût peut-être ri si quelque femme, la tête farcie de romans, lui avait parlé de ces invraisemblables passions qu'un regard fait naître; mais c'était un sentimental que ce grand manieur de sabre, que ce soldat dont la Patrie menacée avait été le premier amour!... Et voilà que, tout à coup, il lui semblait qu'avant la minute précise qui venait de s'écouler, son cœur n'avait jamais parlé, que, toujours, il avait attendu une femme dont l'image était en lui et que cette femme, il la voyait pour la première fois, réelle, vivante.

Que pouvait-elle être pour lui cependant? Une exquise vision qui s'évanouirait bientôt...

Bientôt, certes! De quel droit demeurerait-il là, près de cette pauvre enfant qui s'était endormie doucement, dans la sécurité paisible de sa solitude?

Sans doute, elle allait s'éveiller...

Pierre Fargeot *devait* s'éloigner.

Tristement, presque péniblement, il s'était levé.

Un instant encore, il regarda la "Belle au bois"; pour mieux la voir, il s'était approché, se penchant un peu sur elle; soudain, comme malgré lui, il prit le bout du ruban rose qui tombait le long de la robe fleurie et le baisa... Alors, il se passa une chose singulière. Les cils noirs découvrirent deux grands yeux bleus qui souriaient et une voix très douce, murmura, comme dans le conte: "Je rêvais de vous... comme vous vous êtes fait attendre..."

Il est vrai que l'illusion fut courte.

La phrase était à peine achevée que déjà le joli sourire s'était éteint. Une sorte d'affolement, fait à la fois de terreur et de colère, avait bouleversé le visage de la Belle.

Plus blanche encore qu'auparavant, la jeune fille s'était levée brusquement, toute droite, hautaine et très jeune dans sa robe de vieux pastel:

—Qui êtes-vous, comment êtes-vous entré ici? s'écria-t-elle. Vous savez que je ne suis pas seule et que...

Mais Pierre, un peu saisi d'abord par cette véhémence et peiné, assez illogiquement, de cette indignation, avait repris son sang-froid.

—Ne craignez rien de moi, je vous en supplie, mademoiselle, fit-il avec beaucoup de douceur. On m'avait dit, aux Audrettes, que, depuis plusieurs années, le château était inhabité et je n'y apporte, croyez-moi, aucune intention mauvaise. Je voyage à pied; le soir et l'orage m'ont surpris loin de tout abri... fatigué par une longue marche j'ai manqué de courage pour continuer ma route et je me suis permis de chercher un refuge pour la nuit, ici où je pensais ne déranger personne... C'est donc tout à fait sans soupçonner votre présence que je suis entré dans cette chambre et...

Ici l'explication devenait plus difficile.

Pierre hésita, puis, souriant malgré lui:

—Je vous ai prise pour la Belle au bois dormant, acheva-t-il. Mais je suis déolé de vous avoir effrayée, mademoiselle, et maintenant je vais m'en aller bien vite... ce qui est sans doute le meilleur moyen de réparer ma faute et d'obtenir votre pardon.

VI

LE SECRET DE CHANTERAINÉ

Peut-être, après tout, la "Belle au bois" ne s'était-elle pas aperçue, dans le trouble du réveil, de la liberté grande qu'avait prise l'inconnu en baisant un ruban rose? Quoi qu'il en fût, toute trace de colère avait disparu de son joli visage pâli, la crainte seule y persistait, une crainte qui n'essayait plus de se dissimuler sous l'orgueil de la patricienne offensée et qui semblait être prête à manifester son impuissance par des larmes.

Et Pierre se taisait, n'osant plus parler, navré devant cette crise de pleurs qu'il voyait venir et qu'il ne saurait consoler.

Cependant, la pauvre enfant tentait d'étouffer, par un effort de volonté, les sanglots qui se pressaient dans sa gorge; après un instant de silence et sans doute de lutte intérieure, elle parut avoir repris possession d'elle-même, et ses yeux bleus encore voilés se levèrent bravement sur l'officier.

—Hélas! monsieur, murmura-t-elle, était-ce bien à vous de supplier?

Fargeot voulut protester; d'un geste léger, presque instinctif, elle l'arrêta.

—Vous me demandez pardon, reprit-elle, oh! bien volontiers, je vous pardonne... mais le temps des fées est loin, et nous vivons à une époque où il faut se féliciter, je crois, de n'être pas fille de roi... Je ne sais rien de vous, monsieur, rien de vos idées, de vos croyances... peut-être, si j'en juge par vos vêtements et votre coiffure, êtes-vous impie et républicain, quoiqu'en vérité vous n'avez pas l'air méchant... Tiendrez-vous compte de ma prière, si je vous conjure, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, d'oublier que vous m'avez vue, de ne point trahir notre secret? Nous ne faisons pas de mal, oh! je puis vous le promettre!...

—Il devient de plus en plus difficile de reconnaître les républicains à leur coiffure et à leur costume, mademoiselle, répondit le jeune homme ému et amusé à la fois; cependant, je rougirais de vous tromper... je suis républicain... on peut l'être, croyez-le bien, sans avoir fait alliance avec la guillotine. Je n'ai d'ailleurs jamais joué le rôle d'un homme de parti. Je suis avant tout un soldat... Quant à vous trahir?... regardez-moi bien, mademoiselle, ajouta-t-il simplement; vous m'avez fait l'honneur de trouver que je n'avais pas l'air d'un méchant homme, trouvez-vous que j'aie l'air d'un traître?

Le regard de Pierre avait doucement cherché les yeux de la jeune fille. Et ce regard était si droit, si franc, que les pauvres yeux effarouchés ne le fuirent pas, que même ils s'y réfugièrent un instant, rassurés par la force loyale et tendre qu'ils lisaient au fond des prunelles sombres de l'officier.

—Non, vous n'avez pas l'air d'un traître... fit tout bas la Belle au bois...

Pierre continua :

—Ce secret dont vous parlez, d'ailleurs, qu'en sais-je?... J'ignore votre nom, j'ignore celui des personnes que j'ai entrevues tout à l'heure... J'errais à travers les ruines d'un château et soudain, comme dans un conte, une belle jeune fille endormie m'est apparue. C'est un rêve que m'ont envoyé les fées... voilà tout... Vous savez que ceux qui croient aux fées ne l'avouent guère et n'aiment point à dire leurs rêves... Que vous importe, alors, que j'oublie ou n'oublie pas le mien?... Je vous jure que personne ne le connaîtra.

Toujours très bas, elle dit encore :

—Je vous remercie, monsieur...

Il ajouta :

—Vous me croyez, vous avez confiance en moi?

Elle répondit d'un petit mouvement de tête affirmatif, sans regarder l'officier; puis, de nouveau, ses yeux se levèrent sur lui, avec anxiété :

—Quand j'ai parlé d'un secret, fit-elle, vous avez bien compris, n'est-ce pas, qu'il ne s'agissait de rien qui... rien qui ressemblât à un secret... politique?

Un peu interdit, car il se rappelait soudain ses soupçons de tout à l'heure et éprouvait quelque honte de les avoir si facilement chassés, il commença :

—Si j'avais eu semblable pensée, je...

Mais les mots lui manquèrent pour continuer et il se tut; ses yeux interrogeaient.

Le joli visage de la princesse au bois dormant se faisait très grave.

—Vous avez dit, monsieur, que vous ne connaissiez ni le nom que je porte ni le secret que je vous priais de ne point trahir... Ce nom—qui ne peut être tout à fait ignoré de vous—je vais vous l'avouer: je m'appelle Claude de Chanteraine... je suis la petite-fille du duc Robert-Gérard de Chanteraine, mort il y a douze ans. Ce secret—que vous connaissez déjà en grande partie, puisque vous savez que Chanteraine est habitué—il me semble que je vous le dois tout entier... et que vous le garderez... oh! non, pas mieux, mais... comment dirai-je?... plus paisiblement, avec la conscience plus tranquille, si vous êtes bien certain qu'en le taisant, vous...

La jeune fille s'arrêta, puis très doucement :

—...Vous ne causerez de préjudice à personne, acheva-t-elle.

—Je serai heureux d'entendre ce que vous me ferez la grâce de me dire, répliqua Pierre.

La phrase n'avait rien que de banal; peut-être cependant Claude comprit-elle ce que ces mots de politesse recélaient de gratitude.

C'est qu'en vérité le scrupule si délicatement senti, si discrètement exprimé par mademoiselle de Chanteraine, avait touché, ému jusqu'au cœur le colonel Fargoot! On eût dit que, par une intuition mystérieuse, la délicieuse étrangère avait lu en lui, mieux, plus profondément que lui-même.

Loin de Claude, de ses grands yeux purs, l'officier ne se fût-il pas aussitôt reproché de n'avoir sollicité aucune explication de ces réfugiés étrangers qui, si inoffensifs qu'ils semblaient, ne pouvaient être que des émigrés?

Certes, il ne croyait plus à un complot et il eût fallu être imbu non pas seulement du respect, mais de la superstition de la loi, pour se considérer comme tenu de faire, en ce cas, oeuvre de

police et de dénoncer aux autorités de pauvres êtres dont une fuite impuissante devant la tourmente paraissait précisément avoir été le seul crime. Mais, quoique n'étant sans doute aucunement périlleuse pour le gouvernement du Premier Consul, la présence au château de mademoiselle de Chanteraine et de ses amis n'en était pas moins insolite et tout homme agissant de sang-froid se fût refusé à prendre la responsabilité de la taire, sans avoir cherché, avec le plus de courtoisie possible, à en connaître ou à en pénétrer la raison.

—Si l'on vous a renseigné dans le pays sur ce pauvre château, reprit la jeune fille, on n'a pas manqué de vous dire que la famille de Chanteraine, ou plutôt ses survivants, bien peu nombreux, hélas! avaient émigré en 91... Ceux qui vous ont ainsi parlé étaient sincères. Ils vous ont répété fidèlement ce que tout le monde considère comme vrai, non seulement aux Audrettes où on ne nous aimait guère, mais à Mons-en-Bray où la plus admirable preuve de dévouement nous a été donnée... Oui, parmi nos amis comme parmi nos adversaires, chacun a pu constater que nous avions disparu... Cependant personne ne peut se vanter de nous avoir vus partir... et—je vous le jure, monsieur,—jamais, vous m'entendez bien, *jamais*, aucun de nous n'a quitté Chanteraine! Oh! l'histoire semble d'abord invraisemblable, avoua Claude en remarquant la stupéfaction profonde qui se peignait sur le visage de Pierre, mais vous verrez bientôt qu'elle mérite d'être crue... Ne voulez-vous pas m'écouter avec patience?

—Oh! mademoiselle!

—Quand commença la Révolution, poursuivit mademoiselle de Chanteraine qu'une émotion nerveuse oppressait un peu, notre famille avait perdu son chef. Ma tante, Charlotte de Chanteraine, âgée déjà, moi, encore bien jeune, nous trouvions presque seules au monde, n'ayant d'autre guide en cette vie que l'un de nos cousins, le chevalier de Plouvarais qui habitait Chanteraine avec sa soeur depuis plusieurs années... M. de Plouvarais est bien le meilleur des hommes, mais aussi le plus hésitant, le plus dépendant, le moins capable d'initiative qu'on puisse imaginer. En ces conditions, et étant donné l'état précaire de notre fortune, l'idée d'émigrer, de se jeter elle-même et de nous entraîner avec elle au milieu des difficultés, des dangers d'une existence incertaine, aventureuse, terrifiait mademoiselle Charlotte de Chanteraine qui ne put se résigner à quitter le château au moment où la plupart de nos amis se hâtaient de gagner la frontière. Bientôt, cependant, notre vie ne s'y passa plus qu'en transes, en angoisses continuelles... Des bandes de forcenés couraient le pays, pillant, brûlant, détruisant... Déjà, au retour d'une courte absence, nous avions trouvé à Chanteraine des dégâts considérables, presque des ruines... Nous avions tout à craindre. C'est alors que, conseillée et dirigée en cela par Quentin, un ancien et bien dévoué serviteur de mon grand-père, ma pauvre tante, si peu faite pour l'époque où elle vit, prit cette étrange résolution de laisser croire partout à notre disparition... Dans cette partie même du château, se trouve mystérieusement dissimulée, l'entrée d'un vaste souterrain dont les ramifications aboutissent à plusieurs lieues d'ici en divers points de la cam-

pagne et qui fut construit au temps de la guerre de Cent ans par Tristan de Chanteraine, notre ancêtre, pour parer à toute surprise de l'ennemi. Le secret de ce sombre asile, transmis de père en fils, pendant bien longtemps, puis oublié pendant deux siècles, on ne sait pourquoi, mon grand-père qui se plaisait à vivre au milieu des souvenirs de notre maison, l'avait découvert en déchiffrant, par un prodige de patience et presque de divination, les énigmes bizarres d'un grimoire très ancien, trésor ignoré de nos archives. Suivant les instructions précises qui lui avaient été données par son maître, Quentin nous le révéla... Au-dessous de la demeure visible et sûre, dont la disposition se prêtait au séjour de plusieurs personnes, pendant un temps indéterminé. Ma tante nous jugea sauvés. Tandis qu'on nous croyait bien loin, monsieur, en Allemagne, en Angleterre, nous vivions sous terre.

—Mais comment, de quoi viviez-vous? demanda Pierre.

—De temps à autre, reprit la jeune fille, Quentin dont le beau-frère, un fermier des environs de Mons-en-Bray, nous était secrètement dévoué, s'en allait la nuit, et par le chemin des taupes, chercher les provisions nécessaires à notre subsistance... Un jour, il nous apprit que Chanteraine, vendu comme bien d'émigrés, avait été acheté par le village de Mons et notre triste situation s'améliora un peu. Nous continuâmes à ne sortir du château que bien rarement et toujours dans l'obscurité; cependant notre vie d'intérieur se réorganisa. Tant que les autres hommes agissent et travaillent au soleil, nous dormons dans notre tombe protectrice et Chanteraine semble mort; mais, dès qu'ils reposent à leur tour, après la journée finie, dès que les ténèbres enveloppent la campagne, le château s'éveille... les horloges arrêtées au matin reprennent leur marche, les lampes s'allument, la vie recommence pour nous... Oh! nos distractions ne sont pas très variées, mais chacun les choisit selon ses goûts et ma tante Charlotte et mon cousin de Plouvarais ne se lassent pas plus de faire ensemble des parties de tric-trac que ma cousine Marie-Rose de jouer les romances de sa jeunesse ou que M. Fridoïn — l'ancien précepteur de mon oncle et de mon père — de relire les livres qu'il a déjà lus. Moi, je brode ou je lis... et, quelquefois, vous l'avez pu constater, les livres me font si bien oublier la réalité... que je m'envole au pays des rêves, beaucoup plus agréable que celui-ci. Ce n'est pour aucun de nous le bonheur que cette étrange existence; mais c'est pour tous le bienfait d'une sécurité relative, à une époque où il faut s'estimer heureux d'avoir pu conserver sa vie et choisir soi-même sa prison... Nous n'en demandons pas plus. Vous voyez, monsieur, que les hôtes actuels du château de Chanteraine ne sont pas des adversaires à craindre... Et pourtant, si vous laissiez deviner notre présence... oh! Dieu, en ces temps d'abominations, d'horribles injustices, qui peut prévoir ce qui arriverait!...

VII

MADemoiselle CHARLOTTE DE Chanteraine

La jeune fille avait couvert son visage de ses deux mains comme pour échapper à une vision terrible.

—Mais les jours de la Terreur sont bien loin, s'écria Pierre, n'avez-vous rien su des événements publics? L'écho des rumeurs du dehors n'est-il pas arrivé jusqu'à vous, ne fut-ce que par l'entremise de votre fidèle ravitailleur?

—Pendant plus d'un an, Quentin eut ordre de nous rapporter les nouvelles qu'il tenait lui-même de son beau-frère. Mais, dès les premiers jours du mois de février 1793, nous apprîmes que le 21 janvier de l'année qui venait de commencer, le roi avait été exécuté, sur un jugement de la Convention.—"Quentin, déclara ma tante sur un ton qui ne souffrait pas de réplique, Sa Majesté a cessé de vivre. J'espère que vous ne vous attendez point à ce que nous nous intéressions, en quelque façon, à tout ce qui peut, pourra ou pourrait se passer dans une république. Il sera donc inutile désormais de nous mettre au courant de ce que vous apprendrez, des événements politiques. La France n'existe plus pour nous. Le jour où Monseigneur le Dauphin rentrera en possession du trône de saint Louis et d'Henri IV, vous nous prévienrez."

—Et, depuis la mort du roi, votre tante, vos cousins ne se sont jamais informés?...

—Jamais.

—Mais... vous?

—Oh! moi, je n'ai pas le stoïcisme de ma tante et, comme Quentin est incorruptible, j'ai souvent interrogé Barbe, sa femme... mais elle n'est pas toujours bien renseignée. Quentin, qui ne pouvait s'empêcher de raconter les atrocités de la Terreur, est devenu moins communicatif depuis qu'après la chute et la mort de Robespierre, une sorte d'apaisement s'est fait... Cet apaisement, il n'y croit guère d'ailleurs. Il dit que tout va mal, que les Français dansent, depuis six ans, sur des cendres mal éteintes... et il compare la Révolution au chat Raminagobis...

Le jeune homme ne put retenir un sourire.

—Ce brave Quentin me semble être par trop pessimiste, mademoiselle, dit-il, et rien n'est plus réel que la paix dont la France jouit à l'intérieur, en tout cas depuis 18 brumaire de cette année... je veux dire le 9 novembre de l'an 1799. Ce jour-là, le général Bonaparte nous a délivrés du gouvernement assez méprisable, du Directoire et a pris le pouvoir pour l'honneur de notre pays... Quentin n'a pas omis cependant de vous parler du général Bonaparte?

—Je crois bien, en effet, que Barbe m'a redit ce nom-là, fit ingénument mademoiselle de Chanteraine, mais c'était à propos de la guerre...

—Ce nom est aujourd'hui celui du chef de l'Etat, du Premier Consul... Avec le gouvernement de Bonaparte, une ère nouvelle a commencé... une ère de gloire, de justice, de véritable liberté.

Claude eut un petit mouvement d'impatience.

—Je vous demande pardon, mademoiselle, ajouta respectueusement le colonel Fargeot, mais il faut que vous sachiez, il faut que vos parents sachent que rien ne nécessite plus, ni pour eux, ni pour vous, l'horrible captivité à laquelle eux et vous, vous vous êtes condamnés... non rien! Quoi de plus facile, en effet, que de faire rayer de la liste des émigrés le nom de Chanteraine... puisque vous pouvez prouver que les Chanteraine n'ont pas quitté la France... Auraient-ils émigré d'ailleurs que... Mon Dieu, mademoiselle, elle est

déjà pleine de ratures cette triste liste! Ce que veut avant tout le Premier Consul, c'est la réconciliation des partis, c'est la liberté pour tous... Ne seriez-vous pas heureuse, mademoiselle — même sous un gouvernement républicain — de prier dans une église, d'assister à la célébration de la messe... Bonaparte veut aussi la liberté de la prière... Oh! si vous pouviez connaître les belles, les grandes choses que rêve cet homme presque surhumain!

Les fins sourcils de mademoiselle de Chanteraine se froncèrent de nouveau.

— Vous êtes un enthousiaste, monsieur, et vous avez sur moi, dans une conversation de ce genre, la supériorité que vous donnent des convictions personnelles, librement choisies et raisonnées... alors que les miennes, toutes traditionnelles, me semblent d'autant plus difficiles à discuter avec autrui que je les discute moins avec moi-même... Aussi bien, je doute que, même assurée de n'avoir rien à redouter du gouvernement actuel, ma tante de Chanteraine consente à quitter cette retraite. Je ne vous la donne certes point comme une héroïne... et je ne pense pas qu'elle ait jamais souhaité de prouver sa foi par le martyre... mais elle n'en est pas moins convaincue du caractère sacré des opinions qu'elle proclame, et, comme elle se sent ici en sécurité, elle s'est faite à cette vie où elle retrouve quelque chose du passé. Il lui plaît d'avoir arrêté à son profit personnel la marche du temps et de se persuader qu'elle est encore à l'an de grâce 1788... Il faudrait, j'imagine, avoir sur elle beaucoup plus d'influence que je n'en puis prendre jamais, pour l'arracher à cet état de stagnation qui lui est maintenant presque cher... Elle connaîtrait la mort du pauvre petit Dauphin qu'elle penserait avec autant de complaisance à Monseigneur le comte de Provence ou à Monseigneur le comte d'Artois qu'au fils de Sa Majesté le roi Louis XVI... Elle attend le Roi!

Un grand désir vint à Pierre de dire: "Et vous, mademoiselle, qui donc attendez-vous? Est-ce au roi que votre sommeil rêve avec un si tendre sourire? Était-ce au roi que vous croyiez reprocher si doucement d'avoir trop tardé à venir?"

Mais il se garda, comme on peut le supposer, de se montrer aussi indiscret.

— Vous êtes, en ce qui concerne les intentions de madame votre tante, meilleur juge que moi, mademoiselle, répliqua-t-il. Permettez-moi, cependant, de vous laisser mon nom. Sans être des familiers du Premier Consul, j'ai, comme tout soldat très convaincu, très passionné, quelque crédit auprès du général Bonaparte. Si vos parents se résignaient jamais à solliciter la régularisation d'une situation qui me semble fort pénible, et qu'en ce cas mon intervention pût leur être utile, j'en serais bien heureux.

Pierre nota sur un carnet son nom, son grade et les renseignements militaires qui constituaient son adresse en tout lieu, puis il déchira la feuille qu'il venait d'écrire ainsi et la tendit à mademoiselle de Chanteraine.

— Je vous remercie, monsieur Pierre Fargeot, dit-elle.

Et, les yeux fixés sur le papier, elle s'étonnait encore de trouver tant de douceur et de courtoisie chez un soldat de la République, un homme du peuple peut-être, en tout cas, un homme de très petite naissance.

— Et moi, mademoiselle, reprit le jeune colonel, je vous remercie de la confiance que vous avez bien voulu me témoigner et dont je me sens singulièrement honoré.

Il s'arrêta un moment, regarda mademoiselle de Chanteraine, puis, s'inclinant profondément devant elle:

— Adieu, mademoiselle, acheva-t-il.

Claude ne répondit pas; alors, très peiné, l'officier fit un mouvement pour s'éloigner; mais, d'un geste léger, la jeune fille le retint et, un peu hésitante, le visage rose soudain:

— Monsieur Fargeot, dit-elle, vous vous êtes arrêté à Chanteraine parce que l'obscurité vous empêchait de continuer votre route... et le jour est encore loin; parce que vous vous sentiez las... et je n'ai pas même pris soin de vous offrir un siège; parce que la pluie tombait et... entendez-vous l'eau rouler contre les vitres et sur les toits! Ne seriez-vous pas en droit, si vous quittiez à présent le château, de regretter en nous maudissant, l'abri et le repos que vous eussiez trouvés dans une demeure déserte?... Et cependant les Chanteraine n'ont jamais manqué au devoir de l'hospitalité!

Une lueur douce rayonna dans les yeux qui interrogeaient anxieusement Claude.

— A dire vrai, monsieur le colonel, reprit-elle gentiment, je ne vous conseillerais pas d'entrer sans crier gare dans le salon où ma tante Charlotte tient en ce moment même sa cour... Peut-être risqueriez-vous de n'y être pas beaucoup mieux reçu que... dans celui-ci. Mais j'y serai, si vous voulez, votre introductrice et j'apporterai à la tâche de vous annoncer toute l'habileté dont je suis capable... Je dirai, sans doute, que vous avez le malheur d'appartenir aux armées de la République... en qualité de colonel, ce qui est une circonstance aggravante... mais j'ajouterai que vous ne vous êtes mêlé de la guerre qu'en soldat... que vous n'avez fait guillotiner personne... Je pourrai le dire, n'est-ce pas?

— Oh! mademoiselle, en toute certitude!

— ...que vous ne nous trahirez pas... et que même... que même, par exemple, vous n'auriez pas voté la mort du roi... Je suis sûre que vous ne l'auriez pas votée...

Pierre souriait.

— Non, mademoiselle... je ne crois pas. Et, tenez, j'ai entendu dire à Bonaparte que cette exécution d'un roi, que la Constitution même avait déclaré inviolable et irresponsable, ne pouvait être considérée que comme un crime aussi odieux qu'inutile... Beaucoup de républicains très sincères pensent ainsi.

— Je suis aise de ce que vous me dites. Mon plaidoyer n'en sera que plus convaincu... et convaincant... Attendez-moi un instant ici...

Mademoiselle de Chanteraine avait disparu, légère sous les plis d'une draperie. Une senteur grise et douce venue de sa toilette, tombée de ses cheveux blonds, demeurait après elle dans l'asile coquet et suranné. Toutes les choses de forme fines et de nuances tendres qu'on avait réunies là et que le temps y avait presque immatérialisées semblaient s'être imprégnées de ce parfum qui leur prêtait un peu d'âme... C'était parmi ces choses que Claude avait vécu ses heures de veille, comme enfant, comme jeune fille... Et,

tout à coup, Pierre les aimait, il eût voulu les baiser comme de précieuses reliques.

Ah! quelle était exquise, adorable la Belle au bois! Quelle grâce assoupissait ses mouvements, sa démarche! Quelle jolie ingénuité se devinait dans ses yeux, sur ses lèvres, en ses paroles!... Le colonel Fargeot s'abandonnait à l'enchantement; il avait oublié la pluie, l'obscurité, la fatigue; il n'avait plus qu'une idée dans l'esprit: c'est que, peut-être, les vieux portraits allaient lui permettre de passer encore quelques instants près de Claude; c'est que, pendant quelques instants encore, il allait la voir, l'entendre respirer le même air qu'elle — avant de la quitter pour toujours.

VIII

LE SALON DE L'ÉPINETTE

Enfin, Pierre Fargeot fut introduit dans le salon de l'épinette et mademoiselle Charlotte de Chanteraine, superbe de solennité et de grâce tout ensemble, daigna faire deux pas au-devant de lui.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit-elle. C'est n'avoir pas perdu tous les privilèges de la noblesse que de pouvoir connaître encore la joie de pratiquer l'hospitalité.

La phrase lui parut si bien tournée et elle se sut si bon gré de l'avoir dite, qu'elle gratifia sa propre amabilité d'un sourire satisfait dont Pierre bénéficia.

Puis des présentations eurent lieu, des sièges furent offerts et une conversation s'engagea.

On ne parla guère que de la pluie et des beaux jours, des bois du Hautvert, dont mademoiselle Charlotte disait "nos bois", du temps des fêtes de Trianon dont elle disait "notre temps" et de J.-J. Rousseau dont elle disait "votre Rousseau", mais à qui elle pardonnait d'avoir commis le *Contrat social* qu'elle n'avait pas même ouvert, parce qu'il avait écrit la *Nouvelle Héloïse* qu'elle avait lue plusieurs fois.

La vieille demoiselle ne tint cependant qu'à demi la promesse que lui avait demandée sa nièce, de s'interdire toute allusion aux événements de 89 et à ceux qui avaient suivi. Un moment vint où le mot de "révolution" lui chatouilla si irrésistiblement la langue qu'il lui fallut, coûte que coûte, le prononcer.

Ce fut à propos d'un incident fort banal.

M. Fridolin avait passé un peu trop près d'un rideau la lampe dont il s'était servi pour lire.

— Fridolin, Fridolin, êtes-vous fou? s'écria soudain mademoiselle Charlotte, sur le ton de la plus intense frayeur. Vraiment, c'est à croire que vous voulez l'incendie du château et notre mort à tous!

— Oh! madame, pardonnez-moi, je suis désolé! gémit Fridolin, qui se montrait en effet beaucoup plus désolé que ne semblait l'exiger une aussi légère peccadille.

— Je vous pardonne, mon ami, concéda mademoiselle de Chanteraine un peu remise.

Puis elle se tourna vers Pierre:

— Vous serez moins surpris de mon émoi, monsieur, expliqua-t-elle, lorsque vous saurez qu'il est très probablement permis d'attribuer à une imprudence semblable la mort de mon neveu, le marquis de Chanteraine, celle de la marquise, sa femme, et celle du petit Gérard, leur fils, unique héritier de notre nom... Pendant la nuit et, com-

me tout dormait, le feu prit à l'hôtel qu'ils habitaient à Paris... allumé—des témoignages sérieux l'ont démontré plus tard—par une petite lampe veilleuse qu'on avait posée trop près d'un rideau de gaze... Et tous trois furent étouffés, brûlés, que sais-je?... avant même que l'on pût organiser les secours.

— Oh! c'est atroce! Quelle mort affreuse!... s'écria le jeune homme saisi d'horreur.

— Vous aimeriez mieux mourir, tué par une balle, sur un champ de bataille, que brûlé vif, dans un incendie, n'est-il pas vrai?

Pierre sourit.

— Par la force de l'habitude, je me sens très calme sous une grêle de balles, madame, répondit-il, tandis que je n'ai jamais pu traverser un village ou une maison en flammes, sans que quelque chose d'inconscient, une sorte d'instinct obscur, frémit en moi... C'est une faiblesse qu'il me faut confesser, bien que je m'en sois toujours rendu maître... L'origine en remonte, je crois, à un rêve un peu maladif que je faisais au temps de mon enfance... Je me figurais alors, assez souvent, au milieu de mon sommeil, que le feu prenait à la maison où je dormais... et je m'éveillais en criant, avec une impression d'épouvante dont mon souvenir retrouve encore l'intensité.

Je ne sais quel esprit de taquinerie s'empara alors de la vieille demoiselle.

— Eh bien, monsieur, reprit-elle, le sentiment d'angoisse, que vous cause la vue d'une maison en flammes, une chandelle trop proche d'un rideau suffit à me le donner... et cependant... cependant, je vous jure, sur ma vie, que j'envie mon neveu, ma nièce et leur innocent enfant et que j'aurais mieux aimé être brûlée comme eux, il y a une vingtaine d'années, que d'avoir assisté à votre ignoble révolution!

Mais Fargeot ne voulut pas voir la provocation.

— Ce regret est digne d'une héroïne, répondit-il simplement en souriant.

Et ces paroles étaient dites avec une si parfaite courtoisie, par ce beau cavalier qui n'aurait pas voté la mort du roi, que mademoiselle Charlotte en fut touchée et déplora sa boutade.

— Voilà, fit-elle aimablement, un mot qui me flatte, car, si les apparences ne sont pas trompeuses, vous devez vous connaître en héroïsme, monsieur!

Et la conversation fut reprise au point où on l'avait laissée, lorsque l'imprudence de Fridolin avait effrayé mademoiselle de Chanteraine.

Puis ce fut M. de Plouvarais qui accapara l'officier et profita de ce que sa vieille cousine n'écoutait pas pour questionner l'hôte du château. Avec beaucoup de mesure et de tact, Pierre renseigna de son mieux le pauvre homme qui en était toujours resté à la mort de Louis XVI et qui, moins héroïque que mademoiselle Charlotte, ne semblait pas aussi inébranlable qu'elle dans sa résolution de boudier le soleil, jusqu'au retour d'un roi. Cette causerie, à laquelle M. Fridolin prit part, tandis qu'autour du métier où brodait Claude, mademoiselle Charlotte de Chanteraine et mademoiselle de Plouvarais discutaient les mérites d'un motif de dentelle, fut très courtoise. Les deux emmurés y trouvaient, à dire vrai, infiniment de plaisir.

—Le hasard nous a envoyé un hôte fort présentable, déclara plus tard le cousin de Plouvarais. Son langage est celui d'un honnête homme et ses manières ne laissent rien à désirer... Je ne dirai point qu'il ait la grâce fine de nos gentils-hommes d'autrefois, mais ses allures sont empreintes de je ne sais quelle élégance mâle dont un Montmorency s'arrangerait tout aussi bien qu'un petit colonel de la République.

Mademoiselle Charlotte haussa les épaules en répliquant:

—Taisez-vous, chevalier!

Puis elle ajouta, radoucie:

—Il est certain que pour un sans-culotte, ce monsieur n'a pas trop mauvaise façon.

—Mais avez-vous remarqué la forme de sa main brune? s'écria mademoiselle Marie-Rose de Plouvarais. Ces mains-là n'ont certes jamais labouré et s'accommoderaient fort bien d'une manchette de dentelles.

M. Fridolin renchérit encore:

—J'admire, remarqua-t-il, que la vie des camps n'ait point dégoûté des belles-lettres cet émule de Mars, et qu'il ait pu me citer des vers d'Homère... en grec!... J'aimerais bien savoir ce que ses yeux me rappellent!

Cependant, Pierre Fargeot causait à son tour, près du métier à broder. A sa prière, la partie de tric-trac avait repris de plus belle, la romance vieillotte s'envolait de nouveau des profondeurs de l'épinette et les lunettes d'or de M. Fridolin continuaient leur lecture patiente.

Claude avait interrogé l'officier sur sa vie de soldat, sur ses dernières campagnes, sur sa famille aussi et, dévoré par une sorte de remords—car il lui semblait avoir fait preuve d'une ingratitude noire en admettant, ne fût-ce qu'un moment, la réalité de la faute dont s'était accusé Antonin Fargeot mourant—Pierre se complut à parler de son père, à en parler longuement, avec amour et vénération. Cet hommage rendu au maître d'école, cette réparation tacite, lui était douce, apaisait son cœur.

Claude écoutait, attentive, sympathique à ce qui lui était dit.

—...Et maintenant, vous êtes tout seul, vous n'avez plus au monde que votre vieille tante? Oh! c'est triste! Il est vrai qu'un soldat est accoutumé à vivre loin des siens... Mais il me semble à moi que, plus que personne, un soldat doit avoir besoin de penser à quelqu'un d'aimé, de sentir que quelqu'un d'aimé pense à lui... Peut-être d'ailleurs... peut-être avez-vous une fiancée?

Ces mots étaient dits très timidement.

Pierre répondit:

—Non, mademoiselle... Quand ma pauvre tante Manon, qui est bien vieille, aura rejoint mon père, mort bien jeune encore, personne ne pensera plus à moi...

Il vint aux lèvres de mademoiselle de Chanteraine une phrase qui lui parut à elle-même si folle qu'elle en fut étonnée, un peu honteuse et se garda de la prononcer. Alors, il y eut entre les deux jeunes gens un moment de silence et quelque chose d'indéfinissable, de presque insoupçonné qui ressemblait à de la gêne, puis Claude reprit:

—Nous avons eu, vous et moi, monsieur, ce malheur commun de ne pas connaître notre mère,

mais un grand bonheur vous a été donné qui m'a manqué complètement: Vous avez été élevé par votre père. Moi, je n'ai pu garder aucun souvenir de mes parents. Mon père est mort des suites d'une chute de cheval avant que je vinsse au monde et deux mois après, ma naissance coûta la vie à ma mère.

—Pauvre enfant! murmura malgré lui l'officier, que de douleurs déjà en votre vie!

—C'est vrai, oh! oui, c'est vrai! s'écria la jeune fille. Mais il y a eu dans cette vie un moment précis où j'ai senti que j'apprenais la douleur: c'est quand j'ai perdu mon grand-père... J'avais à peine onze ans. Mais nous avions vécu étroitement rapprochés et nous nous aimions beaucoup, et nous nous comprenions... si différents que fussent nos âges! Une terrible fatalité semblait s'être acharnée contre sa famille. Fils, bru, petits-fils, il avait tout perdu. J'étais le seul être qui lui restât de deux générations... et je crois qu'il avait reporté sur moi toute la tendresse qu'il ne pouvait plus donner aux disparus... Voulez-vous voir son portrait?

IX

LES PORTRAITS

Sur une affirmation reconnaissante de Pierre, mademoiselle de Chanteraine prit la lampe dont la lueur éclairait son travail et, suivie du jeune homme, entra dans la pièce voisine. Avant qu'elle eût atteint l'image cherchée, l'officier s'arrêta.

—N'est-ce pas le portrait de votre père, mademoiselle? demanda-t-il en désignant le portrait d'homme qui faisait face à celui de la jeune femme aux bijoux.

—Non, répondit Claude, c'est le portrait de mon oncle, le marquis de Chanteraine. Sur ma demande, les portraits du comte et de la comtesse de Chanteraine, mes parents, ont été transportés dans la pièce où je me trouvais, quand votre présence m'a si fort effrayée. C'est là que je passai la plus grande partie de mon temps. Mon oncle et mon père se ressemblaient beaucoup, blonds l'un et l'autre, comme presque tous les Chanteraine et comme moi-même.

Puis, mademoiselle de Chanteraine se dirigea vers le panneau opposé et éleva un peu la lampe afin que le portrait qui y était suspendu fût mieux éclairé; c'était celui de la jeune femme aux colliers de perles et d'or.

—Voici, dit-elle, ma tante, Irène de Champierre, marquise de Chanteraine. J'avais seulement quelques mois de vie, quand elle est morte, mais mon grand-père, qui l'avait chérie, m'a beaucoup parlé d'elle et, sans l'avoir connue, je l'ai aimée, par le souvenir...

—Lorsque je suis entré pour la première fois dans cette chambre, j'ai longtemps contemplé ce beau visage, avoua Pierre. J'aurais aimé avoir une sœur ou une mère qui ressemblât à ce portrait de femme.

—Si Dieu l'avait bien voulu, la marquise de Chanteraine eût été ma seconde mère à moi, reprit tristement la jeune fille, car son désir était que je devinsse un jour la femme de son fils. Quelquefois, sous les yeux de mon grand-père qui courait à cet avenir lointain, elle nous réunissait

dans ses bras, mon cousin Gérard et moi et, rapprochant pour les baiser, nos têtes enfantines, elle nous appelait "ses chers petits promis..." "C'est le prince Brunet et la princesse Blondine", disait mon grand-père qui m'a depuis conté ces choses. Et ma tante Irène, heureuse et gaie, lui promettait de remplacer auprès de moi, dès ce moment, la mère que je n'avais plus. Hélas! il était écrit que je n'aurais point de mère, car, peu de temps après, ma tante Irène est morte... vous savez de quelle horrible mort!...

— Quel âge avait-elle, alors? demanda le jeune homme avec intérêt.

— Vingt-cinq ans. On ne pouvait la connaître sans l'aimer. Voyez ces yeux. Ils reflètent une âme charmante... et l'on devine que cette âme fut à la fois forte, loyale et tendre. Il me semble qu'un être dont la conscience serait tourmentée ne soutiendrait pas sans trouble le regard de ces yeux-là! Moi, je le cherche, comme un réconfort, jusque sur cette toile peinte. Il me donne du courage, il me rend meilleure et plus confiante. Je n'ai jamais vu à personne, un regard semblable à ce regard!...

En parlant, Claude s'était tournée vers Fargeot, dont le visage apparut en pleine lumière. Brusquement, elle s'interrompit et s'éloignant du portrait de la marquise Irène de Chanteraine, elle en désigna un autre à l'officier.

— Mon grand-père, dit-elle.

— Je l'avais deviné, fit doucement le jeune homme. Cette figure vénérable, cette bouche fine, très légèrement ironique, ces yeux de chercheur ou de poète avaient, eux aussi, retenu mon admiration.

— Des yeux de chercheur... répéta Claude, oui, c'est bien cela... des yeux qui, sans cesse, scrutaient l'avenir qu'il le passé et ne semblaient se fixer sur le présent que rarement, par hasard. Monsieur Pierre Fargeot, avant votre venue ici, on vous avait parlé du château de Chanteraine? Que vous en avait-on dit?

Et posant, sur une console, la petite lampe d'argent, elle regarda Pierre. Son visage paraissait anxieux.

— C'est aujourd'hui même, à l'auberge des Audrettes où j'ai dîné, que j'ai entendu pour la première fois le nom de Chanteraine, mademoiselle, répondit le jeune homme. L'aubergiste, qui l'avait prononcé tout à fait accidentellement, en m'indiquant le chemin que je devais prendre pour gagner le village le plus proche, s'est alors plu, par amour du bavardage, je crois, à me raconter la vente du château et à commenter, avec une dédaigneuse et très amusante pitié d'esprit fort, la belle action des habitants de Mons-en-Bray.

— Nos chers, nos braves paysans! s'écria Claude. Si vous saviez, monsieur, quelle émotion a été la nôtre, quand nous avons appris qu'ils achetaient Chanteraine pour nous le garder! Je ne puis penser à ce dévouement, à cette fidélité admirable, sans qu'une reconnaissance passionnée me gonfle le cœur, sans que des larmes me montent aux yeux!... Et depuis tant d'années ces vaillants attendent comme nous-mêmes, rien n'ébranle leur foi! Ah! ne pensez-vous pas, monsieur, qu'une telle foi doit accomplir des miracles?

— C'est bien un miracle, en effet, que demandent ces humbles croyants, mademoiselle, fit Pierre, car ils refusent, paraît-il, d'admettre que la race des Chanteraine se soit éteinte avec le duc, votre grand-père. Et leur fervent espoir de revoir, un jour, un duc de Chanteraine, au château, repose sur les prédictions d'une ancienne légende.

— La légende de la Chanteraine?... On vous a conté cela aussi, monsieur! Ne riez pas trop des âmes ingénues qui se laissent bercer par les vieilles légendes au charme consolant! dit Claude.

Puis rougissant légèrement, elle ajouta avec la même anxiété un peu timide:

— Mais, de mon grand-père, que vous a-t-on dit, monsieur?

Fargeot hésitait, rassemblant ses souvenirs. Mademoiselle de Chanteraine reprit:

— Si je vous ai posé cette question, monsieur, c'est parce que je crains... qu'on ne vous ait donné de l'homme admirable qui fut mon grand-père, une idée très fausse, qu'on ne vous l'ait représenté sous les traits d'une sorte d'illuminé... de visionnaire.

Pierre voulut protester, mais elle le prévint:

— Oh! je sais, dit-elle, que bien des gens l'ont considéré comme tel. Il a été très peu et très mal compris... et des personnes même qui lui tenaient de près... Comme il s'est montré cependant plus clairvoyant que ces prétendus raisonnements! Comme il leur a prédit justement ce qui devait advenir de la monarchie qu'on jugeait inviolable, de la société qui semblait reposer sur des bases si solides! Constatant les fautes, les abus qu'on commettait en haut, pressentant le long travail qui s'accomplissait en bas, il a vu venir la catastrophe à laquelle nul ne voulait croire et, pendant les dernières années de sa vie, sa plus grande préoccupation a été d'assurer la sauvegarde des siens... C'est ainsi qu'aidé de son fidèle Quentin, il en est arrivé à retrouver le secret de la demeure souterraine où nous avons pu vivre pendant si longtemps... Il avait encore d'autres idées, d'autres projets qui paraissaient étranges, des croyances qu'on jugeait folles... Les hommes sont toujours prêts à qualifier d'étranges ou de folies les choses qu'ils ne comprennent pas! Dans son entourage, on l'écoutait avec respect, mais il devinait sous le respect même, je ne sais quel sourire de doute, sinon de raillerie... Aussi, bien que je ne fusse qu'une petite fille, était-ce à moi que, les derniers temps, il se confiait le plus souvent. Peut-être fallait-il, précisément, pour le comprendre, être l'enfant un peu chimérique et très ignorante du monde que j'étais... que je suis encore, en dépit de mes vingt-trois ans!... Cette intimité dura jusqu'au jour suprême... Depuis, ma tante Charlotte et mes cousins de Plouvarais ont pu avouer, à défaut d'autres témoins, absents ou morts, que le duc de Chanteraine avait parlé, au moins sur un point essentiel, comme un sage et non comme un rêveur.

X

LES RUINES EN FLEURS

Claude avait paru n'entendre qu'à peine la réponse pleine de respect et de sympathie que Pierre venait de donner à ce plaidoyer filial.

Un moment, un long moment, elle se tut, fixant le vide, puis elle regarda le jeune homme et doucement:

—Oubliez, monsieur, dit-elle, ma question de tout à l'heure, comme je l'ai oubliée moi-même, en vous parlant de mon grand-père... Je ne désirais qu'une chose, me donner l'occasion de vous le faire connaître un peu... Que m'importe, après tout, le bien ou le mal que peuvent penser de lui ceux qui ne le connaissent pas!... Moi, j'ai gardé dans mon cœur toutes les choses qu'il m'a dites... celles qu'il n'a dites qu'à moi surtout... puis les promesses qu'il m'a demandées... pour mon bien. J'ai confiance en lui, maintenant encore, maintenant qu'il n'est plus... Je crois qu'il me conduit, me dirige, m'inspire... Oh! je voudrais, je...

La jeune fille s'arrêta, la voix altérée par une angoisse soudaine:

Avec une grande douceur, Pierre répéta:

—Vous voudriez?...

—Je voudrais que rien n'ébranlât jamais cette confiance, cette foi, que rien ne m'enlevât jamais la joie et la paix que je trouve à me sentir ainsi guidée... La vie me paraît si triste... ou si effrayante, parfois!

—Mais, ne pensez-vous pas, reprit Pierre avec la même douceur émue et presque fraternelle, ne pensez-vous pas que, dans les circonstances présentes, le grand-père dont vous chérissez la mémoire vous eût lui-même conseillé de renoncer à cette vie de ténèbres, à cette retraite si pénible et, permettez-moi d'ajouter, si vaine?... Je vous jure encore une fois que je pourrais me porter garant, en l'état actuel des choses, de votre sûreté et de celle de votre famille.

—Eh! mon Dieu, qu'irions-nous faire dans ce monde nouveau? répondit Claude avec un sourire mélancolique. Je suis certaine, pour ma part, que mes idées, mon langage, mes manières... et jusqu'à ma figure, y paraîtraient absurdes et démodés... comme les habits que voilà!

—Dans ce monde nouveau qui n'est qu'un monde renouvelé, mademoiselle, on ferait fête à votre jeunesse, à votre beauté et vous ne trouveriez partout où vous daigneriez passer qu'admiration et respect... Ne croyez pas, d'ailleurs, que l'aristocratie française ait émigré toute... Paris, pour ne parler que de la première de nos villes, compte encore bon nombre de salons intransigeants où vous seriez sûre de ne rencontrer que des hommes et des femmes de votre caste, de votre monde, de votre éducation... Et comment admettre que, vivant encore, le duc de Chanteraine, l'aïeul qui vous aimait si tendrement, eût consenti à vous tenir éloignée de tous les plaisirs, de tous les espoirs de votre âge, qu'il vous eût condamnée à l'éternel isolement? comment ne pas supposer qu'il eût avant tout souhaité de vous voir unie à un homme digne de vous et capable d'être à son tour votre guide dans cette vie dont vous avez peur?

Claude secoua la tête.

—Il est probable que je ne me marierai pas... même si je revois le monde, fit-elle gravement.

Et comme Pierre n'osait interroger:

—Je suis fiancée, dit-elle, et je ne reverrai sans doute celui à qui je garde et garderai toujours ma foi.

Puis elle ajouta presque bas et comme malgré elle:

—Il me semblait que lui seul saurait trouver le chemin de ma solitude... il me semblait que le vieux château, fermé et endormi, ne s'ouvrirait, ne s'éveillerait que pour lui seul...

Fargeot sentit descendre au fond de son cœur une tristesse mortelle.

—Que Dieu vous rende, dit-il, l'homme que vous daigniez aimer!

Il y eut un silence un peu long que l'officier fut le premier à rompre.

—Voici le jour, remarqua-t-il, voyant qu'un pâle rayon filtrait au travers des rideaux de brocart. Il faut que je me remette en route...

—Le jour! répéta Claude, le jour, l'aube, le soleil! Ah! les jolis mots... les jolies choses! Vous ne pouvez comprendre quelle jouissance j'en éprouve à voir le jour!

—Le voyez-vous quelquefois?

—Bien rarement. Ma tante, qui craint toujours que notre présence au château ne soit connue, m'interdit toute imprudence.

Pierre ouvrit avec précaution la porte qui lui avait permis de pénétrer dans la salle aux portraits.

—Voulez-vous voir le soleil, ce matin? dit-il. Je sais à quelques pas d'ici un vieux balcon dont l'orientation nous promet un beau spectacle... mais vous n'avez à redouter aucune surprise... tout est doré encore dans le bois.

Mademoiselle de Chanteraine hésita, puis, tentée, elle eut un petit geste d'insouciance gaie et suivit le jeune homme.

Ils n'eurent, en effet, que deux chambres à traverser pour gagner le vieux balcon de pierre ajourée que Pierre avait remarqué la veille en passant.

Là, les ruines du château, les arbres du parc, le ciel leur apparurent divinement glorifiés, sous les leurs roses du matin. Après la pluie de la veille, le soleil s'était levé superbe, triomphant. Pourtant, un souffle encore frais agitait le lierre qui enguirlandait l'ogive de la fenêtre et traînait dans l'air des parfums de terre humide et de plantes ravivées... Des oiseaux chantaient éperdus de joie...

—Oh! quelle douceur, quelle beauté dans les choses de Dieu! murmura mademoiselle de Chanteraine.

Appuyée au mur, ses blonds cheveux poudrés touchant les feuilles sombres du lierre qui semblaient vouloir se mêler à eux pour les couronner, ses yeux bleus s'emplissant des douceurs lumineuses de l'aurore, elle regardait, elle écoutait, elle respirait avec délice, elle s'enivrait de la vie saine et libre des êtres et des choses de la campagne. Pierre, lui, ne voyait que Claude, ne tendait que le léger souffle de ses lèvres émues, ne respirait que le parfum de ses cheveux et de ses dentelles, ne se grisait que de son charme fin de fleur vivante...

Et ils se taisaient, pris par l'enchantement de l'heure, beaux tous deux, lui en sa force, elle en sa grâce, jeunes tous deux et pleins de vie, au milieu de ces ruines qu'escaladaient gaiement et follement autour d'eux, comme eux jeunes et belles, les lianes fleuries, les plantes fées qui avaient gardé si longtemps le sommeil de la pri-

Puis, dans le silence, Pierre murmura :
 — Je n'appartiens ni à ce monde dont je vous parlais et qui est le vôtre ni à aucun autre monde, je ne suis qu'un soldat sans grande éducation... toute habileté de mots m'est étrangère, toute connaissance des usages de la société me fait défaut... Voulez-vous, néanmoins, me permettre, mademoiselle, de vous demander une faveur, une inappréciable grâce, et me laisser espérer que vous m'excuserez, que vous ne vous montrerez ni fâchée, ni surtout... blessée, si je demande trop ou si je demande mal ?

Claude regarda Pierre, ne sachant que répondre, mais il attendait, l'air anxieux. Alors elle dit :

— Parlez, monsieur. Je suis sûre que vous seriez très désolé de m'offenser en quelque façon...

Rien n'était plus vrai. D'où lui venait cette étrange confiance, elle n'eût pu le dire, mais elle croyait en Pierre Fargeot, elle le devinait bon et droit, elle était certaine que jamais une parole déloyale n'avait passé entre ses lèvres, que jamais une action mauvaise n'avait souillé sa vie.

Dans ce vieux château qu'habitaient des têtes folles et où pourtant elle était seule à avoir encore les cheveux blonds et l'âme en fleurs, il lui semblait que personne n'était assez jeune pour la comprendre, assez sage pour la guider, assez fort pour la protéger... Et, tout instinctivement, sa jeunesse allait à cette jeunesse, sa faiblesse craintive à cette force intelligente... Elle avait trouvé de la joie à parler et à se sentir écoutée. Il lui avait paru très naturel que Pierre s'intéressât aux êtres qu'elle avait aimés, très naturel encore qu'il lui offrît, pour elle et ses amis, l'appui de son crédit auprès du maître actuel de la France. Elle n'avait pas douté un instant de sa parole, lorsqu'il avait promis de garder le secret de Chanteraine et, maintenant qu'il priait à son tour, implorant merci à l'avance, pour une demande encore inexprimée, elle disait : "Parlez"... bien persuadée, en vérité, que cet ennemi de l'ancien régime, que cet officier de la République, ne lui infligerait jamais volontairement ni offense ni peine.

Cependant, Fargeot, ainsi encouragé, parlait :

— Il y a quelque temps déjà, mon père m'a donné un anneau d'or... Ce bijou, orné à la surface et intérieurement de signes étranges, de ciselures bizarres et gracieuses, l'avait frappé jadis par son originalité; il l'avait alors acheté pour ma mère... "Prends cette petite bague, me dit-il, elle me fait songer à quelque mystérieux talisman de conte ou de légende. Un jour tu l'offriras à ta fiancée... elle lui portera bonheur"... Je ne me marierai sans doute jamais, mademoiselle, mais je tiens à cette bague, je serais... très malheureux qu'elle pût tomber en des mains indignes... et la guerre a des risques. Voulez-vous me la garder ?

Claude fit un mouvement vague d'impuissance ou de refus.

— Oh! ne me dites pas non, supplia Pierre. Songez que cet anneau n'a, comme toute, d'autre valeur que celle que j'y attache... Si je survis, peut-être vous le redemanderai-je un jour; si je meurs... eh bien, si je meurs, il vous restera et, comme vous ne voudriez pas l'accepter, même venant d'un mort, vous le passerez dans un ruban rose, comme celui de votre robe, et vous

l'attacherez au cou de quelque statue de sainte... devant laquelle vous direz, n'est-ce pas, de temps à autre, une prière pour le pauvre officier républicain... Voulez-vous?...

Claude avait baissé la tête.

— Je veux bien... murmura-t-elle.

— Et ce me serait, en attendant, chose si douce, continua l'officier, de penser que mon humble anneau est peut-être touché quelquefois par vos doigts de châtelaine... Il n'était point certes destiné à de telles mains! Souvent, cependant, il me semble qu'il est un peu fée et m'aurait averti de ma faute, en s'élargissant démesurément ou en se rétrécissant, jusqu'à n'être plus mettable, si j'avais voulu le passer au doigt d'une femme qui ne fût point la toute charmante et la toute pure que je voyais en rêve... Le voici.

Et ouvrant un étroit et très simple étui de bis, le colonel Fargeot en tira une bague d'or qu'il tendit à mademoiselle de Chanteraine.

La jeune fille attendait, souriante, un peu embarrassée, un peu émue peut-être; mais, quand elle eut pris la bague de Pierre Fargeot, tout son visage blêmit et ses yeux agrandis soudain exprimèrent une angoisse éperdue.

— Cette bague, s'écria-t-elle... où votre père l'avait-il achetée?... de qui?... Parlez vite... il me semble que je deviens folle!

Mais Pierre effaré n'eut pas le temps de répondre. Une voix appelait Claude avec insistance. C'était celle de M. Plouvarais.

— Je viens, cria mademoiselle de Chanteraine. — Il nous faut rentrer, monsieur, fit-elle précipitamment, s'adressant cette fois à Pierre.

Elle parut hésiter un moment. Comme elle avait atteint le seuil de la porte-fenêtre, elle se tourna vers l'officier :

— Pas un mot de tout ceci, je vous en prie, dit-elle.

Puis elle entra dans le château et Pierre, en proie à la plus écrasante surprise, la suivit.

DEUXIEME PARTIE

I

LES BAGUES CISELÉES

Fargeot avait à peine regagné le salon de l'épingle que mademoiselle Charlotte l'avait déjà très gracieusement prié de prendre part au dîner qui était servi.

— En été, expliqua la vieille demoiselle, comme on passait dans une salle à manger assez délabrée, notre premier repas, que nous appelons le déjeuner, est fixé à onze heures du soir, et le second, que nous appelons le dîner, à cinq heures du matin... C'est une habitude que...

Mais elle ne put achever sa phrase, brusquement interrompu par un bruit formidable de vaisselle cassée.

Un vieux domestique, vêtu d'une livrée bleue dont les galons d'argent ne brillaient plus guère, venait de laisser tomber une pile d'assiettes.

— Eh! mon pauvre Quentin, quel transport te prend? s'écria M. de Plouvarais, tandis que le vieillard, tout tremblant de sa mésaventure, s'ac-

croupissait pour ramasser les débris de la catastrophe.

— Je suis sûre que c'est la vue de M. Fargeot qui a troublé Quentin, fit mademoiselle Charlotte, appuyant involontairement sur le nom plébéien du colonel. Je lui avais pourtant bien annoncé la présence d'un convive... mais il y avait si longtemps qu'un étranger n'avait franchi le seuil du château que sa vieille cervelle s'est trouvée bouleversée comme ses vieilles habitudes, par un tel événement! Pas ceci, Quentin?

— Que madame me pardonne cette maladresse, répondit Quentin dont les yeux se fixaient en effet sur le visage de Pierre. Madame a raison... J'avais oublié la venue de... d'un étranger au château... j'ai été saisi.

Pendant le dîner, qui se composait des mets les plus rustiques, servis dans l'antique argenterie des Chanteraine, le colonel Fargeot ne se signala guère par son appétit, mais il ne put se dispenser de prendre part à la conversation et acheva, sans y avoir d'ailleurs le mérite de l'intention, la conquête de mademoiselle Charlotte. Celle-ci marchait de surprise en surprise, ne s'étant jamais figuré, jusqu'à présent, les partisans de la Révolution, autrement que revêtus de la carmagnole et coiffés du bonnet rouge.

— Ce petit officier est des plus aimables, déclara-t-elle à Fridolin tandis que Pierre s'entretenait avec mademoiselle Marie-Rose. J'en suis à me demander, s'il n'est pas après tout des nôtres et si ce nom roturier ne cache pas la honte d'un rénégat...

— Ou je me trompe fort, répliqua Fridolin, ou le colonel Fargeot est de ces hommes qui, loin de rougir de leurs hérésies, s'en feraient plutôt gloire et aimeraient mieux mourir que de renier leur nom... Quoi qu'il en soit, je ne puis, madame, que partager votre opinion sur les façons de ce jeune homme... C'est un cavalier accompli. Mais qui donc, ses yeux, son regard, me rappellent-ils?

— De beaux yeux, mon cher Fridolin! Voilà, par ma vertu, un gaillard qui ne doit pas rencontrer trop de cruelles... dans son monde, s'entend!... A quoi pensez-vous, magister?

— J'ai trouvé, madame, s'écria le précepteur. Le colonel Fargeot ressemble à feu madame la marquise de Chanteraine...

A ces mots, la vieille demoiselle éclata de rire.

— Quelle sottise, Fridolin! fit-elle en haussant les épaules. Comment voudriez-vous qu'un officier républicain... un manant, somme toute, mon cher!... ressemblât à ma nièce de Chanteraine?

A ce moment, six heures sonnèrent.

— Six heures! C'est l'instant de la retraite, pour nous autres oiseaux de nuit, soupira mademoiselle Charlotte.

Puis, comme tous les assistants se levaient, dociles, à cet avertissement, elle s'arma de son plus bienveillant sourire, et se tourna vers Pierre:

— Pour vous, qui n'êtes point brouillé avec le soleil, monsieur, dit-elle, voilà une nuit peu réconfortante!... et je me fais quelque reproche, lorsque je songe que vous étiez venu à Chanteraine avec l'intention d'y dormir. Je ne pourrais, hélas! vous offrir asile dans notre maison de taupes dont l'exiguïté n'est guère hospitalière; mais, s'il vous plaisait de prendre deux ou trois heures

de repos dans ces pièces où vous aviez cherché un abri, nous vous en serions fort obligés.

Après s'être confondu en remerciements et avoir exprimé à mademoiselle de Chanteraine la reconnaissance que lui inspirait un accueil aussi cordial, Fargeot s'appretait à décliner l'aimable proposition qui lui était faite; mais il lui sembla que les yeux de Claude se fixaient sur lui avec insistance, puis que, d'un très léger mouvement des lèvres, la jeune fille lui disait: "Restez!" Et il obéit à cet ordre muet.

Quelques minutes plus tard, des bonsoirs, des adieux ayant été échangés, il se retrouva seul, assis dans la vaste bergère où il avait reposé pendant les premières heures de la nuit.

De temps à autre, il fermait les yeux; une grande fatigue l'accablait, mais c'était une fatigue éternée que fuyait le sommeil.

Comment eût-il pu dormir, alors que tant d'impressions, d'émotions nouvelles étaient venues se joindre au chagrin tout récent, aux doutes angoissés, qui avaient bouleversé sa vie et qui déjà maintenaient son cerveau dans un état de trouble si douloureux, au moment où il avait passé le deuil désolé du château?

Cependant, une pensée dominait toutes les autres dans ce pauvre cerveau enfiévré.

Le violent émoi dont Claude de Chanteraine avait été saisie devant la bague d'Antonin Fargeot devait en pour cause la ressemblance de cette bague avec un bijou du même genre, perdu ou donné, dans des circonstances particulières, par un membre de la famille de Chanteraine; si la jeune fille avait souhaité que le départ de Pierre fût différé de quelques heures, c'était parce qu'elle espérait obtenir du voyageur certains détails sur les faits qui avaient pu produire cette étrange coïncidence. En ce cas, Pierre allait la revoir, elle allait reparaître, seule éveillée, dans le château endormi...

Mais, n'était-ce pas le mirage d'une imagination surexcitée, ce mot: "Restez", que deux yeux éperdus par l'horreur de l'adieu avaient cru deviner sur les lèvres tremblantes de Claude?

Claude viendrait-elle? Claude allait-elle venir? Pierre reverrait-il encore l'adorable apparition de cette nuit enchantée, la Belle au bois qu'il avait doucement réveillée et dont le sourire lui avait pénétré le cœur d'une ardeur délicate et toute nouvelle?

Claude viendrait-elle? Là était la question vitale, le problème, entre tous, absorbant!

Et l'homme qui attendait si fiévreusement, dans un vieux château de légende, la venue d'une jolie enfant en robe de portrait, s'étonnait de ne pas se sentir plus différent de celui qui, quelques heures auparavant, avait demandé le chemin de Mons-en-Bray à l'aubergiste des Audrettes et avait entendu, presque distraitemment, prononcer pour la première fois le nom de Claude de Chanteraine.

Un temps s'était-il écoulé où le cœur de Pierre ne soupçonnait pas l'existence de cette créature exquise, où ses yeux n'avaient pas encore rencontré les yeux purs de la princesse du conte, où son oreille n'avait pas encore retenu le timbre doux et argenté d'une voix qui disait: "Je rêvais de vous..."

Pierre aimait, Pierre adorait mademoiselle Claude de Chanteraine et il lui semblait, en ces quelques heures, avoir vécu toute une éternité de tendresse.

Quoi de plus fou pourtant et de plus triste que cet amour de féerie qui resterait sans lendemain!

Claude aimait ailleurs, Claude était fiancée... puis, alors même que son cœur de jeune fille n'eût pas encore parlé, ne se fût pas encore promis, quel miracle eût pu rapprocher deux êtres que tout séparait, la fille des ducs de Chanteraine, la patricienne qui attendait dans un sépulcre que la France couronnât un roi, et Pierre Fargeot, le piébéien, le soldat dévoué à la République... Oui, certes, de cet amour né si vite, le colonel Fargeot n'avait rien à espérer.

Il n'espérait rien... Mais, à la minute précise où il était encore plongé dans les délices de son rêve trop court, que lui importait l'avenir?

N'allait-il pas revoir Claude?

Elle viendrait! Il en était sûr, maintenant! Elle viendrait... seule, sans doute; elle viendrait avec sa bravoure ingénue...

Le bruissement très léger d'une robe de soie fit tressaillir l'officier.

Mademoiselle Claude de Chanteraine était là. Sous la lueur du jour qui pénétrait à travers les rideaux tirés, Pierre la voyait soudain, grave, très pâle, l'air résolu pourtant.

Il s'était levé, attendant une parole. Il n'attendait pas longtemps.

— Tout à l'heure, monsieur, fit la jeune fille d'une voix ferme, vous alliez partir, et, à l'insu de mes parents, je vous ai prié de rester; maintenant me voici près de vous et personne ne sait à Chanteraine que je vous ai rejoint... Cette prière que je vous ai adressée a dû vous étonner beaucoup; ma présence ici doit vous surprendre plus encore... Il fallait, en vérité, pour qu'une fille comme moi se résolut à une telle démarche que des intérêts singulièrement graves se trouvassent en cause... Mais vous l'aurez compris, car vous êtes un galant homme... Et vous aurez compris aussi, j'espère, combien est grande la preuve d'estime que je vous donne en ce moment.

— L'idée ne m'est pas venue, mademoiselle, répondit Pierre, de porter un jugement, quel qu'il fût, sur l'avertissement que j'ai reçu de vous... J'ai pensé seulement que vous alliez peut-être me donner l'occasion de vous servir... et j'en ai été très heureux.

Le visage de Claude, si sérieux, presque triste l'instant d'avant, exprimait maintenant la confiance douce, presque enfantine que Fargeot y avait vue déjà.

— Il faut, il faut que je vous parle, monsieur, reprit la jeune fille... Oh! je ne sais que penser... je suis si troublée... Cette bague que vous vouliez laisser à ma garde... et que je vous ai rendue... montrez-la-moi encore, je vous en prie... Et, rappelez bien vos souvenirs... C'est votre père qui vous l'a donnée? il y a longtemps?

— C'est mon père; il y a environ neuf ans... Je fus alors frappé du travail délicat et bizarre qui faisait de cette simple bague un objet d'art fort curieux et m'empressai de demander à mon père où il avait acquis un bijou si singulier. « Chez un antiquaire de Paris, me répondit-il... Je destinais cet anneau, dont l'achat remonte loin, à

ta mère qui est morte avant de l'avoir porté... ta femme le portera. » Voilà, mademoiselle, tout ce que je sais, et, sans doute, tout ce que mon père lui-même savait, du petit talisman d'or que je désirais vous confier. A son lit de mort, cependant, il m'en reparla pour me recommander encore de l'offrir, un jour, à ma fiancée...

— A votre fiancée... répéta vaguement mademoiselle de Chanteraine.

Puis elle se mit à regarder la bague attentivement. A l'intérieur, au milieu de signes étranges, une devise était gravée, en caractères gothiques: *Prie et espère.*

Pierre Fargeot, anxieux, troublé, inquiet même, sans définir très clairement la cause de son inquiétude, assistait en silence à ce long examen.

— Quand votre mère est-elle morte? demanda la jeune fille.

— A la fin de l'année 1777. Je n'avais alors qu'un an et demi.

— C'était avant, murmura mademoiselle de Chanteraine.

Elle semblait se parler à elle-même, fixant toujours, comme fascinée par l'éclat du métal, l'étroit cercle ciselé.

— Cette bague vous rappelle quelque chose? hasarda Pierre.

Claude leva les yeux et, tenant toujours la petite bague étrange:

— Quelque temps après ma naissance, dit-elle, sans répondre directement à la question de l'officier, mon grand-père fit exécuter, sur un dessin qu'il avait lui-même composé et dont les détails semblaient avoir été empruntés à quelque formulaire de magie, deux bagues d'or qui nous étaient destinées à mon cousin Gérard et à moi et que nous devions échanger, le jour de nos fiançailles... Ces deux bagues ne différaient entre elles que par la devise qui y était gravée. Au moment où l'orfèvre les lui livra, le duc de Chanteraine en remit une à ma tante Irène; il me donna l'autre à moi beaucoup plus tard... Je n'ai jamais vu la première, celle que je devais recevoir de Gérard, et j'ignore la devise qu'elle porte... Quant à la seconde, à celle que j'aurais moi-même offerte à mon fiancé, elle est toujours en ma possession et recèle ces trois mots: *Espère et agis...* La voici.

II

LA LÉGENDE DE LA CHANTERAINÉ

Claude prit sur la console, où elle l'avait déposée lorsqu'elle était entrée, un coffret d'émail champlévé, en forme de châsse, l'ouvrit vivement et en tira une bague.

— La voici, répéta-t-elle, regardez-la...

Pierre faillit jeter un cri de surprise.

— Regardez, regardez bien... continua la jeune fille en s'animant sans pourtant élever le voix. Comparez... chaque signe... chaque détail... et ce que vous pourrez constater ainsi, ce n'est pas un rapport confus, une vague analogie... c'est l'identité la plus absolue!... Ah! je suis sûre que maintenant, vous ne vous étonnez plus de l'émotion terrible qui m'a bouleversée tout à l'heure lorsque vous m'avez montré la bague que vous tenez de votre père...

— J'avais deviné ou tout au moins pressenti quel pouvait être le motif de cette émotion... mais

l'identité des deux bagues, bien étrange sans doute, n'est peut-être pas inexplicable. N'oubliez pas, mademoiselle, que celle de ma mère fut achetée, non pas chez un orfèvre, mais chez un brocanteur. La marquise de Chanteraine n'avait-elle pas perdu l'anneau de fiançailles destiné à son fils?

—Non, monsieur. Le précieux anneau avait été passé, par ma tante elle-même, dans une chaîne d'or que le petit Gérard portait au cou depuis sa naissance, avec une médaille à l'effigie de Saint-Michel, et qui ne le quitta jamais.

—Et le petit Gérard fut, n'est-ce pas, l'une des victimes du terrible incendie dont me parlait madame votre tante?

—Qui peut savoir? murmura la jeune fille.

—Mais, reprit, Pierre surpris, eût-on jamais le moindre doute sur la mort de ce pauvre enfant?

Mademoiselle de Chanteraine secoua la tête.

—Si vous adressiez une telle question à ma tante Charlotte ou à ces cousins de Plouarais, monsieur, ils vous répondraient sans hésiter: "Non, il n'y a pas, il n'y a jamais eu le moindre doute sur cet affreux malheur... Gérard-Michel de Chanteraine est mort, comme son père, comme sa mère, il y a vingt-deux ans." Cependant on a retrouvé — bien reconnaissables quoiqu'à demi calcinés et horriblement défigurés — les cadavres de mon oncle, de ma tante et de plusieurs domestiques; on a retrouvé, parmi les décombres de l'escalier, la triste dépouille de la nourrice qui dormait auprès de Gérard et qui, très probablement, avait abandonné l'enfant pour fuir au plus vite. On n'a jamais retrouvé le corps de Gérard de Chanteraine.

—Oh! je sais, reprit Claude sur un mouvement involontaire du jeune homme, je sais... Le corps d'un enfant de deux ans est bien frêle... il semble pourtant singulier qu'aucun vestige ne soit resté de ce pauvre petit être... ne fût-ce que le bijou qu'il portait au cou... Quoi qu'il en fût, le duc de Chanteraine, qui ne pouvait se résoudre à accepter l'idée d'un si complet, d'un si effroyable deuil, s'autorisa de ce fait pour espérer que Gérard avait été épargné, pour espérer même que, peut-être, un miracle rendrait à sa vieillesse désolée, la joie de contempler encore un fils de son sang. Et puis... Je vous disais, monsieur, qu'il ne fallait pas trop rire des gens qui croient aux légendes... Le merveilleux est si doux, si consolant à ceux qui sont très vieux... ou très jeunes!... Quand la mort eut fauché tous les êtres qui devaient perpétuer son nom, mon grand-père se rappela la légende de la Chanteraine... D'abord il n'en parla qu'avec une sombre mélancolie, puis il n'en parla plus... mais il s'en pénétra... Bientôt même, il la porta toujours en lui, comme une espérance secrète, cette croyance naïve que nos paysans se sont transmises à travers les siècles!... Oui, bientôt, parce qu'il était très âgé peut-être et vivait beaucoup en dehors du réel, le duc de Chanteraine en vint à se persuader avec le plus humble de ses vassaux, que la race des Chanteraine n'était pas éteinte et que — comme la petite rivière un moment étouffée, par les rochers de la Cachette — elle reparaitrait de nouveau, joyeuse et fière au soleil de Dieu! Et il me faisait part de cet espoir étrange que j'accueillais à mon tour comme parole d'Évangile! Dès que nous nous trouvions seuls, mon grand-père me prenait sur

ses genoux et je lui demandais de me raconter les histoires de "quand le petit Gérard reviendrait!"... C'étaient des histoires merveilleuses que je savais presque par coeur et dont je ne me lassais pas. Cependant, je n'en parlais à personne; d'instinct, je craignais les railleries... Quand mon grand-père sentit venir la mort, il m'appela auprès de lui et me parla tout bas: "Tu l'attendras fidèlement, n'est-ce pas, ma petite, me dit-il de sa voix déjà lointaine, car il est ton fiancé... et il reviendra! Il reviendra, ne perds pas patience, il reviendra... je le sais... tu l'attendras... promets-moi..." Et je promis.

À ces mots, Pierre tressaillit; une protestation passionnée lui échappa.

—Mais c'était une folie, vous ne pouviez ainsi sacrifier votre vie à une illusion...

Il avait oublié la bague et son énigme irritante. C'était l'histoire de Claude qu'il écoutait et Claude, à propos de cette bague qui la liait mystérieusement à une sorte de fantôme, s'abandonnait à la pente qui l'entraînait vers les confidences plus personnelles. Sous le voile des paroles qu'elle adressait à un inconnu dont elle se sentait comprise et respectée, elle essayait instinctivement de préciser pour elle-même la tristesse confuse qui peu à peu l'avait envahie depuis quelques heures — effet présent, inéluctable peut-être quoique imprévu, d'un ensemble de causes lointaines. Elle semblait chercher ainsi un soulagement à son angoisse, alors qu'elle n'en trouvait pas, qu'elle savait bien, au fond, n'en trouver aucun, dans une expansion dont la douceur troublée l'énervait douloureusement et qui faisait peu à peu surgir de son coeur des regrets ou des appréhensions jusque-là insoupçonnés d'elle-même.

Cependant, après le reproche involontaire de Pierre, elle s'enfonça plus avant dans la voie pénible...

—J'étais trop jeune pour savoir ce que c'était que "sacrifier sa vie", continua-t-elle. La vie, qu'en savais-je?... Et j'avais la foi! Il me semblait — et rien ne pouvait détruire en moi cette idée — que bien vraiment, à la minute suprême, mon grand-père avait vu l'avenir. Lui mort, je ne cessai point d'attendre le "petit Gérard". Les histoires que l'on ne me redisait plus, ma mémoire les retrouvait ou mon imagination les recréait, les plus belles... C'est ainsi que j'ai grandi. A seize ans, à vingt ans, j'étais encore, j'étais toujours la petite fiancée qui attendait que son seigneur lui apportât le bel anneau d'or des promesses. De ce Gérard inconnu, mon rêve faisait un héros, un homme supérieur, à tous les autres hommes. Non, pas un instant, je n'ai douté de sa venue! Je ne me demandais pas même comment il viendrait. Je savais que ce serait lui, lui seul qui m'arracherait au sépulcre où s'écoulait mon adolescence, ma jeunesse... Je savais que le vieux château s'ouvrirait un jour pour lui!... Si l'on m'avait interrogé sur mon avenir, j'aurais dit: "L'avenir ne m'inquiète point", et peut-être aurais-je ajouté, si j'avais voulu être franche: "J'épouserai mon cousin Gérard de Chanteraine, quand il reviendra." Oui, je croyais alors que, d'un moment à l'autre, mon fiancé allait m'apparaître. En toute sincérité, en toute simplicité, j'aurais pu lui dire: "Je vous attendais". Maintenant... je ne sais plus... Il me semble qu'en parlant de ces choses

ses, je leur ai ôté de leur charme, il me semble que mes beaux espoirs se sont ternis, décolorés, comme les ailes des papillons qui se fanent dès qu'on les touche... Jadis, c'était moi qui allais les chercher dans le monde des illusions; en vous les révélant—je ne sais pourquoi, en vérité—je les ai ramenés à celui des réalités... Et je juge mes rêves, ainsi que vous devez les juger vous-mêmes, puérils... absurdes...

—Hélas! le plus grand charme des rêves est précisément d'être absurdes, c'est-à-dire contraire au sens commun... Croyez-vous que je ne l'aie jamais constaté par moi-même? fit Pierre doucement.

—Mais cette bague, cette bague... votre bague, monsieur Fargeot, elle est bien réelle, reprit la jeune fille avec une sorte d'effarement... Est-ce le bijou que la marquise de Chanteraine a reçu de mon grand-père? Est-ce une autre bague, toute pareille?... Le dessin confit à l'orfèvre peut, certes, avoir été reproduit plusieurs fois, bien qu'ordre eût été donné, alors, d'annuler le modèle aussitôt après l'exécution des deux bagues... mais mon grand-père avait gravé lui-même les devises...

—Et les deux devises que nous avons sous les yeux semblent se compléter, remarqua pensivement le colonel Fargeot. *Espère et agis*, dit la bague que devait porter Gérard de Chanteraine. *Prie et espère* eût pu dire la bague que Gérard eût donnée à sa fiancée. L'action, la lutte confiante pour lui; la prière et la foi paisible pour elle... C'est comme un idéal de vie...

Claude demeura silencieuse pendant quelques minutes.

—Colonel Fargeot, fit-elle enfin, je crois, malgré moi, que ce bijou tombé entre vos mains par hasard, est bien celui qui appartenait jadis à Gérard de Chanteraine... Il faut que nous soyons fixés, vous et moi, sur son authenticité... Les circonstances qui nous ont rapprochés, un peu en dehors de la vie positive, m'ont déjà conduite à vous révéler des choses que je pensais taire toujours... Cependant je ne vous ai pas tout dit... Sauf peut-être le dévoué Quentin qui ne m'a jamais permis de deviner quels secrets se cachent sous son front rigide, il ne se trouve plus au monde un être vivant qui sache ce que je veux que vous appreniez encore de moi aujourd'hui... N'est-ce pas que je puis avoir en vous cette grande confiance... cette confiance invraisemblable dont la spontanéité me troublerait et que je jugerais sans doute insensée moi-même, si, emportée par le courant de tant d'événements inattendus, affolants, j'avais le temps ou la force de réfléchir?

Mademoiselle de Chanteraine parlait avec une grande douceur, mais cet accent de loyauté chaste laissait deviner une sorte de détresse.

—Oui, mademoiselle, je vous l'ai dit, je vous le répète, vous pouvez m'accorder, sans crainte, cette confiance dont je suis fier,—répondit Pierre Fargeot, la voix un peu altérée par l'émotion qui le prenait tout à coup à la gorge,—et vous pouvez me l'accorder, non pas seulement parce que je suis un homme d'honneur, mais aussi parce qu'un dévouement absolu vous est acquis en moi... Je vous jure de vous servir, de vous aider

de tout mon pouvoir, de toutes mes forces comme de toute ma discrétion.

—Je ne vous demandais point de serment, reprit Claude avec la même douceur, mais je suis heureuse de voir que vous avez compris toute l'importance, toute la gravité de la question que je posais à votre conscience... Ce que je vais vous confier semble appartenir, comme le reste, au monde du roman...

En prononçant cette dernière phrase, mademoiselle de Chanteraine s'était dirigée vers l'une des portes.

—Voulez-vous me suivre, monsieur Fargeot? ajouta-t-elle.

Et légère, silencieuse comme une ombre, sa jolie robe démodée frôlant les tapis clairs, elle gagna la galerie.

III

LES DEUX DEVISES

Ils traversèrent en quelques instants plusieurs pièces, puis un long couloir qui aboutissait à une porte que Claude ouvrit. Alors apparut, étroitement encadrée par les murs cintrés de la tourelle d'angle, la spirale d'un escalier de pierre.

—Venez, murmura la jeune fille.

Et, avant que Pierre eût pu lui offrir l'appui de sa main, elle s'était engagée sur les degrés, franchissant un premier tournant qui l'avait dérobée à la vue de son compagnon. Arrivée au bas de l'escalier, elle fut arrêtée dans sa marche agile par une nouvelle porte, et la serrure résista à l'effort nerveux de sa petite main de femme.

Cette fois, comme Claude acceptait l'intervention de Pierre, le jeune homme vit qu'elle était très pâle et qu'elle tremblait...

—Ne faites pas de bruit! supplia-t-elle... Prenez du moins toutes les précautions possibles pour ne pas troubler ce silence... qui me semble plein de menaces...

Mais, déjà la porte récalcitrante avait cédé et le gémissement lamentable de ses gonds avait laissé dormir les échos de Chanteraine.

—N'ayez pas peur, je vous en prie... vous êtes en sûreté... je veille sur vous... dit Pierre, en s'effaçant pour livrer passage à la jeune fille.

—Nous voici au but, répondit-elle.

Et, précédant l'officier de quelques pas, elle alla relever les rideaux qui, dans le lieu encore à demi obscur où elle venait d'entrer, couvraient de leurs plis une assez vaste fenêtre.

Alors à la lueur ensoleillée qu'atténuaient à peine, en ce beau matin d'été, les persiennes closes au delà des vitres, Pierre vit qu'il se trouvait avec mademoiselle de Chanteraine, dans une pièce lambrissée de vieux chêne où deux vitrines, remplies d'armes de chasse, se faisaient vis-à-vis, perpendiculairement au mur extérieur.

Fermée, la porte de la tourelle s'encastrait très exactement, à droite de la fenêtre, dans un double panneau de chêne sculpté qui occupait, en pan coupé, toute la hauteur de la pièce et qui offrait, à partir de la cimaise, l'aspect d'un immense triptyque représentant deux scènes champêtres, la moisson, les vendanges... Au-dessus de la première de ces scènes se lisait, profondément incrustée, en lettres d'argent bruni, dans l'encadrement de chêne, cette vague sentence: "*Moissonnera en*

joie qui a semé avec sagesse"; au-dessus de la seconde, cette autre: "A bon vigneron, bonne vigne."

A gauche de la fenêtre, le même pan coupé était simulé pour la symétrie de la décoration et orné également d'un panneau sculpté en forme de diptyque. Là, commentant, d'un côté, le sourire béat d'un vieillard entouré d'enfants, de l'autre, les danses joyeuses d'un groupe d'écoliers devant un bonhomme de neige, les lettres d'argent bruni disaient avec plus d'optimisme que d'élégance: "Tout âge a ses privilèges.—Toute saison a ses plaisirs."

Le mur qui regardait la fenêtre et contre lequel quelques sièges de cuir de Cordoue étaient rangés, portait une panoplie faite d'armes étrangères et d'armes anciennes.

—Nous voici au but, répéta Claude... C'est ici que je voulais vous conduire, c'est ici que nous allons savoir...

Elle s'interrompit et, regardant autour d'elle:

—Je n'étais pas revenue dans cette pièce depuis la mort de mon grand-père... dit-elle. Quentin seul y descend quelquefois... pas souvent...

Elle semblait épuisée.

Pierre avança l'une des chaises de cuir jusqu'à l'embrasure de la fenêtre où mademoiselle de Chanteraine s'était appuyée.

—Asseyez-vous, reposez-vous un peu, je vous en supplie... fit-il.

Elle obéit, remerciant d'un petit sourire vague.

Au dehors, dans les ruines fleuries, des oiseaux chantaient à tue-tête, souverains incontestés de ce domaine abandonné par les hommes.

—Je n'ai pas le loisir de me reposer longtemps, murmura la jeune fille. J'ai encore tant de choses à vous dire, à vous expliquer... Mais n'abusé-je pas de votre patience?

—Non, mademoiselle.

—Il me faut continuer mon long récit...

—Je vous écoute, répondit Pierre, prenant en face de mademoiselle de Chanteraine la place qu'elle occupait auparavant, appuyée au montant de la fenêtre, une main sur l'espagnolette.

Un instant Claude fixa de ses yeux mélancoliques, quelque détail de la boisserie, puis elle dit:

—Vous savez, monsieur, par mes premières confidences, que le duc de Chanteraine avait prévu de très loin les tristes et terribles événements qui troubleront la fin du siècle passé et que, redoutant pour les siens les conséquences fatales d'un bouleversement social, il avait secrètement préparé le refuge... qui fut notre salut. Son admirable sollicitude ne s'était pas arrêtée là. Il vint un jour où—bien que de telles réformes se fussent accomplies insensiblement—le monde remarqua que le duc de Chanteraine avait réduit ses dépenses, simplifié considérablement son train de maison... Les uns l'accusèrent d'avarice, les autres attribuèrent à une mauvaise gestion ou à des prodigalités inavouées, la diminution d'une fortune qu'on avait connue très belle... On s'entretenait beaucoup de cette étrange et subite parcimonie qui, quelle qu'en fût la cause, allait s'accroissant et devait prendre encore de plus surprenantes proportions après la mort des enfants du duc de Chanteraine... Mais le vieux gentilhomme laissait dire. Et ainsi, lentement, en vue d'un avenir auquel il était seul à croire, il amassait un

trésor... Cachés à tous les yeux, monnaies d'or et bijoux attendaient les mauvais jours! Mon grand-père ne parlait de tout ceci à personne, si ce n'est, je crois, à Quentin qui l'aidait seul dans les travaux tout matériels qu'il avait entrepris et, peut-être, à ma tante Irène qu'il chérissait comme une fille et qui si Dieu ne l'avait frappée, eût été, j'imagine, l'exécutrice de sa volonté. Plus tard, beaucoup plus tard, il m'en parla à moi... Ce ne fut pas le jour où il me donna la bague, ce fut un autre jour, quelques mois seulement avant sa mort. "Je n'ai plus au monde, me dit-il, que Gérard et toi... et je veux que Gérard et toi, vous soyez riches... Gérard et toi, tu entends!... jamais lui sans toi, jamais toi sans lui! Viens, mon enfant, et prépare-toi à bien graver dans ta mémoire ce que tu vas voir et entendre, car il faudra peut-être que tu te le rappelles longtemps!"... Mon pauvre grand-père. Il doutait si peu de la venue de Gérard qu'il voulait m'interdire par tous les moyens en son pouvoir, de faire moi-même acte de doute, murmura la jeune fille, comme malgré elle.

L'officier secoua vaguement la tête, n'osant pas avouer que son admiration pour le duc de Chanteraine faisait place peu à peu à une rancune sourde.

Pierre était prêt à la haïr maintenant, la mémoire de ce visionnaire qui avait cruellement subordonné tout l'avenir, tout le bonheur, toute la liberté de sa petite-fille vivante à la réalisation impossible du rêve le plus absurde, au retour miraculeux, à la résurrection de son petit-fils mort!... "Jamais lui sans toi, jamais toi sans lui!" Ces mots soulevaient dans le cœur du jeune homme une véritable révolte; il se tut pourtant, craignant de peiner mademoiselle de Chanteraine.

Et Claude reprit:

—Après m'avoir ainsi recommandé la plus grande attention, le plus grand sérieux, mon grand-père me conduisit, par l'escalier que nous venons de descendre, jusqu'à cette petite salle qui dépendait de son appartement particulier et où il avait coutume de serrer ses armes de chasse.

—Ici! murmura Pierre saisi.

—Ici-même, acquiesça la jeune fille.

Puis elle se leva, fit quelques pas et s'arrêta à gauche du mur de la fenêtre, devant l'un des panneaux de chêne sculpté que l'officier avait remarqués en entrant.

—La volonté du duc de Chanteraine a été accomplie, dit-elle... Je me souviens de tout, oh! oui, de tout ce que j'ai vu et entendu alors. D'abord, mon grand-père me montra sur la boiserie, ces deux scènes familiales, en me désignant plus spécialement celle-ci dont il me fit lire à haute voix la légende: "Tout âge a ses privilèges"; ensuite, il me demanda de lui, dire les mots qui étaient inscrits dans ma bague, ou plutôt dans la bague de Gérard, puisque c'était à Gérard que je devais la donner. "Espère et agis", répondis-je. Alors, quittant ma main, qu'il avait tenue jusque-là étroitement serrée, il s'approcha du mur, en me priant encore de suivre très scrupuleusement ses explications. Il me fit observer, en premier lieu, que les lettres contenues dans la devise de la bague se trouvaient toutes au moins une

fois dans les mots que je venais de lire au-dessous de la scène de gauche du panneau, "*Tout âge a ses privilèges*", puis il appuya successivement sur l'e d'âge, sur le premier s de ses, sur le p de privilèges, de nouveau sur l'e d'âge... et ainsi de suite, en ayant soin de ne jamais toucher deux lettres de la même espèce, jusqu'à ce qu'il eût indiqué toutes les lettres qui composent la devise: "*Espère et agis*". Il se trouva qu'il avait, de cette manière, pressé une fois le t, de tout, l'a d'âge, le p, le premier r et le premier i de privilèges, deux fois le premier s de ses et quatre fois l'e d'âge... Les caractères qu'il avait touchés s'étaient incrustés plus profondément dans leur encadrement de chêne; quand le dernier e d'âge eut été indiqué sur la légende, je remarquai tout à coup qu'une partie de la boiserie, celle qui portait la scène dont nous nous étions occupés, s'était reculée, en s'enfonçant dans le mur à gauche et laissait entrevoir, sur un espace limité par l'autre partie de la boiserie et large à peu près comme la main, une surface très lisse de métal... Aussitôt mon grand-père m'expliqua que, derrière le double panneau qui venait de s'écarter ainsi, se trouvait la porte d'une sorte de coffre-fort, dissimulé lui-même dans l'épaisseur du mur. C'était là qu'il avait secrètement déposé la fortune destinée par lui à Gérard et à moi... Mais, comme avec la curiosité d'une enfant fort indifférente d'ailleurs à la valeur du don, j'insistai pour que l'ouverture s'agrandît encore et me permit d'examiner à mon aise la mystérieuse cachette, un refus affectueux accueillit ma requête. "Chère petite, me fut-il répondu, je ne puis absolument pas te satisfaire... Il faudrait pour que la boiserie achevât de s'ouvrir, laissant la porte secrète complètement libre, que tu n'ignorasses pas la devise qui est gravée dans la bague que Gérard t'apportera un jour; il faudrait que tu fusses en mesure de répéter, à l'aide de cette devise et de la légende du côté droit du panneau: *Toute saison a ses plaisirs*, l'opération à laquelle nous venons de nous livrer sur le côté gauche, et qui n'a été possible que parce que tu connaissais les mots inscrits pour Gérard dans la bague qu'il recevra de ta main *Espère et agis*..." Alors, je ne pensai plus qu'à écouter docilement les indications précieuses que le duc de Chanteraine prit encore le soin de me donner et qui se rapportaient à ce coffre de fer entrevu à peine, que Gérard et moi, nous pourrions ouvrir un jour, grâce au secret qui m'était confié...

Claude se tut. Le colonel Fargeot avait deviné quelle expérience décisive elle voulait tenter; cependant, il attendait qu'elle s'exprimât plus clairement.

— Vous avez compris, monsieur, dit-elle enfin, la révélation que j'attends maintenant de cette muraille inerte. Si la bague qui est en votre possession est bien la bague que mon grand-père a remise, il y a plus de vingt ans, à la marquise de Chanteraine, si la devise qui y est écrite est bien le complément voulu de celle que nous connaissons par l'autre bague, les deux côtés du panneau s'ouvriront, nous livrant leur secret...

— Je comprends, approuva Pierre.

Lentement, d'une main qui tremblait, Claude renouvela l'opération mystérieuse dont sa mé-

moire avait gardé un souvenir si précis. Ses doigts se posèrent dans l'ordre indiqué et autant de fois qu'il était nécessaire, sur chacune des lettres de la légende, là où, dix ans auparavant, elle avait vu se poser les longs doigts pâles de l'aïeul; puis, quand le panneau de gauche se fut reculé, dans la muraille, laissant entrevoir, comme jadis, la surface polie de l'armoire de fer, elle concentra toute son attention sur le panneau de droite. Et, tandis que, d'une voix brisée, elle prononçait, pour ne pas s'égarer chaque lettre de la devise *Prie et espère*, le même travail recommença.

À la cinquième lettre, la pauvre enfant s'arrêta, suffoquée; Pierre crut qu'elle allait défaillir.

— Mon Dieu, comme vous êtes pâle! s'écria-t-il. Ces émotions sont trop fortes pour vous...

Il aurait voulu la rassurer, l'apaiser, la bercer de ces paroles tendres et douces qu'on dit aux enfants.

— C'est un moment d'angoisse terrible pour moi, et je me sens tout à coup très faible pour le supporter... fit mademoiselle de Chanteraine.

Cependant, par un grand effort de volonté, elle se dompta et poursuivit l'expérience tentée.

Bientôt, il ne lui resta plus que deux lettres à faire jouer... Mais le courage lui manqua; il lui semblait que ses mains devenaient molles.

— Par grâce, monsieur, balbutia-t-elle, remplacez-moi...

Très impressionné lui-même par cette scène étrange, Pierre Fargeot s'approcha à son tour de la boiserie, et, reprenant la devise à la dernière syllabe de *espère* où Claude l'avait laissée, pressa fortement l'r du mot *plaisir* et l'e du mot *toute* déjà bien enfoncés dans leur refuge de chêne.

Un craquement se fit entendre si strident, que le jeune homme sursauta. Alors—avec une sorte de tranquillité majestueuse—les deux parties du panneau roulèrent en sens inverse sur des gonds invisibles, laissant apparaître, peu à peu, une haute plaque de fer qu'une main habile avait entourée de fines ciselures.

IV

LA CLÉ D'OR

Devant le fait accompli, ni Pierre ni Claude ne trouvèrent de paroles... Mademoiselle de Chanteraine s'était laissée tomber sur la chaise que son nouvel ami lui avait tout à l'heure avancée; là, elle demeura quelques instants sans force, sans voix.

— J'ai voulu savoir, je sais! murmura-t-elle enfin en tordant machinalement, d'un mouvement très lent, ses mains jointes. Oui, je sais; cette bague que vous me confiez par hasard, comme vous l'eussiez confiée en des circonstances analogues à toute autre jeune fille, est l'anneau prédestiné que j'attendais de Gérard de Chanteraine, mon fiancé... Je sais!... Mais à quoi bon, puisque cette leur d'un instant ne fait paraître que plus épaisses et plus impénétrables les ténèbres dont je suis enveloppée?... A quoi bon? Et qu'est-ce que tout cela prouve?

Très affectueusement, avec un désir de l'arracher à ce grand découragement, Pierre insinua:

— Que Gérard de Chanteraine a été sauvé peut-être?... car s'il avait péri avec ses malheureux parents, comment la bague eût-elle pu se trouver intacte dans les mains de l'homme qui l'a vendue à mon père?

Claude ne parut pas entendre. Elle se leva et fixa un moment, avec des yeux vagues qui ne semblaient pas voir, la porte de fer si hermétiquement close, si étroitement enchâssée dans le mur.

— Le duc de Chanteraine m'a souvent montré le dessin de cette porte, qu'il avait fait exécuter à l'étranger comme la boiserie qui la recouvrait, comme les différentes pièces du mécanisme ingénieux que nous venons de faire jouer... Elle s'ouvre au moyen de deux clés, une clé d'or que je possède, une clé d'argent que Gérard devait me donner... Voyez, c'est là qu'est dissimulée la première serrure.

Et, en effet, comme si, par miracle, le métal s'était amolli parmi les caprices gracieux d'une arabesque, la petite clé d'or que Claude tenait à la main pénétra dans une invisible serrure; aussitôt, sur un mouvement de la jeune fille, le lourd rectangle de fer trembla et, par le haut, se détacha quelque peu de son alvéole.

— Cette plaque, reprit mademoiselle de Chanteraine, doit se renverser comme un pont-levis, et mettre à découvert les coffres qui renferment la fortune amassée par mon grand-père... mais ces richesses seront respectées et ne verront le jour que lorsqu'un duc de Chanteraine aura reparu dans ce château, apportant la clé d'argent...

Claude avait parlé tristement, de la même voix lente, à peine modulée. Elle se tut encore, puis, brusquement, elle se tourna vers Pierre... Ses yeux agrandis, soudain, exprimaient une supplication ardente, passionnée.

— Il ne reviendra pas, n'est-ce pas? s'écria-t-elle... Vous ne croyez pas qu'il puisse revenir?

Ces mots d'angoisse avaient jailli malgré elle du plus intime de son être.

Maintenant, elle le redoutait ce retour jadis tant souhaité!

Une joie folle, presque douloureuse en son intensité, étreignit le cœur de Pierre.

— Non, je ne crois pas qu'il revienne, je ne crois pas, fit-il très bas.

En proie à une émotion fiévreuse contre laquelle sa volonté luttait en vain, mademoiselle de Chanteraine ne semblait se soutenir qu'à peine.

— Oh! je ne sais pourquoi, dit-elle avec une sorte de confusion en passant sur son front sa petite main pâle, je ne sais pourquoi, j'ai peur... j'ai peur... Que serait-il cet homme que je ne connais pas et qui viendrait me chercher en maître?... et puis... si... si quelqu'un venait... qui ne fût pas lui, si... Que croire? Mon Dieu, je me sens devenir folle quand je pense à toutes ces choses mystérieuses... incompréhensibles pour moi.

Elle chancela, ses yeux se fermèrent.

D'un mouvement instinctif, Pierre l'entoura de ses bras, la retint contre lui.

— Mais il ne viendra pas, répéta-t-il doucement, il ne viendra pas... essayez d'échapper à ces imaginations morbides, à tout ce surnaturel qui vous effraye, qui vous fait mal.

Et un grand désir le prit d'ajouter à ces mots, d'autres mots: "Oubliez ce fantôme de vos rêves...

... et laissez-moi être le guide, le protecteur dont votre faiblesse a besoin dans la vie, dans la vraie vie."

Oh! que de choses il eût voulu dire à la bien-aimée, tandis qu'il la tenait ainsi, lasse et comme plus frêle, tout près de son cœur! "Mon origine est très humble, mais, en ce monde nouveau que vous ignorez encore l'avenir, un avenir de gloire, peut-être, est à moi... Pour vous mériter, je saurais devenir illustre; je risquerais cent fois ma vie, je prendrais des villes, je gagnerais des batailles... parti de rien, je saurais atteindre à tout! Et votre famille aurait en moi un soutien... sans... Qu'est-ce donc de nos jours qu'un titre, une particule? N'avons-nous pas aussi, nous, les hommes d'aujourd'hui et de demain, notre noblesse, née comme l'autre se flattait de l'être, du courage personnel, de la gloire militaire, des services rendus au pays?... Vous me connaissez à peine... mais, dès la première minute, je vous ai aimée, je vous ai appartenu... et vous, vous m'aimeriez un peu aussi, je le sens, si vous vous abandonniez à votre cœur... Car il y a des unions écrites à l'avance et des êtres qu'un seul regard lie... Si quelque chose, un sentiment nouveau ne s'était pas révélé à votre âme, pourquoi auriez-vous peur de l'idéal fiancé que votre rêve appelait hier encore?... Ne permettez pas qu'un préjugé nous sépare!... Vous êtes libre... un serment arraché à votre ignorance d'enfant ne saurait engager votre vie de femme... décidez-vous librement!... Et nous laisserons dormir d'un éternel sommeil le trésor des ducs de Chanteraine... Le trésor pour moi, c'est vous!

Puet-être même le colonel Fargeot les eût-il dites ces paroles folles; mais, presque aussitôt, les yeux de Claude se ouvrirent surpris, craintifs... D'un mouvement fatigué, avec un petit geste très simple, qui remerciait et protestait un peu prématurément d'un retour de force ou de courage, la jeune fille se redressa, repoussant doucement l'appui auquel, presque inconsciemment, elle s'était abandonnée quelques secondes.

Alors une sorte de réveil se fit aussi en Pierre; à ce moment même, par une association d'idées assez confuse, il se rappela le délire du maître d'école; il se rappela qu'il y avait une faute, un crime peut-être dans la vie de ce père bien aimé.

Si Antonin Fargeot s'était rendu coupable, en dehors de tout entraînement politique, d'une action mauvaise, déshonorante, comment dire à Claude: "Je porte un nom sans tache"?

Si Antonin Fargeot avait participé aux horreurs de 93, s'il avait fait couler le sang de ceux que les Chanteraine appelaient leurs amis, leurs frères, comment dire à Claude: "C'est un préjugé qui nous sépare"?

Tout à coup, le jeune homme eut besoin de se rappeler que la petite bague d'or avait disparu pour les Chanteraine, depuis vingt-deux ans, onze ans avant la Révolution française, afin d'échapper à l'affreuse tentation d'en faire le hideux trophée d'un massacre...

Hélas! ce nouveau doute chassé, qui prouvait en somme à Pierre qu'aucun autre rapprochement sinistre ne devait être fait entre l'histoire mystérieuse de ce bijou qui avait appartenu aux Chanteraine et la faute inavouée d'Antonin Fargeot... Quel nom, quel nom révélateur l'agonie

du maître d'école avait-elle vainement cherché?... Celui d'une victime peut-être...

L'espace d'une seconde, cette idée atroce s'empara si complètement du jeune homme que tout son sang lui afflua au cœur...

Mais, il se ressaisit et la douce figure, d'Antonin Fargeot reparut, dans son souvenir, purifiée de tout soupçon... Antonin Fargeot n'avait jamais cessé d'être le meilleur, le plus droit, le plus noble des hommes... Il n'avait pu connaître la torture du remords que par la fièvre et le délire qui avaient troublé, abusé son cerveau...

Cependant un charme était rompu, et le fils du maître d'école se raillait maintenant de ses prétentions absurdes: mademoiselle de Chanteraine épouser le colonel Fargeot!!! Quelle folie!

Les yeux vagues, les lèvres très pâles, Claude semblait sortir d'un rêve.

Emu de la voir si éprouvée, souffrant de se sentir si impuissant à la consoler, à la soutenir, Pierre la regarda avec une pitié profonde.

—Etes-vous mieux, un peu plus forte? demanda-t-il.

—Je suis mieux, oui... c'est passé... Je suis encore un peu étourdie, voilà tout.

Elle se tut un instant, puis son regard qui se levait rencontra les yeux anxieux de Pierre et, soudain, un violente rougeur colora ses joues blêmes...

—Mon Dieu, fit-elle, que dois-je penser de cette bague... que puis-je croire?... je ne sais plus... il me semble que j'ai vécu des années en une seule nuit... depuis cette minute où, à peine éveillée d'un rêve qui m'avait fait entrevoir un avenir heureux, tout proche... j'ai cru...

Elle hésita, puis regardant Pierre avec je ne sais quoi d'étrange, de presque hagard dans les yeux, elle acheva, comme effrayée de ce qu'elle disait:

—J'ai cru voir en vous Gérard de Chanteraine... Oui, j'ai cru le voir... au point de vous accueillir par des paroles... qui vous ont paru bien singulières, sans doute... Et cependant, vous ne m'aviez pas encore donné cette bague... cette bague qui semble s'être échappée de la tombe! Dites-moi... que faut-il que je croie?... Etes-vous sûr que?

Elle s'arrêta brusquement.

Pierre souriait avec une grande tristesse.

—Je m'appelle Pierre Fargeot, fit-il, je suis le fils d'un maître d'école de village et d'une ouvrière... Non, ce n'est pas à Pierre Fargeot qu'il appartenait de vous réveiller de ce rêve heureux... Pardonnez-lui d'avoir pris un instant la place d'un autre!

Mademoiselle de Chanteraine secoua la tête, sans savoir que dire, craignant vaguement de dire trop ou trop peu.

Il y eut un silence très long, très lourd...

—Il faut que je parte, murmura Pierre.

Lentement, sans se parler, ils refirent, à travers le château, le chemin sur lequel, peu de temps auparavant, ils s'étaient sentis entraînés par une impatience fiévreuse.

Ainsi, ils se retrouvèrent devant le portrait du vieux duc de Chanteraine.

—Voici votre bague, dit Claude, tendant au jeune homme le petit cercle ouvragé. Je me de-

mande, hélas! si, comme talisman, elle méritait d'être gardée avec tant de soin!

—Mais, s'écria Pierre, elle vous appartient...

—Elle n'eût pu m'appartenir, repartit gravement mademoiselle de Chanteraine, que si je l'avais reçue de Gérard, mon fiancé... reprenez-la.

Sans répliquer, Pierre obéit et prit la bague.

Alors, les beaux yeux bleus de la princesse au bois dormant se levèrent une fois encore sur le colonel Fargeot, l'enveloppant d'un regard de bonté très douce:

—Adieu, monsieur, fit la jeune fille, je vous souhaite bonheur et gloire... Nous ne nous sommes connus que pendant un temps bien court... Il me semble, pourtant, que les quelques heures qui nous ont rapprochés ont fait de nous des amis... Il est doux de se trouver en contact avec une âme droite, une conscience fière... et vous m'avez prouvé qu'il y en a dans tous les partis... Nous ne nous reverrons jamais, sans doute... mais j'aimerai, je le sais, à me rappeler notre rencontre... et je serai contente que vous ne l'oubliez pas.

Une émotion poignante blémait Pierre Fargeot.

—Je ne l'oublierai jamais... balbutia-t-il. Jamais... Adieu, mademoiselle... je vous souhaite à mon tour...

Il se tut, ne pouvant achever.

—Merci colonel Fargeot, et que Dieu vous garde, reprit Claude, essayant d'affermir sa voix qui s'altérait.

Pierre hésita un très court instant, puis, d'un mouvement presque brusque, il saisit la main qui pendait, inconsciente, sur la jolie robe à bouquets roses; longuement, follement, comme s'il ne pouvait s'en détacher, il y pressa ses lèvres. Et il s'enfuit.

Sans se retourner une seule fois pour regarder en arrière, sans ralentir sa marche pour reprendre haleine, il traversa les ruines de Chanteraine, il descendit la pente abrupte, il suivit jusqu'à la grande route le chemin qui ceinturait la colline.

Là, il s'arrêta et passa sa main sur son front, sur ses yeux... Une phrase de Claude lui revenait obsédante:

"J'ai cru voir en vous Gérard de Chanteraine..."

Un instant, irrésistiblement attirés, ses regards s'absorbèrent sur la petite bague étrange; mais, bientôt, il secoua la tête, comme pour chasser une idée importune ou folle.

—Quelles chimères cette pauvre enfant m'a mises dans l'esprit! murmura-t-il. Oh! tante Manon, tante Manon, qu'allez-vous me dire?

V

TANTE MANON

Lorsque Pierre—avec des ménagements infinis—eut appris à la tante Manon la mort d'Antonin Fargeot, la pauvre femme pleura beaucoup. Et, profondément ému devant cette douleur de toute vieille qui ressemblait un peu, dans ses manifestations extérieures, à une douleur enfantine, l'officier berça de paroles tendres et de caresses celles qui, bien des années auparavant, avait ainsi apaisé ses pleurs de tout petit... Puis, encore endolorie du coup qu'elle avait reçu, la tante Manon

regarda son Pierre, l'admira, le questionna, l'entoura d'attentions et de soins ingénus... On eût dit qu'elle cherchait à oublier le triste présent pour se croire revenue au temps où elle contait si bien l'histoire de la Belle au bois.

Ni la petite maison de Roy-lès-Moret ni la tante Manon elle-même n'avaient beaucoup changé depuis ces temps d'avant le déluge! Les murs de la maison avaient encore un peu noirci, les cheveux de tante Manon avaient encore un peu blanchi... mais le vieux logis et la vieille femme avaient gardé leur air de bonté naïve... Il y a des maisons qui sont bonnes et naïves, on le devine tout de suite, en entrant, à je ne sais quoi dans la disposition des meubles de l'âtre qui accueillent, dans l'arrangement des belles images et des poteries colorées des murs qui sourient.

Près de la tante Manon, entre les murs vénérables de la maison de Roy-lès-Moret, Pierre Fargeot crut un moment, lui aussi, qu'il était retourné de bien des années en arrière. Mille souvenirs l'appelaient, de tous les points de la salle où tante Manon lui servait dans une assiette, dont il reconnaissait les enluminures ardentes, une de ces soupes épaisses et odorantes qu'elle s'entendait à faire mieux que personne, et il n'imposait pas silence à ces revenants du passé. Il aurait voulu se réfugier au milieu d'eux, comme en un asile où rien du présent n'eût pu l'atteindre.

Maintenant qu'il touchait au but, son impatience de savoir avait fait place à une appréhension de ce qu'il pourrait apprendre et il n'osait pas interroger.

Qu'allait-elle dire, la pauvre vieille Manon? Se rappelait-elle encore les choses d'autrefois? Sous le poids des années, le fragile secret ne s'était-il pas brisé, au delà de ce front osseux sur lequel la peau parcheminée paraissait trop mince et trop tendue?

Pierre avait résolu qu'il ne parlerait pas du mystère avant le lendemain. Il lui semblait à la fois qu'il pouvait s'accorder cette trêve et qu'il la devait à la tante Manon.

Quand vint le soir, tous deux s'assirent, sans que le sujet terrible eût été abordé, dans le jardin planté de fleurs et de légumes qui entourait la maison de Manon Fargeot.

Le ciel s'était doré très doucement, après la journée chaude... des insectes passaient presque silencieux dans l'atmosphère calme; des parfums de fleurs très humbles, des arômes de fraises mûres montaient des plates-bandes; des voix de paysans qu'accompagnait un son continu de clochettes chantaient au loin; c'était l'heure de la rentrée des troupeaux, une heure ineffablement calme, une de ces heures où il semble que rien de violent ne puisse s'être passé sur la terre...

La douceur en était telle que Fargeot eût craint de rompre le charme en prononçant une parole, quelle qu'elle fût... Il lui paraissait bien vraiment, en cet instant, que toute sa vie s'était écoulée là, que tout événement qui n'eût pas tenu entre les quatre haies vives de ce pauvre courtil ne pouvait provenir que d'un monde irréel de fantaisie et de rêve.

Cependant, même à cette heure d'oubli volontaire, l'image d'une jeune fille vêtue de clair se dessinait légère, presque aérienne, dans le petit jardin de tante Manon.

Pierre savait que, maintenant, cette image l'accompagnerait toujours et qu'elle s'encadrerait souvent ainsi, pure et mélancolique, dans l'or pâle des soirs.

Il ne voulait pas donner de nom précis à l'apparition délicieuse... Elle s'appelait pour lui la bien-aimée et sa présence n'était subordonnée ni aux lois du temps ni à celles de l'espace... Il s'absorbait dans la contemplation sereine de l'être, invisible pour d'autres, qui était là, tout proche pour lui, et les mots d'adoration que ses lèvres ne prononceraient jamais chantaient, entendus de lui seul, dans son cœur et parmi les choses...

Mais soudain, comme si la ravissante paix du crépuscule eût, par quelque rapprochement confus, suggéré à ses quatre-vingts ans une demande anxieuse, Manon Fargeot parla:

— Oh! dis-moi, mon enfant, fit-elle, sa mort a-t-elle été douce? Pendant les dernières heures— celles que tu as passées auprès de lui— a-t-il retrouvé toute sa connaissance? T'a-t-il dit adieu avec sa vraie tête et son vrai cœur?

C'était l'éternel problème, et la tante Manon qui prononçait à son tour les paroles d'angoisse ne savait pas que, si quelqu'un pouvait encore y répondre en ce monde, c'était elle, elle la pauvre vieille, elle traduisant de sa petite voix cassée, les réminiscences, peut-être bien vagues, de sa mémoire peut-être endormie...

Mais Pierre sentit que le moment décisif était venu et, devant le beau ciel doré qui, lentement s'obscurcissait, il évoqua, pour la tante Manon, les souvenirs de la dernière nuit, des dernières heures qu'il avait vécues auprès de son père mourant.

Cependant, comme il voulait à tout prix connaître la vérité, il ne parla d'abord qu'en termes vagues du délire où, par moments, la raison de son père avait paru sombrer et il se garda de laisser voir qu'il n'avait lui-même pas su où pas osé faire part de la fièvre, au milieu de tant de propos étranges recueillis par lui, au lit de mort d'Antonin. Et lorsqu'il aborda enfin la question de laquelle toute sa vie lui semblait maintenant dépendre, ce fut avec fermeté, sans avouer son incertitude, ce fut comme s'il ne s'agissait pour lui que d'obéir docilement à une volonté exprimée par son père, ce fut comme s'il avait lui-même pu accepter, sans le moindre doute sur la lucidité du cerveau qui les avait conçues, les paroles dont il devait transmettre, à sa tante, le sens précis.

— Tante Manon, fit-il doucement, je m'étais promis de ne point vous tourmenter aujourd'hui de ces choses, mais j'en ai l'esprit obsédé et voilà qu'en m'interrogeant sur les derniers moments de mon père, vous me rendez irrésistible la tentation de vous interroger à mon tour... Le suprême effort de celui que nous pleurons fut pour me recommander d'aller à vous... Il avait peine à rassembler ses souvenirs; tout courage, toute force surtout lui manquait pour me mettre au fait de... je ne sais... d'un mystère, d'un secret qu'il voulait que je connusse... d'un secret dont il me parlait avec angoisse et qui semblait troubler douloureusement son cœur... presque sa conscience. Ce secret, il paraît que vous le savez, tante Manon, et mon père, qui n'a pu me le dire, dé-

sûre que je l'apprenne de vous... Je suis venu vous le demander.

Tante Manon avait pâli. Lentement elle secoua la tête...

—A quoi bon?... à quoi bon?... murmura-t-elle.

—Ah! je vous en supplie, implora l'officier... L'heure est solennelle pour vous comme pour moi. C'est au nom de mon père... de votre neveu, que vous aimiez, qui vous aimait, que je vous prie de ne me rien cacher?

—A quoi bon?... répéta la vieille femme. Je sais si peu!... Et le peu que je sais... te fera souffrir... A quoi bon?...

—Tante Manon, continua l'officier, la volonté des mourants doit être respectée... Qui ménagerez-vous? Moi, grand Dieu! Ne voyez-vous pas que toute certitude me serait moins horrible que cette anxiété, que ce doute?... Ah! je vous en prie, je vous en conjure... Ce secret?

—Ce secret... hélas! mon pauvre petit, c'est celui de ta naissance...

Ces mots n'étaient pas prononcés que, déjà, Pierre avait saisi convulsivement les mains de la pauvre vieille.

—Le secret de ma naissance... je ne suis donc pas...

—Tu n'es pas le fils d'Antonin Fargeot, tu n'es pas le fils de Remiette Aublet, sa femme, non, mon enfant, non... soupira Manon.

Pierre était livide.

—Mais le nom de mon père... le nom de mon vrai père... vous le savez?

Les mains de la bonne femme tremblèrent plus fort.

—Oh! mon Dieu, ce nom, fit-elle... Ne te l'a-t-il pas dit?... Ne te l'a-t-il pas dit à l'instant suprême... comme un nom quelconque, tu comprends, sans dire autre chose... Rappelle-toi bien?

—Vous l'avez oublié! clama Pierre.

La vieille hocha la tête.

—Je ne l'ai jamais su...

—Ah!! je comprends, je comprends... c'était ce nom-là qu'il cherchait dans son délire, oui... et qu'il n'a pu retrouver... Tante Manon, s'écria le jeune homme avec désespoir, tante Manon, parlez-moi... Vous ne savez pas le nom de mon père, mais vous savez... vous savez...

—Je ne sais presque rien, mon pauvre enfant... reprit Manon. Ton père—je veux dire Antonin Fargeot, hélas!—m'avait remis, il y a longtemps, une lettre cachetée où tout était écrit... et que je devais te donner, un jour, après sa mort! Cette précaution m'avait fait sourire... Comment aurai-je alors supposé qu'Antonin, si jeune encore, mourrait avant moi?... Puis tu partis pour l'armée, tu devins officier... capitaine... que sais-je?... La dernière fois que je vis mon neveu, il me redemanda la lettre et la brûla sous mes yeux... A quoi bon troubler cet enfant, en lui disant la vérité, m'expliqua-t-il, il a fait du nom de Fargeot, un beau nom de soldat... à quoi bon lui en révéler un autre?

—Et rien... rien ne vous a jamais laissé soupçonner, quel pouvait être cet autre nom?

—Rien, je te le jure, sur la mémoire chérie de ma mère, mon pauvre enfant!...

VI

LE NOM

—Longtemps, j'ai cru moi-même que tu étais le fils d'Antonin, reprit Manon Fargeot au bout d'un moment. J'avais vu grandir mon neveu sous les yeux de mon cher frère, de ma digne belle-sœur, morts trop tôt, eux aussi... je l'aimais tendrement, il me rendait mon affection, je le sais... mais les voyages sont difficiles aux pauvres gens! Aussi y avait-il plusieurs années que je n'avais reçu la visite d'Antonin, lorsqu'il vint m'annoncer son mariage avec une ouvrière de Paris, une brave fille nommée Remiette Aublet. C'était en 1775. A cette époque, il passa quelques jours avec moi, et, en une heure d'abandon, comme nous nous entretenions de ses parents, de nos souvenirs communs, il me conta les peines de sa vie.

—Pauvre père! fit l'officier, repris, dominé par le passé. Souvent il m'a parlé des travaux, des espoirs de sa jeunesse. Il avait rêvé la gloire, lui aussi! Que lui a-t-il manqué pour atteindre au succès? peut-être, un peu plus d'énergie, un peu plus de confiance en lui-même...

—Un peu plus de bonheur surtout! acheva la tante Manon. Plus tard, je pourrai te redire en ses moindres détails, telle enfin qu'elle me fut dite à moi, la triste histoire de ce cœur tendre et bon... Avant son mariage, Antonin Fargeot s'était pris à aimer une belle demoiselle dont tout le séparait, naissance et fortune. Un jour même, il avait poussé la folie jusqu'à avouer son amour à celle qui en était l'objet et son aveu bien humble, son aveu désespéré, avait été surpris... Alors, pour se venger de ce qu'il considérait comme un outrage, le père de la jeune personne avait eu une pensée odieuse; il avait appelé ses laquais et fait jeter à la porte, insulter grossièrement par eux, sous les yeux de sa fille, le pauvre maître de latin qui...

Un cri d'horreur exaspérée interrompit la phrase...

—Oh! le malheureux, le malheureux!!

Une flamme sombre brillait dans les yeux de Fargeot; ses poings se crispèrent...

—Oh! oui, bien malheureux, affirma la bonne femme. La pensée de conquérir,—à défaut de l'amour, hélas!—l'estime, l'admiration de cette jeune fille, l'avait seule soutenu dans ses efforts vers le succès... C'était un homme faible et mal taillé pour la lutte qu'Antonin Fargeot! Chassé de la maison où se renouvelait presque chaque jour son courage, il ne se sentit plus la force nécessaire pour continuer l'œuvre qu'il avait entreprise; il renonça à ses travaux, ne demandant plus qu'à gagner, par des leçons, sa misérable vie. Il croyait bien aussi avoir renoncé au mariage, mais il avait soif d'aimer, de se dévouer plutôt. Un hasard le rapprocha de Remiette Aublet; elle était honnête, pauvre et seule comme lui... il l'épousa. Ce mariage eut lieu peu de temps après le séjour que mon neveu avait fait à Roy-lès-Moret; l'année suivante, une lettre presque joyeuse m'annonça la naissance d'un fils... Cependant il ne m'avait pas encore été permis de connaître cet enfant, lorsqu'un jour de l'année 1778 Antonin Fargeot t'apporta à moi. Remiette était morte, quelques mois auparavant. Le pauvre veuf me

confessa que la tâche d'élever un enfant, qui n'avait pas deux ans de vie, lui paraissait bien lourde et il me pria de te garder auprès de moi. C'est ainsi que tu me fus confié.

—Mais cet enfant, le fils d'Antonin Fargeot? fit Pierre, sortant pour poser cette question de l'accablement dans lequel il était tombé.

—Cet enfant venait de mourir, soigné, veillé par son père jusqu'à la dernière seconde. Je sus tout cela plus tard. Mais, à ce moment précis, mon neveu ne me dit absolument rien qui pût me faire pressentir la vérité et, ensuite, un assez long temps se passa de nouveau sans que je le revisse. Tu étais déjà un beau petit garçon, bien fort, bien robuste et tu marchais sur tes dix ans, lorsque Antonin vint pour te reprendre. Alors, après m'avoir fait jurer sur le crucifix de ne jamais révéler à personne les choses qu'il allait me dire, il m'avoua que, depuis longtemps, son fils n'était plus et il me parla de toi, l'enfant étranger, qu'il chérissait... La confession qu'il me fit—car ce fut bien une confession—se trouvait consignée dans la lettre que j'avais pour toi et qui contenait aussi, je crois, avec le nom de ton père et ton propre nom, des détails importants sur ta famille. Cette lettre, Antonin, tu le sais, me l'a redemandée, ayant résolu de te laisser ignorer toujours la vérité... Il est probable qu'à l'heure de la mort, le pauvre malheureux ne s'est plus senti le droit d'emporter dans la tombe le secret que j'étais seule à connaître et que j'avais juré de ne dire jamais.

—Puisqu'il en est ainsi... dites-moi ce que vous savez, tout ce que vous savez, tante Manon, supplia Pierre.

—Que je vous dise tout ce que je sais?—fit Manon Fargeot se servant pour la première fois en parlant à Pierre, de ce prénom cérémonieux, comme si pour la première fois, elle s'avisait de l'abîme que le secret dont elle avait dit la moitié creusait entre son pauvre cœur maternel et l'enfant qu'elle avait élevé.—Hélas! que signifie ce que je peux savoir, puisque je ne sais rien qui vous permette de retrouver votre famille, puisque j'ignore la seule chose qui importe à cette heure, le nom de vos parents... Et peut-être allez-vous haïr la mémoire d'Antonin Fargeot, qui vous a bien aimé, oh! bien aimé, je vous assure, et peut-être allez-vous me haïr moi-même, comme la complice de ce faux père, moi qui, connaissant une partie de la vérité, ai tenu mon serment de ne la divulguer à personne...

Le visage de Manon Fargeot exprimait à la fois un chagrin si poignant et une tendresse si vraie, que Pierre, ému, oublia sa propre anxiété et la douloureuse impatience que lui causaient les réticences de la pauvre femme pour ne penser qu'à cette angoisse d'un cœur qui lui avait été, qui lui était encore absolument fidèle et dévoué.

D'un mouvement très doux, il prit les mains de tante Manon et, l'attirant à lui, comme tout à l'heure, lorsqu'il voulait la consoler:

—Vous avez raison, dit-il, peut-être haïrai-je dans un instant la mémoire de... cet homme que je pleurais il y a quelques minutes encore et dont la vie m'apparaît maintenant comme une effrayante énigme... mais vous, vous!

—Moi? bégaya la vieille tante.

—Ecoutez-moi bien, tante Manon, reprit le jeune homme en croisant de son regard loyal le regard timide, incertain des pauvres vieux yeux qui se remplissaient de larmes, vous, vous ne pouvez pas être responsable d'une action que vous n'avez pas même connue avant qu'elle fût commise... On vous a confié un enfant et, n'obéissant qu'à votre cœur, vous lui avez servi de mère, vous l'avez bercé, veillé, chéri... Je serais un ingrat si je ne m'en souvenais pas! Quoi que vous ayez à me dire, je vous aime... vous êtes, vous serez toujours pour moi, tante Manon!

Manon sanglotait.

—Ah! mon grand, mon beau soldat... mon cher petit enfant, que tu es donc le meilleur des hommes! fit-elle.

Pierre la laissa s'apaiser, puis doucement:

—Tante Manon, répéta-t-il, dites-moi ce que vous savez d'Antonin Fargeot, dites-moi comment l'enfant que j'étais en vint à se trouver au pouvoir de cet homme... dites-moi vite... Peut-être votre récit me fournira-t-il, à défaut d'une solution définitive, quelque indice précieux!

—Je vais te satisfaire de mon mieux, mon enfant, soupira la bonne femme en s'essuyant les yeux; mais, crois-moi, ce récit ne peut te fournir aucun renseignement positif sur ton passé... pas plus d'ailleurs que...

Un souvenir lui revenait tout à coup; tant par scrupule de conscience que pour gagner du temps avant l'aveu suprême, elle ajouta:

—pas plus, d'ailleurs, que le coffret qu'Antonin Fargeot me confia jadis... et que je possède encore aujourd'hui.

—Un coffret! mais que contient-il?

—Presque rien! de menus bijoux... rien qui porte un nom, un chiffre ou des armes... car ton père portait un titre, sous l'ancien régime, je le sais...

—Oh! vous me rendez fou! gémit le pauvre Pierre. Ce coffret, montrez-le-moi... par pitié!

La tante Manon se leva aussitôt et entra dans la maison, où le jeune homme la suivit. Là, elle tira d'un antique armoire à cachettes un petit coffre d'émail champlévé... et Pierre, éperdu, crut voir celui que, quelques jours auparavant, mademoiselle de Chanteraine avait ouvert sous ses yeux.

—Regarde, fit la vieille sans remarquer que l'officier terrassé par l'émotion ne l'interrogeait plus, ces objets t'appartiennent. Quand Antonin Fargeot te prit pour son fils, tu portais au cou cette chaîne d'or avec cette jolie médaille de Saint-Michel... Il y avait aussi une bague, une petite bague de femme, mais Antonin ne me l'a pas donnée, c'était comme un talisman qu'il gardait... Et puis, regarde encore... voici autre chose, une clé d'argent toute ciselée... Ah! pourquoi, pourquoi ton nom n'est-il pas écrit sur ces bijoux, mon pauvre enfant?

...Mais le nom que les lèvres du maître d'école n'avaient pu proférer dans les affres de l'agonie, le nom que Manon l'argeot cherchait en vain, le nom mystérieux flamboyait déjà sur le coffret à reliques, sur la chaîne d'or, sur la clé d'argent, aux yeux extasiés de l'homme qui aimait Claude de Chanteraine.

TROISIEME PARTIE

I

LE RÊVE DE CLAUDE

Tandis que mademoiselle Charlotte de Chanteraine et son cousin, le chevalier, absorbés dans une partie de tric-trac, oubliaient les destinées de la monarchie française, tandis que M. Fridolin relisait Plutarque sans chercher à se rappeler combien de fois il l'avait déjà lu et que mademoiselle de Plouvarais laissait errer sur le vieux clavier ses petites mains étioilées, Claude s'était assise, une broderie à la main, dans le boudoir imprégné d'iris où la lueur rosée des lampes discrètes caressait si doucement la grâce mignarde des bibelots et la pâleur fanée des soies.

Mais l'ouvrage avait roulé bientôt le long de la jupe à bouquets, jusqu'au coussin où s'appuyaient, un peu nerveux, deux pieds très petits chaussés de souliers clairs à très hauts talons ; et, comme le jour où le colonel Fargeot avait pénétré dans le château qu'il croyait désert, la jeune fille, abandonnant toute occupation précise, s'était alanguie en une pose plus paresseuse.

Elle ne dormait pas ; que ce fût la nuit ou le jour, elle dormait en vérité très peu ou très mal depuis quelque temps, et, cependant, il lui semblait que le sommeil, ce grand enchanteur, eût seul pu lui apporter la paix, sinon la joie... Elle se sentait triste, désemparée. Elle se demandait comment, jusqu'à présent, elle avait pu vivre de cette vie morne, de cette vie sans soleil, sombre aux yeux, froide au coeur.

Un jour, elle s'était prise à dire à mademoiselle Charlotte :

— Pourquoi nous obstinons-nous à rester dans cette tombe ? Nous n'avons rien à craindre d'un gouvernement dont nous n'approuvons certes ni la forme ni l'esprit, mais que nous savons respectueux de la liberté de chacun.

— Mon Dieu, avait ajouté le chevalier de Plouvarais venant timidement à la rescousse, il est certain que ce M. Bonaparte, pour n'être qu'un rustre et un usurpateur, avait-elle répondu verbalement, il n'a qu'à mettre ses pouvoirs au service de Monseigneur le comte de Provence, et à lui rendre le trône qu'occupèrent Louis IX, le Roi Saint, et Louis XVI, le Roi Martyr... A ce prix, je consentirais à lui pardonner le passé !

— Alors, je crains, ma cousine, avait osé riposter M. de Plouvarais, que Bonaparte — qui n'est en aucune façon *mon* Bonaparte, dis-je, ne juge que ce soit payer un peu cher votre pardon !

— S'il en est ainsi, qu'il s'en passe !

— Il s'en passera, ma tante, soyez tranquille, avait conclu Claude avec un peu d'impatience. Mais notre entêtement me semble aussi inutile qu'exagéré et je me demande vraiment ce que nous faisons ici !

A ces mots, mademoiselle Charlotte ne s'était pas bornée à lever les yeux et les bras au plafond, elle avait littéralement bondi hors de son fauteuil en poussant un cri d'horreur.

— Ce que nous faisons ici !!! Oubliez-vous, ma chère, que nous attendons le Roi ! avait-elle répliqué avec indignation. J'avoue, quant à moi, que cette noble oisiveté de l'attente fidèle suffit à

occuper mon coeur et mon esprit... Je serais fâchée qu'il en fût autrement pour la fille de votre père !

Et elle avait ajouté, lorsque, sans répondre, Claude était sortie :

— Je ne reconnais plus ma nièce ! Quelle légèreté, mon Dieu !

— Que voulez-vous, ma cousine, avait soupiré M. de Plouvarais qui était décidément en ses jours de hardiesse, elle a vingt ans... et voilà déjà pas mal d'années qu'elle "attend le roi..." C'est une occupation qui peut paraître monotone à cet âge !

Cependant, il est vrai de dire que Claude ne se reconnaissait plus elle-même. Ah ! certes, elle l'avait savourée, cette "noble oisiveté de l'attente fidèle" qui suffisait au coeur et à l'esprit de mademoiselle Charlotte !

Mais qu'eût pensé mademoiselle Charlotte elle-même, si, par impossible, elle avait acquis la certitude que le roi ne reviendrait pas ou que — en admettant qu'il revînt un roi — ce roi ne pourrait plus être celui qu'elle avait jusqu'à présent attendu ? Mademoiselle Charlotte, en telle occurrence, n'eût assurément plus trouvé à attendre, aucune joie. Et tout à coup, la vie lui eût semblé très vide et très inutile...

Rien ne remplit plus complètement la vie la plus vide, n'éclaire plus lumineusement la vie la plus sombre, n'adoucit plus délicieusement la vie la plus rude qu'un espoir bien cher qu'on porte en soi, dans son coeur, à toute minute, comparable à ces essences précieuses d'Orient dont quelques gouttes, soigneusement enfermées dans le chaton d'une bague, suffisent à parfumer les moindres choses qu'on touche...

Ce talisman, Claude l'avait possédé, mais elle venait de le perdre. Elle ne comptait plus sur le retour miraculeux de Gérard de Chanteraine. Et d'ailleurs, eût-elle cru revoir un jour le fiancé tant attendu, qu'elle ne s'en fût sentie que plus triste et plus découragée encore.

Ce n'était pas cependant que son imagination eût définitivement rompu avec le monde enchanté des choses que les gens très sensés jugent impossibles ; à de certaines heures, il lui arrivait encore de découvrir dans ce monde bien heureux, des routes charmantes, jusque-là ignorées... mais elle ne se sentait plus la force d'y marcher sans appui et quand, tout récemment, lasse, lasse de se contraindre, elle s'était décidée à raconter tout haut l'histoire merveilleuse qui lui exaltait l'esprit et reposait après tout sur une donnée bien réelle, elle n'avait éveillé dans son entourage qu'une surprise paresseuse et presque incrédule.

Mademoiselle Charlotte avait pour principe de ne point se fatiguer la tête à chercher le pourquoi de ce qu'elle jugeait incompréhensible.

— Il y a parmi les choses de la vie comme parmi les choses de la religion, déclarait-elle, des mystères qui nous sont présentés pour que nous nous habituions, non seulement à ne pas les comprendre, mais encore à ne pas les étudier. C'est d'une excellente discipline pour l'esprit.

Claude ne partageait pas cette opinion, du moins dès qu'il s'agissait des mystères de sa propre vie, mais elle finissait par baisser le front et par s'avouer que mademoiselle Charlotte n'avait ni toujours ni tout à fait tort, lorsqu'elle disait :

—Vous avez trop d'imagination, Claude. Quand vous me laissez entrevoir quelque chose des extravagances qui hantent votre cervelle, il me semble feuilleter un livre de contes de fées!"

Si intense était pourtant le charme de ces contes de fées dont souriait mademoiselle Charlotte, si douces en étaient les fables décevantes, qu'il arrivait encore à Claude de se redire l'un de ceux que son enfance avait le plus aimés.

Quand elle était bien seule, comme en ce moment même, quand, du fond du boudoir à la lampe rosée, elle n'entendait d'autre bruit que le son lointain et mélancolique des romances de mademoiselle Marie-Rose, Claude, ainsi que les enfants dans leurs jeux, s'enivrait d'illusions volontaires et essayait de croire à la réalité présente de choses qui n'étaient plus et ne pourraient plus jamais être... Claude jouait à la *Belle au Bois dormant*; Claude jouait au bonheur.

Pour cela, il lui suffisait de fermer un instant les yeux. Presque aussitôt, il lui semblait que des pas étouffés bruisaient dans la galerie, que la porte était ouverte par une main prudente... que les pas s'approchaient encore... Puis, peu à peu, comme un flot suave qui eût inondé son cœur, la sensation lui arrivait très douce, d'une présence chère qui faisait battre ce cœur très vite, mais qui ne l'effrayait pas, d'un regard qui effleurait ses paupières closes...

Et un moment, un très court moment, elle était heureuse.

Jamais encore l'illusion aimée n'avait manqué à l'appel de Claude. Elle revint, cette nuit-là, si complète, que la jeune fille crut qu'à force de battre, son cœur allait se briser.

C'étaient bien les pas attendus, c'était la porte doucement ouverte, c'était la présence devinée, encore lointaine, puis toute proche, puis...

Mademoiselle de Chanteraine sentit que deux mains brûlantes emprisonnaient les siennes, elle entendit une voix qui disait:

—Claude, ma bien-aimée...

Alors, elle ouvrit les yeux; mais ce ne fut pas cette fois la jolie phrase précieuse de la princesse qui lui vint aux lèvres: ce fut un nom, ce fut un cri qui jaillit de son cœur jusqu'à sa bouche, malgré elle, éperdument:

—Pierre!...

—Oh! merci... merci... répéta la voix.

Pierre Fargeot était à genoux et il serrait étroitement entre ses mains brunes et rudes de soldat, les petites mains qui se sentaient faibles et fragiles sous cette étreinte...

—Il faut que vous partiez, monsieur Fargeot, il le faut, implora la jeune fille.

Mais lui souriait, heureux, ému...

—Claude, murmura-t-il, je vous aime, je vous aime passionnément... Lorsque, pour la première fois, vous vous êtes éveillée sous mon regard, lorsque, dans vos yeux à peine ouverts, votre rêve souriait encore au flancé que toute votre jeunesse avait attendu, si j'avais passé à votre doigt la petite bague promise, si je vous avais dit: "Je suis Gérard de Chanteraine, votre fiancé, votre mari"... m'auriez-vous fui?... M'auriez-vous répondu: "Vous n'êtes pas celui que j'espérais..."? Oh! parlez-moi sincèrement aujourd'hui...

Claude remua vaguement les lèvres, mais elle ne put émettre un seul mot... Elle était très pâle.

tout son corps tremblait... Deux grosses larmes roulèrent lentement le long de ses joues...

Doucement, le jeune homme éleva jusqu'à sa bouche les mains de mademoiselle de Chanteraine et les baisa, puis, à l'annulaire de la main gauche il passa la bague ciselée que Claude lui avait rendue quand il était parti.

—Vous avez dit, fit-il, que cette bague ne vous appartiendrait que si elle vous était donnée par Gérard de Chanteraine... Voulez-vous l'accepter de moi?

—Oh! pourquoi me demander cela? balbutia la pauvre enfant, pourquoi... c'est mal!...

—Pourquoi?

Il avait jeté ce mot comme un cri de triomphe. Alors, les yeux de Claude rencontrèrent le regard tendre et lumineux qui les cherchait, et, soudain, ils lurent dans ce regard, comme en un livre grand ouvert, une réponse si merveilleuse qu'ils s'éclairèrent à leur tour, faisant resplendir le visage jàle où des larmes perlaient encore...

—Gérard!... murmura la jeune fille, en hésitant, comme inhabile à prononcer dans la réalité ce nom qu'elle avait tant dit en rêve...

L'homme, à qui elle s'adressait ainsi pour la première fois, n'avait pas quitté les deux mains dont il s'était emparé en maître; il y appuyait son front, sa joue, il les baisait avec des précautions attendries, comme s'il eût craint maintenant de les meurtrir en les serrant trop fort et il disait:

—Oui, c'est bien moi, Gérard... c'est moi!... Claude, ma petite cousine, ma chère fiancée, nous ne rêvons ni l'un ni l'autre... et j'en ai la preuve! Notre union était si bien voulue que le ciel a fait un miracle pour nous rapprocher...

Claude ne demandait pas qu'on lui expliquât le miracle; elle y croyait de tout son cœur et cela suffisait à sa raison. Elle était un peu étourdie de la soudaineté de son bonheur, mais elle était à peine étonnée d'apprendre que le prince Charmant entrevu dans son rêve se trouvât être Gérard de Chanteraine, ce fiancé que l'aïeul lui avait toujours destiné et qui devait apparaître à l'heure dite.

—J'avais deviné... j'avais deviné... quelque chose m'avait dit que c'était vous... répétait-elle comme en rêve.

Et ses yeux rayonnaient et ses lèvres souriaient, et toute son âme était dans ce regard, dans ce sourire.

Ce fut seulement quand Pierre, assis près d'elle, lui eut montré le petit coffre d'émail tout pareil au sien, la chaîne de Gérard, la clé ciselée, qu'une curiosité lui vint de connaître les détails de la merveilleuse odyssée à la suite de laquelle le colonel Fargeot se retrouvait à ses genoux métamorphosé en duc de Chanteraine, ou plutôt de savoir comment il avait pu se faire que Gérard de Chanteraine, l'homme qu'elle aimait, qu'elle avait aimé tout de suite et dès qu'il lui était apparu, lui fût apparu pour la première fois sous le nom de Pierre Fargeot.

II

LA VENGEANCE D'ANTONIN FARGEOT

Pierre ou Gérard en avait long à dire. Il commença son récit en parlant à la jeune fille de la

en flammes, ce rêve qui troublait vos nuits d'enfant, c'était un souvenir!

—C'était un souvenir, oui, répéta Pierre.

Puis il reprit, continuant son récit:

—Antonin saisit l'enfant et le coffret et se jeta au hasard dans un couloir que le feu avait épargné; bientôt, il s'aperçut que, malgré ses recommandations expresses, la nourrice ne l'avait pas suivi... Avait-elle tout à coup manqué de force? était-elle retournée en arrière, follement, pour chercher un objet oublié? Il ne le sut jamais. Il ignore toujours aussi, par quel prodige, à l'instant où l'immense escalier s'effondrait aux cris d'horreur de la foule, il avait pu, lui, le sauveur inconscient, sortir de l'hôtel par une petite porte de service. Mais le même instinct qui l'avait dirigé, à travers tous les obstacles et tous les périls, vers l'air respirable, lui interdit alors de s'arrêter, et sa fuite éperdue ne prit fin que lorsqu'il eut atteint, loin de l'incendie, la fraîcheur d'une rue sombre et déserte... Là, une émotion terrible l'attendait encore... En se penchant sur l'orphelin qu'il avait sauvé et qui se cramponnait à lui, muet, sans larmes, Antonin Fargeot crut rencontrer des yeux déjà vus... les yeux de cette Irène de Champierre qui n'était morte pour le monde que depuis une heure, mais qu'il pleurait, lui, depuis longtemps... Une ressemblance qui lui parut frappante, chez cet enfant de deux ans...

—C'est vrai, murmura mademoiselle de Chanteraine... Vous avez les yeux de votre mère, vous avez aussi son sourire... Cette ressemblance, je l'ai vue tout de suite... D'abord, je ne me rendais pas compte... puis, brusquement, quand vous avez regardé le portrait de ma pauvre tante, j'ai été saisie... Et vous, vous avez aimé ce cher portrait, sans rien savoir, sans rien prévoir de la vérité!

—Oh! Claude, c'était le portrait de ma mère... de ma mère à moi! Comme je l'eusse aimée ma mère, Claude?... Et mon père, vous ne m'en avez rien dit... vous me parlerez de lui?...

—Oui, je vous le promets, répondit la jeune fille. Que de choses nous avons à nous dire! mais continuez votre récit, mon cher, cher ami... Cette ressemblance?...

—... Cette ressemblance qui n'est pas illusoire, puisque, vous aussi, vous l'avez observée, provoqua chez Antonin Fargeot une sorte de détente... Et le pauvre homme se mit à pleurer... Il pleurait sur la mort affreuse d'Irène, sur sa propre misère, sur le sort du pauvre petit enfant sans père ni mère qu'il tenait entre ses bras... et, le petit enfant, sentant confusément, sans doute, que cet homme au visage de douceur et de tristesse était bon et qu'il souffrait... l'embrassa soudain et le caressa pour le consoler... Alors, au milieu de tant de douleur, à l'heure même où la femme aimée venait de mourir, Antonin Fargeot eut un moment d'ineffable joie et le courage lui manqua pour se séparer aussitôt de l'orphelin, de ce fils d'Irène qui ne connaissait pas encore les distances sociales et qui baisait doucement de sa bouche innocente le "philosophe" que les laquais de son grand-père avaient chassé... Personne dans la foule, terrifiée n'avait pu remarquer au milieu des flammes et de la fumée tandis que l'escalier s'écroulait et bientôt, avec lui, toute une partie de l'hôtel, le passage d'un homme qui s'était enfilé,

en courant, comme beaucoup d'autres à cette minute d'épouvante; personne ne savait que Gérard de Chanteraine eût échappé à la mort... Antonin l'emporta à l'autre bout de Paris, dans une auberge où il se présenta vers le matin, comme un voyageur quelconque... Mais l'enfant, en proie à une fièvre ardente, semblait maintenant anéanti... comme s'il n'eût plus su trouver les quelques mots qu'il devait déjà connaître, il bégayait de temps à autre des sons inarticulés, de vagues syllabes qui n'avaient point de sens... Une grave maladie se déclara. Pendant plusieurs jours, la vie et la mort se disputèrent Gérard de Chanteraine, et quand la vie eut enfin triomphé, Antonin sentit qu'en rendant ce petit être à ceux qui le croyaient mort, à M. de Champierre peut-être, il allait perdre Irène encore une fois... Mais il ne trouva pas la force d'accepter ce nouveau déchirement... Et, après une suprême lutte, il consumma sa faute; il la consumma en la raisonnant sans doute et je crois comprendre le travail qui put se faire dans son esprit.

"Rien du passé ne subsistait plus, après l'horrible crise, dans le cerveau de l'enfant. On eût dit que, revenant à la santé, Gérard avait recommencé une autre vie. Il avait fallu lui apprendre à marcher, il faudrait lui apprendre à parler..."

"Antonin Fargeot garderait auprès de lui l'héritier des Chanteraine, l'élèverait comme il eût élevé le fils qu'il venait de perdre, il le doterait de tout le savoir qu'il avait lui-même amassé au cours de sa douloureuse jeunesse; il le mettrait à l'abri des préjugés de race, il développerait en ce cœur vierge les instincts généreux et purs de l'être que la corruption sociale n'a pas encore touché, puis, quand il aurait fait de ce fils de noble un homme libre, conscient et respectueux de la dignité humaine, il le rendrait au comte de Champierre. Telle serait la revanche de l' amoureux bafoué! Un jour, le grand seigneur avait jeté comme une injure à la face d'Antonin Fargeot le mot de philosophe; ce serait bien en philosophe qu'Antonin Fargeot se vengerait du grand seigneur..."

"Mais les événements publics vinrent modifier ces projets. Il y eut un jour où Antonin put penser avec raison qu'étant donné l'état des choses, il était meilleur et moins périlleux pour l'enfant enlevé de s'appeler Pierre Fargeot que Gérard de Chanteraine... Vous connaissez la fin de cette étrange histoire. Je serais resté toujours Pierre Fargeot, non seulement si mon père adoptif n'avait pas été pris de remords à l'heure de quitter cette vie, mais encore si le plus extraordinaire des hasards ne m'avait pas permis de deviner, par déduction, un nom que la vue des objets impersonnels contenus dans ce coffret, n'eût pas suffi à me révéler... Mais, je vous ai connue, je vous ai aimée, mon ange, mon trésor!... Et il semble vraiment qu'en mourant, celui qui m'a élevé—oh! si tendrement, Claude, avec tant de dévouement—ait pressenti, lui aussi, quelque chose de l'avenir quand il m'a dit: "Tu me pardonneras, peut-être, quand tu auras aimé..." Vous lui pardonneriez comme moi, n'est-ce pas, Claude?"

—Si vous voulez, concéda mademoiselle de Chanteraine. Il me semble que je ne sais plus haïr. Et pourtant, mon grand-père le duc de Chanteraine a pleuré amèrement la mort de son petit-

fil, et pourtant si cet homme ne vous avait pas enlevé à votre famille, vous ne seriez pas...

—Qui sait ce que je serais?... Rougissez-vous donc de ce que je suis?

—Rougir de vous! oh! Pierre!

—Vous m'appelez encore Pierre?

Claude sourit, et très bas:

—Je crois que pour moi vous serez toujours Pierre.

—Et cependant, si j'étais resté Pierre pour tous, si je n'avais eu droit que... qu'au seul titre en somme, ma pauvre bien-aimée, qui vaille qu'on m'en sache gré, parce que je l'ai moi-même conquis; si je n'avais été enfin qu'un pauvre officier de l'armée d'Italie... vous n'auriez jamais été ni ma fiancée ni ma femme. Et si Gérard, un autre Gérard était venu...

Mademoiselle de Chanteraine le regarda avec reproche.

—Vous m'avez fait espérer, lors de notre tout premier entretien, dit-elle, que Bonaparte n'était point ennemi de la foi et que, par lui, les églises seraient rouvertes aux âmes pieuses. Ne me croirez-vous pas, si je vous jure que depuis, cette idée m'a hantée: "Les cloîtres aussi nous seront-ils rendus?" ...Car, si je restais la fiancée fidèle de Gérard de Chanteraine, c'était bien, néanmoins,—oh! mon ami; soyez-en sûr—c'était bien à Pierre Fargeot que mon âme s'était donnée... Et je n'aurais pu la lui reprendre que pour l'offrir à Dieu.

III

LA CLÉ D'ARGENT

Il fallut bien pourtant se rappeler que Claude n'était ni la seule survivante de la famille de Chanteraine, ni la seule habitante du château...

Deux jours avant, obsédée par une pensée qui ne lui avait pas laissé de repos depuis qu'elle avait vu la bague du vieux duc de Chanteraine entre les mains de Pierre Fargeot, la jeune fille s'était décidée à prendre un parti qui lui coûtait beaucoup. Elle avait parlé à sa tante des choses qu'elle avait si longtemps tues pour obéir au désir de son grand-père et des événements plus récents qui avaient jeté le trouble dans sa vie et lui paraissaient trop merveilleux pour qu'elle n'y vît pas la manifestation d'une volonté providentielle.

La tante de Chanteraine et les cousins de Plouvarais n'avaient pas été éloignés de croire tout d'abord que, prise de folie, Claude leur faisait ouïr le plus étrange de ses "contes de fées"; mais la jeune fille leur avait révélé au moyen de deux devises, le secret de l'armoire de fer et, ayant pour ainsi dire touché du doigt le mystère dont ils étaient prêts à rire, les vieux portraits s'étaient trouvés forcés d'avouer que le conte offrait, tout au moins, les apparences d'une histoire vraie.

Claude avait espéré décider ainsi sa tante à se mettre sous la protection des autorités nouvelles, pour reparaître dans le monde des vivants et obtenir ensuite que des recherches fussent faites;—elle eût été bien en peine de dire lesquelles—sur les origines de ce Pierre Fargeot qui ressemblait si singulièrement à la marquise Irène de Chanteraine.

Mais, quoique fort surprise et même réellement intriguée, mademoiselle Charlotte avait déclaré

qu'elle ne voulait à aucun prix s'exalter sur des faits aussi peu vraisemblables. Ah! si ce petit républicain avait apporté, avec la bague, la chaîne de Gérard et la seconde clé du coffre de fer, peut-être eût-il été nécessaire d'envisager plus sérieusement les choses, mais la bague pouvait, après tout, avoir été achetée chez un antiquaire quelconque par le père Fargeot... Conclusion: Claude avait l'imagination de son grand-père!

Quant à M. de Plouvarais, il avait remarqué tout haut que, sur un tel thème, l'imagination la plus calme eût trouvé, cette fois, prétexte à broderies.

Et Fridolin avait hoché la tête sans rien dire.

Les choses en étaient restées là.

—Comme la première fois, j'irai vous annoncer, monsieur Fargeot! fit Claude en souriant.

Mais, maintenant, une inquiétude lui venait sur l'accueil qui pouvait être fait à ce cousin dont la résurrection lui semblait à elle si naturelle.

—Il est indispensable, ajouta-t-elle pensivement, que, lorsque je montrerai à ma tante les objets qui nous ont révélé votre véritable nom, votre véritable personnalité, je sois en mesure d'affirmer l'identité de ces objets, en invoquant, à l'appui de mon dire, le résultat probant d'une expérience décisive... Il faut, en un mot, que personne ne puisse nier un instant que la clé d'argent apportée par vous soit celle qui, selon la volonté du duc de Chanteraine, devait ouvrir le coffre de fer.

—Vous avez raison, répondit Pierre.

A la clarté vacillante de la lanterne qu'on allumait chaque soir pour monter du logis souterrain aux étages supérieurs, Claude et Pierre recommencèrent donc, à travers le château obscur, le voyage qui les avait une fois déjà conduits en face de l'énigme troublante dont le secret leur était alors demeuré impénétrable.

Avec quelle angoisse, quelle terreur confuse de leurs destinées, ils avaient parcouru les couloirs déserts!

Et voilà qu'un espoir, un bonheur invraisemblable avait tout éclairé en eux et autour d'eux! Voilà que, s'aimant, ils avaient le droit de s'aimer! Voilà que Pierre pouvait penser, lorsqu'il soutenait la jeune fille, lorsqu'il lui prenait la main pour la guider, que cette course vers un but défini et proche n'était que le prélude et le symbole d'une autre course plus longue et plus incertaine qui durerait jusqu'à la mort et qu'il ferait aussi avec Claude, en la protégeant de sa force, en la réchauffant de son amour, en s'efforçant d'écarter tout obstacle et tout péril sur les pas de cet être délicat et doux dont la vie allait lui être donnée.

Leur marche était lente, un peu hésitante; ils n'échangeaient pas beaucoup plus de paroles que la première fois, mais il était doux à ces fiancés dont les âmes se pénétraient sans le secours des mots, de se taire ainsi dans l'ombre et le silence qui les enveloppaient et chacun d'eux croyait entendre penser l'autre, au fond de son propre cœur...

Soudain, Claude et Pierre tressaillirent, brusquement arrachés à leur rêve heureux.

Une porte s'était ouverte à quelques pas d'eux et, sur le seuil d'une chambre éclairée, le vieux Quentin venait d'apparaître, une lampe à la main.

Il était indubitable que, du premier regard, l'ancien serviteur du duc de Chanteraine avait vu et reconnu l'officier accueilli plusieurs jours auparavant par mademoiselle Charlotte; son visage était très pâle, si pâle que la blancheur s'en confondait presque avec la neige de sa chevelure vénérable...

Qu'allait penser Quentin?... Qu'allait-il faire?... Brusquer une situation déjà délicate et périlleuse, en ébruitant parmi les habitants du château la présence de l'étranger, de l'intrus? Hâter inopportunément l'heure des explications, des révélations décisives dont Claude avait désiré être l'intermédiaire?... Tout perdre peut-être, en éveillant ainsi contre Pierre la susceptibilité méfiante de mademoiselle de Chanteraine?...

Il fallait obtenir de Quentin la promesse de taire jusqu'à nouvel ordre le secret qu'il avait surpris, il fallait se faire un allié de cet incorruptible, en lui démontrant la raison d'être et l'importance de ce sursis...

Claude eut un mouvement d'angoisse terrible. Toute parole se figeait sur ses lèvres.

Mais Quentin s'était approché, calme, respectueux:

— Daignez permettre à votre fidèle serviteur d'éclairer vos pas... fit-il d'une voix grave.

Et, sans attendre de réponse, sans s'informer de la direction à suivre, il dépassa les jeunes gens et marcha devant eux, toujours très pâle dans l'orbe lumineux de la lampe que sa main, à peine tremblante, élevait à la hauteur de ses cheveux blancs...

A la porte de la tourelle il s'arrêta, prit doucement la lanterne des mains de Pierre et, toujours sans parler, remit au jeune homme le fanal plus puissant, qu'il avait lui-même porté jusque-là.

— Merci, répondit simplement l'officier, dominé par cette décision déferente et silencieuse.

Aucune autre parole ne fut dite et déjà Quentin avait disparu comme une ombre.

— On dirait qu'il a compris, qu'il a deviné... Comme c'est étrange! murmura Claude.

Ils descendirent l'escalier de la tourelle et entrèrent bientôt dans la petite salle boisée de chêne.

— Je vous en prie, agissez pour moi, fit la jeune fille. Vous connaissez maintenant aussi bien que je le connais, le secret que mon... que notre grand-père vous a légué comme à moi... Et ce m'est une grande douceur, mon ami, de m'en remettre à vous de toutes choses, à cette place même où la vie m'a fait peur... et où je me sens aujourd'hui si heureuse et si tranquille près de vous.

Tranquille, elle l'était, en effet, non pas seulement parce que son rêve le plus cher devenait une réalité, mais parce qu'elle avait inconsciemment retrouvé sa belle foi en une fatalité bienveillante et toute providentielle. Il lui semblait maintenant n'avoir plus qu'à se laisser conduire par cette volonté supérieure et toute-puissante dont Pierre devenait, à ses yeux, l'incarnation terrestre, l'infailible représentant.

Cependant quand, à l'appel des deux devises la boiserie se fût écartée, quand la première serrure eut joué, laissant tomber de quelques pouces la lourde porte de métal, Claude se prit à trembler.

Si Pierre s'était trompé, avait été trompé plutôt; si la clé d'argent...

Un grand frisson la parcourut toute; instinctivement, elle ferma les yeux pour ne pas voir ce qui allait advenir...

Mais, presque aussitôt, elle entendit un léger grincement métallique, puis un bruit sourd... elle regarda...

L'armoire avait achevé de s'ouvrir.

Alors la pensée ne vint pas à Claude plus qu'à Pierre, d'interroger les grands coffres d'or et d'argent qui apparaissaient dans la profondeur du mur et dont les reflets se réveillaient superbement au contact de la lumière. La jeune fille tendit ses mains à Pierre qui les prit dans les siennes et tous deux se sourirent, les doigts entrelacés, des larmes pleines les yeux...

La porte de fer et la boiserie furent refermées sans que Claude et Gérard, de Chanteraine eussent pu soupçonner la valeur ou même la nature de cette fortune que le vieux duc avait jalousement recueillie et cachée pour eux.

Que leur importait? Si leurs coeurs, en un élan de reconnaissance, donnèrent, à cette minute même, un souvenir à l'aveul, ce fut seulement parce que ce grand prévoyant, dont on avait tant souri, les avait fiancés dans le passé; ce fut parce que ce vieillard chimérique, qui croyait aux légendes, s'était révolté contre la triste évidence des choses positives, pour garder Claude à Gérard, pour nier que la mort eût pu séparer ceux que l'amour devait unir...

...Puis, Pierre se retrouva seul dans le boudoir de la Belle au bois.

Claude lui avait dit:

— Ayez patience, je viendrai vous chercher bientôt.

A son tour, il se sentit bouleversé de crainte, d'inquiétude.

Il attachait fort peu de prix à la fortune et le nom de Fargeot, tel qu'il l'avait porté, et qu'il le portait, lui semblait, à vrai dire, valoir le nom de Chanteraine. Il croyait fermement qu'il y a plus d'honneur pour un homme à mériter l'estime et la considération de ses semblables par ses actes personnels et son caractère propre qu'à les tenir d'un nom et d'un titre illustrés par les oeuvres plus ou moins lointaines d'auteurs plus ou moins légendaires... Mais seul, le nom de Chanteraine permettrait à l'officier républicain d'épouser Claude.

...Ce qui se décidait dans le salon de l'épinette ou sous les yeux des vieux portraits, c'était l'avenir de cet amour passionné qui avait pris la vie de Pierre.

Et le jeune homme se disait douloureusement qu'il ne lui était guère permis d'attendre de mademoiselle Charlotte de Chanteraine et des cousins de Plouvarais, l'adorable confiance que Claude lui avait témoignée.

Dans cette famille, hostile par naissance et par conviction, aux idées qu'il avait lui-même respectées et défendues, dans ce milieu étroit où, loin d'être considérés comme de sérieuses garanties d'honneur et de loyauté, le caractère de sa personnalité, son grade, l'histoire de sa vie ne pouvaient que le desservir, peut-être allait-il passer pour un imposteur?

Les bijoux qu'il avait remis à mademoiselle de Chanteraine étaient indéniablement ceux que le vieux duc avait jadis confiés à sa belle-fille, mais

comment prouver qu'Antonin Fargeot avait bien réellement sauvé l'héritier des Chanteraine ou comment prouver que Pierre, l'enfant élevé par le maître d'école, était bien l'orphelin qu'Antonin Fargeot avait sauvé?

A force de songer à l'incrédulité qui accueillerait certainement la communication de Claude, Pierre en arrivait à trouver cette incrédulité légitime et à discuter lui-même son droit de revendiquer un nom dont rien n'affirmait irréfutablement qu'il fût l'héritier.

Devenu possesseur avant la Révolution, et par un concours de circonstances quelconque, des objets qui avaient appartenu au petit Gérard, Antonin Fargeot n'avait-il pas pu, dans le but d'assurer une destinée brillante à Pierre, son véritable fils, broder sur des faits réels l'histoire racontée à tante Manon?

A ces suppositions, des remords se mêlaient, car Pierre se reprochait bien vite de salir ainsi la mémoire d'un homme dont le caractère ne lui paraissait pas avoir justifié jamais une accusation de cette nature...

...Et l'absence de mademoiselle de Chanteraine semblait ne plus devoir finir, et l'anxiété du jeune homme s'exaspérait dans cette attente impuissante.

Enfin, Claude entra, et, prenant par la main celui qu'en dépit de toute opinion étrangère elle était décidée à considérer comme son cousin, elle l'entraîna dans la salle des portraits où mademoiselle Charlotte de Chanteraine, M. de Plouvarais, mademoiselle Marie-Rose et le fidèle Fridolin étaient réunis.

IV

LE DUC DE CHANTERAINES

Il était visible qu'un événement important venait de troubler les chères habitudes de tout ce petit monde paisible et routinier du château.

Comme lors de la première et mémorable rencontre, mademoiselle Charlotte avait daigné faire deux pas au-devant de Pierre et elle poussa l'amabilité jusqu'à lui tendre une main qu'il se permit de baiser... ce qui ne déplut pas.

— Bonjour, monsieur Fargeot, commença-t-elle, ma nièce Claude qui a toujours des papillons plein la tête, me dit que vous êtes mon neveu et tout est possible, je le sais, au temps où nous vivons... Mais vous ne serez point étonné de me trouver encore un peu étourdie du récit que je viens d'entendre... La vérité est que je n'en ai jamais ouï de plus extravagant!

— Je ne puis m'étonner, madame, répondit le jeune homme en souriant tristement, ni de votre surprise ni de votre incertitude... Et je ne saurais que supposer moi-même, si les faits qui m'ont été révélés tout récemment par la digne femme que j'appelais et appellerai toujours tante Manon n'avaient confirmé, avec une précision bien étrange, ceux dont je tenais le récit, soit de mademoiselle de Chanteraine, soit de vous...

— J'avoue, monsieur, reprit complaisamment mademoiselle Charlotte, qu'il y a des présomptions assez sérieuses pour que vous soyez, en effet, Gérard de Chanteraine; mais vous m'accorderez qu'il y en a de non moins frappantes pour que vous ne le soyez pas... Ainsi, comment croire

qu'un vrai Chanteraine aurait pu combattre contre le roi, sans que tout son être se révoltât?

— Je n'ai pas combattu contre le roi, madame, répliqua doucement Pierre, j'ai combattu pour la France que j'ai servie fidèlement, dès que j'ai eu l'âge de le faire, imitant en cela, je crois, tous les Chanteraine du passé...

— Vous l'avez servie dans les armées de la République!... N'y avait-il pas, monsieur, une autre armée où vous eussiez pu la servir? fit mademoiselle Charlotte avec une sévérité solennelle qui lui disait si drôlement qu'il eût été difficile de n'en pas sourire en tout autre moment.

Mais Pierre n'était point d'humeur à sourire. Aux paroles de la vieille demoiselle, un flot de sang lui monta au visage.

— L'armée des princes! s'écria-t-il, eh bien! non, madame, non. Indépendamment de toute question politique, j'adore ma patrie! Aurais-je été royaliste, aurais-je émigré... me serais-je même engagé dans l'armée de là-bas que... ah! je le sais, je le sens!... Quand j'aurais vu le premier soldat étranger passer la frontière, un instinct puissant, irrésistible aurait crié en moi et m'aurait jeté parmi les adversaires de mon parti à qui j'aurais demandé une place, pour défendre avec eux le sol du pays.

En parlant ainsi, sans brutalité, mais avec une conviction profonde, toute son âme ardente vibrant dans les notes graves de sa voix, l'officier s'était transfiguré. Un moment il avait oublié le nom souhaité, il avait oublié Claude elle-même. On eût dit que le souffle héroïque des jours de 92 venait de passer encore une fois sur le jeune et mâle visage de ce colonel de vingt-quatre ans.

Mademoiselle Charlotte fut touchée de cette sincérité.

— Je crois, monsieur, avoua-t-elle, que votre cœur eût été digne d'une meilleure cause... cependant si séduisante et courageuse qu'elle soit, votre profession de foi n'en correspond pas moins au raisonnement le plus spécieux, et je persiste à croire qu'un Chanteraine...

A ce moment, on vit une chose si étonnante que les murs de Chanteraine eux-mêmes crurent en reculer de surprise et d'effroi... Le vieux Quentin qui s'était faufilé, on ne sait comment dans la salle des portraits et dont la présence était trop familière à tous les habitants du château pour que personne s'en fût aperçu ou, tout au moins troublé, le vieux, le fidèle Quentin venait de couper la parole à mademoiselle Charlotte de Chanteraine!

— Rien n'est plus facile, déclarait-il, que de s'assurer de l'identité de Gérard de Chanteraine...

— Oh! parle, parle, Quentin! supplia Claude malgré elle.

— Pendant le temps que M. le marquis et madame la marquise passèrent à Chanteraine, continua le vieillard, notre enfant, qui commençait à peine à marcher, fit une chute dont chacun s'effraya... Une coupe de cristal que le pauvre petit avait prise sur la table, sans que la nourrice s'en aperçut, s'était brisée dans le choc et l'avait blessé à la main...

— A la main et au front, acheva M. Fridolin.

— C'est vrai, je n'ai point oublié ce détail, confirma mademoiselle Charlotte pensive. L'enfant perdit beaucoup de sang jusqu'au moment où des deux plaies purent être recousues... et le médecin

qui soignait Gérard annonça que la cicatrice de ces coupures ne s'effacerait probablement jamais...

—Je m'en souviens, s'écria M. de Plouvarais.

—Je m'en souviens aussi, acquiesça mademoiselle Marie-Rose.

—Moi, je ne me souviens de rien, murmura Pierre avec une sorte de lassitude découragée, car ce débat lui était affreusement pénible. ...Cependant, j'ai à la main une marque assez profonde... et que je me suis toujours connue...

Mais, tandis que le colonel Fargeot parlait, Quentin s'était encore rapproché. Tout à coup, avec une familiarité affectueuse de vieux serviteur, il posa sa main sur le front du jeune homme et écarta brusquement la masse ondulee des cheveux bruns. Alors, apparut à la temps gauche, très nette sur la peau hâlée, une petite cicatrice blanche.

—Voyez! s'écria-t-il. Puis il y a la ressemblance qui m'a ébloui, moi, tout de suite!...

Et saisissant la main que Pierre avait instinctivement ouverte pour y chercher la trace de la bienheureuse blessure, le vieil homme la baisa, le front courbé:

—C'est un beau jour pour moi, monsieur le duc, murmura-t-il.

—Embrassez-moi donc, mon neveu, fit mademoiselle Charlotte passant sans transition du doute à l'enthousiasme. Je ne m'attendais certes pas à me découvrir un neveu dans l'armée de ce monsieur Bonaparte... mais, par ma vertu, il fait bon revoir un Chanteraine!

Et se tournant vers Fridolin, elle conclut:

—Je vous disais bien, magister, qu'il était impossible qu'un simple petit officier républicain ressemblât à ma nièce de Chanteraine!... Mais vous êtes de ces gens qui en remontreraient à leur curé!

La fidèle sujette du roi sans couronne et le soldat du Premier Consul s'embrassèrent des plus cordialement. Il y eut un moment de joie et d'effusions un peu folles.

Puis, tandis que le jeune duc cherchait les yeux de Claude, n'osant, à cette minute, dire des lèvres ce que son cœur sentait, le chevalier de Plouvarais, qui, malgré ses airs évaporés ne laissait pas de voir souvent les côtés pratiques de la vie, remarqua qu'on avait oublié de dîner...

—C'est vrai, mon Dieu! exclama mademoiselle Marie-Rose.

—Et voici le jour! ajouta Fridolin, désignant les rideaux baissés au travers desquels passaient les lueurs du matin.

—L'aurore! s'écria Pierre. La belle aurore d'un des plus beaux jours de ma vie!

Il regarda encore Claude dont les yeux s'illuminaient, comme le ciel, de clartés ardentes et douces. Puis, d'un mouvement spontané, il rejeta les rideaux, il ouvrit la fenêtre, les persiennes, faisant éclater aux prunelles éblouies des emmurés la lumineuse vision des ruines en fleurs...

Sur les choses du passé, les ors atténués, les étoffes pâlies, longtemps dérobés au jour, glissa la chaude caresse du soleil levant. Alors, il parut à Claude que, d'une extrémité de la pièce à l'autre, le portrait du vieux duc souriait à celui de la jeune marquise.

BIPOLOGUE

Le Premier Consul écouta, sans marquer d'impatience, le long récit que lui fit le colonel Fargeot et même il s'intéressa fort aux multiples péripéties d'une aventure si invraisemblable en sa vérité.

Il ne lui déplaisait pas d'ailleurs—étant donné son secret désir d'attirer, peu à peu, à lui les représentants des anciennes familles—d'apprendre que l'un de ses officiers les plus dévoués et les plus remarquables, se trouvât être l'unique héritier du beau nom de Chanteraine...

Le colonel Pierre-Gérard-Michel de Chanteraine obtint donc sans difficulté aucune que son identité fût établie. Il put ainsi prendre possession du nom de ses ancêtres—en attendant que l'Empire lui en rendit aussi le titre—et du château de Chanteraine, qui fut très généreusement racheté aux braves villageois du domaine, grâce au trésor du prévoyant aïeul,

Peu de temps après, à l'extrême joie de mademoiselle Charlotte qui s'était prise à adorer son neveu et croyait sincèrement avoir été la première à deviner un Chanteraine où les autres ne voyaient qu'un "Fargeot quelconque", les fiancés furent unis par un prêtre et selon les rites de l'Eglise, dans la chapelle du château. Tous les habitants de Mons-en-Bray assistèrent à leurs noces et, au milieu d'une grande fête d'allégresse, de magnifiques présents furent distribués, en témoignage de reconnaissance, aux humbles et fidèles amis qui avaient espéré contre toute espérance, le salut et le retour des châtellains.

Quant à la tante Manon, elle eut, avant de quitter ce monde, la joie de connaître la femme adorable et adorée de son grand Pierre et l'inénarrable bonheur d'embrasser un délicieux petit Pierre qui ressemblait à s'y méprendre à l'enfant d'autrefois et qui, pour être le fils du général duc de Chanteraine, n'en savait pas moins dire, d'une voix câline, ces deux mots chers, échappés du passé : *Tante Manon*.

Et pendant bien des années, tous les voyageurs qui eurent l'occasion de s'arrêter à l'auberge des "Armes de la Nation" purent apprendre, de la bouche même du citoyen Pouponnel, l'histoire merveilleuse de ce colonel Pierre Fargeot qui, par grand hasard, s'était trouvé être un duc de Chanteraine.

—...Il avait passé par ici, deux ou trois heures auparavant! Si bien que c'est moi, messieurs, moi-même qui, lui indiquant le chemin de Mons-en-Bray, en suis venu à lui parler du château et de la famille de Chanteraine qu'il ignorait absolument et à lui faire part de sa propre mort... qu'il ignorait également, inutile de vous le dire!

"Ah! concluait invariablement maître Pouponnel, j'ai vu, au cours de ma longue vie, des choses bien surprenantes, mais cette histoire-là!!! cette rhistoire-là surpasse en invraisemblance les plus absurdes fictions des romanciers à la mode! C'est à tel point, messieurs, que, si je n'y avais pas joué moi-même un rôle aussi important—et que quelqu'un me la contât,—je refuserais d'y croire!

RIN

LES CHIENS ET LES AUTOMOBILISTES

Dans sa dernière audience, le tribunal de commerce d'Auxerre, présidé par M. Bertrand-Lacroix, a rendu un jugement dont les considérants sont à retenir à la fois par les automobilistes et les possesseurs de chiens.

L'article 57 du Code de la route interdit de laisser divaguer, sur les voies publiques, un animal quelconque. Mais les juges consulaires ont décidé que le conducteur d'une automobile est fautif s'il est prouvé qu'il a écrasé intentionnellement un animal et, que, par surcroît, il tenait la gauche de sa route. Ainsi le propriétaire de l'animal écrasé est-il fondé à réclamer des dommages-intérêts. Mais voici le jugement :

"Attendu qu'il résulte, tant des débats, des éléments de la cause en la possession du tribunal et des témoignages unanimes de G..., P..., P... et dame B..., que le camion écraseur descendait la rue du Pont, à une allure excessive, tenant sa gauche alors que cette rue était complètement libre; que le camion suivait de moins de soixante centimètres le trottoir de gauche, tandis qu'il pouvait largement passer sans encombre soit au milieu ou du côté droit, la chaussée ayant une largeur de sept à huit mètres au point où s'est produit l'accident;

Que ces témoins, sauf P..., qui n'a pas vu écraser l'animal, affirment que la chienne était arrêtée sur la chaussée, tout contre le trottoir de gauche;

Que les témoins P... et dame B... ont affirmé, sous la foi du serment,

que le conducteur du camion automobile, avant d'arriver à la chienne de D..., a donné un coup de volant, non à sa droite, qui était libre, mais à gauche, avec l'intention marquée de l'écraser;

Attendu que si l'article 57 du code de la route interdit de laisser vaguer sur les voies publiques un animal quelconque, il ne s'ensuit pas que les animaux se trouvant sur la voie publique soient écrasables à merci et que les tribunaux n'aient pas à intervenir pour réprimer les accidents causés par la faute ou la malveillance des chauffeurs et leurs excès de vitesse, surtout dans les agglomérations, et à accorder des dommages-intérêts lorsque la faute du conducteur est nettement établie, comme en l'espèce;

Attendu, en outre, que la chienne de D... ne vaguait pas au sens du mot; que si elle n'était pas tenue en laisse, elle était arrêtée en face de la maison de D... et surveillée par la femme et les employés de ce dernier;

Que l'écrasement de la chienne a été rendu inévitable par la vitesse excessive du camion, la conduite à gauche sans motif et le coup de volant donné intentionnellement par le conducteur;

Que l'article 57 du code de la route ne saurait couvrir de pareils excès de la part du conducteur d'automobile, qui doit être reconnu responsable de la mort de la chienne;

Attendu que si le tribunal de commerce ne peut appliquer les sanctions pénales de la loi Grammont contre le

chauffeur fautif (loi du 2 juillet 1850 qui protège les animaux domestiques), il peut accorder à D... de légitimes dommages-intérêts dont les commerçants doivent répondre comme ayant été produits par un employé et un camion automobile servant à l'usage de leur commerce;

Attendu que l'animal écrasé de D... est une chienne de race Saint-Germain, âgé de six mois, c'est-à-dire presque élevée, il y a lieu d'accorder à D... une indemnité que le tribunal, avec les éléments en sa possession, évalue à la somme de 300 francs.

Par ces motifs, statuant:

Dit que la mort de la chienne de D... a été causée par la faute et la mauvaise intention de X... et Y...;

Les condamne à payer à D... la somme de 300 francs à titre de dommages-intérêts pour les causes sus-énoncées, avec les intérêts de droit;

Les condamne, en outre, à tous les dépens de l'instance, y compris ceux de l'enquête.

—o—

DISTRACTION DE GENIE

Les hommes de génie sont souvent sujets à des distractions, et, lorsqu'ils sont lancés à la poursuite d'une découverte ou d'une idée, tout disparaît autour d'eux.

L'illustre musicien Mozart, qui demeure comme un exemple unique dans l'histoire de la musique, était fort distrait. Au cours de sa carrière si courte, car il mourut à trente-cinq ans, laissant malgré cela un ensemble d'œuvres aussi admirables que diverses, il vécut à diverses reprises à Paris.

Un jour, après avoir laborieusement travaillé pendant plusieurs heures, il

constata que l'heure du dîner était sonnée. S'étant habillé rapidement, il se dirigea vers un restaurant du Palais-Royal. A peine arrivé, une nouvelle inspiration germa dans son cerveau, le préoccupant et l'obsédant si bien, que ce fut machinalement qu'il parcourut la carte qu'on lui présentait. Ayant d'abord commandé un potage, il oublia totalement celui-ci, sa tête étant dans le feu de l'inspiration et sa pensée planant dans les sphères élevées de l'art.

Le potage, au bout d'une demi-heure, était froid, et le musicien demanda une sole frite qui subit à son tour le même sort, ainsi que différents mets qui suivirent.

Le garçon, quoique stupéfait de l'attitude de ce client bizarre, n'osait se permettre la moindre observation.

Enfin, après s'être absorbé dans une longue rêverie, Mozart se leva tout à coup, les joues colorées, les yeux brillants, et, ayant vidé sa bourse entre les mains du garçon abasourdi, il quitta brusquement la salle à manger, le ventre vide, mais s'écriant comme Archimède: "Enfin, je l'ai trouvé!"

Ce que Mozart venait de trouver n'était rien moins que la finale du troisième acte de "Don Juan", une des plus belles pages de musique qui ait été écrite.

—o—

Le matin est la jeunesse du jour; tout y est plus frais, plus riant, et plus facile; nous nous sentons plus forts, plus dispos, nos facultés sont plus à nous. Il ne faut pas raccourcir ce temps, en se levant tard, ou par des occupations indignes et des conversations oiseuses; c'est la quintessence de la vie. Le soir, au contraire, est la vieillesse du jour.

LES PLUS BELLES FLEURS DE FRANCE

Nous n'avons guère besoin de dire que c'est dans les Alpes-Maritimes, au voisinage de cette Riviera qui se retrouve en Italie (et qui est tout simplement un courant maritime), que l'industrie florale joue le rôle le plus important. On estime que, chaque année, elle envoie sur les divers marchés pour plusieurs millions de dollars de fleurs diverses. C'est dans le département des Alpes-Maritimes que cette industrie floricole ou fleuriste, comme on voudra l'appeler, a débuté en 1852. L'initiateur de cette culture et de cette industrie a été un écrivain spirituel, mais qui est assez peu connu à notre époque, Alphonse Karr. Il faisait d'ailleurs le commerce des fleurs tout à fait en artiste. Il était venu s'établir à Nice, à la villa Morel; et s'il trouvait à vendre aisément les produits de ses jardins, c'est que bien des gens étaient heureux de se payer, même chèrement, des fleurs venant de chez un écrivain en renom. C'est seulement de 1875 ou 1876 que datent les premières véritables tentatives d'industrie floricole.

Comment s'en fait aujourd'hui l'expédition? Quelquefois on se sert de boîtes en carton pour les envois; mais alors ceux-ci sont faits par la poste proprement dite et ne portent que sur un poids et une quantité minimales de fleurs. Etant donné le nombre énorme de colis postaux qui sont expédiés chaque semaine, il s'est naturellement créé dans la région, pour répondre aux besoins des industriels en fleurs, une industrie, considérable elle-même, pour la fabrication des pa-

niers et boîtes. Les fleurs sont cueillies le matin même de l'expédition; ce sont des femmes et des jeunes filles installées dans une salle spéciale, qui sont chargées de les assortir, et qui garnissent de papier blanc ou de couleur le fond et les parois des paniers; elles y ajoutent même du coton, nous entendons de la ouate, pour préserver les fleurs quand le voyage doit se faire pendant la saison très froide. C'est toute une science que de savoir accumuler les fleurs les unes sur les autres à l'intérieur du panier, sans qu'elles s'écrasent mutuellement. Bien entendu, on s'arrange de manière à mettre les plus légères dessus. Pour les fleurs très chères, on les enveloppe presque une à une et on recourt à des emballages hermétiques. Alors que les roses résistent très bien au voyage, les violettes sont plus susceptibles, les jacinthes sont encore bien plus fragiles, et chaque variété de jacinthes a pour ainsi dire sa méthode d'emballage spéciale. Les narcisses, eux, ne nécessitent presque aucune précaution et arrivent à la fin d'un long voyage en aussi bon état qu'au départ. Certaines variétés de narcisses ont subi des voyages de 17 jours sans que le déchet soit notable. A l'heure actuelle, on songe à utiliser des wagons réfrigérants ou frigorifiques, où la température serait maintenue assez froide pour que les fleurs se conservent dans toute leur fraîcheur.

Tous les soirs, pendant la saison d'hiver, un train spécial, qui est connu sous le nom de rapides des fleurs ou

train de fleurs, quitte Nice pour ramasser, tout le long de la côte, les colis de fleurs coupées. Une partie du convoi est à destination de Paris et de ses marchés, tandis que d'autres wagons sont détachés du train et dirigés soit sur Bruxelles, soit enfin sur Calais, pour traverser le Pas de Calais et arriver sur les marchés de Londres et de Manchester.

Partout à l'étranger, on réclame avidement les fleurs du sud de la France.

Grâce à ce train spécial dont nous parlions tout à l'heure, on voit les violettes d'Hyères, les roses et les oeillets d'Antibes, les narcisses et les jacinthes d'Olivioules, se vendre dans les boutiques des boulevards de Paris, ou dans les petites charrettes des rues, 18 heures après qu'on les a cueillies dans les champs de culture des bords de la Méditerranée. Elles se vendent le plus souvent sous le nom de fleurs de Nice ou de fleurs d'Hyères.

L'importance des expéditions, soit sur Paris, soit sur les marchés étrangers, varie considérablement en quantité suivant les jours et suivant la saison. Il faut répondre aux commandes, et, d'autre part, il faut se débarrasser des fleurs qui poussent en trop grande quantité au moment de la production la plus intense; enfin, à l'époque des

fêtes de la Noël, du Nouvel An ou de Pâques, les expéditions prennent une intensité extraordinaire.

Il est assez curieux de parcourir, d'octobre à avril, les terrains immenses où l'on cultive les diverses fleurs en plein air. Nous disons en plein air, car le fait est que, dans les endroits les mieux exposés, on peut ne pas se préoccuper des changements de température. Mais il faut compter avec les gelées dans bien des cas; souvent alors, on cultivera sous le couvert des oliviers, des orangers; ou encore on étend des paillassons soutenus par des fils de fer au-dessus des fleurs. Souvent aussi, on élève des sortes de serres rustiques et démontables pour couvrir les plates-bandes au début de l'automne. Il est curieux de se promener, notamment dans la région d'Olivioules, au milieu de champs renfermant 10,000, 20,000, 40,000, 50,000 pieds d'oeillets; tout cela fleurira de décembre à avril, colorant le paysage d'une nuance délicieuse à l'oeil. A Hyères, toute une plaine en arrière de la ville, entre les collines et la mer, est occupée par quelque 8000 horticulteurs qui emploient 5000 ouvriers uniquement à la culture de la violette. On est dans des conditions exceptionnelles, grâce au soleil qui brille presque toujours, et à un sol exceptionnel lui-même.

—o—

Les mystères de la foudre

On a raconté qu'un illustre savant a affirmé un jour, à la fin d'un banquet, me semble-t-il, que la science a résolu tous les mystères. J'ose déclarer que c'est là une grosse illusion. Le mystère continue de se dresser de-

vant nous toutes les fois que nous voulons avoir l'explication définitive des phénomènes, dans les moindres comme dans les plus grands.

Il est une catégorie de faits, aussi riche que variée, sur laquelle nous

avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs et dont chaque été nous ramène le retour; c'est la série toujours nouvelle et toujours bizarre des manifestations de la foudre. Elle touche d'assez près notre sécurité puisque, d'après la statistique que j'en ai établie, nous avons en France seulement, 103 personnes tuées, en moyenne, chaque année par le feu du ciel—souvent par leur propre imprudence. Ainsi, avant d'aller plus loin, le 1er juillet dernier, M. le vicomte Henri de Merle, âgé de vingt-cinq ans, propriétaire à Rocques (Calvados), se trouvant en pleine campagne avec ses ouvriers agricoles, s'était réfugié sous un pommier pour y déjeuner. Il y resta pendant l'orage et tombe frappé de la foudre. J'ose penser que s'il avait lu ce que j'ai écrit là-dessus il ne serait pas mort. Le 11 juillet suivant, près de Mende, un jeune homme de vingt ans, M. Urbain Forestier, fils de l'adjoint au maire de Lachamp, était occupé à faucher, lorsqu'il commit l'imprudence d'aller s'abriter sous un arbre, et c'est là que, l'orage passé, on découvrit son cadavre horriblement défiguré, etc.

Mais ce n'est pas sur ces faits vulgaires que je voudrais appeler l'attention, aujourd'hui, c'est plutôt sur les caprices et les bizarreries des manifestations électriques, et notamment sur "la foudre en boule".

Un membre de la Société astronomique de France, M. Français, avocat à la cour d'appel de Bordeaux, m'a adressé l'observation suivante, des plus curieuses, faites par lui le 6 juillet dernier:

L'orage arriva sur Bordeaux à 10 heures 30 du soir. De tous les points de l'horizon Ouest jaillissaient à de très courts intervalles de petits éclairs

bleuâtres, vifs, brefs et rapides, de simples lueurs que l'éclairage public permettait à peine d'observer. Aucun coup de tonnerre n'était perceptible. A 11 heures environ, l'orage éclata; les éclairs devinrent plus violents et le tonnerre gronda. A peu près à cette heure, il a plu légèrement, pendant quelques minutes à peine. Un très vif mouvement d'air, comme un coup de vent, a passé sur Bordeaux, puis le calme s'est fait et l'orage s'est déchaîné. De très violents éclairs, affectant la forme de serpent ou de branches d'arbre, ont sillonné le ciel et le tonnerre a fortement grondé à 11 heures 32 minutes, contemplant de la fenêtre de ma chambre, avec ma femme, le spectacle splendide de la rue en feu, nous avons vu, sur un immeuble en face, une boule de feu de la grosseur d'une petite orange d'une forme un peu allongée, comme un citron, courir sur l'arête du toit, gravir le contour d'une lanterne vitrée et redescendre pour disparaître ensuite. Cette boule de feu a ainsi décrit, pour escalader cette lanterne vitrée, un arc de 180 degrés. Elle semblait suivie d'une traînée de feu que j'attribue à la vitesse de son déplacement jointe à son intensité lumineuse qui ont causé cette impression purement subjective sur notre oeil. Ce phénomène a duré environ trois secondes. Aucun éclair n'a précédé son apparition; aucun bruit n'a accompagné ou suivi sa disparition. La direction suivie par ce globe de feu était exactement N.-S., d'après mon observation.

Aucun phénomène spécial, aimantation, dérangement de montres, de pendules, de sonneries électriques, aucun accident non plus n'a été observé dans l'immeuble visité par la foudre en boule. Je n'ai pas non plus, à environ

25 mètres, senti d'odeur de soufre, ni de brûlé. L'orage a continué sa marche vers l'Est; il a tonné pendant environ quarante minutes après mon observation. Les éclairs blancs ou violets, ont été très vifs et la foudre a frappé plusieurs édifices de la ville.

C'est là un coup de foudre en boule observé avec une méthode parfaitement scientifique. Que sont ces globes d'électricité? Personne ne le sait, et le mystère ici reste complet.

Autres exemples: à Saint-Christol (Hérault), tombant sur une maisonnette du chemin de fer de Sommières, la foudre a mis en branle la cloche à signaux, au grand étonnement des habitants; à Cazouls, sur l'avenue de la Gare, un maréchal, occupé à ferrer un mulet, voit le marteau et le clou qu'il tenait entre les mains enlevés par la foudre et son fils lancé contre la muraille, le tout sans grand mal. Mais à côté de ces enfantillages, nous voyons, en ce mois de juillet, à Villeneuve-les-Charleville, une ferme détruite avec 300 moutons et 5 génisses, causant 50,000 francs de pertes; près de La Charité-sur-Loire 384,000 francs de dégâts; dans les Cévennes, un berger tué en même temps que son chien; dans le Morbihan, dix personnes tuées; à Charny (Côte-d'Or) un jeune homme tué en sonnant les cloches; à Sézanne un mécanicien tué sur sa locomotive, en gare; à Saint-Sernin-du-Bois, un homme tué pendant qu'il prenait le frais devant sa porte; à Campe-neac, un cultivateur foudroyé avec son cheval; en Bretagne, une jeune fille tuée tandis qu'elle nettoyait une baignoire de zinc près du foyer; aux environs de Saint-Nazaire, une femme réfugiée sous un arbre tuée avec sa petite fille sur ses genoux, etc.

D'après l'observation des différents cas, répétons encore en terminant, que c'est sous les arbres que les accidents sont les plus fréquents, ensuite en pleine campagne, surtout si l'on est porteur d'objets en fer; enfin dans les courants d'air. Le plus sûr est de se tenir dans une chambre fermée et loin de la cheminée. A bon entendeur salut!

Camille FLAMMARION.

L'AIR DES GRANDES VILLES

Une revue néerlandaise consacre un article intéressant à la santé publique, dans les villes importantes et démontre qu'elle est gravement influencée par les fumées, les gaz, les émanations de l'industrie.

L'auteur assure que l'atmosphère de Paris était autrefois beaucoup plus pure qu'elle ne l'est aujourd'hui, et qu'elle a commencé à se corrompre au début du seizième siècle.

A cette époque — exactement en 1520 — la faculté de médecine s'émut de l'introduction de la houille dans la capitale, prétendant que la fumée de ce charbon pouvait être dangereux pour les poumons des Parisiens.

Protestation vaine. Des siècles s'écoulèrent avant que des mesures fussent prises contre l'empoisonnement de l'air et il a fallu venir jusqu'au mois de décembre 1898 pour voir les autorités s'inquiéter de ce péril et le combattre effectivement.

On assure que la justice est boiteuse...

Peut-être conviendrait-il d'ajouter que le progrès est cul-de-jatte.

HISTOIRE NATURELLE

La pêche des perles et du corail

L'Océan recèle sous la masse de ses eaux, à des profondeurs variables, diverses substances sur lesquelles nous avons déjà jeté un coup d'oeil, et dont quelques-unes ont paru à l'homme particulièrement dignes de sa convoitise. Non contents de fouiller la terre pour en retirer les pierres que nous appelons précieuses, il nous a fallu pénétrer aussi sous l'élément liquide pour arracher au lit de la mer des produits dont il est pourtant si aisé de se passer, que des millions de personnes s'en passent en effet et ne s'en trouvent ni plus heureuses, ni plus pauvres.

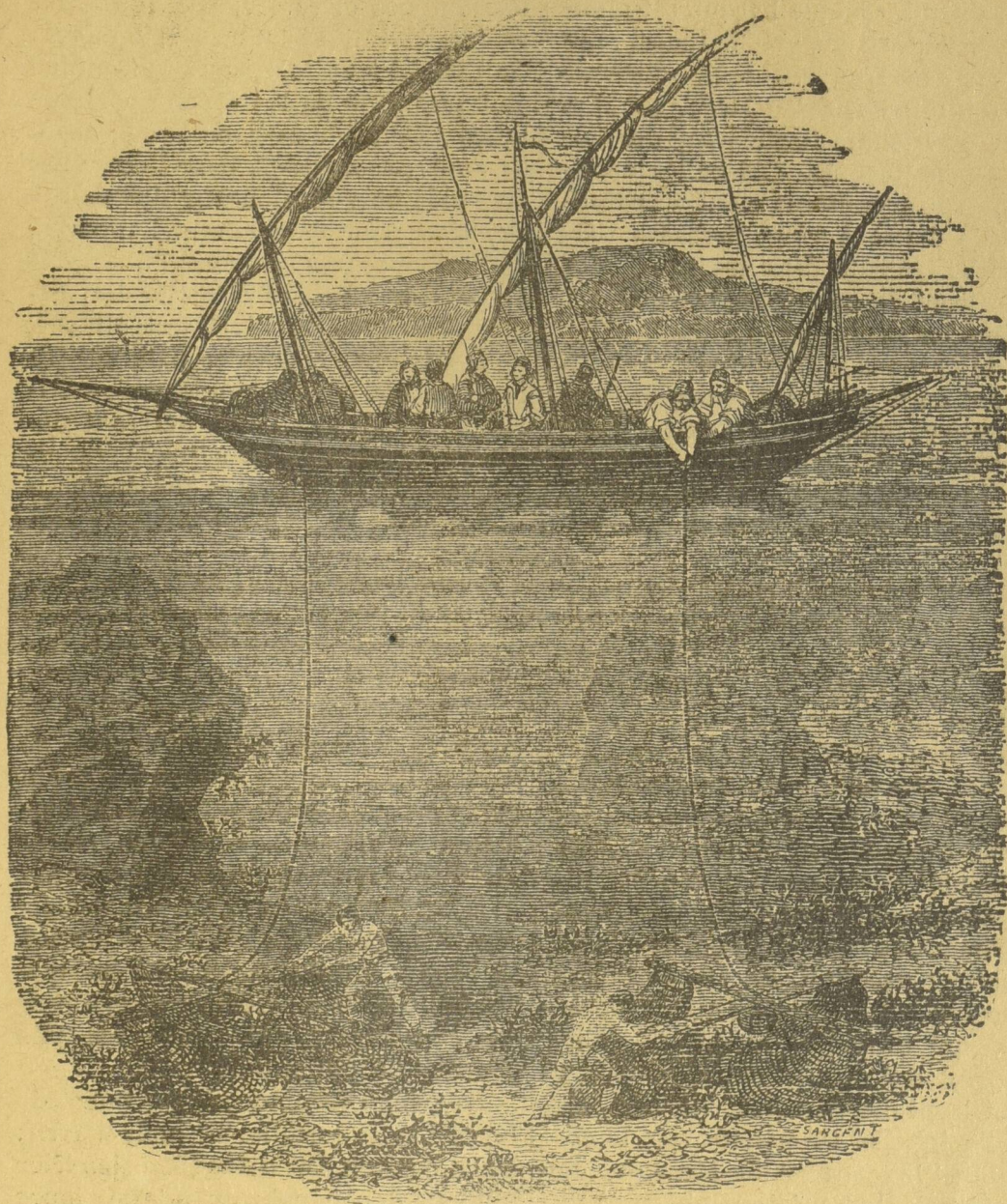
Nous voulons parler ici de la nacre, de la perle et du corail. Il est un quatrième produit sous-marin qui mérite plus d'indulgence et dont on ne peut même méconnaître l'utilité, tout en se demandant si cette utilité est bien en proportion avec les efforts qu'il en coûte pour le conquérir et avec sa valeur vénale : ce sont les éponges.

Il n'est point de métier, si pénible et si homicide soit-il, pour lequel on ne trouve des ouvriers. Des milliers d'hommes consentent à s'enterrer vivants dans des galeries de mines, à des centaines de pieds de profondeur, pour exploiter des gisements de houille ou des filons métallifères. D'autres ne font point difficultés de descendre sous les flots, afin d'aller recueillir sur le sable ou sur le roc des éponges, des branches de corail, des coquillages

nacrés. Ces mineurs de l'Océan, ce sont les plongeurs. Un exercice violent et malsain, sans cesse renouvelé, des dangers terribles, des maladies qu'ils contractent presque infailliblement et qui plus ou moins abrègent leurs jours : voilà par quels sacrifices, par quel martyre ces malheureux achètent un modique salaire. Ils appellent cela "gagner leur vie", et beaucoup se sont volontairement condamnés à cette existence amphibie, foncièrement antipathique à l'organisation physique de l'homme.

Il est à remarquer toutefois que la profession de plongeur n'est point de celles que le premier venu consent à embrasser. Elle est demeurée depuis longtemps l'apanage de certaines populations, chez lesquelles elle se transmet le plus souvent de père en fils, et qui y sont, on le dirait, aguerries, peu à peu par la puissance de l'habitude, par la difficulté de trouver un autre emploi de leur force et de leurs facultés, et par les modifications qu'un genre de vie anormal fait lentement subir au tempérament et aux fonctions physiologiques. C'est ainsi que la pêche des éponges est exclusivement pratiquée par des Grecs et des Syriens; celle du corail, par des Génois et des Napolitains; celle de la nacre et des perles, en Asie par des Chingalais et des Malais, en Amérique, par des Indiens et des nègres.

On pêchait autrefois les éponges dans la mer Rouge et sur une grande



LA PÊCHE DU CORAIL.

partie de la côte septentrionale d'Afrique. De nos jours, cette pêche se fait principalement dans la mer de l'archipel Grec et sur le littoral Syrien. Elle est libre pour toutes les nations indistinctement; mais les Grecs et les Syriens sont, ainsi que je viens

de le dire, les seuls qui s'y livrent d'une manière suivie, et qui fassent de ses produits l'objet d'un commerce régulier avec les Occidentaux. Les opérations commencent ordinairement vers les premiers jours de juin et finissent en octobre; mais les mois

les plus favorables sont ceux de juillet et d'août. Chaque barque est montée par quatre ou six hommes. Les éponges se trouvent à la distance d'un mille environ au large, sur des bancs de rochers formés par des débris de mollusques. Les belles éponges ne se rencontrent qu'à la profondeur de douze à vingt brasses. Celles qu'on récolte dans les eaux plus basses sont de qualité inférieure.

Pour les espèces communes, on se sert de harpons à trois dents, à l'aide de quoi on arrache les éponges. Pour les éponges fines, il faut que les plongeurs descendent au fond de la mer et les détachent avec précaution au moyen d'un couteau dont ils sont armés.

La pêche du corail est une industrie toute française par son origine. Dès le milieu du XVe siècle, la France possédait à la Calle un établissement fondé et entretenu en vue de cette pêche, exploité alors par une compagnie qui en avait obtenu le privilège à la condition de n'y employer que des marins provençaux. Mais cette pêche fut bientôt accaparée par des Italiens qui, devenus maîtres de l'ancien établissement de la compagnie, se mirent au service de l'Etat. En 1802 la Calle fut enlevée à la France par les Anglais, qui ne la lui rendirent qu'en 1816, et qui durant cet intervalle y firent la pêche du corail sur une très grande échelle. On pêche aussi le corail dans les parages de Messine, sur les côtes de la Sardaigne et sur celles de France, dans le golfe du Lion.

Voici comment se fait habituellement la pêche du corail. Huit hommes montent un petit bateau qui prend, dans ce cas, le nom de coraline. Ces hommes sont toujours d'excellents plongeurs. Ils ont avec eux une gran-

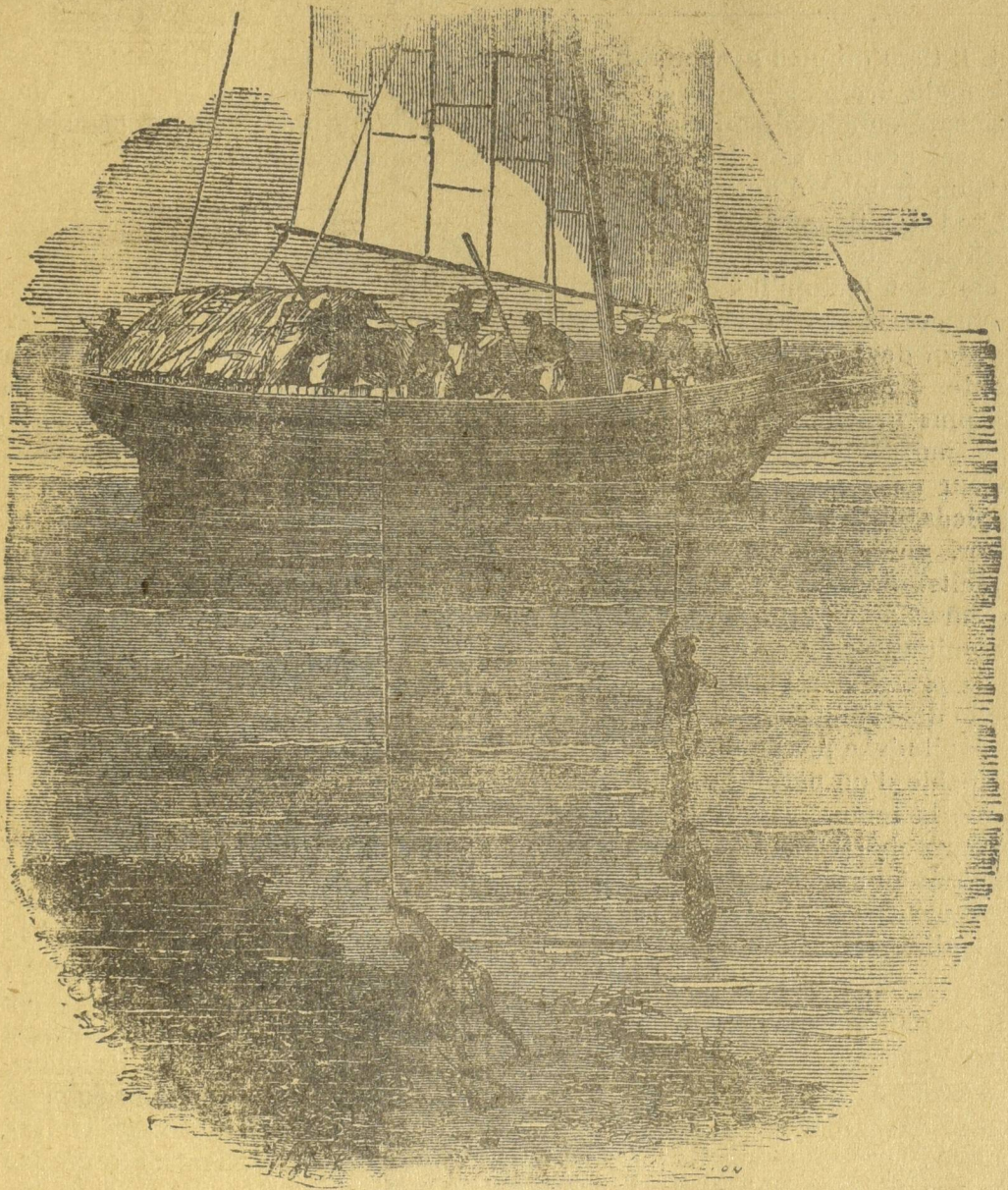
de croix dont les branches sont égales, longues et fortes; à chaque bras est fixé un solide filet en forme de sac. On attache une forte corde au milieu de la croix, et on la descend horizontalement dans la mer, en la chargeant de poids assez lourds pour l'entraîner au fond; puis le plongeur descend à son tour pour manoeuvrer l'appareil, dont il pousse les branches l'une après l'autre, de manière à racler les rochers auxquels le corail est attaché, et à engager ce dernier dans les filets. Au bout d'une demi-heure environ de ce travail, ceux qui sont demeurés dans le bateau tirent vigoureusement la corde et ramènent le tout, y compris le plongeur, à la surface.

Parlons maintenant de la plus difficile et de la plus périlleuse: la pêche des coquillages qui fournissent la nacre et la perle.

La formation des perles est toujours due à la présence, entre les valves de la coquille, d'un corps étranger, grain de sable ou esquille d'écaille, autour duquel se dépose la substance nacrée sécrétée par le manteau du mollusque. Sa forme et sa grosseur dépendent de la position où le hasard a placé ce noyau, soit à l'endroit où les valves ont le plus d'écartement, soit près des charnières, soit entre les plis charnus du mollusque.

La pêche commence au mois de février et se termine au mois d'avril; mais, comme il y a dans le calendrier hindou, à peu près autant de jours fériés que de jours ouvrables, elle ne dure pas, en somme, plus d'un mois.

Les barques armées en pêche portent chacune une vingtaine d'hommes, tant matelots que plongeurs, plus le patron et le pilote. Elles partent le soir, à dix heures, et, poussées par



LA PÊCHE AUX PERLES.

la brise de nuit, elles arrivent avant l'aube sur les bancs. Elles regagnent le port vers le milieu de la journée.

Dès que le jour paraît, les plongeurs se mettent à l'oeuvre. Le plongeur saisit entre les orteils du pied droit une corde qui traverse dans sa hauteur une grosse pierre en forme de

pyramide tronquée; cette pierre est destinée à faciliter sa descente, et à le maintenir au fond de l'eau. Elle est amarrée au bateau par une corde qui joue en même temps le rôle de corde d'appel. Le pêcheur plonge debout ou accroupi, et non pas la tête la première, comme on le croit vulgaire-

ment. Il tient du pied gauche son filet, de la main droite, la corde à pierre; de la main gauche il se pince les narines; ses oreilles sont bouchées avec du coton imbibé d'huile. Arrivé au fond de l'eau, il se hâte d'arracher les coquillages qui sont à sa portée, les met dans son filet qu'il s'est passé autour du cou et sur un signe qu'il fait au moyen de la corde d'appel, on le remonte.

La plus grande profondeur à laquelle puisse s'opérer le travail de plongeur ne dépasse pas quarante-cinq pieds, et le temps qu'il peut y séjourner, une demi-minute au plus. Les récits d'après lesquels certains plongeurs demeureraient une ou plusieurs minutes sous cette masse d'eau, dont la pression est plus que double de celle de l'atmosphère, sont controuvés; il n'y a pas au monde d'homme capable d'un pareil tour de force. Lorsque le temps est favorable, un plongeur robuste peut exécuter dans la matinée quinze à vingt descentes, séparés par des intervalles de repos de dix à quinze minutes.

Cet exercice, répété pendant une trentaine de jours, chaque année, suffit pour altérer promptement la santé de ces pauvres gens. Un plongeur ne vit pas vieux. Beaucoup contractent de bonne heure une maladie affreuse, qui leur rend impossible l'exercice de leur profession. Leur vue s'affaiblit, leurs yeux s'ulcèrent et tout leur corps se couvre de plaies. D'autres sont quelque jour frappés d'apoplexie au sortir de l'eau, ou meurent étouffés au fond de la mer. Sans parler de ceux qui deviennent la proie des requins.

L'art du plongeur est là, tout élémentaire, absolument barbare. En Europe, grâce aux scaphandres, un

homme robuste et habitué à cet exercice travaille aisément, à une profondeur de 140 pieds, même beaucoup plus, pendant une heure ou deux.

PEU D'AUTOS EN ALLEMAGNE

On compte 152,329 voitures automobiles en Allemagne. L'Allemagne a une population de 60 millions d'âmes à peu près. Donc, il y a, en moyenne, une voiture automobile par 400 habitants. Les Etats-Unis comptent 110 millions d'habitants et près de 15 millions de voitures automobiles, soit une voiture par 7 habitants. Il y a vingt-quatre Etats américains qui ont chacun plus d'automobiles que la République Allemande.

LES PRIX D'UN TABLEAU

A Santa-Barbara, en Californie, on vient de découvrir dans un grenier de cette localité un tableau du Titien intitulé "la Madone, l'Enfant Jésus et la fille du Titien, Lavinia". Le tableau avait été déposé là par un artiste de Santa-Barbara, M. Brougler, depuis une trentaine d'années. M. Brougler, de son côté, l'avait acheté pour la somme dérisoire de 150 dollars en Italie, il y a 34 ans. Il vient de revendre le chef-d'oeuvre pour une somme dépassant 100,000 dollars.

Prenez garde de vous laisser surprendre par l'apparence des choses et de précipiter votre jugement. Souvenez-vous de ce que dit un philosophe, que le mensonge a quelquefois les apparences de la vérité, et semble plus vraisemblable que la vérité même.—Louis de Grenade.

Les chats chantés par les poètes

Remarque curieuse à faire, les chiens sont aimés, peu ou prou, de tout le monde; pour les chats, il en va autrement: on les déteste ou on les adore. Pas de juste milieu! Les deux camps adverses n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais de se combattre à coups d'épithètes malsonnantes ou louangeuses, à grand renfort d'exemples contradictoires.

Le premier qui médit du joli félin est le solennel M. de Buffon. Il l'accusa, entre autres vices, de trahison, et lui fit aussi cet étrange reproche de "ne jamais regarder en face la personne aimée". Après lui, d'autres répétèrent les mêmes accusations, y compris la dernière, qui est une absurdité. Mais on l'accabla bien autrement. On le déclara tour à tour paresseux, lascif, infidèle à son maître, poltron et farouche... que sais-je encore?

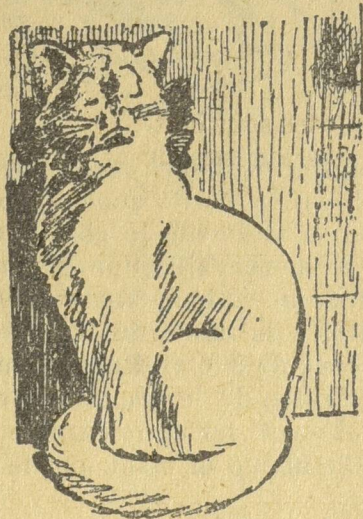
La vérité est que le chat n'est pas un animal domestique comme le chien ou le cheval. Même quand il consent à vivre près de nous, à se plier à nos habitudes, il demeure un être quelque peu sauvage férocement jaloux de sa liberté. Selon la curieuse définition de Méry: "Dieu a fait le chat pour donner à l'homme le plaisir de caresser le tigre".

Oui, le chat reste partout et toujours un petit tigre. S'il accepte que nous le caressions, nous devons nous en réjouir sans rien lui demander davantage, de même qu'à un fauve qui serait à la fois très fort et très doux. Et c'est précisément cette fierté qui est la sienne, cette indépendance de

caractère par quoi ont été conquis tous les amis de la race féline.

Ils sont assez nombreux, ceux-ci, et d'une telle qualité qu'il y a là plus d'un motif à faire hésiter les autres.

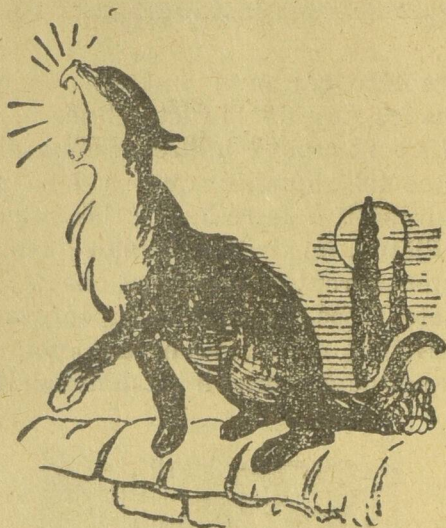
Platon, en Grèce, Scipion Nasica, à Rome, furent des amis des chats. Torquato Tasso, le poète de la "Jérusalem délivrée", dédia à son chat noir un sonnet dans lequel il lui demandait de



Un chat de bonne maison.

"lui prêter pendant la nuit la lumière de ses yeux". Joachim du Bellay rima, en l'honneur du sien, de jolis vers. Richelieu, nul ne l'ignore, aimait à s'entourer de jeunes chats et l'histoire a conservé le nom de ses favoris: Lucifer, Pyrama, Thisbé, Serpolet et Ludovic-le-Cruel. Colbert eut les mêmes goûts, et la tendre Mme Deshoulières, et la belle Mme Récamier, et la mélancolique Desbordes-Valmore.

Mais c'est surtout à l'époque romantique que les écrivains, que les artistes ont manifesté une tendresse particulière pour le petit tigre, sug-



La sérénade à la lune.

gestionnés peut-être par Chateaubriand, qui a écrit quelque part : "Buffon a malmené le chat; je travaille à sa réhabilitation et j'espère en faire un animal convenablement honnête, à la mode du temps".

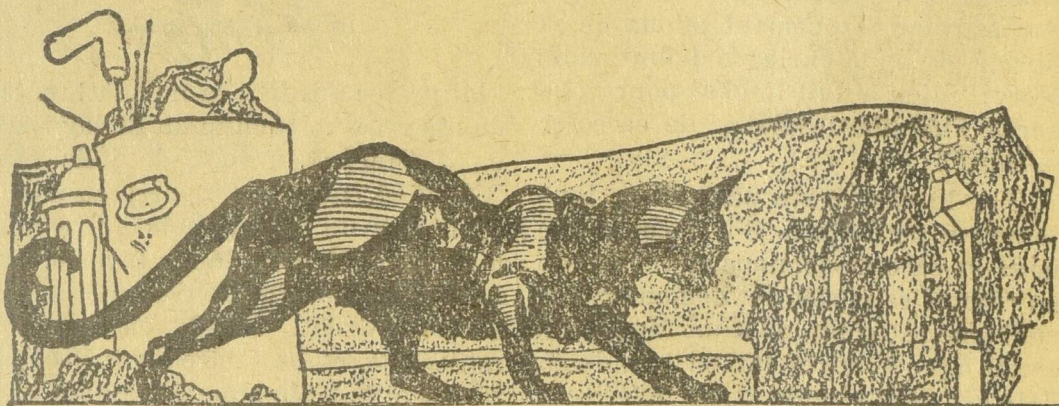
Le chat de Victor-Hugo, celui qui, dans le salon de la place Royale, trônait fièrement sur un fauteuil, se nommait Chamoine et celui que le poète

offrit, en 1877, à sa petite-fille, portait au cou cette carte de visite: "Gavroche, boulevard Mère-Michel". Théophile Gautier, enthousiaste de la forme et de la couleur, le fut particulièrement des chats. Sainte-Beuve, parmi bien d'autres, eut un préféré nommé Polémon. Mérimée, catophile, déclarait qu'il ne croyait pas "ravalier sa qualité d'homme en leur accordant de l'intelligence". Et il



"Le chat", prétend M. de Buffon, "ne regarde jamais en face la personne aimée."!!

ajoutait, en parlant du sien: "Il a tant d'esprit!" Baudelaire, enfin, consacrait aux chats "puissants et doux,



LE VIDANGEUR NOCTURNE.

orgueil de la maison", quelques-uns de ses plus beaux vers.

Faut-il citer encore parmi les fé-lins célèbres: Démouette, à Barbey d'Aurévilly; Isabelle, à François Coppée; Khroumir, au polémiste Rochefort; Mie, à Edmond de Goncourt, le seul être au monde que le romancier ait embrassé avant de mourir; Pluton et Tigrine, à Michelet; White-Heather, à la reine Victoria; Lilith, à Stéphane Mallarmé; Saint-Médard, à Courteline; Le Jaunet, à l'entomologiste Fabre; Gris-Gris, à Raymond Poincaré; Hamilcar, enfin, "l'incorruptible gardien de la cité des livres", célébré par Anatole France?

Huysmans exprimait bien l'opinion des catophiles en déclarant: "Je n'ai-

me que les chats, mais je les aime déraisonnablement, pour leurs qualités et en dépit de leurs défauts". Pourtant, celui qui les a, sinon le mieux aimés, du moins le mieux observés et le mieux décrits, est encore Pierre Loti.

Ils sont rares ceux de ses livres où il n'a pas parlé de ses préférés. Tout ce qu'il en a dit peut se résumer en cette phrase définitive: "Les chats ont de petites âmes ombrageuses, de petites âmes de câlinerie, de fierté et de caprice, difficilement pénétrables, ne se révélant qu'à certains privilégiés et que rebute le moindre outrage ou quelquefois la déception la plus légère..."

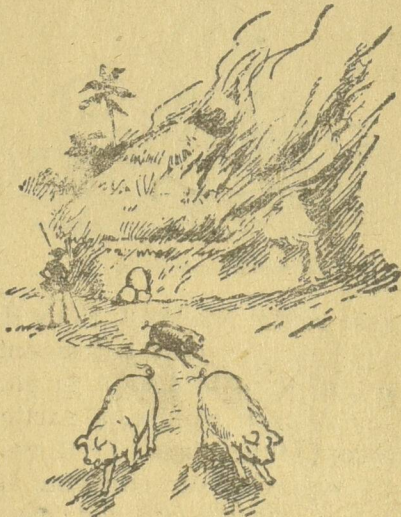
L'histoire de certaines grandes inventions

Peut-être connaissez-vous cette histoire. Dans une enquête, un grand quotidien demandait à ses lecteurs le nom de l'inventeur, savant ou cuisinier, du rôti de porc. Naturellement, personne ne prit la peine de faire des recherches et tous de répondre à la blague. On fut bien surpris d'en être instruit par le journal même, lassé d'attendre une réponse satisfaisante à son enquête.

C'est un porcher chinois qui, le premier, découvrit la saveur du porc rôti en léchant ses doigts brûlés d'avoir retiré de sous les décombres de sa hutte en feu un de ses porcs rôtis à point.

Pendant bien longtemps, en Chine tout au moins, on ne trouva pas de meilleur moyen de rôtir un porc que

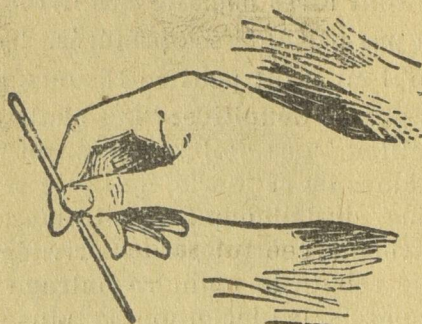
de mettre le feu à sa hutte! C'était un repas que les riches seuls pouvaient s'offrir. Or, un jour, un brillant Chinois, dans un éclair de génie, trouva



Comment fut découverte la saveur du porc rôti.

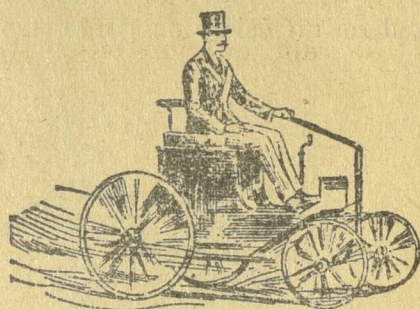
la première idée du gril. Depuis, pour faire rôtir un cochon, on n'a plus besoin de faire brûler sa propre maison ou sa porcherie.

Toutes les découvertes mécaniques, la plupart du moins, ont une origine aussi cocasse. Citons celle de l'ai-



L'aiguille de la machine à coudre.

guille de la machine à coudre moderne. Pendant des siècles, l'aiguille à coudre fut fabriquée avec le trou ou le chas placé à l'extrémité opposée à la pointe. Les premiers inventeurs qui tâchèrent à découvrir la couseuse, ne songeaient pas à modifier l'aiguille qu'ils y adaptèrent. Aussi, firent-

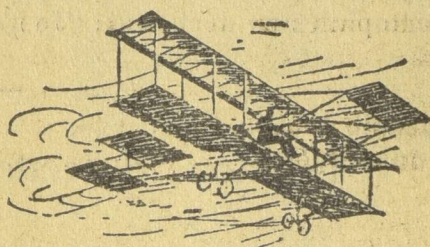


La première automobile.

ils fausse route. En 1846, Elias Howe imagina l'aiguille tout autrement, à l'envers, mettant le chas à la pointe. Et la machine à coudre, à partir de ce moment, fonctionna. Et Howe, au jour de sa mort, survenue en 1867, avait touché \$2,000,000 pour ses brevets. C'était alors beaucoup d'argent.

Nous nous en contenterions même aujourd'hui.

Autre invention payante. Les cotylédons de toute balle de coton contiennent des graines qu'il faut déparer des fibres. Dans les états du sud américain, vers la moitié du siècle dernier, cette opération se pratiquait à la main, exigeant pour cela des centaines d'esclaves. Et cette méthode manuelle était si lente et si coûteuse que l'industrie du coton n'avancait à rien. Environ l'année 1790, Eli Whitney inventa la "machine à égrener le coton" et les filatures font depuis dans tous les Etats-Unis des affaires d'or.



L'aéroplane des frères Wright.

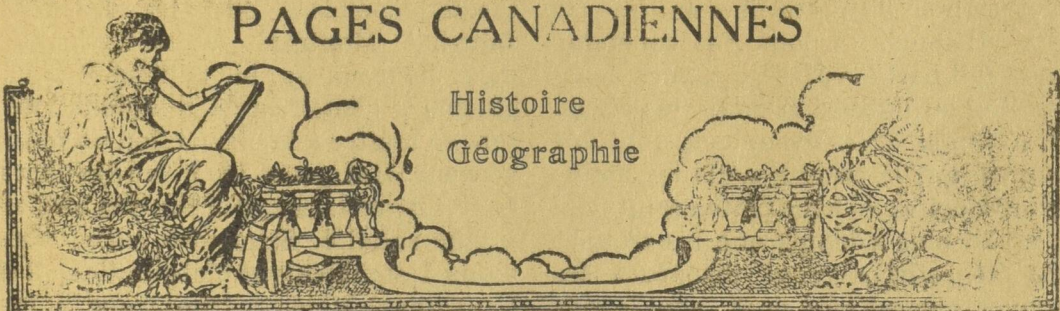
L'idée du plus lourd que l'air, de l'avion moderne, pressentie au quinzième siècle par Léonard de Vinci, mais qu'aucun savant n'avait reprise avant le siècle dernier, était trouvée partout et par tous ridicule jusqu'au jour où les frères Wright, mettant en pratique les théories du savant français, Octave Chanute, construisaient le premier avion.

On pourrait, en continuant sur ce ton, en dire tout autant de l'automobile dont nous avons souvent donné l'historique dans "La Revue Populaire", de la machine à écrire, du téléphone, de la télégraphie ainsi que de la téléphonie sans fil.

—o—

La plaisanterie est comme le sel; il faut en user discrètement.

PAGES CANADIENNES



Histoire
Géographie

L'INVASION AMERICAINE DE 1775

Quelle fut la conduite des Canadiens, en 1775, lors de la première invasion du pays par les troupes américaines? Avons-nous cette fois contribué à la délivrance du sol? Attitude du peuple et attitude de l'aristocratie, du clergé et de la bourgeoisie.

Du "Cours d'Histoire du Canada", de M. Thomas Chapais, nouvellement paru, nous extrayons les quelques pages qui suivent sur l'invasion américaine en 1775 et la conduite de la population canadienne-française, à cette époque critique où il s'en fallut de peu que la domination anglaise ne le cédât à l'hégémonie américaine. Il nous plaît de répéter que, à maintes reprises, nous avons gardé par les armes le Canada à ses nouveaux conquérants, nos propres ennemis. Hélas! ce ne sont pas ces quelques pages de M. Chapais, historien rigoureusement impartial, qui nous convaincront du loyalisme intégral de nos ancêtres, aux premières heures de la conquête:

"Nous voici en présence d'une question délicate. Notre devoir d'historien nous force de (sic) l'aborder avec une impartialité rigoureuse et une loyale sincérité. Disons donc que, dans la situation effroyablement périlleuse où se trouvait Carleton à l'automne de

1775, une des principales raisons de son inertie forcée fut sa défiance des Canadiens. A ce moment critique de sa carrière, il éprouvait un désappointement cruel. Après sa lutte victorieuse pour nos lois françaises et notre émancipation religieuse et civile, au lieu de pouvoir compter sur le dévouement de tout notre peuple et sur sa coopération active à la défense du pays, il se heurtait à l'indifférence sinon à de l'hostilité. Sa correspondance nous a fait comprendre son état d'esprit. Après les premières incursions américaines du printemps de 1775, il écrivait, le 7 juin, au ministre des colonies: "Les nobles du voisinage ont été invités à rassembler leurs habitants pour se défendre eux-mêmes. Mais bien que les gentilshommes aient montré beaucoup d'empressement, ils n'ont pu gagner le peuple ni par leurs sollicitations ni par leur exemple... Tout esprit de subordination semble détruit et le peuple est empoisonné par l'hypocrisie et les mensonges mis en oeuvre avec tant de succès dans les autres provinces et que les émissaires et les amis de celles-ci ont répandus partout ici avec beaucoup d'adresse et d'activité."

D'autres lettres officielles faisaient entendre un langage analogue. Le juge en chef Hey écrivait au ministre, le 22 août: "Chaque jour me fait com-

prendre que les Canadiens ont un caractère bien différent de celui que je leur attribuais et dont j'ai constamment fait part à votre Seigneurie lorsque j'ai eu l'occasion de parler d'eux. Or le temps et les événements ont démontré que la crainte seule les maintenait dociles, et avec cette crainte qui n'existe plus (depuis que les troupes ont été retirées) sont disparues les bonnes dispositions dont nous avons si souvent et si constamment fait l'éloge et sur lesquelles nous avons affirmé pouvoir compter longtemps. Cependant, je suis quelquefois porté à croire que ce peuple n'est ni ingrat ni rebelle, et que les ruses et les assiduités des agents de quelques colonies qui ont passé l'hiver dernier ici, ont eu raison de sa crainte, jointe à une ignorance et à une crédulité qu'il est difficile de soupçonner chez un peuple."

Vous voyez, Messieurs, que je ne recule pas devant les citations désagréables. Je ne crois pas à la méthode qui consiste à escamoter les difficultés. Entendons encore un autre officiel, M. Cramahé, qui disait dans une lettre à Lord Dartmouth, le 21 septembre: "On a eu recours, sans succès, à tous les moyens pour amener le paysan canadien au sentiment de son devoir, et l'engager à prendre les armes pour la défense de la province."

Citons enfin le journal d'un contemporain, le notaire Badeau, des Trois-Rivières: "Presque tout le gouvernement des Trois-Rivières refusa d'aider les chefs du pays, à l'exception des quelques volontaires des paroisses de la Rivière-du-Loup, Machiche et Maskinongé. Les paroisses de Nicolet, Bécancour, Gentilly et Saint-Pierres-Becquets, n'en voulurent pas fournir un seul malgré les remontrances

qu'on leur faisait; tout était inutile". Disons cependant qu'à un moment donné, à Montréal, après l'engagement heureux de la Longue-Pointe, plusieurs centaines de miliciens vinrent se mettre à la disposition du gouverneur. Mais, sans troupes régulières pour les encadrer, il n'osa pas se fier à leur solidité. Si encore, nous n'avions à signaler que l'abstention des Canadiens! Mais un trop grand nombre prirent les armes et se mirent du côté des envahisseurs. La population du district de Richelieu prit fait et cause pour les Américains.

La troupe qui combattit sous Ethan Allen à la Longue-Pointe était composée en partie de Canadiens. A Berthier, des Canadiens ralliés à l'ennemi arrêtaient un petit détachement de leurs compatriotes qui se rendaient à Montréal, sous les ordres de M. de Lanaudière pour répondre à l'appel du gouverneur. A Saint-Pierre de la Rivière-du-Sud, dans le district de Québec, un parti d'une cinquantaine de volontaires canadiens, recrutés par M. de Beaujeu, dans les paroisses d'en bas, en route pour venir participer à la défense de Québec, fut assailli par les habitants des paroisses voisines, renforcés de cent cinquante Bostonnais. Trois loyalistes furent tués, dix furent blessés, parmi lesquels l'abbé Baily, plus tard évêque de Capse et coadjuteur de Québec, qui accompagnait le détachement comme aumônier. Les autres furent faits prisonniers. "L'on vit dans cette affaire, lisons-nous dans un écrit du temps, les pères se battre contre leurs enfants, et les enfants contre leurs pères." C'était la guerre civile!

La conduite des Canadiens-français qui prirent les armes contre la couronne britannique, en 1775 et 1776,

ne saurait être approuvée. Ils violaient le serment d'allégeance qu'ils avaient prêté solennellement dix ans plus tôt. Ils épousaient une cause dont les chefs avaient outragé leur religion et reproché à l'Angleterre d'avoir été trop généreuse pour leur Eglise. Ils pactisaient avec des agresseurs qui venaient troubler la paix dont nous commençons à sentir les effets bienfaisants. Ils remettaient en question toutes les garanties qui pouvaient être contenues dans la capitulation de 1760 et le traité de 1763, et toutes les dispositions favorables adoptées depuis à notre égard. Ils commettaient un attentat, non seulement contre la souveraineté légitimement établie en notre pays, mais encore contre les intérêts de notre race et la sécurité de notre avenir.

A cette heure solennelle, ce furent nos classes dirigeantes qui sauvèrent la situation. Chose étrange, entre le peuple canadien et ses chefs, il se manifesta au sujet de la tentative américaine une divergence bien caractérisée. Nos autorités sociales, notre clergé, nos seigneurs, nos professionnels, nos négociants notables, notre bourgeoisie, furent nettement et décidément loyalistes. Nos classes populaires, les habitants de nos campagnes, furent, de prime abord, ou activement sympathiques aux Américains, ou abstentionnistes. Phénomène vraiment digne d'étude! D'un côté l'élite, de l'autre la foule; et entre les deux groupes, discordance très accentuée. N'allons pas en chercher trop loin l'explication. L'élite était clairvoyante, la foule était aveugle. Nos chefs connaissaient la duplicité du Congrès, la mentalité puritaine, le fanatisme sectaire de ces colonies qui toléraient à peine au milieu d'elles l'existence

d'une église épiscopaliennne, et qui n'avaient jamais voulu permettre à un évêque, même anglican, de poser le pied sur leur sol. Et ils redoutaient tout cela pour nous. En outre ils savaient quelle était la nature et la portée de l'Acte de Québec, et ils en tenaient compte à l'Angleterre. Notre peuple, inévitablement moins informé, était plus facilement accessible aux sollicitations insidieuses et aux fausses représentations.

En présence de ce douloureux et périlleux malentendu, nos chefs firent admirablement leur devoir. Saluons à leur tête, le grand évêque national, Mgr Briand. Dès le premier moment, il vit clair et pensa juste. Le 22 mai 1775, il publiait un mandement dans lequel il faisait appel à la loyauté et à la conscience de notre peuple, ainsi qu'à "la bonté singulière et à la douceur avec laquelle la colonie avait été gouvernée de la part de Sa Très Gracieuse Majesté le roi Georges III".

Il se détermina même à décréter l'interdiction des sacrements pour tous les Canadiens qui participeraient à la rébellion. Rien ne fait mieux comprendre l'intensité de la contagion dont il combattait l'action délétère, que la violence des murmures provoqués par son énergie. Dans beaucoup de paroisses, notre clergé put constater que l'esprit de sédition ne s'arrêtait même pas au seuil de l'église. De tristes épisodes se produisirent.

Ce loyalisme se manifesta d'une manière éclatante, et nous pouvons affirmer sans crainte qu'il fut le salut de la province. On vit toute la classe désignée sous le nom de noblesse canadienne se rallier autour du drapeau britannique.

Mais, Montgomery ayant échoué devant Québec, l'arrivée des vaisseaux

anglais avec des troupes, au commencement du mois de mai 1776, ayant permis à Carleton de prendre l'offensive, les Américains furent chassés des hauteurs de Québec, puis successivement des Trois-Rivières, de Montréal, de Sorel, du Richelieu et durent passer les frontières du Canada qu'ils ne franchirent plus durant cette guerre.

La province de Québec reste pays britannique. Et ce résultat, nous pouvons l'affirmer, est dû en grande partie au loyalisme clairvoyant et résolu de nos classes dirigeantes, qui ont empêché notre peuple de consommer une irréparable faute.

Cette faute nationale, que nos pères ont failli commettre en 1775, il nous apparaît plus distinctement aujourd'hui qu'elle ne pouvait être discernée alors, même par les patriotes qui réussirent à la conjurer. Si le Congrès fut resté maître du pays, notre inféodation à l'Union américaine en eût été la conséquence logique. Et l'on peut affirmer que l'oeuvre de notre assimilation se fut promptement accomplie. Immédiatement nous aurions été envahis, enveloppés, débordés de toutes parts par l'afflux irrésistible du yankéisme triomphant. Nous étions à peine cent mille ; les habitants des provinces américaines étaient déjà plus de trois millions. Et les événements venaient de prouver leur puissance de propagandisme et d'infiltration. Ce qui s'était passé dans nos campagnes, pendant leur courte occupation de la province, montrait combien le travail de pénétration eût été facile et rapide. Pour nous, le péril de l'anglicisation était lointain, et déjà presque à demi conjuré. Le péril de l'américanisation eût été prochain et inévitable. Unis à nous par le

lien politique, entreprenants, remuants, audacieux, les Américains se seraient installés chez nous avec leurs pratiques et leur mentalité. Sous prétexte de nous émanciper, ils auraient déchiré l'Acte de Québec, et se seraient efforcés d'implanter des institutions en complet désaccord avec nos traditions et nos moeurs. Tout nous indique qu'en peu de temps, ils auraient opéré ici la transformation réalisée naguère à la Louisiane. En un mot, au lieu de pouvoir compter sur trois quarts de siècle d'isolement tutélaire, d'accroissement sans alliage, d'expansion sans entraves, sur trois quarts de siècles pendant lesquels nous pourrions compléter à loisir notre bloc ethnique, étendre notre domaine, et consolider indestructiblement notre emprise sur le bassin du Saint-Laurent, notre nationalité aurait été entamée, fractionnée, désagrégée, dénaturée. Et fatalement, en une ou deux générations peut-être, elle aurait perdu son individualité, sa figure et son nom.

Voilà quel péril redoutable nous avaient fait courir la révolution et l'invasion américaines en 1775.

— o —

PENSEES

Le mérite de la plupart de nos actions dépend de la manière dont elles sont faites.

* * *

Les deux mots les plus courts à prononcer, oui et non, sont ceux qui demandent le plus d'examen.

* * *

La paresse emprunte souvent le mot de repos, et croit par là se mettre à couvert du juste blâme qu'elle mérite.

Un nouveau traitement de la folie

Par l'homéopathie, méthode thérapeutique des "semblables guéris par les semblables".—Des cures de folie par l'inoculation du microbe de la malaria.

L'idée de guérir la folie et tout dérangement des fonctions de l'intelligence par l'injection d'un microbe d'une fièvre pernicieuse ainsi que le sont les fièvres paludéennes, n'est pas absolument nouvelle. C'est-à-dire que l'idée en soi n'est pas nouvelle. L'exemple classique de la transmission d'une maladie dans le but d'en vaincre une autre, est tout bonnement la vaccination. Là, dans le dessein de combattre la petite vérole, on introduit la vaccine, maladie générale, d'abord observée chez la vache, puis chez le cheval, et qui se manifeste par l'éruption de pustules. La vaccination se transmet à l'homme par inoculation artificielle ou vaccination et jouit alors de la propriété d'immuniser l'homme atteint de vaccine contre la variole, au moins pendant un certain temps. Comme on sait, la vaccination ne détermine chez l'homme qu'une éruption pustuleuse très rapide.

Cluston, en 1883, mentionnait deux cas d'aliénation d'esprit dont les progrès furent arrêtés par sepsine, populairement connue sous le nom d'empoisonnement du sang. Grâce à quoi, il pouvait prédire "qu'un jour, nous découvririons un moyen de provoquer une inflammation locale ou corruption du sang facile à contrôler, avec quoi nous casserons les attaques de folie".

Quelque trente ans plus tard, en effet, on inoculait à certains aliénés le microbe de la malaria, mettant ainsi ordre à leur cerveau dérangé. La malaria est une fièvre paludéenne, commune notamment aux marais Pontins de la campagne de Rome.

Ce qui est funeste dans un cas opère ailleurs des guérisons miraculeuses. Rokitansky n'a-t-il pas affirmé en 1844 que les maladies du cœur et des vaisseaux sanguins déterminant la congestion pulmonaire prévenaient la tuberculose.

Il en va de même de l'asthme, suivant Brugelmann, qui immunise contre la tuberculose. Un asthmatique est armé contre la tuberculose. Et l'asthmatique qui contracte la tuberculose est effectivement guéri de l'asthme. Il ne peut souffrir que de l'un de ces maux, très rarement des deux à la fois. Plus encore, les personnes atteintes d'une forme de tuberculose quelconque sont rarement victimes de grippe maligne ou d'influenza. Une épidémie qui frapperait 16 pour cent d'une agglomération n'atteindrait que 4 pour cent de tuberculeux.

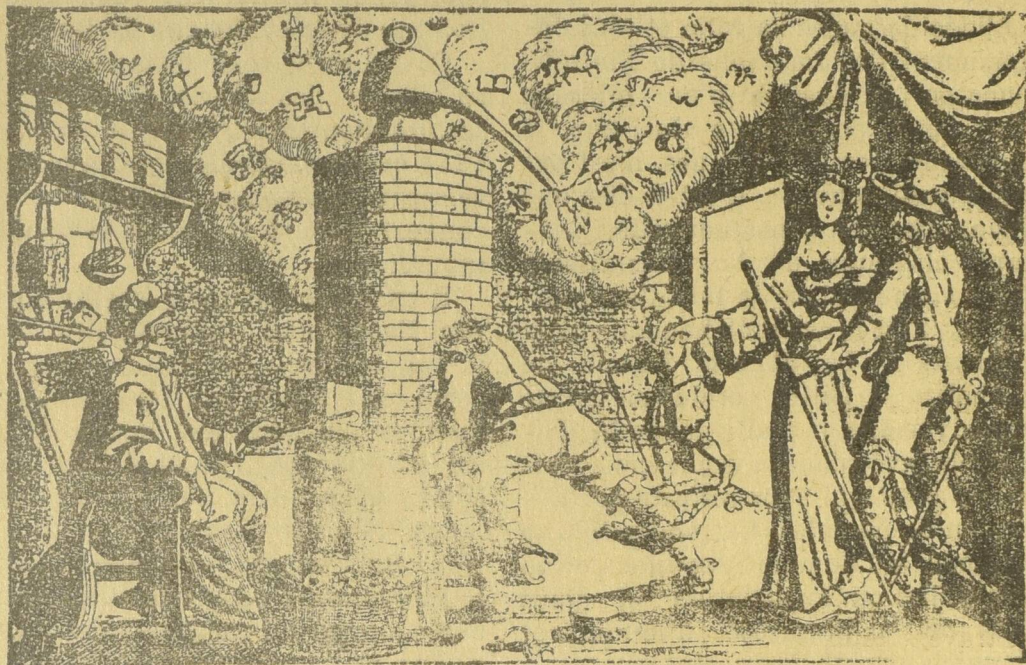
En Europe aussi bien qu'aux États-Unis, en Italie plus encore, on a noté que dans de nombreux cas de ramollissement du cerveau, un mieux sensible suivait toujours des attaques de malaria et autres maladies provoquant des frissons, froid et fièvre. Des savants ont pensé qu'il pouvait y avoir là plus qu'une vulgaire coïncidence et firent des expériences. Il advint que dans presque chaque cas, l'aliénation

disparut à la suite d'une inoculation artificielle du microbe de la malaria.

Quelques mots, en terminant, sur la démence, pour nous faire mieux comprendre cet article.

La démence est caractérisée par un affaiblissement progressif des facultés intellectuelles et morales, s'accompagnant, au bout d'un certain temps d'une déchéance physique.

brale, de l'altération des vaisseaux. Le malade perd sa mémoire; il rabâche sans cesse; le caractère est irritable, égoïste, capricieux, crédule. Les uns sont violents, érotiques, mangent voracement; les autres sont apathiques, misanthropes, mélancoliques. Le corps s'affaiblit avec les facultés psychiques; le vertige, le tremblement des membres précèdent les congestions,



Au moyen âge, certains alchimistes prétendaient guérir la folie par le feu purificateur. L'inanité de ce moyen fut vite reconnue!

La démence est de deux sortes, suivant l'âge de la personne qui en est atteinte. Il y a à l'aube de la vie, la démence précoce et à son déclin, la démence sénile. La démence peut survenir dans le jeune âge, chez un enfant chargé d'une lourde hérédité nerveuse. La seconde, la démence sénile, la plus fréquente, survient par suite des progrès de l'âge, de l'atrophie céré-

les attaques, les paralysies; et si une pneumonie ou autre affection n'enlève pas le malade, il meurt dans le gâtisme. La démence peut aussi être secondaire et succéder à une affection mentale chronique.

Il y a en outre la démence qui survient après un ramollissement cérébral, chez les épileptiques, les syphilitiques et les alcooliques.

Le miracle du Canada français

Nous devons à M. Godfroy Langlois, commissaire général du gouvernement de Québec, à Bruxelles, ce magnifique article de H. Carton de Wiart, paru dans "Le Soir" de la capitale belge, article que, faute d'espace, nous n'avons pu offrir plus tôt à nos lecteurs :

"C'est une extraordinaire aventure que celle de ce Canada français sur lequel la réception de M. Edouard Montpetit à l'Académie Royale et la prochaine visite des journalistes du Dominion vont éveiller l'attention du public belge.

"Les aïeux des Canadiens-français ont débarqué au Nouveau-Monde, il y a quelque trois cents ans, venant de la Normandie ou du Poitou, du Perche ou de la Saintonge, de l'Ile-de-France ou de la Picardie. Marins, soldats, missionnaires, coureurs de bois, chasseurs de fourrures, trafiquants ou colons, ils marquent de leur empreinte,—à travers mille obstacles, au prix de durs labeurs,—les terres lointaines auxquelles l'estuaire du Saint-Laurent leur a donné accès. Leurs "paroisses" et leurs bourgs sortent du sol, organisés, à la mode féodale. Puis leurs villes s'élargissent au cadre des forêts défrichées. Champlain fonde Québec, Maisonneuve jette les fondements de Montréal, M. de la Violette crée Trois-Rivières. Bientôt, la lutte contre la nature ou contre les Indiens se complique pour eux de la résistance à la conquête anglaise. Celle-ci triomphe. Montcalm est vaincu par Wolfe, et les deux chefs rivaux meu-

rent dans le même combat. Réfugié sur l'île Sainte-Hélène avec ses dernières réserves, le chevalier de Lévis brûle les drapeaux fleurdelisés plutôt que de les livrer à l'ennemi. C'est la fin de la colonisation française dans ces contrées. Louis XV abandonne à leur sort les arpents de neiges. Les fonctionnaires, les notables, les commerçants repassent l'Atlantique. Seuls les paysans français restent groupés autour de leurs clochers...

A ce moment, en 1760, ils ne sont plus que 60,000. Comment n'ont-ils pas été inondés peu à peu par l'afflux anglo-saxon toujours grossissant ? Comment la puissance anglaise, disposant à la fois de l'autorité légale et du contrôle économique, n'a-t-elle pas absorbé ce petit groupe désarmé ? Comment ce bataillon sacré s'est-il conservé et multiplié de telle sorte qu'aujourd'hui ces Canadiens-français sont au nombre de trois ou quatre millions, non seulement massés dans les provinces de l'Est, mais rayonnant dans l'Ontario et jusqu'au Pacifique ? Comment continuent-ils à penser, à parler, à écrire à la mode de France ? Assurément, l'enseignement public ne les y a point aidés... Pendant près d'un siècle, il n'ont guère connu d'autre école française que les leçons du curé ou les veillées du foyer. La politique n'y fut pour rien. La France les avait délaissés. Eux-mêmes avaient renoncé à tout lien juridique ou administratif avec elle. Devenus les loyaux sujets de l'Angleterre, ils acceptent leur incorporation définitive dans

l'empire britannique. Bien plus, ils donnent au régime du Dominion des hommes d'Etat comme sir Wilfrid Laurier, sir Lomer Gouin et Taschereau. Et leur exemple réfute de façon saisissante l'étroit sophisme de ceux qui confondent la notion de "langue" et la notion de "nationalité".

* * *

Comment expliquer ce miracle du Canada français? Le secret en est tout entier dans la fidélité des "habitants" — comme on dit là-bas — à leurs origines ancestrales, dans leur obstination à se servir de leur langue et à puiser la sève de leur intelligence dans les racines de leur race. Ajoutez-y que ces paysans alertes et robustes ne "craignent point leur peine" et qu'ils n'ont cessé de comprendre le bienfait des familles nombreuses.

Certes, leur langue n'est pas tout à fait celle de Montmartre, ni même du pont des Arts. Dans leur vocabulaire et dans celui des "hommes de chantier", de même que dans leurs contes savoureux, recueillis par M. de Gaspé ou Louis Fréchette, on retrouve les mots dont devaient se servir les boucaniers du temps de M. de Monts et les mousquetaires de M. de Vaudreuil. Ils disent encore "virer", "bouter", "bailler", tout comme nos paysans wallons. Les noms de leurs villes: Lachine, Saint-Hyacinthe, Joliette et tant d'autres, ont un parfum de Vieille-France, à quoi l'on ne se trompe pas. "Ailleurs, a dit éloquentement M. Montpetit, c'est du français que l'on crée. Ici, c'est du français que l'on garde." Les tournures archaïques de leur style ont le charme désuet des anciens logis et des vieux meubles de

la province française. Et j'ai ressenti, tout comme M. Louis Madelin, l'émotion qu'éprouve le voyageur d'Europe lorsqu'après avoir passé quelques semaines au "Waldorf", de New-York, ou à l'"Auditorium" de Chicago, il voit se balancer à la porte d'une vieille auberge de Québec une enseigne où il est dit que "Lafleur loge à pied et à cheval". Que leur lexique ait subi aussi l'infiltration de la langue anglaise, sans doute. Mais, chose curieuse, en accueillant les termes anglais, ils les ont accommodés à leur génie propre. Et Remy de Gourmont, dans son "Esthétique de la langue française", s'amuse à constater comment les riverains de Saint-Laurent disent une "grocerie" pour une épicerie, et un "saife" pour un coffre-fort.

* * *

Cela ne les a point empêchés de se faire une littérature. Ils n'en avaient pas encore en 1839, et lord Durham le leur reprochait sans grâce dans un rapport qui n'est point oublié. A ce moment, les ponts étaient coupés avec la France. Ceux qui lisaient, au Canada français, en étaient réduits à Corneille et à Bossuet. Il fallut, paraît-il, l'arrivée dans le Saint-Laurent de la frégate "La Capricieuse", que Napoléon III y dépêcha en 1855, pour révéler aux lettrés de là-bas les "Méditations", de Lamartine, et les "Nuits" d'Alfred de Musset. Le libraire de Québec, Octave Crémazie, qui versifiait à ses heures, faillit en avoir un éblouissement, tout comme La Fontaine découvrant le prophète Baruch. Ce fut l'aurore d'une renaissance qui ne s'est point arrêtée, et à laquelle on doit d'exquis poètes, comme Nelligan et René Chopin, des musiciens tels

que les Gagnon, des sculpteurs comme Philippe Hébert, tous inspirés de la pure tradition française.

Le Canada d'aujourd'hui n'est plus du tout celui que Chateaubriand et Fenimore Cooper nous rendirent familier. Il ne faudrait point se le figurer non plus, sur la foi de Louis Hémon, et de sa triomphante Maria Chapdelaine, comme une immense forêt où les "défricheurs" usent toutes leurs forces à "faire de la terre". A côté de l'agriculture, qui s'y développe très scientifiquement, l'industrie y progresse à grands pas et joue un rôle de plus en plus important dans le commerce général, qui était de 48 millions de dollars en 1870, et qui atteint aujourd'hui le milliard annuel.

Dans ces territoires immenses qui avaleraient l'Europe, et où une population de près de neuf millions d'habitants connaît un accroissement annuel supérieur de 20 pour cent à celui des Etats-Unis, les Canadiens-français forment vraiment une élite.

Elle est intellectuelle et morale, ils sont, au sommet de l'Amérique du Nord, où règne le "business", les porte-flambeaux et les porte-parole de l'humanisme latin et du clair génie de la vieille Gaule, par quoi ils corrigent un peu l'excès de l'utilitarisme anglo-saxon. Leur secret est d'avoir travaillé en suivant le "fil" de leurs traditions et en faisant du passé le collaborateur du présent. Ils ont compris et pratiqué ce bel apologue d'Emerson, dont la vérité s'impose à tous les peuples qui veulent vivre : "Le charpentier, n'est-ce pas ? s'il doit dégrossir une poutre, ne la place pas au-dessus de sa tête, mais sous ses pieds, et ainsi, à chaque coup de hache qu'il donne, ce n'est plus lui seul qui travaille. Ses forces musculaires sont insignifiantes. Mais c'est la terre entière qui travaille avec lui. En se mettant dans la position qu'il a prise, il appelle à son secours toute la force de gravitation, et l'univers approuve et multiplie le moindre mouvement de ses muscles."

— 0 —

Il y a deux manières de ne pas penser par soi-même : c'est répéter ce que disent les autres, ou bien aussi de vouloir se faire un genre à part, en disant tout le contraire des autres. Après le calque, il n'y a rien de plus aisé que le contre-pied.

Sainte-Beuve.

* * *

La richesse intellectuelle est, après la vertu, le premier des biens ; même au point de vue économique, c'est la richesse la plus productive. La richesse totale doit nécessairement augmenter à mesure qu'elle est produite par des ouvriers plus habiles.

J. Simon.

Les magistrats doivent, dans toutes leurs décisions, faire taire leurs opinions personnelles pour ne suivre que l'esprit de la loi.—Montesquieu.

* * *

Un bon livre, un bon discours, peuvent faire du bien, mais un bon exemple parle bien plus éloquemment au coeur.—Confucius.

* * *

Nul n'est bon citoyen s'il n'est bon fils, bon père, bon frère, bon ami, bon époux.—(Constitution de 1795.)

* * *

Le sage doit sortir de la vie comme d'un banquet, avec une attitude décente.—Pythagore.



LES VÉRITABLES LOIS BLEUES

Nous allons trouver dans le présent article le texte des premières lois bleues, telles qu'édictees par les immigrants anglais, farouches puritains, qui colonisèrent la Nouvelle-Angleterre, les Etats-Unis du jour d'aujourd'hui. En 1638, ces colons firent réflexion qu'ils n'avaient pas de lois; ils en éprouvèrent le besoin. Un tribunal fut établi, environ l'an 1639, qui devait donner à la colonie sa première constitution morale. On chargea de cette joyeuse besogne un homme d'une austérité, d'une rigidité de mœurs et d'une sécheresse de cœur incroyables, le gouverneur Eaton.

Après les avoir écrites de sa main sur du papier bleu, le législateur les remit au conseil de la Nation dans une enveloppe bleue. Le terme, "lois bleues" n'a pas d'autre origine.

Chaque article de ce code portait de nombreuses références à des textes bibliques. Le code comptait vingt articles. En voici quelques-uns:

(1) "Tout homme qui se rendra coupable de vol vis-à-vis de son prochain ou de la communauté sera puni de mort."

(2) "Toute personne qui tentera d'enfreindre ou enfreindra une de ces lois sera punie de mort."

(3) "Tout homme, marié ou célibataire, qui se rendra coupable d'adultère avec une femme mariée ou fiancée, sera puni de mort, et la femme de même."

(4) "Toute personne avertie de la chose qui la gardera secrète pendant 24 heures, sera aussi punie de mort."

(5) "Tout enfant âgé de plus de 16 ans, qui tourmentera ou frappera son père ou sa mère sera puni de mort, à moins qu'il ne soit prouvé que les parents ont complètement négligé l'éducation de leur enfant."

(6) "Toute personne qui volera son prochain sera marquée sur la main droite de la lettre B au fer rouge; le récidiviste sera puni de mort."

(7) "Toute personne qui se rendra coupable de vol, le jour du Seigneur, sera fouettée et aura la main droite brûlée."

(8) "Quiconque adorera un autre Dieu que Jésus-Christ sera puni de mort."

(9) "Quiconque convaincu de sorcellerie sera puni de mort."

(10) "Les blasphémateurs seront punis de mort".

Ainsi jusqu'à l'article 19, ou les moindres offenses sont punissables de mort. L'article 19 est réjouissant: "Le mari qui embrassera sa femme, la femme qui embrassera son mari le jour du Seigneur, seront punis de la manière que l'entendra la cour des magistrats."

Les Etats-Unis ont toujours été, comme on le voit, le pays des prohibitions insensées! Ces mêmes gens qui prohibent bière, liqueurs, vins et alcools ont de qui tenir!

DEUX ROMANS

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO DE

**La Revue
Populaire**

“La Châtelaine de Shenstone”

par FLORENCE BARCLAY

— ET —

“Le Château de Beaumanoir”

(suite et fin)

par EDMOND ROUSSEAU

LA CHATELAINE DE SHENSTONE, dont le succès a été immense en France, est peut-être le plus beau roman d'amour qui ait été écrit depuis trois ans, dans les littératures française et anglaise.

LE CHATEAU DE BEAUMANOIR est aussi un roman d'amour, dans un décor historique. L'action se déroule à Québec et à Château-Richer, en 1759, à l'époque de la conquête de la Nouvelle-France par les Anglais. Les trahisons et les amours de l'intendant Bigot, le protégé de la Pompadour.

EN VENTE PARTOUT, COMME TOUJOURS, 15 sous

—C'est votre devoir de parler ainsi, M. le curé, disait M^{re} Crespin, c'est dans l'ordre que vous preniez la défense du roi, parce que le roi et l'autel, ça ne fait qu'un; mais vos belles paroles ne changeront pas ma conviction. La colonie, malgré le courage de ses habitants, en dépit de l'héroïsme de nos troupes et du talent de nos généraux, n'en est pas moins à deux doigts de sa perte, grâce au manque de cœur d'un monarque qu'on a l'audace d'appeler le bien-aimé, et qui n'est que le jouet d'un cotillon comme la Pompadour.

—Eh! oui, dit à son tour Ignace Gravel, sans compter que ce cotillon nous vaut le triste honneur de posséder parmi nous en qualité d'intendant, la pire des sangsues qui aient sucé les sueurs du peuple.

—Hélas, mes chers enfants, reprit M. Duburon, il y a malheureusement du vrai dans ce que vous dites; mais, espérons-le, des jours meilleurs viendront, et pour la mère-patrie, et pour nous. Nous prions tant le Seigneur qu'il fera ouvrir les yeux au roi.

—Des jours meilleurs! reprit Gravel, quand la récolte a manqué l'année dernière et que nous ne semerons probablement pas cette année? Des jours meilleurs! quand la farine se vent cent trente francs au palais de l'intendance, et que l'on nous enlève le peu de blé que nous avons dans nos greniers et que l'on ne nous le paie que six livres le minot?

—Vous n'avez pas encore vu l'apogée de vos misères, mes pauvres amis, ajouta le notaire Crespin, et si les nouvelles que je reçois de Québec sont vraies, nous n'avons qu'à nous bien tenir.

—Qu'est-ce donc, mon cher notaire?

—Voilà en deux mots les nouvelles mesures qui ont été adoptées à la dernière réunion du conseil. Vous savez bien que Cadet, une des créatures maudites de Bigot, a été nommé munitionnaire général et que Péau, sous le nom de major, a été chargé du détail de l'équipement des troupes et des milices. Or, comme le blé se fait rare, Bigot, sur l'avis de ces deux voleurs, a décidé d'envoyer dans les campagnes des employés pour enlever tout ce qu'ils trouveraient de grains, d'arrêter et de sceller en même temps les moulins, afin de forcer les habitants à se pourvoir à l'intendance.

—La misère va prendre des proportions effrayantes. Et pendant ce temps-là Bigot et sa clique amassent des richesses et font bombance.

—Savez-vous ce que m'apprenait ces jours derniers M. Boucault de Godefroy, quand je suis allé faire enregistrer l'inventaire de Jean Tremblay? continua Crespin. C'est à mourir d'indignation...

—Qu'est-ce donc?

—Eh! bien, non-seulement les vivres que l'on distribue aux troupes dans les postes militaires coûtent quatre fois plus qu'ils ne valent, mais on pousse l'audace et le cynisme de la rapine jusqu'à faire payer au roi ceux qu'ils donnent au munitionnaire Cadet.

—C'est impossible; le gouverneur, M. de Vaudreuil, est trop honorable pour qu'on tente de lui faire prendre quelque part à pareilles malversations...

—M. de Vaudreuil est un honnête homme, sans doute, mais c'est aussi un gouverneur d'une faiblesse extrême et qui transgresse à ses devoirs en

ne faisant pas punir les coupables comme ils le méritent. Son seul soin est d'organiser des détachements de Canadiens et de sauvages pour surveiller les mouvements des Anglais, pour nous assurer le secours des nations sauvages par des présents.

—Ah! si je pouvais, moi, l'approcher pendant une heure seulement, comme je lui dirais son fait, à notre gouverneur...

—Rien de plus facile, Maître Crespin, fit la voix fraîche et jeune d'un nouvel interlocuteur qui arrivait en ce moment, vous n'avez qu'à enfourcher à mon retour, après-demain—car je vais plus bas qu'ici—votre bonne vieille jument blanche et à me faire la conduite jusqu'à Québec. Je vous promets une audience, car personne n'est plus abordable que M. de Vaudreuil.

—Mais c'est votre fils, Gravel, qui nous arrive ainsi sans tambour ni trompette, s'écria M. Duburon, tandis qu'Ignace Gravel éteignait le nouvel arrivé.

—Sans tambour, ni trompette, M. le curé, reprit le jeune homme, et tout droit de Montréal, en compagnie de M. de Vaudreuil que j'accompagne en qualité d'aide-de-camp extraordinaire.

—Mais assez causé, rentrons, et Louis va nous donner des nouvelles de nos troupes qui sont...

—Pardon! s'empressa d'interrompre le père de Louis, ce soir, vous comprendrez que je le garde pour nous. Sa vieille mère qui ne l'a pas vu depuis si longtemps...

—C'est trop juste, mes enfants. A demain donc les nouvelles et que Dieu vous ait en sa sainte garde.

II

UN MOT D'HISTOIRE

Avant de suivre le père Ignace Gravel et son fils, lieutenant au régiment de Béarn, et de dire un mot des divers personnages que nous venons de mettre en scène, pour l'intelligence des événements qui vont suivre, le lecteur nous permettra d'esquisser en quelques lignes quelle était alors la position du pays.

Nous sommes au printemps de l'année 1759. Sauver la colonie était chose impossible; le parti le plus sage était donc d'en sacrifier une partie pour sauver le reste.

A peine les glaces avaient-elles disparu, que M. de Bourlamaque s'était rendu à Carillon avec deux mille cinq cents hommes des régiments de la Reine et du Berry; mais il reçut l'ordre d'évacuer aux approches de l'ennemi, de venir couvrir Montréal et se joindre au chevalier de Lévis à l'île aux Noix, située au bas du lac Champlain.

Cependant, dès le quinze mai, le colonel de Bougainville, envoyé à Paris l'automne précédent, était arrivé apportant quelques instructions pour M. de Montcalm, suivi quelques jours après devant Québec par la flotte du munitionnaire Cadet, conduite par le sieur Canon, lieutenant de frégate, chargée de munitions de guerre et de vivres. Cinq jours après, on apprit que l'avant-garde de la flotte anglaise, composée de douze vaisseaux de ligne, était mouillée près de l'île aux Coudres, soixante milles en bas de Québec, et qu'elle serait suivie de toute la flotte, comptant

trois cents voiles avec douze mille hommes de débarquement, sous les ordres des généraux Wolfe, Monckton et Townsend, au mois de juin, ce qui arriva en effet.

M. de Vaudreuil se prépara à bien recevoir l'ennemi et donna les ordres en conséquence. M. de Ramezay, lieutenant du roi, fut chargé de commander la garnison de Québec, composée de six cents miliciens. Les places à occuper par les autres troupes leur furent assignées; l'artillerie fut placée sous les ordres de M. le Mercier et les vivres déposés aux endroits les plus commodes. Deux frégates de la marine royale devaient rester armées, et du désarmement des autres vaisseaux, on devait armer les bâtiments destinés à combattre en avant de la rade. A mesure que ces bâtiments deviendraient inutiles, les équipages devaient entrer dans la place pour servir aux batteries.

À M. Vauquelin était assignée la direction de tous les bâtiments.

Le marquis de Montcalm était arrivé à Québec le 22 mai; le gouverneur, le 25; le 29, le chevalier de Lévis, avec les régiments de la Sarre, Royal-Roussillon, Languedoc, Guyenne, et Béarn, les troupes de la marine. Les milices et les sauvages suivirent de près.

Tel était l'état des choses au moment où le père Gravel recevait la visite de son fils Louis, visite d'autant plus agréable qu'elle était tout-à-fait inattendue.

Louis Gravel était un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, d'une taille élevée, et dont la saillie des muscles annonçait autant de vigueur que d'activité. Il portait l'uniforme de lieutenant au régiment de Béarn, grade qu'il avait gagné l'année précédente à Carillon, en parvenant, à la tête de quelques miliciens, à enclouer les canons d'une batterie anglaise qui massacrait à revers le troisième bataillon du Berry, sous le commandement du chevalier de Lévis.

Rien de commun dans ses traits, quoiqu'il fut né de simples paysans de la Côte de Beaupré, ce qui avait donné cours à la calomnie que certain grand personnage de la colonie n'était peut-être pas étranger à sa naissance. Le nez, le menton et bouche étaient d'une pureté classique; des favoris, aussi noirs que l'aile d'un corbeau, couvraient ses joues décolorées; son teint était basané par un long séjour dans les camps. Cette belle figure semblait reproduire le type d'une médaille antique; mais elle empruntait une grâce exquise et séduisante au sourire qui l'animait par intervalles. Il n'y avait d'ailleurs rien d'efféminé dans l'extérieur du jeune homme dont les yeux noirs, la voix mâle et les membres nerveux annonçaient du courage et de la résolution.

Ignace Gravel—le père de notre héros—n'avait que ce fils. Venu du Poitou avec quelques ressources, par son travail et son énergie, il avait su s'acquérir un degré de fortune assez rare à cette époque dans la colonie.

Quand ce fils lui avait été donné après 14 années d'un mariage stérile, Ignace Gravel—préjugé hélas! que l'on rencontre si souvent de nos jours chez les cultivateurs canadiens, qui vont ainsi faire presque toujours le malheur de leurs enfants, quand ils n'ont pas à s'accuser de gréver le pays de sujets inutiles, parfois dangereux—Ignace Gra-

vel s'était promis, disions-nous, de soustraire son fils aux rudes travaux des champs pour en faire un monsieur.

Dès son bas âge, Louis fut donc placé au Séminaire de Québec, où il fit d'assez bonnes études. Quand il s'agit de se choisir une carrière, le jeune Gravel déclara qu'il n'en voulait pas d'autre que celle des armes.

Protégé par Mgr l'évêque Pontbriand, remarqué par le gouverneur auquel il avait été recommandé, brave et bon compagnon, Louis eût bientôt l'avantage de se signaler dans les nombreuses campagnes que la colonie avait à soutenir. Rien d'étonnant donc qu'on le trouve officier à un âge comparativement peu avancé. Que l'on n'oublie pas, du reste, que les circonstances dans lesquelles était placé le pays rendaient plus faciles les promotions, même en dehors des sujets appartenant à la noblesse qui avait alors le monopole des grades dans l'armée.

Le père Ignace Gravel, accompagné de son fils et de Mre Crespin, se dirigea vers sa résidence, à quelques pas de l'église, précisément à l'endroit où se trouve aujourd'hui la maison d'école.

—Et tu nous arrives ainsi, mon garçon, directement de Montréal, seul? dit le père Gravel.

—Pas précisément, mon père. Il y a deux jours que je suis arrivé à Québec avec le gouverneur et sa suite, en qualité d'aide-de-camp extraordinaire. Je remplace M. de la Roche-Beaucourt qui est retardé à Montréal pour organiser un corps de volontaires à cheval.

—Vous comprenez quelle hâte j'avais de venir vous embrasser, ainsi que ma vieille mère. J'ai donc obtenu un congé, et suivi de mon garde-du-corps Tatassou, tous deux nous n'avons fait qu'un temps de galop depuis la ville. Et me voilà!

—Tatassou? Est-ce ta monture que tu nommes ainsi? fit le notaire.

—En effet, vous ne savez pas, ni vous mon père. Eh! bien, l'été dernier, comme vous le savez, le général Montcalm était à Carillon avec l'armée. M. de Bourlamaque avait été envoyé à la tête du portage avec les régiments de la Reine, de Guyenne et de Béarn. M. de Bourlamaque détacha ma compagnie, sous les ordres de M. de Trépézée, et quelques sauvages hurons, pour observer l'ennemi de la montagne Pelée et s'opposer au débarquement des troupes.

—Malheureusement l'ennemi était trop considérable et à la première attaque, ayant tenté de rallier Montcalm, nous nous égarâmes et au moment où nous nous y attendions le moins, nous tombions au milieu des Anglais. J'étais à m'écarter de mon mieux, à la lisière du bois, quand j'aperçus à mes côtés un jeune chef huron dont un grand escogriffe d'iroquois se disposait à enlever la chevelure. Au moment même j'avais la main assez heureuse pour enfoncer mon épée dans la gorge d'un anglais qui me serrait de trop près, si heureuse même que l'épée y resta, ce qui me permit de me servir de mes pistolets pour abattre l'iroquois qui était en frais de scalper mon voisin. Plus heureux que M. de Trépézée qui fut pris avec quatre-vingt-dix hommes, mon compagnon et moi, nous réussîmes à atteindre le fort sans encombre à la faveur de la nuit.

—Ce jeune chef huron dont j'ai eu le bonheur de sauver ainsi la chevelure, à laquelle il tenait

tant que depuis il m'a voué une reconnaissance éternelle, est le personnage que je vais avoir l'honneur de vous présenter sous le nom euphonique de Tatassou.

Nous ne ferons pas assister le lecteur aux larmes de la mère en revoyant son fils adoré, larmes de joie, douce rosée céleste que les anges du bon Dieu viennent recueillir. Nous ne redirons pas non plus le récit de toute la campagne de Louis, récit qu'il dût recommencer pour chaque nouveau visiteur, et Dieu sait s'il en vint, ce soir-là, à la ferme du père Ignace Gravel.

Laissons maintenant reposer nos personnages. Nous les retrouverons demain matin à la messe dite par M. Duburon, à la demande de la mère Gravel, pour remercier Dieu d'avoir préservé son fils des dangers de la guerre.

III

QUE L'ON PEUT NE PAS LIRE

Nous avons sous les yeux la minute d'un acte d'inventaire, passé par M^{re} Antoine Crespin, qui se termine par l'attestation suivante d'une écriture un peu plus possible que celle du susdit notaire, lequel, en outre, ne nous semble pas avoir brillé par une connaissance bien approfondie de la langue française:

"Clos et arrêté le présent inventaire par nous juge Prévost de la juridiction de Beupré suivant l'acte de ce jour neuf octobre 1751."

(Signé)

BOUCAULT DE GODEFROY.

Il a donc certainement existé une cour prévôtale dans la Côte de Beupré qui tenait ses séances à Château-Richer.

Lors de la construction de la belle église de cette paroisse, il y a quelques années, un peu à l'ouest du cimetière actuel, les ouvriers, en pratiquant les fondations, mirent à nu un mur que l'on supposa d'abord avoir appartenu à une chapelle des morts. Le curé, feu le Révd. M. Ed. Richard, voulut en avoir le cœur net et fit continuer les fouilles. On découvrit alors toute la coupe transversale d'une bâtisse formant un parallélogramme de cinquante pieds de l'est à l'ouest sur vingt-cinq pieds du nord au sud.

Au milieu, sur la largeur, on trouva un mur de séparation et le sommet d'une double voûte dominant dans chaque partie de la bâtisse. Cette voûte renfermait une plaque de poêle-trouvaillie prosaïque—de l'argent fondu et un sou anglais portant le millésime de 1745. Dans un des coins de l'appartement de l'est, existaient encore les vestiges d'un four, ce qui indique que si les séances de la cour se tenaient probablement là, dans cette salle, le gardien devait y avoir aussi son logement. La partie ouest de cette même bâtisse était divisée, sur le sens de la longueur, en quatre cellules, comme le prouvent l'existence de trois petits murs peu épais, avec un espace formant corridor près du gros mur de séparation.

Apparemment donc que s'il y avait cour prévôtale à Château-Richer, il y avait aussi prison, car ces cellules évidemment avaient leur

raison d'être et cette supposition seule peut la justifier.

Rendons-nous à quelques pas plus loin, au pied du côteau, et nous trouverons les fondations de la résidence d'été du juge prévôt, espèce de chalet, qu'habitaient au mois de mai 1759, le sieur Boucault de Godefroy et sa fille.

Veuf depuis plusieurs années, M. de Godefroy avait reporté toute sa tendresse sur son unique enfant, Claire, qui atteignait alors sa vingtième année.

Rien de charmant comme cette jeune fille! Que d'innocence sur ce front! Que d'éclat et de naïf étonnement dans ces deux yeux noirs, dans ce regard velouté! Que de fraîcheur sur ces joues! Que de grâce dans cette bouche qui semble faite pour sourire! Qu'elles sont belles, ces jolies petites dents! Qu'ils sont magnifiques et soyeux, ces beaux cheveux châtain! Que de trésor dans ce buste! Que cette main, coquettement soignée, est effilée et gentille! Que cette taille élancée est bien faite.....

Le tout est à ravir.....

Claire n'avait pas connu les soins d'une mère. Elevée d'abord par sa vieille nourrice, elle fut confiée plus tard aux religieuses Ursulines de Québec qui en avait fait avant tout une fille vertueuse. M. de Godefroy l'avait rappelée auprès de lui depuis deux années seulement, afin de faire les honneurs de sa maison à la ville, au moment où nous la présentons.

IV

UNE RENCONTRE FORTUITE

Tous les fidèles du voisinage, et les divers personnages que nous venons de mettre en scène, étaient réunis le lendemain matin de bonne heure à l'église pour entendre la messe de M. Duburon.

En avant de la nef, dans le banc du seigneur, Louis ne remarqua pas sans émotion la présence de mademoiselle Claire de Godefroy, qui ignorait encore son retour. Grande fut donc la surprise de la jeune fille quand Louis, au sortir de la messe, lui présenta l'eau bénite en lui demandant des nouvelles de sa santé et de celle de son père.

—Quelle heureuse surprise! fit-elle en rougissant. Et depuis quand parmi nous?

—Depuis hier soir seulement, mademoiselle, et déjà sur mon départ, car je n'ai obtenu un congé que sous le prétexte d'aller en éclaireur à St-Joachim, afin de m'informer des mouvements de la flotte anglaise.

—Nous sommes donc menacés d'une nouvelle invasion anglaise?

—Plus sérieuse que jamais, et si de prompts secours ne nous arrivent pas de France, je ne sais vraiment si nous pourrions faire face à l'ennemi.

—Toujours la guerre!... mais devrais-je m'en effrayer, puisque c'est pour vous, mon ami, l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers.

—Vous vous exagerez mon faible mérite...

—Les nouvelles sont rares dans nos parages, du théâtre des hostilités surtout, pas si rares cependant que je n'aie appris avec une grande joie l'action héroïque qui vous vaut votre commission de lieutenant dans le régiment de Béarn.

—Et monsieur votre père!

—Il en a été heureux, sans doute, reprit la jeune fille avec un embarras visible, car ce serait de l'ingratitude lui qui vous doit la vie de son enfant; mais vous connaissez ses idées exclusives au sujet des prérogatives de la noblesse...

—Je comprends; parce que je n'ai pas mes seize quartiers, il considère que je suis un intrus parmi les officiers du régiment auquel j'ai l'honneur d'appartenir...

—Vous allez trop loin, car il est sans doute flatté de voir arriver un jeune homme auquel il s'intéresse, auquel il a de l'obligation. Mais qu'importe sa sollicitude, si vous avez la mienne, ajouta la jeune fille en souriant. Parlons de vous, plutôt.

—Je ne vaudrais certainement pas un tel honneur. Ma vie est toujours la même depuis que je vous ai quittée, c'est-à-dire bien monotone: faire mon service et me battre contre l'ennemi chaque fois que l'occasion s'en présente, ce qui arrive assez souvent, je dois l'avouer.

—Croyez, mon ami, que je pense bien souvent aux dangers auxquels vous êtes exposé et que tous les soirs je prie la bonne Vierge de vous protéger.

—C'est à ces bonnes prières, nul doute, que je dois d'avoir traversé une campagne si sérieuse, sans une égratignure.

—Mais quel est donc ce jeune sauvage tenant deux chevaux en laisse et qui semble chercher quelqu'un ou quelque chose?

—Pour le quart d'heure, c'est mon ordonnance Tatassou, un jeune chef huron auquel j'ai rendu certain petit service et qui m'est tout dévoué. Dans ces temps difficiles, s'il vous arrivait malheur—ce qu'à Dieu ne plaise—quand ce jeune sauvage se présentera à vous, comptez sur son entier dévouement et fiez-vous à lui comme à moi-même.

—Mon frère a-t-il compris! ajouta Louis Gravel en s'adressant à Tatassou.

—Le jeune chef a entendu les paroles de son frère l'officier français et elles sont gravées avec la figure de la jeune fille au visage pâle dans son cœur.

—Merci au jeune chef, dit Claire, et qu'il sache bien que la jeune fille au visage pâle ne l'oubliera pas non plus.

—Et maintenant, Claire, adieu ou plutôt au revoir, le devoir m'appelle plus loin. Ayez toujours une pensée pour l'humble officier dont bien des fois vous avez été le seul rêve dans ses longues nuits de bivouac.

Et ayant sauté sur sa monture, Louis Gravel, suivi de Tatassou, partit ventre à terre, tandis que la jeune fille, rêveuse, pensive, prenait la direction du chalet.

V

UNE CHASSE AU CHATEAU DE BEAUMANOIR

Le lecteur l'a sans doute deviné, Claire et Louis s'aimaient. Comment cet amour était-il venu? Dans une circonstance assez romanesque pour frapper l'imagination des deux jeunes gens dont le cœur n'avait pas encore été troublé par ce sentiment, circonstance que nous allons faire connaître.

Tous les touristes qui ont visité la vieille cité de Champlain connaissent cette belle route de Charlesbourg qui conduit aux ruines du château de Beaumanoir—connu plus généralement sous le nom de château Bigot—célèbre par les orgies de cet intendant et de ses familiers. Les aventureuses lubricités de ce triste personnage de notre histoire ont été trop souvent racontées pour que nous en fassions même un court récit qui, du reste, n'aurait pas sa place ici.

Mais on ignore peut-être généralement que si Bigot a donné au Canada le spectacle des moeurs dissolues de ses protecteurs en France, il était, à ses heures, homme de bonne compagnie, et qu'à côté de ses orgies auxquelles n'étaient conviés que le dessus du panier des roués de l'époque, il donnait aussi de temps en temps de fort belles fêtes auxquelles la société respectable de Québec ne dédaignait pas de prendre part, voire même le gouverneur et sa suite.

Claire venait à peine de sortir du couvent, quand, un jour, son père la conduisit à une grande chasse à courre dans les bois qui avoisinaient le château de l'intendant.

Comme presque toutes les dames canadiennes de ce temps-là qui, faute de bonnes voies de communications, étaient exposées à voyager souvent à cheval, Claire de Godefroy était une écuyère aussi sûre, habile, qu'élégante.

Toute la haute gomme de Québec, comme l'on dirait aujourd'hui, était réunie ce jour-là au château de Bigot, dès six heures du matin.

Après un déjeuner fin expédié en quelques minutes, tout le monde se mit en campagne au son joyeux des cors de chasse pour forcer un magnifique chevreuil, au dire des piqueurs; mais c'est en vain que l'on battit la forêt pendant toute la matinée.

Une partie des chasseurs, parmi lesquels se trouvait Claire, avait poussé une pointe jusqu'au bord du bois, près de l'église, et la cavalcade reprenait le chemin du château, quand le cheval de mademoiselle de Godefroy, qui était ombrageux, effrayé par un lièvre qui venait de déboucher d'un buisson voisin, fit un écart et prit sa course vers la ville. La jeune fille cependant ne perdit pas la tête, mais malheureusement une des guides se rompit dans sa main et le tronçon frappant le cheval à la tête lui fit prendre le mors aux dents.

Infailiblement, il allait s'abattre au détour d'une borne placée sur une éminence près de l'église, quand un jeune homme, sortant d'une maison voisine, se précipita sur le chemin du cheval qu'il saisit à la bride, au risque de se faire écraser, et, traîné sur un sol rocailleux, il l'arrêta juste au moment où un camarade venait au secours de la jeune fille.

Quelques chasseurs arrivèrent avec M. de Godefroy et emmenèrent la jeune fille, tandis que son sauveur était transporté dans une auberge—"Le repos des voyageurs"—tenue par la mère Jobin, auberge fort en vogue de ce temps-là parmi messieurs les militaires de la ville.

A part les émotions d'un pareil danger court, Claire, qui était une vaillante enfant, n'avait aucun mal et l'on comprend que sa première pensée fut de s'informer du nom de l'intrépide jeune homme qui était venu si à propos à son secours.

—Je puis vous satisfaire sur ce point, dit le

jeune St-Luc, qui s'était montré fort empressé auprès de la jeune fille depuis le matin, attendu que nous avons été compagnon d'études au Séminaire de Québec: c'est Louis Gravel, le fils d'un riche cultivateur de la Côte de Beaupré, de Châteaumarier, je crois.

— Quel bonheur! mais c'est précisément l'endroit où mon père vient d'être chargé par le gouvernement d'administrer la justice.

— Quand vous irez y passer la belle saison, vous aurez toute liberté de lui exprimer votre reconnaissance pour une action après tout fort ordinaire, et que tout autre eût fait à sa place s'il en avait eu l'occasion, reprit le jeune homme avec un sourire forcé.

— C'est ce que je compte bien faire en effet. Quant au peu de cas que vous semblez faire de l'exploit de M. Gravel, permettez-moi de n'être pas du même avis. S'il n'eût pas été là, s'il eût hésité à affronter le danger, j'étais bien et dûment vouée à une mort affreuse. N'est-ce pas, mon père? dit Claire.

— Sans doute, mon enfant, répondit M. de Godefroy, et nous devons d'autant plus tenir compte à ce garçon de son dévouement qu'il est blessé...

— Il est blessé! dites-vous? Mais alors il faut aller à son secours...

— C'est inutile, il n'a que quelques écorchures sans gravité. On vient de le transporter à la ville du reste dans une des voitures de M. Bigot. Aussitôt que nous serons de retour, j'enverrai prendre de ses nouvelles.

— Pourquoi ne pas y aller vous-même, mon père? Oh! je vous en prie...

— Eh! bien, nous verrons demain.

Louis Gravel avait été en effet transporté à la ville, où il habitait un appartement de garçon dans la côte du Palais. Ses blessures, sans être graves, ne lui en avaient pas moins causé un ébranlement général qui le tint sans connaissance pendant près d'une heure. En reprenant ses sens, ses premières paroles furent:

— Mon Dieu, qu'elle est belle!

VI

UN BOUQUET DE PENSÉES ET UN BILLET

Le juge Prévôt de la Côte de Beaupré, M. Boucault de Godefroy, avait alors plus de 60 ans. Fils d'un conseiller au parlement de Paris, M. de Godefroy avait épousé, déjà vieux, une Mortemart, orpheline sans fortune.

Doué de bonnes qualités, doux, aimant, sensible, M. de Godefroy avait cependant deux grands défauts qui neutralisaient les dons de sa nature. Il était timide et inquiet, et chose singulière cependant, le blessait-on dans ses préjugés sur la noblesse, il montrait une ténacité qui frappait d'autant plus qu'elle était complètement ignorée ailleurs.

Sa timidité était de celles qui, se renfermant dans le silence, s'abritait derrière l'inaction, font sans cesse hésiter et empêche toujours d'arriver à temps.

Quant à son inquiétude, c'était pis encore: c'était une cause de tracas de toutes les minutes, une cause de tribulations morales de tous les instants.

M. de Godefroy voyait partout des ennemis, se figurait qu'on cherchait à lui nuire, qu'on lui voulait du mal, qu'on ne l'aimait pas, qu'on médissait en arrière sur son compte.

Il voyait sans cesse des maux suspendus comme autant d'épées de Damoclès sur sa tête, et quand il jetait un coup d'oeil sur l'avenir il ne voyait que pièges tendus; alors il frémissait, il pâlisait, il gémissait, sans bien précisément savoir pourquoi, par suite d'une habitude prise.

M. de Godefroy avait heureusement fait un mariage excellent. Mademoiselle de Mortemart n'était certainement pas riche, mais elle était douée des qualités manquant à son mari, qualités que nous retrouverons dans sa fille plus tard: énergie puissante, clarté dans les vues, persévérance dans les idées, afin d'arriver au but.

Tant qu'elle vécut, M. de Godefroy se laissa guider par sa femme qui avait pris sur lui un empire absolu.

Aussi vivait-il calme et tranquille, se persuadant que ce calme et cette tranquillité ne provenaient que de son énergie; car, comme la plupart des hommes faibles, loin de reconnaître ses défauts, M. de Godefroy prenait chacun d'eux pour une qualité.

Quelques années après son mariage, Dieu lui donna une fille. Une maladie de l'enfant coûta la vie de la mère par excès des soins donnés.

M. de Godefroy pleura amèrement, sincèrement sa femme, puis il reporta toute sa tendresse sur son enfant.

Se trouvant seul aux prises avec la vie, lui qui n'avait jamais lutté, il fut bientôt en proie à un redoublement de doutes, de chagrins, de déceptions qui quadruplèrent ses sentiments de timidité et d'inquiétude.

Il perdit à cette époque un procès qui le ruinait à peu près complètement, lui enlevant le revenu d'un petit domaine en Normandie, près d'un château que possédait la Pompadour en cet endroit. Présenté à celle-ci dans un court séjour qu'elle avait fait dans ce château, elle conseilla à M. de Godefroy de passer dans la Nouvelle-France avec sa fille, lui promettant une charge lucrative qui lui serait procurée par les soins de son favori, l'intendant Bigot.

L'année suivante, M. de Godefroy arrivait dans le pays et fut cordialement accueilli par Bigot, qui resta frappé de la beauté de Claire sortant à peine de l'enfance. Bigot lui fit l'avenir si riant qu'à partir de cette époque, ce fut un Dieu pour M. de Godefroy; il ne vécut que pour lui et par lui, son nom était sans cesse dans sa bouche. Bigot, avec son intelligence des hommes, comprit tout le parti qu'il pouvait tirer d'un pareil sujet, c'est pourquoi il prit la ferme résolution de se l'attacher par quelques faveurs, qui furent reçues avec reconnaissance.

M. de Godefroy habitait, au moment où nous reprenons le fil de notre histoire, un magnifique logement sur la rue Ste-Anne, qu'il devait à la munificence de Bigot.

Au lendemain de l'accident arrivé à Louis Gravel par la faute involontaire de la jeune fille, celle-ci envoya aux nouvelles sa vieille nourrice Dorothée, — un ange de dévouement qui n'avait pas voulu la quitter à son départ de France. Dorothée apprit à sa jeune maîtresse que son sau-

veur, à part quelques courbatures, était assez bien, même pour sortir. Claire étant à faire de la tapisserie à sa fenêtre, dans l'après-midi, le vit passer à cheval. Le jeune homme risqua un salut respectueux qui lui fut timidement rendu en rougissant.

Disons-le de suite; si, en reprenant sa connaissance la veille, Louis n'avait pu s'empêcher de s'écrier en pensant à Claire:—"Mon Dieu! qu'elle est belle!"—nous sommes forcé d'ajouter, pour être historien véridique, qu'après le passage du jeune homme devant ses fenêtres, Claire qui avait eu le loisir de le mieux examiner que dans le trouble du moment à Charlesbourg, ne put aussi s'empêcher de murmurer:—"Mon Dieu, qu'il est donc bien, ce jeune cavalier, et qu'il ferait un joli mari!"

Claire dormit mal, la nuit suivante, et se leva dès l'aurore. Mais en vain se mit-elle à sa fenêtre, la journée entière se passa sans qu'elle revît le cavalier de la veille. Elle fut triste, nerveuse, agitée tout le jour, tout lui parut désagréable à voir et à entendre. Il en fut de même pendant plusieurs jours.

En quittant sa fenêtre, le quatrième jour:

—Il n'est pas revenu, tant mieux, se dit-elle, et qu'il ne revienne jamais, jamais, jamais...

C'était l'amour-propre froissé qui parlait. Le cœur disait bien autre chose.

Et cependant tous les jours Claire allait, venait, tourmentait Dorothee, et bien qu'il fit un froid humide—on était en automne—trouvait mille prétextes pour laisser les fenêtres ouvertes.

Un soir, elle ne put contenir son chagrin, elle pleura... mais elle pleura seule, quand sa nourrice fut couchée.

Claire en vain combattait, elle était contrainte de s'avouer à elle-même qu'elle avait du palisir à voir le jeune homme du chemin de Charlesbourg.

Le lendemain—qui était un dimanche—en compagnie de Dorothee, elle se rendit à la cathédrale pour entendre la messe. Au sortir de l'église, retenue par la foule, elle aperçut sur le trottoir Louis Gravel, le visage pâle, mais l'oeil animé et la bouche souriante.

Claire le regarda longuement, sans chercher à cacher son trouble, puis elle sourit.

Louis porta la main sur son cœur avec un geste passionné.

Les flammes des prunelles s'étaient heurtées, et il y eût dans cet échange muet des pensées, une expression de sympathie qu'aucune parole n'eût pu traduire.

Ils demeurèrent longtemps ainsi, immobiles tous deux, oubliant la foule qui les séparait.

Il fallut que Dorothee vint arracher Claire à cette muette contemplation extatique.

La jeune fille cacha son trouble.

Tous les jours, elle revit Louis Gravel.

Un matin, en s'éveillant, elle trouva, caché, au bas de l'appui de sa fenêtre, un bouquet de pensées.

Claire le prit et le cacha dans son corsage.

Le lendemain, un second bouquet était encore sur l'appui de sa fenêtre, et dans ce bouquet était un papier tout menu, bien finement plié.

La jeune fille resta longtemps hésitante, tenant de la main gauche le bouquet, et les yeux rivés sur le papier caché dans les fleurs.

La main droite était pendante...

Claire rougissait et pâlisait tour à tour... Parfois, elle avançait la main, puis son bras retombait inerte.

Les pensées les plus opposées surgissaient dans son esprit et lui causaient les sensations les plus vives.

Longtemps elle fut ainsi, émue, inquiète, anxieuse, incertaine, tremblante.

Tout-à-coup, elle crut entendre marcher près d'elle... Elle tressaillit vivement.

Dans un mouvement brusque le bouquet lui échappa...

Il tomba sur le plancher, et le billet se détachant, voltigea à quelque distance.

Claire se baissa vivement, et ramassa les fleurs, et le papier...

Le papier était déplié... C'était une lettre... Les yeux s'arrêtèrent sur l'écriture et elle lut:

Mademoiselle,

"Vous savez que je vous aime, ce qui me fera pardonner ma hardiesse. Quoique je ne vous l'aie jamais dit, tout en moi doit vous en parler, depuis l'instant où, pour la première fois, votre beauté m'est apparue comme une vision du ciel, lueur fugitive, apparition rapide, mais assez pourtant pour que votre image soit à jamais gravée dans mon cœur.

"Je vous aime, mademoiselle, et mon vœu le plus cher, mon désir le plus ardent est que cet amour, vous me permettiez d'aller vous le jurer en présence de votre père, comme doivent agir deux bons enfants que nous sommes.

"Je vous aime de toute l'ardeur de mon âme, et je donnerais ce que j'ai de plus cher au monde pour que cet amour vous ne le repoussiez pas.

"Si vous acceptez l'offrande d'un cœur qui se donne à vous tout entier, ce soir, posez votre bouquet fané à l'endroit même où vous avez trouvé ce matin des fleurs fraîches".

"Avec espoir,

"LOUIS GRAVEL."

Est-il besoin de dire ce qui se passa dans le cœur de Claire durant les heures de toute cette journée? On le devine sans doute.

Dix fois elle relut cette lettre trop courte, ces paroles brûlantes...

Oh! que les heures lui semblèrent courtes.

Claire n'avait confié son trouble à personne, pas même à Dorothee. Claire était donc maîtresse de son secret.

Quand le soleil commença à descendre sans qu'elle eût revu Louis, objet de ses pensées, quand elle vit s'abaisser doucement les ombres crépusculaires d'une belle journée d'automne, elle relut encore cette lettre qu'elle avait chaudement placée sur son cœur...

Cette fois, elle porta à ses lèvres ce papier froissé avec un mouvement convulsif.

—Oh! murmura-t-elle, il ne cherche pas à me tromper, il pense ce qu'il écrit!...

Elle demeura immobile, puis courbant lentement la tête, comme pour se cacher sa rougeur à elle-même.

—Je l'aime! dit-elle.

Elle alla s'agenouiller sur son prie-Dieu pour prier le Seigneur et demander la protection de sa mère.

Tout-à-coup, entendant des pas résonner bruyamment dans l'escalier:

—Oh! oui, je l'aime et j'ai foi en lui! dit Claire en se redressant.

VII

PERPLEXITÉS

Deux partis existaient alors dans la colonie: celui du gouverneur qui ralliait à lui les honnêtes gens parmi la noblesse et le peuple, et celui de l'intendant Bigot, qui comptait la nombreuse kyrielle des dilapidateurs des deniers publics, les rongeurs et les rongés, les exploiters et les exploités.

Bigot se savait appuyé par la cour de Louis XV, dont la toute puissance reposait alors dans la main d'une jolie femme, sortie des rangs du peuple, la fille Poisson, qui fut reine de France par la grâce de sa personne sous le nom de Marquise de Pompadour.

Madame la marquise,
Votre bras est bien fait;
Votre taille est bien prise,
Et votre pied parfait!
J'aime sur votre joue
Ces mouches de velours,
Votre coquette moue,
Et vos piquants discours!

Mais Bigot avait compris, si roué qu'il fut, que la roche tarpéienne est bien près du Capitole, en d'autres termes que le caprice d'une jolie femme, d'une courtisane surtout, de la favorite d'un roi est chose bien éphémère et qu'il ne faut pas trop s'y fier. Il était donc pour lui de haute politique de s'entourer le plus possible de créatures, et avant tout de créatures bien en cour et pouvant approcher de la marquise. Or, M. de Godefroy, le protégé de madame de Pompadour, M. de Godefroy, qui avait manifesté sa ferme intention de ne passer que quelques années au Canada pour refaire sa fortune, quelqu'humble qu'il pût être, n'était pas à dédaigner en raison même de ses grandes relations en France. Bigot le fit donc nommer à une charge importante qu'il pouvait rendre lucrative et l'attacha à la société de ses spéculateurs.

Prompt à juger son homme, Bigot se dit qu'il compromettait d'abord son nouvel associé dans une des mille spéculations véreuses dont il avait le monopole, pour s'en faire ensuite une âme damnée.

M. de Godefroy ne vit pas le danger et accepta avec la plus vive reconnaissance les offres brillantes de Bigot, faveurs qu'il attribua à son seul mérite.

Ajoutons que Claire, dès sa première apparition dans le beau monde de Québec,—elle n'y avait pas paru avant la partie de chasse dont il a été parlé tantôt,—fit la plus grande sensation par sa grâce et sa beauté, ce qui lui attira les attentions de l'Intendant. Il devint bientôt le fa-

vori de la maison, au grand désespoir de la jeune fille qui ressentait pour lui une répulsion instinctive.

Claire, en entendant des pas dans l'escalier, s'était empressée de cacher la lettre de Louis Gravel dans son corsage. Un instant après, on frappa à la porte de sa chambre:

—Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, toute palpitante.

—C'est moi, mon enfant! fit une voix joyeusement émue.

—Mon père! s'écria la jeune fille, et elle courut ouvrir.

C'était effectivement M. de Godefroy qui avait un air préoccupé et qui ne surprit pas la rougeur de Claire. Absent depuis trois jours, il arrivait de visiter l'endroit où il venait d'être chargé d'administrer la justice.

—Chère enfant, dit-il en l'embrassant sur le front, qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue, mon adorée, et que je suis donc heureux de revenir vers toi! Trois jours! Il me semble qu'il y a trois siècles que je t'ai quittée!...

—Eh! bien! tu ne me dis rien?

—Mon père! dit la jeune fille en se jetant à son cou.

—Tu es bien, mon enfant?

—Oui, mon père. Avez-vous bien des nouvelles à me raconter?

—Je vais te dire un mot de l'endroit que je viens de visiter et ce que j'entends faire.

—Rien de joli comme les campagnes que j'ai parcourues, rien d'hospitalier, de respectueux comme les paysans que j'ai rencontrés. Ce qui va te faire plaisir, ma chère enfant, ce sera d'apprendre que, grâce à l'achat à Château-Richer d'une jolie villa, dans un endroit des plus pittoresques, à deux pas de l'église, je suis en mesure de te soustraire au séjour de la ville pendant les chaleurs de l'été.

—Oh! quel bonheur, mon père, moi qui aime tant à courir les champs.

—Mais ce n'est pas tout, ma chère enfant, j'ai une autre nouvelle à t'apprendre. Réjouis-toi, souris vite, car elle est bonne.

Claire était remise. D'ailleurs elle était heureuse de revoir son père qu'elle adorait.

—Qu'est-ce donc, mon père? demanda-t-elle en s'asseyant sur ses genoux.

—Eh! bien, fillette, tu sais que grâce à M. Bigot— que Dieu bénisse!—j'ai été nommé juge prévôt.

—Oui, mon père.

—Mais ce n'est pas tout.

—Comment?

—La munificence de mon illustre protecteur ne s'est pas bornée à cette seule faveur.

—Vraiment?

—A mon retour à la ville, ma première visite, même avant de t'embrasser, devait être à M. Bigot, que je n'ai pu remercier avant mon départ parce qu'il était à son château de Beaumanoir.

—Sans doute.

—Il m'a reçu avec la plus grande courtoisie, et après m'avoir demandé de tes nouvelles, il m'a présenté un pli cacheté.

—Un pli cacheté? répéta Claire.

—Eh! oui! eh! oui! un pli cacheté, en me disant:

"Daignez en prendre de suite communication, monsieur."

Je m'empressai d'ouvrir et je trouvai... Devine?

—Je ne sais, reprit la jeune fille, tremblante.

—Eh! bien! je trouvai pour sept cent mille livres d'actions de sa compagnie! Et cette providence de Bigot ajouta avec son sourire enchanteur: "Je ne pouvais faire moins pour un ami si chaudement recommandé, et surtout pour sa charmante fille. Ces actions tripleront de valeur dans l'année, si vous voulez bien nous seconder, et je veillerai moi-même à ce que vous soyez satisfait."

—Oh! mon père! l'Intendant vous a donné cela? c'est trop beau!

—Oui, ma fille.

—Mais c'est tout simplement magnifique. Quel bonheur pour vous, mon père!

—Et aussi pour toi qui, avec une telle dot, va trouver un bon mari, un mari distingué...

—Oh! nous avons le temps.

—L'aimes-tu bien, ce cher M. Bigot? dit M. de Godefroy en observant sa fille.

—Oh! oui, mon père, répondit la jeune fille d'un air contraint, il est si bon pour vous, comment ne l'aimerais-je pas?

—Au reste, il t'aime bien, lui, car il pense à toi, à ton avenir, et ce qu'il fait pour moi, tu peux en attribuer une large part à l'éclat de tes beaux yeux.

—Comment le savez-vous, mon père? demanda Claire étonnée.

—Parce qu'il me l'a dit lui-même et qu'il m'a prié de te produire beaucoup dans le monde, de te faire présenter par Madame de la Gorgenidère au lever du gouverneur.

—J'irai au château St-Louis? s'écria Claire en mattant des mains et en tressaillant à la pensée qu'elle y rencontrerait certainement Louis Gravel, dont elle venait d'apprendre, par Dorothée, la nomination comme deuxième secrétaire de M. de Vaudreuil.

—Oui, mon enfant, la semaine prochaine. Tu es contente?

—Oh! oui, bien contente et bien heureuse.

—Et quand tu verras M. Bigot, tu me promets de le remercier?

—De tout mon cœur.

—Maintenant, ma fillette, fais-moi donner à manger, car je meurs de faim.

Ils passèrent dans la salle à manger, et quand ils furent attablés:

—Vous qui venez de la campagne, dit Claire, est-ce vrai, mon père, comme me l'a appris Dorothée, qu'on y pille les grains au nom du roi et qu'on y maltraite les pauvres paysans?

—Que veux-tu! Ce sont les ennemis du roi puisqu'ils ne veulent pas livrer leurs grains au munitionnaire des troupes, et il faut bien que M. Bigot sévisse, d'autant plus que la faiblesse du gouverneur les rend insolents. De là la guerre sourde qui existe entre le château et le palais de l'intendance.

—Mais, mon père, n'est-ce pas bien de la part du gouverneur de se montrer indulgent pour ces pauvres paysans qui supportent tout le labeur du jour?

—Ne parle pas ainsi, car tes paroles condamnent la conduite de notre protecteur. Si l'on t'en-

tendait! reprit M. de Godefroy d'un air inquiet.

—Mais...

—Chut! Plus un mot sur ce sujet.

Claire baissa la tête. Elle sentit son cœur se serrer violemment.

—Que faire, mon Dieu? se dit-elle, quand elle fut seule dans sa chambre, et un violent combat se livra dans son âme.

Elle aimait Louis, elle le sentait. Impossible de se tromper sur le sentiment nouveau, inconnu jusqu'alors pour elle, qui avait envahi tout son être et qui dominait son cœur.

Mais Louis Gravel appartenait au gouverneur, le rival sinon l'ennemi de Bigot; Louis Gravel n'était pas gentilhomme, M. de Godefroy était imbu et fier de sa noblesse, et d'après ce qu'elle venait d'entendre, déclarer son amour pour ce jeune homme, c'était porter la crainte et la colère dans l'âme de son père.

Claire le connaissait. Elle s'était rendue compte de cette nature inquiète, timide, craintive.

Elle comprenait que cette joie qu'il ressentait depuis quelque temps était causée par la succession des honneurs dont Bigot était l'auteur prodigue et bienveillant, que cette joie qui entretenait le sourire sur cette physionomie, d'ordinaire soucieuse, rendrait plus pénible encore, plus terrible et plus grande la crainte de voir s'anéantir ce bonheur.

Elle se disait qu'il fallait, pour la tranquillité de son père qu'elle adorait, renoncer à cet amour naissant, à ce premier amour, à travers lequel elle avait entrevu, durant un instant, un horizon si beau et si poétique.

Renoncer à Louis qui l'aimait si ardemment, si noblement! Claire sentait faiblir ses forces à cette seule pensée.

Elle était pourtant vaillante, cette jeune fille d'un père timide et irrésolu, elle avait autant d'énergie morale que ce qu'elle avait de faiblesse; car Claire tenait de sa mère qui était une femme supérieure—nous l'avons déjà dit—une maîtresse femme, que l'on nous passe l'expression qui rend si bien notre pensée.

Claire possédait surtout cette qualité précieuse des grandes âmes et des grandes natures, de ne pas détourner par peur les regards de la situation, et de regarder le péril bien en face, quelque terrible qu'il fût.

Hélas! cette fois, elle avait beau se faire forte, elle ne pouvait prendre un parti.

Elle pensait, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues...

Elle pensait, et elle voyait son père malade, plein d'effroi et d'inquiétude.

Elle pensait encore, et elle voyait Louis malheureux et triste...

—Que faire, mon Dieu? se répétait toujours la pauvre enfant. Ce qu'il faut que je fasse avant tout, c'est de ne pas brusquer les événements. Donc, je dois garder ce bouquet.

Et Claire le portait à ses lèvres.

—Mais s'il ne trouve pas ce bouquet, continua-t-elle, il croira que je ne veux pas qu'il parle, que je le repousse, que je ne veux pas l'entendre... lui qui m'aime, lui qui m'a sauvé la vie au péril de sa sienne...

Claire se mit à marcher à pas pressés.

—Oh! comme il m'aime! dit-elle.

Et son joli visage resplendissait, car cette pensée, cette certitude d'être aimée, lui faisait paraître la vie si belle!

—Il m'aime! il m'aime! répétait-elle.

Et elle pressait sur ses lèvres le bouquet qu'elle tenait dans ses mains.

—Cependant, il ne faut pas qu'il agisse... Mon Dieu, que faire?... lui parler... Impossible...

Et Claire courbait la tête en prenant son blanc front dans ses mains.

—Ah! c'est cela, fit-elle tout-à-coup en se redressant.

Elle courut à un écritoire, traça les trois mots: "Attendez et merci," plia le papier, qu'elle plaça dans le bouquet, posa celui-ci sur l'appui de sa fenêtre qu'elle referma et s'assit songeuse pour rêver à son amant.

VIII

LA DEMANDE EN MARIAGE

Le lendemain soir, M. de Godefroy soupait chez Bigot qui le reçut avec une courtoisie nouvelle. Tandis que les quelques invités qui assistaient à ce souper passaient dans les salles de jeu — car l'on jouait beaucoup et de fortes sommes au palais de l'intendance — Bigot et M. de Godefroy s'isolèrent dans un petit boudoir, sorte de retiré, où l'intendant ne recevait que ses familiers et ses *familiales*.

L'on comprend que M. de Godefroy s'empressa de renouveler à son protecteur l'expression de sa reconnaissance.

—Ce qui m'a le plus touché dans votre généreuse et délicate attention, dit-il, c'est que vous avez pensé à ma fille.

—En vérité? répondit Bigot d'une manière aimable.

—Oui, vous lui avez assuré par une dot son avenir. Car, comprenez-vous, n'ayant pour seules ressources à peu près que ma place, si j'étais mort que serait devenue ma pauvre Claire?

—Sans doute, je comprends qu'une jeune fille, belle et séduisante comme la vôtre, ne peut demeurer seule sans une main pour la protéger et pour écarter ceux qui voudraient lui faire prendre une voie mauvaise.

—Eh! oui! et cette pensée me tourmente encore.

—Il y a un moyen de vous tranquilliser, reprit en souriant Bigot.

—Lequel?

—Placez près de mademoiselle Claire un protecteur naturel en lui donnant un mari.

—Un mari? Mais où le trouver?

—Oh! la tâche est facile, Mademoiselle Claire est jeune, jolie, instruite, spirituelle, aimable; elle est de bonne maison et vous occupez une position élevée, un mari se rencontrera vite, pourvu que vous la montriez.

—Oui, mais il me faut des garanties de bonheur pour ma fille.

—Qu'entendez-vous par là?

—J'entends que je voudrais un mari qui ne serait ni trop jeune pour m'inspirer de l'inquiétude, ni trop vieux pour inspirer des regrets à Claire. Je voudrais aussi qu'il fut galant, aimable et bon, comme ma fille.

Bigot se leva et fit un tour dans l'appartement, puis venant se placer en face de M. de Godefroy:

—Mon cher monsieur de Godefroy, dit-il, en prenant la main de son interlocuteur, croyez-vous que je sois trop vieux pour songer à me marier!

—Allons donc! trop vieux... vous?

—Alors, voulez-vous de moi pour gendre?

M. de Godefroy ne pouvant croire à ce qu'il se figurait un bonheur suprême, regarda Bigot pour constater si c'était une plaisanterie, mais il vit bien que le doute n'était pas permis et que la demande était sérieuse.

Alors la joie inonda son âme et il s'empressa d'accourir, après avoir donné une réponse favorable, auprès de sa fille pour lui faire part d'un pareil bonheur, ne doutant pas qu'il allait combler tous ses vœux.

Claire était à prier dans son oratoire, quand elle s'entendit appeler par Dorotheë:

—Mademoiselle! mademoiselle! votre père vous demande au salon.

La jeune fille s'empressa de descendre.

Son père l'attendait rayonnant, le sourire épanoui sur les lèvres.

Il la prit par la main, la conduisit sans mot dire sur un sofa et prit place auprès d'elle.

Il tira de sa poche un écrin qu'il ouvrit et qui contenait une magnifique bague et un collier de perles fines.

—Regarde, dit-il.

La jeune fille poussa un cri de joie et s'écria:

—Oh! que c'est beau! Qu'est-ce que cela?

—Des parures pour ta prochaine apparition au lever du gouverneur.

—Vous me donnez cela, mon père?

—Ce n'est pas moi.

—Qui donc alors?

—Tu ne devines pas?

—Non.

—Cherche bien, ma cachottière.

Claire rougit et balbutia:

—Mon Dieu, ce n'est pourtant pas...

—Tu as deviné?

—Non. Qui est-ce?

—Tiens-tu beaucoup à le savoir?

—Oh! oui.

—Eh! bien, c'est...

—C'est?

—M. Bigot.

—M. Bigot m'envoie cela?

—Oui, lui-même.

—Que signifie cela? A quel titre? demanda-t-elle sérieuse.

M. de Godefroy souriait avec une expression de joie profonde.

—Cela signifie, ma chère enfant, que M. Bigot t'aime, qu'il vient de me demander ta main et que je la lui ai accordée.

Claire joignit les mains et ne put trouver un mot, tant les larmes étaient près de l'aveugler.

—Quel homme que ce Bigot! continua M. de Godefroy sans s'apercevoir du trouble et du chagrin de sa fille. Quel cœur! quel esprit! Non seulement je lui aurai dû ma fortune, mais encore le bonheur de mon enfant.

Claire embrassa son père et lui demanda la permission de se retirer, n'en pouvant plus.

—Va, mon enfant, va, dit-il, avec attendrissement. Je comprends ton émotion. Va prier et dire à ta sainte mère qui est au ciel, que te sachant heureuse ici-bas, je voudrais maintenant que le Seigneur m'appelât auprès d'elle. Va, mon enfant.

La jeune fille monta dans sa chambre.

Elle fut longtemps silencieuse et sans faire un mouvement.

Son regard était fixe, sa paupière à demi baissée, son oeil atone.

Tout-à-coup elle tressaillit: ses épaules se soulevèrent agitées par un mouvement convulsif, elle se laissa tomber à deux genoux sur son prie-Dieu et elle éclata en sanglots.

Puis elle se calma peu à peu, et se replongeant dans ses réflexions, elle se mit à contempler plus froidement la position dans laquelle la mettait la demande de Bigot.

—Que faire? se dit-elle à haute voix. Quel parti prendre?

Elle se leva et se mit à se promener à pas lents, les bras pendants, les mains jointes.

—Que faire? répéta-t-elle. Je n'aime pas M. Bigot. J'ai sans doute pour lui de la reconnaissance, de la sympathie, peut-être... mais je ne l'aime pas et j'en aime un autre.

Elle s'arrêta, et laissant retomber ses bras avec une expression de désespoir:

—Oui, j'en aime un autre, continua-t-elle... et celui-là ne sera jamais mon mari! Mon Dieu, que je suis donc malheureuse! Et personne pour m'aviser, me conseiller...

O ma mère, ma sainte mère! guidez-moi!... Inspirez-moi!... Secourez-moi!... Prenez-moi par la main et conduisez-moi dans la voie que je dois suivre.

Elle reprit sa marche.

—Mon père ne consentira jamais à ce que j'épouse un homme qui serait hostile sinon l'ennemi de l'intendant Bigot... S'il savait même que cet amour existe dans mon cœur, il serait désolé, inquiet, horriblement tourmenté!... Non!... non!... il ne le saura pas.

Claire leva les yeux au ciel.

—Fortune, honneur, tranquillité, joie, mon père a tout cela de cet homme.

Elle s'agenouilla de nouveau.

—Mon Dieu! dit-elle, donnez-moi la force d'accomplir ce sacrifice.

Je veux que mon père qui ne s'est occupé que de mon bonheur, qui ne vit que par moi et pour moi, soit heureux jusqu'à l'heure où vous l'appellerez à vous.

Secourez-moi, mon Dieu, et vous, ma sainte mère, vous dont j'écoute la voix puissante, bénissez mes efforts, implorez le Seigneur pour votre malheureuse fille!...

IX

LE LEVER DU GOUVERNEUR

En l'année de Notre-Seigneur mil sept cent cinquante-sept, le lever du gouverneur de la Nouvelle-France n'était pas ce défilé gauche et guindé qui distingue celui de nos gouverneurs d'aujourd'hui.

Tous les citoyens un peu marquants de la colonie y étaient conviés, et après la présentation—

le défilé, comme disent les gazettes d'à présent—la cérémonie, qui ne commençait qu'à huit heures du soir, se terminait par un grand bal.

Plusieurs personnages distingués—nous signalerons notamment le marquis de Montcalm, le chevalier de Lévis, MM. de Bougainville et de Bourlamaque—devaient y assister.

M. de Vaudreuil avait donc tenu à donner à sa réception un éclat inaccoutumé. Aussi dès neuf heures, les salons du château St Louis regorgeaient déjà d'un flot d'illustrations parmi lesquelles Bigot se faisait remarquer par son faste. Les plus charmants visages faisaient assaut d'éclairs et de rayons.

Nous ne dirons rien de la magnificence du château, des merveilles de l'ameublement, de la recherche inouïe des détails, ce serait nous exposer aux redites ou retomber trop aisément dans ces inventaires de tapissier et de modiste qui tiennent une si large part dans les romans.

Un peu avant dix heures, Claire fit son entrée au bras de son père. Bigot, qui la cherchait depuis quelque temps dans la foule l'ayant aperçue, son visage s'éclaira d'un sourire vainqueur et il s'empressa d'accourir auprès d'elle.

Louis Gravel était là aussi pourtant perdu parmi les invités, et quand il vit Bigot s'avancer, quand il surprit un signe imperceptible pour tout autre que pour lui de Claire qui le conjurait de ne pas l'aborder, son cœur se serra, et il résuma dans cet instant, avec cent fois plus d'amertume et de violence, tout ce qu'il avait souffert depuis quinze jours.

Jamais Claire ne lui avait paru si belle, jamais Bigot si fat et si présomptueux. Il le voyait s'épanouir dans son triomphe, se parer de la beauté de la jeune fille, prendre des airs conquérants ou diplomatiques chaque fois qu'on le complimentait de ses succès.

Si Claire était une ravissante enfant, Bigot était aussi un élégant cavalier, beau danseur, entraînant causeur, lovelace entreprenant surtout, et ne doutant point de sa force.

Le cœur de la jeune fille était bien à Louis, mais elle avait à peine vingt ans, elle en était à son premier bal; est-il étonnant qu'elle se laissât gagner par le plaisir de la danse?

Vers minuit, à cette heure rapide où l'éclat d'une fête est à son apogée, où les femmes ont toute leur animation sans avoir trace de fatigue, où les cerveaux des adolescents éclatent devant ces enivrantes images, où le feu des bougies, le parfum des bouquets le souffle des danseuses forment une atmosphère torride, étouffante, excitante, vertigineuse, il était clair pour toutes les personnes présentes qu'il n'y avait pas de plus beau couple que Bigot et Claire.

Cette dernière ne se rendait pas bien compte du rôle qu'elle jouait en acceptant ainsi les assiduités de son cavalier. Car, il y a des moments où la femme la moins dépravée, la moins coquette cède au démon qui lui fait monter à la tête des vapeurs subtiles, chargées de mystérieux poisons. Claire était dans un de ces moments là; elle s'illumina, elle s'éblouissait elle-même de sa beauté et de son triomphe.

Suspendue au bras de Bigot, la danse l'entraînait dans ses cercles magiques, dans ses tourbillons de flamme, dignes de faire sourire Méphis-

trophées en habit de bal. Elle voyait, à chaque tournoiement, mille étincelles de diamants et de perles chatoyer à travers les chaudes effluves qui brûlaient son front et sa poitrine. Les projets de son père, l'image de Louis, pâle d'angoisse à quelque pas d'elle, tout était oublié: il n'y avait plus qu'un rêve, un orgueil, une ivresse.

Et cependant Louis était là, résument, comme nous l'avons dit, tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il souffrait depuis le commencement de la soirée.

Bigot s'était emparé de l'éventail de Claire, et dans les entractes de la contre-danse, il jouait avec ce talisman comme s'il eut voulu en faire l'interprète des hardiesses de son amour. Louis, à cet irritant spectacle, portait la main à sa poitrine pour en arrêter les battements furieux. L'épreuve était trop cruelle, et peut-être allait-il éclater, quand un laquais s'approcha de Bigot et lui parla à l'oreille. Celui-ci s'excusa et quitta la salle avec empressement. Claire sembla s'éveiller d'un rêve, et après avoir parcouru d'un regard distrait la foule, elle se dirigea vers un petit salon masqué par un massif de verdure, se laissa tomber sur un fauteuil, en lançant un soupir de soulagement.

Combien de temps resta-t-elle ainsi rêveuse ? Nous ne saurions le dire. Un bruit léger lui fit lever la tête: Louis Gravel, pâle, les yeux rougis par la fièvre, était debout devant elle.

La jeune fille ne put étouffer entièrement un cri. Était-ce de joie? Était-ce de surprise? Probablement des deux à la fois.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, lui dit Louis d'un air triste, je ne vous veux pas de mal, je vais me retirer puisque ma vue vous importune et vous effraie.

— M'effraie! m'importune! oh! vous ne le pensez pas, car ce serait me croire bien ingrate, bien méchante.

— Oh! Mademoiselle...

— Me croyez-vous assez oublieuse, assez peu reconnaissante pour ne pas me souvenir que mon père vous doit la vie de son enfant?

— Vous vous exagerez la valeur de mon action.

— Vous en parlez bien à votre aise. Et si vous n'aviez pas été là? Si vous aviez hésité à vous jeter dans le péril?

— Un des messieurs qui vous accompagnaient auraient sans doute pris ma place et aurait été assez...

— Permettez-moi d'en douter, car ces messieurs, comme vous dites, ne me semblent pas avoir mis un grand empressement à venir à mon secours.

— Mademoiselle...

— Et maintenant daignez me croire: j'ai bien prié la Vierge et ma mère qu'elles vous obtiennent le bonheur.

— Il n'est plus de bonheur possible, pour moi maintenant, dit Louis Gravel.

— Que dites-vous, monsieur, vous n'êtes qu'au seuil de la vie, et déjà vous désespérez! A votre âge vous vous laisseriez vaincre par un grand chagrin qui n'existe sans doute que dans votre imagination.

— Mademoiselle, fit le jeune homme, semblant prendre une résolution extrême, aussi bien vaut-il mieux vous dire tout de suite ce que je ressens au fond de mon cœur, car c'est peut-être la seule

fois que j'aurai le bonheur de vous approcher. Vous savez que je vous aime à en mourir, et cependant l'on ne parle ce soir, dans ce bal, que de votre prochain mariage avec l'intendant Bigot.

Pour la première fois, depuis quinze jours, je retrouve mon cœur, je retrouve mon âme, car je ne vivais plus que par le souvenir; depuis quinze jours, j'ai compté les heures, les minutes, les secondes qui ont été pour moi autant de siècles. Je savais que vous viendriez ce soir et que je pourrais vous rencontrer; contre mon habitude, j'ai accepté avec reconnaissance une invitation de M. de Vaudreuil, qui me veut du bien, et je suis venu ici pour apprendre que vous allez appartenir à un autre...

— Et qui vous dit que je l'aime, cet homme? reprit Claire. Qui vous assure que je vais l'épouser?

— Mais cet homme a demandé votre main à votre père et il l'a obtenue, il le dit lui-même, cette nouvelle est dans toutes les bouches.

Après tout, continua le jeune homme, donnant cours aux sentiments tumultueux qui bouillonnaient dans son âme, après tout qui suis-je auprès de ce grand seigneur, ce brillant papillon qui tourne la tête à toutes les femmes? un niais, un provincial, un paysan, un homme gauche et timide, qui ne sait ni danser, ni chanter, ni rien de ce que faudrait savoir le prétendant à la main d'une jeune fille noble! S'informe-t-on seulement s'il a une intelligence et un cœur, cet être déshérité, bon à laisser dans l'antichambre, avec les châles et les manteaux? De quoi se plaindrait-il? Que peut-il être? Quelle est sa place dans ce monde nouveau qui le dédaigne et ne le connaît pas? Un débris, un atôme!

L'aimer, lui, allons donc! Celui qu'on aime, c'est le roi des salons dont on est la reine, c'est le merveilleux roué devant qui tout s'incline et que les femmes se disputent en champ clos comme les paladins se disputaient autrefois l'écharpe de la dame de leurs pensées!...

Voilà celui qu'on aime! Mais l'autre, on l'abandonne dans un coin; et si, dans son isolement et son silence, il se débat contre d'invisibles tortures, si des larmes de douleur ou de colère montent à ses paupières, s'il entend murmurer autour de lui des paroles qui font bondir son cœur dans sa poitrine, bouillir son sang dans ses veines, eh! qu'importe! Comment saurait-on qu'il souffre? On ne sait même pas s'il existe.

Le jeune homme s'était laissé emporter par le souvenir de toutes les souffrances qu'il avait endurées pendant tout le temps qu'il avait vu Claire au bras de Bigot, douleurs portées à leur paroxysme par la nouvelle de son mariage prochain. Avec ce tact, cette prescience que possède toute femme qui aime, Claire comprit de suite que Louis ne se laissait emporter ainsi que parce qu'il l'aimait sincèrement, que l'injustice de ses soupçons, la violence même de son langage en était la preuve évidente.

— Mais, mon ami, dit-elle, est-ce à moi que vous supposez de tels sentiments? Et si c'est à moi, pourquoi me les supposer quand rien ne les motive?

— Nierez-vous que vous soyez fiancée à Bigot par votre père, quand il l'annonçait lui-même tout à l'heure en ma présence?

—Est-ce à dire que j'ai souscrit à ces engagements, puisque je n'ai pas été consultée et que je n'ai pas donné mon consentement? Quand il s'agit de mon bonheur, il me semble que j'ai bien le droit de donner au moins mon avis!

Du reste, monsieur, je n'admets point le mariage par procuration; car si le mariage est affaire de convenance où doivent se mêler des tiers, il est aussi affaire de tendresse, affaire mystérieuse, où il ne doit y avoir que les amoureux pour plaideurs, le cœur pour juger et Dieu pour témoin.

M. Gravel, vous m'aimez, dites-vous? Eh! bien alors si vous êtes sincère, si vos sentiments sont réels, ménagez mon amour-propre, et ne me prétez donc pas de la tendresse pour cet homme, avant que je vous y donne droit.

—J'achève, monsieur, continua Claire, en voyant que Louis allait protester; si vous m'aimez comme vous le dites, sachez donc avoir le courage d'attendre que je puisse sans remords, sans rougir, déclarer que moi aussi je vous aime et que je me suis jurée d'être votre femme un jour, ou que je ne me marierai jamais!...

Et la jeune fille s'enfuit laissant Louis Gravel ivre de bonheur, complètement heureux.

En vain, quelques instants après, chercha-t-il Claire parmi la foule, elle avait quitté le bal.

X

CONFIDENCES

Claire, après avoir donné le baiser de chaque soir à son père, était restée au salon quand elle fut rentrée à la maison de la rue Ste-Anne. Seule et pensive, encore en toilette de bal, elle rêvait à son bien-aimé.

—Comme il m'aime! se disait-elle.

Puis avec une expression de douleur et de regret.

—Pourquoi faut-il donc que les rivalités de caste et de politique nous séparent? ajouta-t-elle. N'y a-t-il donc pas un seul pouvoir pour tous? Qu'importe la manière dont on le sert, pourvu qu'on le serve bien?

Comment tout cela finira-t-il?

En ce moment Dorothée entra et venant prendre la jeune fille par la taille:

—Montons dans votre chambre, ma chère enfant, dit-elle, il est grand temps que vous vous couchiez.

Claire obéit. Quelques instants après, toutes deux étaient dans sa chambre.

Dorothée fit asseoir la jeune fille sur un fauteuil, et se plaçant près d'elle, en la tenant dans ses bras, comme une mère qui câline son enfant:

—Vous l'aimez donc bien, ce jeune homme? demanda-t-elle.

—Oh! oui, et s'il fallait y renoncer, j'aimerais mieux mourir.

—Il faut bien prier Dieu de vous éclairer, ma chère enfant, car c'est peut-être un malheur que cet amour. Vous savez la faiblesse de votre père pour M. Bigot, ses espérances dans sa protection... Il serait capable d'en mourir, lui aussi, si ses espérances étaient déçues.

Ne vous découragez pas cependant, mon enfant, et demandez protection à votre sainte mère qui veille sur votre bonheur.

Elle pressa tendrement Claire contre elle...

La jeune fille ne répondit pas... Dorothée se pencha vers elle:

—Vous ne m'entendez pas, Claire? dit-elle d'une voix douce et avec un accent insinuant.

Claire lui étreignit les mains.

—Si! dit-elle. Je t'entends.

—Et vous dites?

—Je dis... que puisque Dieu m'a pris ma mère, il ne pouvait placer auprès de moi que toi, ma bonne Dorothée, pour la remplacer.

—Claire! dit Dorothée avec des larmes dans la voix et en l'embrassant:

—Oh! ma sainte mère doit te bénir là-haut!

Et Claire se jeta dans ses bras.

—C'est le jeune homme qui vous a sauvé la vie, le jeune homme au bouquet, n'est-ce pas, que vous aimez?

—Comment, tu sais?

—Oui. Et lui, vous aime-t-il bien?

—Oh! oui, il m'aime.

Il y avait tout un élan de conviction sincère, de foi profonde dans l'intonation dont la jeune fille prononça cette réponse en enfouissant sa jolie tête dans le fichu de toile qui recouvrait les épaules de Dorothée.

Celle-ci baisa Claire sur le front.

—Je donnerais tout ce qui me reste d'années à vivre, dit-elle, pour vous voir heureuse. Mais patience, le bonheur viendra. Maintenant que je sais tout, je tâcherai de faire tout!... Mais il est quatre heures bientôt, couchez-vous, ne pleurez plus, afin que vous soyez fraîche tantôt et que votre père ne se doute de rien.

Et Dorothée quitta la chambre.

Claire, restée seule, demeura un long moment immobile et pensive. Parfois de gros soupirs soulevaient sa poitrine.

—Oh! oui, murmura-t-elle, il m'aime; mais, serai-je jamais à lui?

Elle joignit les mains, puis elle s'agenouilla près de son lit et dit à haute voix:

—Oh! ma sainte mère, toi qui de là-haut veille sur moi... implore le bon Dieu pour qu'il ait pitié de mes angoisses!

XI

LE REFUS

Le lendemain matin quand Claire entra dans le cabinet de travail de son père, elle le trouva de joyeuse humeur et lisait un billet que venait de lui remettre un domestique à la livrée de Bigot.

La jeune fille était un peu pâle, elle avait le visage amaigri par la fatigue morale, mais ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire et son air grave faisait présager qu'elle avait pris une décision sérieuse.

—Tiens, ma fille, fit M. de Godefroy, voilà qui te concerne.

—Quoi, mon père?

—C'est une lettre de M. Bigot qui... mais lis plutôt, ce sera plus court.

La jeune fille prit la lettre d'une main tremblante et elle lut:

"Mon cher beau-père,

"Pardonnez-moi cette façon un peu vulgaire de m'exprimer, mais vous ne sauriez croire combien

ce titre que je vous donne par anticipation flatte agréablement mon oreille.

"J'ai eu l'honneur de vous dire, après avoir fait une connaissance plus intime de ma fiancée, hier soir, combien j'appréciais le trésor que vous voulez bien me donner. Outre que j'ai hâte de posséder cet ange de grâce, de vertu et de beauté, des nouvelles de France, qui me sont arrivées ce matin par un navire entré la nuit dernière dans le port, me forcent à brusquer les événements, ce dont je bénis le ciel.

"J'ai donc l'honneur de vous demander une entrevue aujourd'hui même, afin que nous fixions à la semaine prochaine l'époque de la bénédiction de mon mariage avec Mademoiselle votre fille.

"Je me présenterai chez vous cette après-midi vers trois heures."

"BIGOT."

—Mon père, dit la jeune fille en tirant de sa poche une petite boîte, dans cet écrin sont renfermés les bijoux que vous avez acceptés de M. Bigot pour moi.

—Eh! bien?

—Je vous les rapporte.

—Et pourquoi me les rapportes-tu?

—Pour que vous puissiez les renvoyer de suite à M. Bigot.

—Hein? Comment? fit M. de Godefroy stupéfait.

La jeune fille paraissait froidement calme, comme quelqu'un parfaitement résolu.

—Mais pourquoi? reprit son père.

—Parce que je ne veux pas me marier, répondit Claire.

XII

CE QUE FEMME VEUT...

Un grand silence suivit cette foudroyante réponse de la jeune fille. M. de Godefroy était immobile, l'air effaré, regardant Claire, qu'il ne quittait pas des yeux, comme si elle eût été la tête de Méduse.

—Mon enfant, dit-il en se remettant un peu, c'est une plaisanterie que tu me fais-là, n'est-ce pas?

—Non, mon père, je parle très sérieusement.

—Comment?

—Je ne veux pas me marier.

—Mais....

—Mon père, s'écria Claire en se jetant à son cou, je suis heureuse dans ma position, pourquoi échanger ce bonheur du présent contre un avenir qui m'effraie.

—Que dis-tu?

—Je dis... qu'il me semble... que je suis certaine que je ne serai pas heureuse en contractant cette union.

—Mais, mon Dieu! tu es folle! que dis-tu donc là, mon enfant?

—Ce que je pense.

—Tu te trompes! tu te fourres des chimères dans la tête.

—Quelle chose me dit que non.

—Allons donc! c'est de l'enfantillage! Tu ne sais ce que tu dis!

—Pardonnez-moi, mon père.

—Toutes les jeunes filles disent la même chose, et cependant...

—Ne me contraignez pas à cette union, je vous en prie.

—Mais c'est impossible! Il faut que tu épouses M. Bigot et tu l'épouseras.

M. de Godefroy était dans un état d'agitation impossible à décrire. Il se mit à se promener d'un pas nerveux.

Enfin, revenant brusquement à Claire et attirant un siège à lui:

—Voyons, mon enfant, dit-il en s'asseyant, expliquons-nous. Ce que tu viens de me dire m'a tellement surpris, tellement bouleversé, que je ne sais plus où nous en sommes. Tu dis que tu ne veux pas épouser M. Bigot?

—Oui, mon père, répondit la jeune fille d'un ton résolu.

—Pourquoi?

—Parce que je crois de n'être pas heureuse en devenant sa femme.

—Cependant, Bigot a de belles et brillantes qualités. D'abord il n'est pas vieux...

—Mon père, je ne parle pas de son âge.

—Il est fort bien élevé, riche, instruit, savant, distingué même...

—Je le reconnais.

—Il est bien plutôt que mal.

—Je le trouve très bien, mon père.

—Il a une position aussi belle qu'une femme puisse rêver dans ta situation.

—Plus belle même.

—Il se montre aimable, empressé, galant auprès de toi.

—Oui, mon père.

—Enfin il t'aime, il t'adore.

—C'est possible.

—Alors pourquoi donc le repousser?

—Mon père, en faisant ce que je fais, je suis les dictées de ma conscience. J'apprécie M. Bigot, j'ai de la sympathie, je ressens de la reconnaissance pour tous les services qu'il vous a rendus, je l'estime même, mais je n'ai aucun amour pour lui.

—Mon Dieu! cela viendra! reprit M. de Godefroy, langage accoutumé des grands parents en pareille occurrence.

—Je ne crois pas, mon père. D'ailleurs là n'est pas la question. Je vous aime, mon père. Ici, près de vous, avec Dorothee, je suis aussi heureuse que je puisse désirer l'être. Ce bonheur me suffit, je n'en veux pas d'autre.

Dans cette union projetée, je vois un changement complet d'existence...

J'ai peur... Une voix intérieure me dit que si je vous quitte mon père, toutes mes années de bonheur seront passées et ne reviendront plus...

—Claire, ma chère enfant! dit M. de Godefroy très ému et en attirant à lui sa fille.

—Voulez-vous donc me chasser d'ici? dit la charmante enjoueuse d'une voix câline et en entourant le cou de son père comme un enfant gâté qui demande des caresses.

—Qui est-ce qui m'aimerait mieux que vous et Dorothee? continua-t-elle en l'embrassant. Laissez-moi donc près de vous, mon père, je ne vous quitterai jamais!

—Mon Dieu, chère enfant, si je te marie, ce n'est pas pour faire mon bonheur, c'est uniquement pour faire le tien.

—Mon bonheur est **ici**.

—Mais...

—Seriez-vous **heureux de ne jamais vous séparer** de moi, dites?

—Mon adorée! mais n'es-tu donc pas tout ce que j'aime sur cette **terre**?

—Alors, pourquoi **détruire notre bonheur**, mon père? Nous sommes **tous heureux**, ainsi restons comme nous sommes, **c'est plus sage**.

—Mais, mon enfant, ma chère Claire, pourquoi n'avoir pas **parlé plus tôt**.

—Le pouvais-je? Ce mariage a été convenu, arrêté entre vous et M. Bigot à mon insu, sans que j'en eusse connaissance.

Je n'ai appris votre **détermination** que le jour où j'ai reçu le cadeau des fiançailles.

Cette nouvelle m'a surprise. Que pouvais-je répondre? Rien avant d'avoir réfléchi.

Votre bonheur paraissait si grand, votre confiance en l'avenir si vive que je craignis, en vous exprimant ce que je ressentais, de porter le deuil dans votre âme.

Je fis tout pour m'habituer à l'idée de ce mariage. J'employai tous les raisonnements, je vous le jure, pour vaincre mes répugnances... Mais je ne pus faire plus, mon père. Ma conviction est profondément enracinée dans mon cœur.

Je suis certaine d'être **malheureuse en devenant la femme de M. Bigot**.

J'ai attendu jusqu'au dernier moment pour parler... et je vous **parle maintenant** qu'il en est temps encore.

—Il en est temps! il en est temps! répéta M. de Godefroy avec une agitation fébrile. Mais non, malheureusement, il n'est plus temps.

D'ailleurs que dira le monde? Ne sait-on pas que tu vas épouser Bigot?

—Qu'importe ce que dira le monde! Il n'en dira toujours pas autant que vous en diriez vous-même plus tard, si vous aviez le spectacle de mon propre malheur.

—Mais on nous accusera d'ingratitude envers notre bienfaiteur!

—Comment?

—Après ce qu'il a fait pour nous.

—Oh! avait-il donc mis des conditions à son obligeance?

—Non pas.

—J'ai aussi réfléchi à ce que vous me dites-là et voici le raisonnement que je me suis tenu.

—Voyons le raisonnement.

—De deux choses l'une: ou M. Bigot, en vous servant, l'a fait par esprit de justice, par simple obligeance, ou il n'a agi ainsi que pour vous attacher à lui dans l'espoir de me séduire un jour.

S'il a agi pour vous être personnellement agréable, mon père, votre affection et ma reconnaissance lui sont acquises, et bien que je ne l'épouse pas, nous n'en serons pas moins pour lui des amis sincères et dévoués.

Si, au contraire, il n'a cherché à vous être utile que dans l'intention d'acheter ma main, ce qu'il y a à faire est bien simple: rendez-lui tout ce qu'il vous a fait obtenir ou disposez de tout cela en faveur de qui il lui plaira.

—Mais, mon enfant, ta position...

—S'il ne s'agit que de ma position, mon père, je ne me plaindrai pas si elle redevient ce qu'elle a toujours été. Car, à proprement parler, il n'y a

que quelques semaines que cette position est changée, et cette place de juge vous ne faites que de l'exercer. Donc, si privation il doit y avoir, cette privation ne sera pas grande, vous l'avouerez.

—Alors, tu seras donc... bien malheureuse? demanda M. de Godefroy à demi convaincu.

—J'ai foi en mes pressentiments.

—Mais il faut réfléchir.

—J'ai réfléchi, mon père.

—Mais... mais... quel motif donner à l'intendant?

—Que je ne veux pas me marier.

—Ce n'en est pas un.

—Cependant...

—Non, c'est impossible...

—Voulez-vous que je lui parle moi-même?

—Ce ne serait pas convenable. Mon Dieu! que faire?

—Ce qui est convenu, mon père.

—A moins, dit Dorothée, qui entrait en ce moment avec un sans-gêne que son entier dévouement lui faisait pardonner, que vous ne vouliez prendre la responsabilité du malheur que redoute Claire. Que diriez-vous si votre fille était un jour malheureuse?

—Malheureuse! elle, ma fille! s'écria M. de Godefroy en pressant Claire sur son cœur dans un mouvement convulsif.

—A propos, je venais vous dire, continua Dorothée, que M. Bigot demande M. de Godefroy au salon.

—Comment, déjà? Pourquoi devance-t-il l'heure qu'il m'a lui-même fixée? Mais que dire? ajouta-t-il troublé.

—Mon père, reprit Claire, croyez-vous que M. Bigot soit un excellent homme?

—Nul doute, mon enfant.

—Eh! bien alors, laissez-moi le voir, lui répondre moi-même. Je lui dirai franchement que je ne l'aime pas. S'il a des sentiments nobles, élevés, il comprendra qu'il doit se retirer sans éclat, et ma démarche ne lui semblera pas suspecte, car il est des circonstances où il est permis de sortir des règles ordinaires.

Quant à vous, mon père, esquiviez-vous, et je dirai que vous êtes sorti, s'il insiste pour vous voir.

Et sans attendre la réponse de M. de Godefroy, la jeune fille sortit de l'appartement et se dirigea vers le salon.

XIII

UNE EXPLICATION ORAGEUSE

Claire s'arrêta dans l'encadrement de la porte pour calmer son agitation. Bigot, lui tournant le dos, était en contemplation devant le portrait même de la jeune fille suspendu entre celui de son père et celui de sa mère.

Au léger bruit qu'elle fit en remuant un fauteuil, Bigot se retourna et fut visiblement surpris de se trouver en présence de sa fiancée. Il ne perdit pas son assurance ordinaire cependant, et saluant gracieusement la jeune fille:

—Mademoiselle, dit-il, j'avais demandé une entrevue à monsieur votre père, mais je n'en suis pas moins heureux que ce soit sa charmante fille qui me reçoive.

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines **20** pour **25¢**

—Mon père est sorti, monsieur.

—Je n'ai pas à m'en plaindre et ne puis m'en prendre qu'à moi-même, attendu qu'il ne comptait sur ma visite que cet après-midi. Mais un ordre du gouverneur m'enjoignant d'assister à une réunion extraordinaire du conseil à deux heures, m'a forcé d'avancer le moment de cette entrevue qui doit combler tous mes vœux.

—Je suis heureuse, moi aussi, monsieur, que l'occasion se présente pour moi de vous parler seule, franchement, comme doit le faire une honnête fille. J'ai compté sur votre réputation de galant homme pour me faire pardonner ce qu'il y a d'extraordinaire dans ma démarche auprès de vous.

—Je vous écoute, mademoiselle.

—Monsieur l'intendant, vous avez demandé ma main à mon père, n'est-ce pas?

—Mon cœur a dicté cette démarche.

—Soit. Mais ne pensez-vous pas, monsieur que vous auriez pu, avant de faire cette démarche tout-à-fait officielle, me consulter un peu?

—J'avoue mon tort, mademoiselle, et je suis prêt à le réparer.

—Monsieur Bigot, est-il bien vrai que vous m'aimez? demanda Claire avec une émotion mal contenue.

—Sur l'honneur! mademoiselle.

—Et... si je ne... vous aimais pas, moi?

—J'aurais l'espoir de trouver un jour le chemin de votre cœur.

Claire fit un léger mouvement d'épaules.

—Monsieur l'intendant, reprit-elle, vous avez demandé ma main à mon père qui vous l'a accordée. La volonté de mon père, fit-elle mon malheur, ce qu'il veut, je dois le vouloir... et cependant...

Elle parut hésiter.

—Parlez, mademoiselle, insista Bigot.

—Cependant, acheva Claire, je ne vous aime pas, moi, et c'est parce qu'il m'est impossible... de vous aimer... parce que mon cœur, hélas! ne m'appartient plus...

—Ce que vous me dites là ne m'étonne pas, mademoiselle.

Claire tressaillit.

—Mais, continua Bigot, je vous aime, moi, et je m'efforcerai de mériter votre amour.

—On n'aime point deux hommes à la fois, monsieur l'intendant.

—Mais on peut oublier.

—Je ne le crois pas.

Bigot était fort calme et même souriant. Ce calme exaspéra Claire.

—Mais, monsieur, dit-elle avec vivacité, on n'épouse pas, quand on est un galant homme, une jeune fille qui... ne vous aime pas.

Bigot s'inclina ironiquement.

—Qui aime... ailleurs, acheva Claire.
 —Hélas! je le vois bien.
 —Qui ne pourra donc jamais vous aimer.
 —Ah! mademoiselle, l'avenir cache bien des mystères... Qui sait!

Un dédain superbe arquait les lèvres de Claire.
 —Tenez, monsieur, dit-elle, faut-il vous avouer la vérité tout entière?

—Je vous écoute, mademoiselle.
 —Il est ici même, à Québec, un jeune homme qui m'aime et que j'aime, un jeune homme au cœur noble, aux sentiments délicats à qui je me suis juré de demeurer fidèle de cœur et d'âme, même si la volonté de mon père me condamnerait à accepter la main d'un autre.

—Mademoiselle, reprit Bigot toujours calme, toujours souriant, tout cela est beaucoup moins grave que vous ne pensez, et j'ai la conviction si profonde que je vous rendrai la plus heureuse des femmes un jour, que je ne m'inquiète aucunement de ce serment de jeune fille étourdie dont vous me parlez.

—Oh! monsieur, voilà qui est bien indigne d'un gentilhomme.

—Mademoiselle...

—Tenez, reprit Claire, laissez-moi essayer de vous convaincre, de vous fléchir, et pardonnez-moi quelques mots un peu vifs...

—Je les comprends, mademoiselle; mais que voulez-vous! moi aussi j'ai le cœur pris, moi aussi j'aime éperdument...

—Ainsi, reprit Claire, vous êtes sans pitié!...

—C'est-à-dire que je vous aime...

—Et vous... persistez?

—Si M. votre père me fait l'honneur de me tenir sa promesse, toutefois...

—Ah! murmura Claire en portant son mouchoir à ses yeux, voilà qui est bien infâme, monsieur l'Intendant.

—L'avenir me justifiera, reprit Bigot sans sourciller sous l'insulte.

Un moment Claire s'était abandonnée à son émotion, mais un souvenir lui vint soudain à l'esprit et elle reprit courage.

—Eh! bien, puisqu'il en est ainsi, dit-elle, puisque je suis fatalement condamnée à m'appeler un jour madame Bigot, au moins serez-vous franc avec moi?

—Oh! certes, dit-il.

—Monsieur l'Intendant, je crois que vous m'aimez.

—Oh! de toute mon âme, fit Bigot en mettant la main sur son cœur.

—Votre amour excuse donc à mes yeux tout ce que votre conduite semble avoir d'étrange.

—Etrange est peut-être le mot, balbutia Bigot.

—Convenez que c'est pour servir cet amour que vous avez procuré à mon père une place lucrative, que vous l'avez même intéressé dans une compagnie dont vous êtes le chef, que vous avez cherché enfin à vous en faire une créature, calculant sur son honnêteté, sur sa faiblesse.

—Mon Dieu, mademoiselle, vous me permettez de garder le silence sur cette question... Et quand même cela serait...

—Achevez donc, monsieur, achevez de grâce! fit Claire voyant que Bigot semblait hésiter à s'ouvrir entièrement.

—Eh! bien! ce ne serait, après tout, qu'une preuve d'amour.

—Ainsi, vous convenez...

—Je ne conviens de rien, mademoiselle.

—Jurez-moi, monsieur, qu'en accordant des faveurs à mon père vous n'avez pas voulu vous assurer ma main!...

—Je ne jure rien.

—C'est bien, monsieur, me voilà suffisamment fixée.

—Montrant à Bigot la porte, elle lui dit avec véhémence:

—Monsieur, je ne suis point encore votre femme, et je suis ici chez moi, sortez, sortez sur le champ.

Un éclair passa dans les yeux de Bigot. Il salua profondément et se dirigea vers la porte. Mais avant de la franchir, il se retourna:

—Adieu, mademoiselle, dit-il, malgré vos rigueurs, je vous aime, et, Dieu aidant, vous serez ma femme!

Et il sortit.

XIV

L'AVEU

Quelques jours se passèrent sans incidents remarquables. M. Bigot n'avait pas donné signe de vie. M. de Godefroy, retenu à sa chambre par une forte attaque de goutte, n'avait pu non plus se présenter à l'intendance. Claire, lui prodiguant ses soins, n'avait pas eu l'avantage de revoir Louis Gravel.

Celui-ci vivait dans des transes continuelles, ballotté par des alternatives de confiance et de crainte, suivant la disposition de ses esprits.

Très lié avec un officier du régiment dans lequel il était lieutenant, Claude d'Ivernay, dont la soeur avait été compagne de couvent de Claude de Godefroy, comme tous les amoureux, incapable de vivre plus longtemps dans une aussi cruelle incertitude, Louis résolut de lui faire ses confidences.

—Ainsi, c'est une passion tout-à-fait sérieuse? disait Claude d'Ivernay, un soir qu'étant de service, il se promenait avec Louis Gravel sur les remparts.

—En doutes-tu? mon cher ami, quand toi-même tu as remarqué depuis quelques jours le changement qui se fait dans toute ma personne.

—Alors, mon cher, épouse. Voilà tout.

—Tu en parles bien à ton aise.

—Mais puisque tu es aimé de la jeune fille qui a le bon goût de te préférer à cette canaille de Bigot.

—Oui, mais tu oublies son père, ce vieillard si fier de sa noblesse, qui ne consentira jamais à donner sa fille à un vilain de mon espèce.

—Que me chantes-tu là! Tu m'assures qu'il consentirait à une alliance avec Bigot? Or, je ne vois pas où celui-là peut prendre ses quartiers. Quant au degré de fortune, la tienne, en qualité de fils unique d'un père riche, est fort respectable. Si on ajoute que tu es un savant, pas trop mal de ta personne, reçu dans le meilleur monde où tu figures avec avantage etc... que tu as eu le rare avantage de sauver la charmante Claire, voilà, il me semble, des titres solides à la bienveillance de M. de Godefroy.

AVIS OPPORTUN

NOTRE METHODE est la plus sûre et la plus **ECONOMIQUE**
Des experts dans tous les départements.

**ESSAYEZ-EN UN ET VOUS VOUDREZ ESSAYER TOUS
LES AUTRES**

Tapis et Carpettes nettoyés, battus et teints. Linge et garnitures
de maison, draperies nettoyées. Vêtements et Costumes
nettoyés et teints. Rideaux nettoyés, sans les rétrécir.

Notre système de clarification garantit pour tout article un nettoyage complet et à fond.

TOILET LAUNDRIES LIMITED

PRIX RAISONNABLES

**POUR LIVRAISON AUTO :
UPTOWN 7640**

—Est-ce que ton amitié pour moi ne t'engagerait pas à me bercer d'un faux espoir, comme on fait aux enfants gâtés?

—D'honneur, non. Et si tu en veux la preuve, accompagne-moi, dès ce soir même, chez M. de Godefroy où je dois aller rejoindre ma soeur qui y passe la soirée.

—Y penses-tu? Dans cet attirail.

—Mais ta petite tenue du régiment de Béarn te fait magnifique, M. le Secrétaire, et je prédis que tu feras une magnifique figure. C'est dit, allons.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers la rue Ste-Anne et frappaient quelques minutes après à la porte de M. de Godefroy que Dorothee vint ouvrir.

Claude et Louis reçurent l'accueil le plus aimable du maître des céans, et grâce à Berthe d'Ivernay qui fut empressée auprès de M. de Godefroy, Louis Gravel put échanger sans témoins quelques paroles avec l'objet de ses pensées.

Les deux jeunes gens furent circonspects, il est vrai, mais pas assez cependant pour que M. de Godefroy, fort ombrageux à ses heures, ne fut pas étonné de ce tête-à-tête.

Les visiteurs se retirèrent de bonne heure, et Claire se disposait à monter à sa chambre pour rêver seule à son amant, quand son père l'arrêta au passage:

—Viens t'asseoir près de moi, mon enfant, dit-il, nous avons à causer un peu.

—De quoi, mon père?

—Tu as refusé d'accepter M. Bigot pour mari?

—Oui, mon père.

—Vous avez eu une entrevue fort orageuse m'a appris Dorothee, et en dépit de ta déclaration que tu ne l'aimais point, il a persisté dans ses projets?...

—En présence d'une persistance qui était pour moi une injure, j'ai perdu mon sang-froid et...

—Continue...

—Je l'ai chassé.

—Comment!... tu l'as chassé? fit M. de Godefroy en bondissant sur son siège.

—Ce qui ne l'a pas empêché d'ajouter insolemment qu'en dépit de mes rigueurs, je serais sa femme.

—Malheureuse enfant! tu m'as perdu!

—Oh! le danger n'est pas si grand que vous le croyez.

—Mais n'as-tu pas réfléchi que M. Bigot est plus puissant que le roi, dans la colonie, qu'il est protégé par Mme de Pompadour?

—Mais vous aussi, mon père...

—Ce n'est pas la même chose, et engager pour moi une lutte avec cet homme, c'est le combat du pot de terre contre le pot de fer...

—Mais que craignez-vous?

—Hélas! tout, tout, de cet homme qui est vindicatif, on me l'a assuré aujourd'hui, et qui cherchera à me perdre, j'en suis sûr, si ce n'est fait déjà...

—Mon père!...

—Mais pour que tu n'épouses pas cet homme dont tant de femmes seraient fières de porter le nom, il faut que tu aies un autre amour au coeur,

que tu aimes ailleurs... et tu me l'as caché... tu as eu un secret pour ton père qui avait mis en toi toute sa confiance!...

— Qui vous dit?...

— Mais, oui..., je comprends maintenant le langage de Claude et de Berthe, tout à l'heure, ces allusions, ces coups-d'oeils échangés, ces...

— Oh! mon père, calmez-vous!

— Celui que tu aimes, malheureuse, celui pour qui tu refuses une si grande alliance, un mariage qui ferait le bonheur de mes vieux jours, c'est ce jeune homme que j'ai eu la faiblesse de bien accueillir, ce paysan qui vient me voler le coeur de mon enfant!

— Ne le calomniez pas, mon père.

— Plus que cela: celui que tu aimes, c'est un de mes ennemis, puisqu'il appartient au château... Ah! malheur sur moi! malheur...

— Oui, je l'aime! reprit Claire révoltée de l'injustice, des préjugés de son père. Je l'aime, parce que je me souviens que si vous possédez encore aujourd'hui votre enfant, c'est à lui que vous le devez. Je l'aime comme il m'aime, d'un amour pur comme le sourire d'un ange; je l'aime parce qu'il est sincère, vrai et bon, que son amour est sans subterfuges et sans hypocrisies; je l'aime, et cependant je résisterai à cet amour que je ressens pour lui. Avant de me devoir à moi-même, je me dois à vous. Sur mon salut éternel! je vous le jure! Je saurai demeurer digne du dévouement et de la reconnaissance que je vous dois. Cet amour est la torture de mon coeur, il sera mon malheur, mais jamais ma honte!...

— Claire...

— Ah! laissez-moi vous le dire pour la première et la dernière fois. J'avais fait un rêve, quand j'ai senti battre mon coeur pour ce jeune homme qui est digne du sentiment qu'il m'a inspiré. J'avais rêvé une existence douce, tranquille à vos côtés avec lui, nous aimant tous deux de toutes les forces de nos âmes pour mieux vous chérir.

Et que m'importe, à moi, cette vie fastueuse que vous ambitionnez de me créer? A quoi peuvent me servir ces hommages, cette grande considération du rang et de la fortune, si je rive mon existence à un homme qui m'est odieux!...

Ah! ma pauvre et sainte mère! si tu vois là-haut mes souffrances, combien tu dois plaindre ta fille!

— Mon enfant! mon enfant! s'écria M. de Godefroy en se levant pour calmer la charmante déplorée, pour la consoler.

Mais Claire s'était déjà enfuie en sanglotant, et une porte se refermant avec bruit apprit au malheureux père qu'elle venait de s'enfermer dans sa chambre.

Il resta troublé, inquiet, irrésolu, se demandant quels moyens prendre pour conjurer l'orage.

XV

LE SACRIFICE

Ce jour-là, M. Boucault de Godefroy était douillettement enfoncé dans son fauteuil, près d'un bon feu flambant dans l'âtre—on était alors au mois de novembre—quand un violent coup de sonnette le fit tressaillir.

Un instant après, Dorothée vint l'avertir que

M. Bigot demandait la faveur d'être reçu. M. de Godefroy donna l'ordre d'introduire le visiteur.

On se rappellera sans doute que nous avons dit, dans un chapitre précédent, toute la tendresse de M. de Godefroy pour sa fille; nous avons également fait connaître au lecteur que, dans la crainte de faire le malheur de celle-ci, il avait renoncé à son projet d'alliance avec Bigot, mais celui-ci n'en savait rien.

L'Intendant entra donc avec son assurance ordinaire. Il portait un costume élégant de coupe, un vrai costume de cour.

Coulant, toujours souriant d'un sourire qu'il avait fort beau, galant et empressé avec les femmes, Bigot était froid, impassible, calme, le regard voilé et pénétrant, l'aspect imposant, la bouche aux lèvres pâles, la démarche grave de l'homme certain de sa valeur avec les hommes.

N'ignorant pas la faiblesse de caractère, la timidité du père de Claire, Bigot semblait, ce jour-là, se faire encore plus superbe qu'à l'ordinaire.

M. de Godefroy, faisant des efforts surhumains pour se donner une contenance, s'avança vers le visiteur les deux mains tendues:

— Cher ami, dit-il, que je suis donc heureux de vous voir!

A entendre le son de sa voix, sans en comprendre les paroles, on eût dit qu'au lieu d'une phrase de bon accueil, il larmoyait un compliment de condoléance.

— Moi de même. Et mademoiselle? fit Bigot.

— Je... mais... balbutia le vieillard... elle... est... je crois... ce matin bien... malade.

— Malade? Comment! mademoiselle Claire est malade, et vous ne me faites pas prévenir? Mais c'est fort mal cela, mon ami.

— Mon cher monsieur...

— Et qu'a-t-elle?

— Mais je ne sais... rien... ce n'est rien...

Ce pauvre M. de Godefroy perdait littéralement la tête.

— Vous dites cependant qu'elle est malade, reprit Bigot semblant prendre plaisir à pousser à bout son interlocuteur qui suait à grosses gouttes.

— Oui! elle est indisposée... souffrante...

— Ah! Cette indisposition lui a pris ce matin?

— Non!... oui!... non!... hier soir, en se couchant.

— Croyez-vous que cette indisposition se prolonge longtemps?

— Je ne sais pas... oui... longtemps sans doute.

Bigot se renversa sur le dossier d'un fauteuil qu'il avait pris de lui-même, sans que M. de Godefroy, dans son embarras, eût songé à le lui offrir, et croisant ses jambes l'une sur l'autre, il dit froidement:

— Mon cher monsieur de Godefroy, il est de toute nécessité que mademoiselle Claire se guérisse le plus vite possible, car il faut absolument que notre mariage soit célébré dans huit jours.

— Pourquoi donc si vite? dit le juge prévôt dont la torture prenait des proportions alarmantes.

— A cause du motif le plus grave...

— Le plus grave? fit M. de Godefroy dont l'agitation tournait au spasme.

— Le plus grave... motif, qui met en péril l'honneur de votre maison, le repos de votre fille, votre liberté, votre vie même...

— Ah! mon Dieu, articula avec peine le père de Claire.

UN RHUME COMPLÈTEMENT CASSÉ PAR DEUX FLACONS DE CARNOL

La plupart des rhumes sont dus à l'état affaibli du système. Rien ne minera si vite votre santé qu'un rhume. Il y a plus de cas de consommation provenant de rhumes négligés que d'aucune autre source. Quand vous remarquez qu'un rhume empire il faut fortifier le système. Le meilleur moyen pour cela, c'est de prendre un tonique — du Carnol. M. Harry Heller, de Regina, chassa un rhume qui durait depuis deux mois en prenant du Carnol. Lisez ce qu'il dit :

“Après avoir pris deux flacons de votre Carnol, je m'aperçus qu'il avait complètement cassé un rhume dont je souffrais depuis la première semaine de décembre dernier. Tous les autres remèdes étaient demeurés sans résultats. Je recommande fortement à tous ceux qui souffrent d'un semblable mal d'essayer un flacon de votre Carnol; je suis sûr qu'ils n'auront pas à regretter leur emplette.” — Harry Heller, 2166, rue Broad, Regina, Sask.

M. Heller suggère de prendre un flacon, mais pour retirer tout le profit de cette merveilleuse préparation, vous devriez prendre un traitement complet au Carnol.

Carnol se vend partout, chez tous les bons pharmaciens.

4-9



Bigot ne semblant pas du tout remarquer l'état de son interlocuteur, le regardait cependant avec une fixité qui augmentait son trouble et son embarras.

M. de Godefroy fit un effort et balbutia :

— Et peut-on savoir... ce motif ?

— Un rapport qui a été fait ce matin à M. de Vaudreuil.

— Sur qui ?

— Sur vous.

— Ah ! mon Dieu, sur moi ?

— Oui.

— Un rapport ?

— Fort long même.

— Ce n'est pas possible !

— Cela est.

— Mais pourquoi ?

— Vous voulez le savoir ?

— Oui...

— Je vais vous le dire... ou plutôt non, je vais vous le donner à lire... tenez, le voici.

Bigot avait pris dans la poche de son habit un papier qu'il présentait à M. de Godefroy.

Ce dernier le prit d'une main tremblante, si semblable même qu'il le déchira en le dépliant.

— Un rapport ! murmurait-il. Qu'ai-je donc fait ?

— Vous allez le savoir.

Le juge mit ses lunettes, se pencha et commença à lire.

Son visage blanc comme un suaire d'abord, devint ensuite pourpre, puis violacé.

— Ah ! s'écria-t-il en froissant le papier, ce n'est pas vrai.

— Malheureusement si ! en fait du moins, sinon en intention.

— Comment ! je suis un concussionnaire ? J'ai volé, j'ai dilapidé les deniers du roi, moi, un Boucault de Godefroy ?

— Oui.

— Vous rêvez, mon cher monsieur, et votre rapport aussi.

— Malheureusement pour vous, non.

— Oui.

— Non.

— Cependant, monsieur, on ne vole pas le roi sans s'en apercevoir, que je sache.

— Il paraît que oui.

— Oh !

— Si ce n'est pas vous qui avez personnellement soustrait des sommes de la caisse du roi, c'est par votre ordre, sous votre signature que le crime a été commis.

— Je ne comprends pas.

— Je vais m'expliquer. Vous connaissez la compagnie d'Occident qui a pour chef Cadet, le munitionnaire général. Trompé par les apparences, mal conseillé par mon entourage, voulant faire du bien, j'ai pris à votre nom — comme vous le savez — pour 700,000 livres d'actions. Connaissant votre réputation de probité, afin de cacher leurs malversations et de mettre à couvert leur responsabilité, Cadet et autres vous ont nommé gérant chef de la compagnie, vous ont fait signer sous divers prétextes tous les contrats énumérés dans ce rapport, contrats qui constituent la volerie la plus odieuse que je connaisse des deniers publics.

— Oh ! fit M. de Godefroy en joignant les mains avec désespoir. Mais je prouverai mon innocence...

— Comment pourrez-vous nier votre signature ?

— Miséricorde...

— M. de Vaudreuil a reçu les ordres les plus sévères, et si par malheur ce rapport avait été mis tout d'abord sous ses yeux, vous étiez envoyé de suite en France avec vos prétendues complices pour être jetés à la Bastille.

— Mais il ne saura rien, n'est-ce pas ? dit M. de Godefroy d'une voix suppliante.

— Peut-être !

— Comment ! il peut savoir...

— Celui qui a fait ce rapport ne peut-il pas le refaire en double, et sans doute que M. de Vaudreuil ne pourrait pas faire autre chose que d'être inexorable...

— Mon Dieu ! prenez pitié de moi...

— Comprenez-vous maintenant combien la situation est grave ? C'est pourquoi je vous demandais tant de presser mon mariage avec votre fille. Claire, devenue ma femme, vous n'avez plus rien à craindre ; car le beau-père de M. Bigot, l'Intendant de la colonie, de M. Bigot, le protégé de Mme de Pompadour, aura toutes facilités de se défendre, puisque ce sera son gendre qui se chargera de prouver son innocence.

— C'est vrai ! dit M. de Godefroy, soudain ramimé.

— Donc, vous le voyez, il faut que dans huit jours ce mariage se fasse...

— Il se fera ! dit une voix ferme.

Claire, soulevant la portière, s'avança dans la salle.

Elle était pâle, mais une expression de résolution étrange se lisait sur son visage.

XVI

L'INSULTE

— Monsieur, dit-elle en se tournant vers Bigot, j'ai entendu l'odieux marché que vous venez d'imposer à mon père. Je n'ai pas bien compris tous les détails de cette machination digne de vous. Tout ce que j'ai besoin de savoir, c'est que l'honneur de notre nom est en jeu.

Je connais mon devoir, monsieur, et je suis prête à devenir votre femme. Mais je tiens à vous dire, avant de vous suivre au pied des autels, que ce n'est plus seulement de l'antipathie que je ressens pour vous, c'est plus que cela, c'est de la haine !...

Et maintenant, monsieur, que vous n'avez plus rien à faire ici, daignez me délivrer de votre présence et me laisser seule avec mon père.

— Je me retire, mademoiselle, dit Bigot tremblant de rage contenue, navré de se voir ainsi méconnu. L'avenir vous prouvera que vous me jugez mal et que je saurai vous rendre heureuse...

— Assez, monsieur ! fit Claire avec un geste significatif.

Bigot salua et sortit.

XVII

UNE RÉOLUTION EXTRÊME

M. de Godefroy resta atterré, comme une masse inerte dans son fauteuil. Quant à Claire, elle monta dans sa chambre et sonna Dorothee.

— Ma pauvre enfant, que vous êtes donc malheureuse ! s'écria celle-ci en sanglotant.



LE TROUSSEAU

QUELLE excitation dans la maison quand la jeune fille est à faire son trousseau et que le grand jour approche!

Avec quelle sollicitude la mère voit aux moindres détails et comme elle est préoccupée du bonheur et du bien-être de sa petite fille, dans les derniers jours qu'elle passe au foyer!

Mais c'est aussi une époque pénible pour le système nerveux. La santé de la jeune fiancée lui permettra-t-elle de remplir toutes les charges et responsabilités de la vie conjugale?

Elle a des responsabilités envers son compagnon d'existence, ainsi que son futur bien-être et bonheur à considérer.

La plupart des mères connaissent la splendide influence renforçante et reconstituante de la Nourriture pour les Nerfs du Dr Chase, et voient à ce que leurs filles bénéficient de ce traitement quand elles sont fatiguées, nerveuses ou de santé chancelante.

La nourriture pour les nerfs opère de façon si naturelle et agréable; ses propriétés reconstituantes sont si recommandables, que ce remède est considéré comme indispensable dans la plupart des foyers.

A cette saison de l'année, surtout, nous éprouvons le besoin d'un traitement tonique pour nous enrichir le sang et renforcer notre système nerveux.

LA NOURRITURE DU Dr CHASE POUR LES NERFS

60 sous la boîte de 60 pilules, chez tous les marchands
ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.

La jeune fille, quoiqu'un plus vif incarnat trahit son agitation, n'en était pas moins ferme et froide.

—Il ne s'agit pas de pleurer, mais d'agir, ma pauvre Dorothée, dit-elle. Toutes les armes du monde ne pourraient changer ce qui est irrévocable.

Pourrais-tu, seule, te rendre au château et parler à M. Gravel?

—Sans doute, puisqu'il y a maintenant son logement.

—Eh! bien, retourne à tes fourneaux, l'angelus vient de sonner à la cathédrale, dans une heure tu reviendras prendre mes ordres et une lettre pour lui.

—N'est-ce pas une imprudence, mon enfant?

—Comment! J'enveloppe ce jeune homme dans mon sacrifice, ce jeune homme qui ne laissera dans mon esprit, dans mon cœur, que le souvenir de ses bienfaits, et je n'aurai pas le courage de passer par-dessus de vaines convenances pour lui dire adieu!

Quand je lui ai juré, de mon propre mouvement, de ne pas être la femme d'un autre, si je n'étais pas la sienne, je n'aurai pas une bonne parole pour le consoler!

Que dira-t-il? Ne m'accusera-t-il pas d'être parjure à mes serments?

Oh! je consens à le perdre pour sauver l'honneur de mon père: je ne veux pas qu'il me méprise!

—Calmez-vous! reprit Dorothée, alarmée de la surexcitation de la jeune fille, oui, vous avez raison, écrivez-lui, et je vous promets de lui remettre votre lettre de suite, dussé-je parcourir toute la ville.

Claire, restée seule, s'assit devant son écritoire et écrivit la lettre suivante:

"Mon ami,

"Je vais vous faire bien de la peine en vous disant qu'un sort inexorable nous sépare pour toujours. Je vous aime bien, mon ami, je vous aime à en mourir—ne puis-je pas le déclarer sans rougir?—et cependant, je vais appartenir à un autre.

"Vous comprenez donc qu'il a dû se passer ici des choses bien graves pour que j'en vienne à une pareille résolution, quand je suis convaincue surtout qu'à vos côtés j'aurais trouvé le bonheur.

"Ne murmurons pas cependant contre Celui qui nous frappe, qui nous fait souffrir pour nous rendre meilleurs sans doute et nous donner au ciel une couronne plus belle. Ne murmurons point et bénissons-le.

"Je sais que vous ne vous contenterez pas de ces seules affirmations et que vous exigerez des détails. Je ne puis vous en donner, mon ami.

"Qu'il vous suffise de savoir qu'après une entrevue entre mon père et M. Bigot—entrevue à laquelle j'ai assisté sans être vue—c'est moi-même qui ai déclaré à l'intendant que je consentais à devenir sa femme.

"Encore une fois, vous comprendrez donc qu'il a dû se passer quelque chose de terrible, que la plus impérieuse des nécessités a pu seul me porter à prendre un parti aussi désespéré.

"Rien que de pur, de noble, de digne de nous que les sentiments qui font battre mon cœur pour vous, et cependant, je vous perds.

"Je ne me sens pas la force de vous dire un adieu éternel sans vous voir une dernière fois. Si ma démarche est mauvaise, Dieu me la pardonnera en considération du sacrifice que je fais pour sauver mon père, de l'immolation de toute ma vie par piété filiale.

"Il me serait impossible de vous voir en présence de mon père qui me l'a défendu; nous partons d'ailleurs demain pour Château-Richer où nous demeurerons jusqu'après l'époque de mon mariage qui est fixé à huit jours, et là je ne recevrai personne. Venez me dire adieu et m'assurer—ce sera une espèce de consolation—que vous me pardonnez le mal que je vous fais.

"Ne venez qu'à minuit, quand mon père sera retiré dans ses appartements, et je vous recevrai en présence de ma vieille nourrice, Dorothée, qui vous ouvrira.

"Je vais prier en vous attendant.

"CLAIRE."

XVIII

DÉSÉPOIR

Louis Gravel était à se promener sur la terrasse du château en compagnie de M. de Vaudreuil, dont il était le deuxième secrétaire, on se le rappelle—quand un soldat vint l'avertir qu'une vieille femme volée, après beaucoup d'instances pour parvenir jusqu'à lui, le demandait au corps de garde.

La surprise du jeune homme fut extrême, on le comprendra, car c'était la première fois qu'on venait le demander à neuf heures du soir, surprise d'autant plus grande qu'il ne se savait aucun parent à la ville.

—Une vieille femme qui me demande avec instances? fit-il.

—Oui, mon officier, et elle paraît fort émue.

—C'est étrange.

—Messagère de quelque bonne fortune apparemment, dit M. de Vaudreuil en souriant. Allez, mon cher Gravel, on ne fait jamais attendre une femme, fut-elle vieille.

—Vous permettez, monseigneur?

—Mais sans doute. Allez, allez, et revenez bien vite me faire part de votre bonne fortune.

Louis Gravel s'empressa de suivre le soldat, inquiet, troublé, pressant un malheur sans pouvoir se l'expliquer.

Aussitôt qu'il fut en présence de Dorothée, qui était assise dans une salle basse du château, celle-ci se leva, souleva son voile et sans prononcer un mot lui présenta la lettre.

Louis ne put retenir un cri d'étonnement en reconnaissant la nourrice de Claire. Aussitôt que le soldat se fut retiré sur un signe:

—Est-ce que votre maîtresse serait malade? s'écria-t-il en saisissant les deux mains de la vieille femme.

—Hélas! la pauvre enfant, Dieu voulut qu'elle ne fut que malade!...

—Que dites-vous?

—Qu'elle fut morte même...

—Mais, de grâce, parlez... expliquez-vous...

—Non, lisez plutôt.

Louis Gravel rompit le cachet d'une main fiévreuse, et dès les premières lignes, il étreignit son front de sa main droite restée libre.

Dorothée suivait sur son visage décomposé la tempête qui s'amoncelait dans le cœur du jeune homme à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

—Oh! oui, j'y vais, mon adorée, j'y vole et je saurai bien t'arracher des griffes de ce vautour de Bigot, s'écria-t-il en essayant d'entraîner Dorothée.

—Revenez à vous-même... écoutez-moi, fit cette dernière, effrayée de l'état du jeune homme.

—Allons, courons...

—Par pitié, au nom de cet amour, pour le repos de Claire, calmez-vous, M. Louis...

—Mais ne comprenez-vous pas qu'il faut que je la sauve!

—C'est-à-dire que vous allez la perdre, la tuer aussi sûrement que si vous la frappiez au cœur avec un poignard.

—Oh! plutôt la voir morte et me tuer ensuite que dans les bras d'un autre... Venez...

—Est-ce ainsi que vous répondez à sa prière quand e'le ne vous demande que quelques heures de patience?

—Hélas!

—Ne comprenez-vous pas qu'à cette heure elle est près de son père et qu'elle ne peut vous recevoir?

—Mais c'est une infâme machination de Bigot et il faut que je sache...

—A minuit, vous saurez tout ce qu'il sera possible à Claire de vous faire connaître.

—Mais je veux aussi parler à son père... Le dé-sabuser...

—Impossible, ce soir, sans compromettre Claire, sans me perdre moi-même.

—Je saurai bien me faire entendre.

—Vous ne pourrez pas même vous faire ouvrir, et Claire elle-même ne vous recevrait pas puisque vous ne l'aimez point assez pour lui obéir dans cette circonstance suprême.

—Mais, au moins, me jurez-vous que je la verrai à minuit?

—Sur mon salut, je vous le jure. Et maintenant, laissez-moi me retirer. Quand vous viendrez tantôt, frappez trois coups dans la porte avec le pommeau de votre épée. A ce signal, je vous ouvrirai.

—Je vais souffrir mille morts, d'ic-i-là!

—Croyez-vous que Claire elle-même ne souffre pas, peut-être plus que vous, puisqu'elle se condamne à vivre avec un homme qu'elle hait?

—Ah!

—Assez causé, je pars.

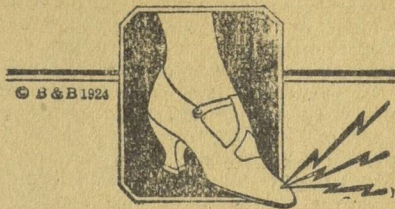
Louis appela un soldat du guet auquel il donna ordre de reconduire Dorothée jusqu'à sa demeure, et il remonta dans un état impossible à décrire sur la terrasse où il retrouva M. de Vaudreuil seul, accoudé sur l'affût d'un canon.

—Eh bien, mon galant, que vous voulait cette messagère d'une bonne nouvelle?

—Monseigneur, fit Louis Gravel, je sollicite de votre bonté un moment d'audience à l'instant même, dans un endroit autre que celui-ci où nulle oreille indiscrete ne pourrait surprendre les paroles que je vais avoir l'honneur de vous dire.

M. de Vaudreuil, en attendant la voix émue du jeune homme, le regarda avec étonnement.

—Suivez-moi dans mon cabinet, mon enfant, dit-il.



CORS

NE LES COUPEZ PAS

Rogner un cor est toujours dangereux. Blue-jay fait aboutir les cors.

La douleur disparaît instantanément, puis le cor s'attendrit et se découvre. Aucun risque, aucune douleur, aucun ennui. Procurez-vous Blue-jay chez votre pharmacien.

Blue-jay

LE FILM

Journal officiel des grandes compagnies de cinéma

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE

131, rue Cadieux,

Montréal

Ils se dirigèrent vers le haut de la terrasse, traversèrent la grande salle du conseil, le salon de réception et parvinrent à un petit cabinet où le gouverneur se retirait quand il avait besoin de solitude et où il recevait ses intimes.

Ayant fait signe à notre héros de prendre un siège, il s'assit lui-même et examina le jeune homme. Il fut frappé de l'altération de ses traits.

— Quel malheur vous arrive-t-il donc, mon cher enfant? dit-il avec bonté.

— Monseigneur, dit Louis Gravel, depuis tantôt deux années que je vis près de vous, grâce à la recommandation de Mgr l'évêque, je bénis le ciel tous les jours de m'avoir fait la part si belle. Car vous avez été non-seulement pour moi le plus bienveillant des maîtres, mais encore le meilleur des pères. C'est à vous que je dois ma place de secrétaire, c'est encore à votre haute protection que je dois mon entrée dans le régiment du Béarn en qualité d'officier, quoique je n'appartienne pas à la noblesse.

Tant que je n'ai connu que le bonheur, je me suis laissé vivre avec insouciance, sans m'occuper du lendemain, toujours content du présent, ne pensant pas même à vous remercier. Mais aujourd'hui que le malheur me frappe dans mes plus chères affections, comme ces enfants gâtés qui ne se souviennent de leurs parents que quand ils souffrent, quand ils ont besoin de consolations, je viens à vous pour vous dire: "Monseigneur, je suis malheureux, consolez-moi! protégez-moi!"

— De quoi s'agit-il donc, mon enfant? Vous voyez que je suis à votre entière dévotion, car je vous aime parce que vous m'êtes dévoué sans calculs et que vous le méritez à tous égards.

— Monseigneur, j'aime de toutes les forces de mon âme une jeune fille, j'en suis aimé et cependant je vais la perdre.

— Comment cela?

— Tenez, monseigneur, lisez, fit Louis Gravel en passant sa lettre à M. de Vaudreuil.

— Ah! il y a du Bigot là-dessous! reprit celui-ci après avoir lu. C'est vrai, c'est connu: où passe cet homme, quelqu'un doit nécessairement servir de victime.

— C'est moi qui suis aujourd'hui sa victime; mais je suis décidé à ne pas me laisser imposer sans résistance.

— Mais quelle est cette jeune fille? Remarquez bien, mon enfant, que je ne cherche pas à surprendre vos secrets, que ce n'est pas une vaine curiosité qui m'anime en vous posant cette question. Je veux vous servir, et il est peut-être indispensable que je la connaisse. Qui sait? si je n'aurais pas une certaine influence sur les grands parents.

— Claire de Godefroy.

— Comment! la fille de M. Boucault de Godefroy qui a été nommé juge dans la Côte de Beaupré?

— Oui, monseigneur.

— Mais c'est une créature de Bigot.

— Je l'ignore.

— Il m'est venu même certains bruits qui ne font pas tout-à-fait son éloge.

— Monseigneur me permettra-t-il?

— Au sujet de sa probité dans les affaires.

— Oh! je puis vous assurer qu'on l'a calomnié et que son honneur est au-dessus de tous doutes.

— C'est possible. Mais il n'en fait pas moins partie, en qualité d'associé, et même de gérant-chef, de cette association de sangsues dont j'aurai raison, si l'avenir nous accorde quelque repos.

— Est-ce bien certain?

— Quoi? Que le père de votre dulcinée fasse partie de cette association? Rien de plus certain, il en est même actionnaire au chiffre de sept cent mille livres.

— Voilà qui me semble étrange, car on m'avait dit M. de Godefroy fort pauvre.

— En êtes-vous sûr?

— Je le tiens de personnes très autorisées.

M. de Vaudreuil réfléchit quelques instants. Louis Gravel respecta son silence.

— Ce peut être cela, reprit le gouverneur, M. de Godefroy est un homme faible, crédule, qui peut avoir été trompé par Bigot, ou par quelqu'une de ses créatures, et qu'il effraie maintenant pour avoir sa fille.

— Oh! oui, ce doit être cela, reprit Louis Gravel avec vivacité.

— Dans tous les cas, mon cher enfant, il est nécessaire que vous voyiez cette jeune fille et que vous l'engagiez à vous dire tout ce qu'elle sait. Si elle persiste à se taire, faites-lui comprendre que c'est le seul moyen de déjouer les perfidies de Bigot.

— Quelle reconnaissance...

— Pas encore. Sachons d'abord ce qui s'est passé, ensuite nous agirons, et bien fort sera maître Bigot si nous ne le terrassons pas. Dans tous les cas, comptez sur ma protection.

Maintenant en campagne, il est passé onze heures.

M. de Vaudreuil congédia Louis Gravel d'un geste amical. Celui-ci passa par sa chambre pour prendre son épée, donna congé à son valet auquel il dit que probablement il ne rentrerait qu'au jour, donna le mot d'ordre à la porte du château et se dirigea vers la rue Ste-Anne par l'endroit connu aujourd'hui sous le nom de Place d'Armes.

XIX

LE SAUVETAGE

En débouchant au coin de la rue du Fort, Louis Gravel fut tout-à-coup frappé par une grande leur venant dans la direction de l'Esplanade, ce qui lui fit hâter le pas, agité de sombres pressentiments.

A peine eût-il fait quelques pas, que les cris au feu! au feu! arrivèrent jusqu'à lui pendant que le tocsin se faisait entendre à la cathédrale.

— Où est donc le feu? fit Louis en arrêtant un passant qui arrivait à la course à sa rencontre.

— Chez M. de Godefroy. Je cours demander le secours du château.

— Tout le monde est-il sain et sauf?

Le passant était déjà loin et n'entendit pas.

Louis Gravel prit sa course.

M. de Godefroy habitait alors une grande maison à pignon très aigu, comme on construisait alors, à peu près à l'endroit où se trouve située aujourd'hui la salle Victoria. A deux étages, cette maison, très élevée pour l'époque, n'avait qu'une

seule porte de sortie au milieu où commençait un escalier en spirale conduisant aux étages supérieurs. Les appartements du premier consistaient en un salon, une salle à manger, la bibliothèque et la cuisine. Au second, un deuxième salon, sur la rue, un cabinet de travail et sur les derrières la chambre à coucher de M. de Godefroy. Dans les mansardes, la chambre de Claire et celle de Dorothee.

Quand Louis Gravel arriva sur les lieux du sinistre, les flammes sortaient des fenêtres du second étage et léchaient la toiture.

La foule encombrait déjà la rue et les premières paroles qu'entendit le jeune homme furent:

— Sauvez mon maître, mon pauvre maître!...

Louis fendit la foule et se trouva auprès de la vieille nourrice qui soutenait Claire.

— Oh! monsieur Louis, sauvez-le! s'écria-t-elle.

— Où est-il?

— Dans sa chambre, au second, en arrière, cloué au lit par la goutte...

— Claire?...

— Rassurez-vous, elle n'est qu'évanouie.

— Transportez-là au château.

— Oh! vite, M. Louis... mon pauvre...

Louis était déjà loin.

La tâche de sauver M. de Godefroy n'était pas facile, car la maison n'avait aucune issue sur les derrières.

Le jeune homme se précipita dans l'escalier; mais il en fut repoussé par un torrent de flammes qui lui brûlèrent le visage, légèrement, par bonheur.

Impossible de pénétrer par ce passage: c'était se vouer inutilement à une mort certaine.

D'une maison voisine, des soldats, postés sur le toit, dans des échelles, avaient établi la chaîne et maîtrisaient, pour quelques instants du moins, les flammes qui sortaient des lucarnes de la maison incendiée.

Louis Gravel s'aperçut de ce progrès et eût une inspiration subite.

— Une échelle et une corde, cria-t-il d'une voix de stentor.

— Voilà, voilà, mon officier, lui répondirent quelques citoyens en apportant les objets demandés.

— Maintenant, un homme au poignet solide et qui n'ait pas peur de la fumée.

— Présent! fit une voix jeune près de lui.

— Ah! Claude d'Ivernay! c'est le ciel qui t'envoie. Suis-moi.

En deux enjambées, les jeunes gens étaient à cheval sur le toit.

— Voici tes instructions, dit l'amant de Claire tandis qu'il s'attachait solidement avec une des extrémités de la corde par le milieu du corps. Laisse filer tranquillement et tiens ferme jusqu'à ce que j'atteigne une galerie qu'on m'a dit exister au deuxième.

Louis se laissa glisser et atteignit sans encombre une galerie que déjà les flammes léchaient en dessous. D'un coup de pied, il enfonça une fenêtre et entra. A la lueur des flammes qui entraient par la porte de la chambre, il aperçut M. de Godefroy sans mouvement sur son lit dont il avait arraché les rideaux en essayant de se lever, sans doute, car un fragment de frange reposait encore dans ses doigts crispés.



Les maux de tête, étourdissements, faiblesse et la débilité générale, disparaissent vite quand elles prennent la célèbre préparation du Dr. Hervay pour les maladies des femmes—le Pulmo.

Pourquoi souffrir quand vous pouvez être vite soulagée et jouir d'une parfaite santé?

Demandez le Tonique Pulmo chez votre fournisseur ou envoyez-nous \$1.50 par poste pour un mois de traitement.

THE HERVAY CHEMICAL CO.
of Canada Limited
239 rue St-Paul Ouest, Montréal
Main 8190.

**Tonique
Pulmo**
Dr Hervay

**JE TOUSSE!
DONNEZ-MOI DU
NECTAROL**
ÉGALEMENT BON POUR
L'ENFANT, L'ADULTE ET
LE VIEILLARD.
DEMANDEZ-LE À VOTRE
PHARMACIEN

**La Revue
Populaire**

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

Rue

Localité

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Louis Gravel était robuste, nous l'avons dit. Sans effort, il enleva M. de Godefroy de ses bras nerveux et se précipita sur la galerie qui craqua sous ses pas.

—Hisse, hisse ferme! cria-t-il à Claude d'Ivernay.

Malgré la bonne volonté de celui-ci, Louis et son fardeau disparurent tout-à-coup dans un tourbillon de flammes, n'ayant pas été hissé assez vite.

—A l'aidel! cria Claude.

Deux soldats accoururent.

Grâce à ce secours, M. de Godefroy et son sauveur étaient déposés, un peu avariés, il est vrai, mais la vie sauve, quelques instants après dans un lieu sûr.

Bigot arrivait en ce moment dans son carrosse à deux chevaux, et s'étant fait raconter les événements, se précipita auprès de M. de Godefroy qui venait de reprendre ses sens et qui demandait sa fille à grands cris.

—Rassurez-vous! fit Bigot, vous sachant sauvé, elle a consenti à se laisser conduire aux Ursulines avec sa gouvernante.

—Mais que s'est-il passé? Qui m'a sauvé...

—Je l'ignore.

—C'est M. Louis Gravel qu'on transporte blessé en ce moment au château, fit une voix dans la foule.

—Comment! lui! encore lui! s'écria le vieillard, en joignant les mains.

Sur les instances de Bigot, M. de Godefroy consentit à se laisser emmener au palais de l'intendance.

XX

AUX URSULINES

Le lecteur ne pourra s'imaginer la joie qui envahit son âme, quand Claire apprit par Dorothée que son père devait la vie à Louis Gravel. Et pourtant n'allait-elle pas le perdre à tout jamais pour accepter un mari d'avance exécré?

L'ébranlement nerveux, les émotions que la jeune fille avait subies depuis quelques jours, déterminèrent une fièvre cérébrale qui faillit l'emporter.

On se fit un devoir de cacher son état à son père qui ne l'apprit que quand le danger fut complètement disparu.

Sa jeunesse et sa forte constitution triomphèrent du mal cependant, et deux semaines après l'accident, le docteur Arnoux, qui avait défendu toute émotion vive jusque là, lui permit de recevoir quelques amies.

Mais la convalescence devait être longue, ce qui força M. de Godefroy, à la rage de Bigot et à la grande joie de la jeune fille, d'ajourner son mariage indéfiniment.

—Courage, mon enfant, disait Dorothée, quelque chose me dit que M. Bigot va faire mentir le proverbe: différer n'est pas perdu! Et la jeune fille souriait avec espoir et bonheur.

—Les bonnes soeurs, reprenait la vieille nourrice, qui sont si heureuses de vous avoir au milieu d'elles, m'assurent que vous en avez pour deux mois au moins. D'ici là, il peut se passer tant de choses.

—Et... tu n'as pas de nouvelles à me donner de mon père aujourd'hui?

—Je l'ai vu ce matin... et une autre personne aussi.

—Qui donc? fit la jeune fille en tressaillant de plaisir sachant bien quelle était cette autre personne.

—A part quelques douleurs et la privation de vous voir, il est très bien, votre cher père, chez M. Bigot, qui le dorlote.

—J'en suis ben heureuse.

Et la jeune fille resta silencieuse attendant que Dorothée prononça un autre nom.

—Ah! petit masque, reprit celle-ci en la calinant, vous voudriez bien que je vous donne aussi des nouvelles de quelqu'un qui vous intéresse plus que votre père en ce moment...

—Dorothée...

—Mais vous êtes trop dissimulée pour me le demander. Eh! bien, je me tais.

—Ma bonne Dorothée, je t'en prie! lui à qui nous devons tant de reconnaissance! Dis-moi au moins s'il est bien...

—Oh! il se porte comme le château St-Louis.

—Est-il venu demander de mes nouvelles?

—Tous les jours et même plusieurs fois par jour, les premiers temps de votre maladie, si bien que la tourrière a été obligée de le mettre à la raison.

—Ce cher Louis! se dit tout bas la jeune fille.

Une religieuse entra en ce moment portant une lettre à la main. S'approchant de Claire:

—Ma chère, lui dit-elle, vous n'êtes ici que par accident, comme notre hôte, vous n'êtes nullement obligée de suivre la règle qui n'existe pas pour vous. Je puis donc vous remettre cette lettre apportée par un jeune militaire. Il attend la réponse.

Claire rompit le cachet et lut:

"Claire, mon adorée,

"Depuis quinze jours, je ne vis plus. Mon existence a été en quelque sorte liée à la vôtre, car si vous m'aviez été enlevée, bien sûr, je ne vous aurais pas survécu.

"Maintenant que vous voilà sauvée, que, bientôt, vous pourrez aller rejoindre votre père, on va reprendre sans doute les négociations de votre odieux mariage interrompues par votre maladie.

"Claire, si vous m'aimez, dans votre intérêt, pour votre bonheur comme pour le mien, il faut que je vous voie, que je vous parle.

"Si vous avez confiance en moi, si vous voulez vous sauver, accordez-moi quelques minutes d'entretien. Je vous le demande au nom de notre amour, au nom de votre mère, et si vous me refusez, je vous accuserai d'être ingrate et de ne m'aimer pas.

"J'attends votre réponse,

LOUIS GRAVEL."

—Lisez, dit Claire en passant la lettre à la religieuse.

—Consentez-vous à voir ce jeune homme?

—Oh! sans doute, car il s'agit de questions les plus graves.

—Je vais en conférer avec la mère supérieure. Mais croyez-vous être assez forte pour...

—Oh! oui. Du reste vous m'aidez à me rendre au parloir.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourruures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

Un instant après, la supérieure vint prendre Claire pour la conduire au parloir, mais à la condition cependant qu'une religieuse resterait à quelque distance pendant l'entretien.

XXI

L'INTERROGATOIRE

Quand Louis Gravel vit entrer la jeune fille, soutenue par une religieuse et Dorothée, pâle, diaphane, amaigrie par la souffrance, son cœur se serra et des larmes montèrent à ses paupières. Lui-même portait encore un bandeau qui tenait un appareil sur les blessures reçues pendant le sauvetage de M. de Godefroy.

Deux cris simultanés, deux exclamations sortirent de la poitrine des deux jeunes gens :

— Claire, mon adorée !

— Louis, mon cher Louis !

— Soyez raisonnable, mon enfant, fit la religieuse, et vous, monsieur, ménagez-lui les émotions.

Une grille les séparait.

Claire fut assise sur un pliant par Dorothée et la religieuse qui se retirèrent à quelque distance. Louis se plaça sur une banquette tout près de la grille.

Tous deux s'examinèrent sans parler pendant quelques instants, savourant le bonheur de se revoir, heureux de se retrouver, étrangers à tout ce qui n'était pas leur amour.

La jeune fille, la première, rompit le silence :

— Vous avez désiré me voir, mon ami ? dit-elle. Hélas ! la maladie m'a bien changée, n'est-ce pas ?

— Vous êtes toujours belle pour moi, Claire, parce que je ne vous vois qu'avec les yeux du cœur.

— Mais vous, mon ami, vous êtes changé aussi, vous avez été blessé...

— Une égratignure... Ne parlons pas de moi, mais de vous plutôt... de l'avenir...

— L'avenir !... n'est-ce pas le malheur !... Laissez-moi continuer mon rêve tandis que vous êtes là... le réveil ne viendra que trop tôt.

— Non, Claire, faisons courageusement face à l'orage, car si vous le voulez, et Dieu aidant nous saurons conjurer le péril et trouver le bonheur peut-être.

— Que dites-vous, mon ami ?

— Ce que je crois la vérité.

— Oh ! vous vous abusez, et n'écoutez que votre douleur, vous allez me proposer quelque parti extrême, un projet que je ne puis, que je ne dois pas accepter.

— Claire, vous me faites injure en supposant que j'irais vous proposer un projet qui serait indigne de vous, indigne de moi...

— Louis...

— Vous blessez, vous froissez mes sentiments même avant de m'avoir entendu.

— Pardon, mon ami, ma pauvre tête est encore bien faible, car j'aurais dû savoir qu'il ne peut venir de vous que ce qui est noble et bon.

— Écoutez-moi donc patiemment, Claire... si vous m'aimez...

— Si je l'aime ! fit la jeune fille en joignant les mains. Vous le voyez, je vous le dis, je vous l'avoue, sans même me demander si je ne fais pas mal en vous le déclarant.

— Soit, vous m'aimez, j'ai besoin de le croire pour trouver le courage dont j'ai besoin. Eh ! bien il est un moyen de me le prouver en me racontant la scène qui s'est passée, l'autre jour, entre votre père et Bigot.

— C'est impossible.

— Il faut avoir assez de confiance en moi pour ne pas me cacher les graves motifs qui vous ont forcée à accepter l'idée d'un mariage avec l'intendant.

— C'est impossible, mon ami.

— Je les soupçonne d'ailleurs, ces motifs...

La jeune fille le regarda d'un air étonné.

— Écoutez-moi bien, Claire, je vais vous raconter ce que j'allais vous dire le soir du sinistre qui a détruit la maison de votre père.

Dorothée a dû vous apprendre dans quel état elle m'a quittée, après la lecture de votre lettre. Je ne savais que faire, que tenter, quel parti prendre. Tantôt je voulais me rendre au palais, provoquer Bigot sur l'heure, le tuer ou me faire tuer par lui ; tantôt je voulais me rendre auprès de vous, faire appel à votre amour, vous emmener bien loin, vous enlever de force, s'il le fallait.

Dorothée, en faisant appel à ma raison, ou plutôt à mon cœur, — car les amoureux raisonnent-ils dans ces circonstances-là ? — Dorothée, dis-je, parvint à me calmer un peu.

Quand je me trouvai seul, je montai sur la terrasse où j'avais quitté le gouverneur, pour répondre à votre appel, et c'est alors qu'une pensée lumineuse, une pensée du ciel me traversa l'esprit : tout confier à M. de Vaudreuil et lui demander sa protection.

— Quelle imprudence ! s'écria Claire.

— Vous allez voir que non, quand vous connaîtrez dans quels termes je suis avec le gouverneur.

Je suis son secrétaire, vous le savez, mais je suis en même temps son protégé, et il me traite comme si j'étais son enfant. C'est sans doute par la haute protection de Mgr l'Evêque que j'ai été attaché à sa personne ; mais depuis qu'il a appris à me connaître, depuis qu'il a constaté que si je le sers avec dévouement, avec zèle, avec fidélité, ce n'est pas par intérêt, mais par affection réelle, c'est à moi seul qu'il adresse ses bontés et je puis compter sur sa protection en toutes circonstances.

Je lui ai donc tout confié en lui donnant communication de votre lettre.

Impossible de vous cacher que certains bruits fâcheux concernant votre père, qu'il croit une créature de Bigot, sont arrivés jusqu'à lui. Il me l'a déclaré ; mais quelle est la nature exacte de ces bruits ? Je l'ignore. Dans tous les cas, je crois que votre père est accusé de complicité dans certaines malversations dont les pillards du palais de l'intendance sont les auteurs.

Sur mon affirmation solennelle que je croyais à la parfaite probité de M. de Godefroy, M. de Vaudreuil n'a pas voulu porter jugement sans plus ample informé. Il serait même porté à croire que si votre père est compromis, c'est qu'on a surpris sa bonne foi.

— Mais quels sont donc ces pillards dont vous parlez ? Est-ce M. Bigot ?...

— Eh ! sans doute. Vous ignorez, comme votre père ignore, lui aussi, à quelles sortes de person-

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes maigres et nerveuses..

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.



PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

Mme DENISE ROY, Dept. 5, Br.P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252 J, MONTREAL.

nes il a donné son estime. Un mot pourra vous les faire connaître.

Tandis que la colonie est près de succomber sous le poids du malheur et de l'abandon, tandis que partout règne la disette, Bigot, Cadet, Péan, Varin, et un grand nombre d'autres, s'enrichissent en volant les secours du roi et pressurent le peuple. Bigot est assez habile pour ne procéder à ciel découvert, mais il se sert de sa position pour couvrir les malversations de la compagnie dont votre père est l'associé, et il se fait ensuite la part du lion.

— Mon Dieu! Et on laisse faire?...

— Tant qu'on ne pourra pas se procurer des preuves certaines. Mais on y arrive, et soyez assurée que les coupables seront punis.

Vous voyez donc qu'il me faut faire connaître les relations de votre père avec Bigot.

— Oh! soyez certain que mon père est étranger à ces malversations.

— C'est précisément parce que je n'ai aucun doute à cet égard que je sollicite votre confiance. Pendant qu'il n'est pas trop compromis, sortons-le de ce mauvais pas. Qui sait? s'il ne sera pas trop tard dans quelques jours; car des mesures très sévères vont être prises immédiatement.

— Questionnez-moi, mon ami, et quoique ce secret ne soit pas le mien, je vais vous répondre.

— Savez-vous que votre père possède sept cent mille livres d'actions dans la compagnie?

— Oui.

— Vous a-t-il dit à quel titre? Car je le croyais — pardonnez-moi cette question délicate — gêné.

— C'est vrai et je n'ai pas à en rougir, notre pauvreté vient de malheurs honorables.

Mon père m'a dit que M. Bigot lui a assuré cette part dans les bénéfices de la compagnie pour me constituer une dot en considération de son mérite, et afin de relever le prestige de la société qui ne peut qu'y gagner à un tel patronage, eu égard surtout à nos relations en France.

— C'est cela même.

— Voilà la seule raison qu'il lui a donnée d'une telle munificence?

— Oui, mon ami.

— Ce ne peut être que la vérité puisque votre père l'affirme.

— Oh! mon père n'a jamais menti! dit simplement la jeune fille.

— Je n'en doute pas... Et vous ne savez rien de plus?

— Non, rien de plus.

— Ce que je ne puis comprendre, c'est que votre père vous ait fiancée si promptement avec Bigot. Vous ne lui avez donc point fait part de votre répugnance à épouser cet homme?

— Oh! si, dès qu'il m'en a parlé la première fois.

— Et cette première fois remonte?...

— Au jour même où il a annoncé à mon père qu'il lui donnait une part dans les bénéfices de la compagnie, quelques jours avant le bal du gouverneur.

— Vous aviez dans le temps reçu ma lettre?

— Oui. Ne voulant pas encore lui avouer mon amour pour vous, car je croyais le moment inopportun, je le suppliai de ne pas me marier, de me garder auprès de lui.

— Et...

— Pardon, mon ami, du chagrin que je vais vous causer; mais c'est moi, de mon propre mouvement, qui ai déclaré à M. Bigot que je l'épouserais...

— Comment? fit le jeune homme en bondissant sur son siège.

— Ecoutez-moi, mon ami, vous allez tout savoir. Après une entrevue avec M. Bigot où je lui dis franchement, honnêtement que je ne l'aimais pas, que je ne l'aimerais jamais parce que j'avais donné mon cœur à un autre, il m'a quittée furieux pour revenir quelques jours après déclarer à mon père que son honneur et sa liberté étaient en péril, que des accusations graves avaient été lancées contre lui et qu'on avait même préparé un rapport qui serait présenté au gouverneur. Mon mariage seul pouvait tout sauver, car M. Bigot était tout puissant dans la colonie, fort bien à la cour de France, il saurait bien soustraire au danger son beau-père. Vous comprenez?

— Oui, je comprends, pauvre enfant sans expérience, que dans votre naïf dévouement filial, vous n'avez pensé qu'à vous sacrifier.

— Pouvais-je faire autrement? Ne m'auriez-vous pas méprisée si j'avais hésité?

— Mais heureusement que votre sacrifice ne sera pas nécessaire, espérons-le; j'en connais assez maintenant pour voir clair dans le jeu de votre persécuteur.

— Ne vous faites-vous pas de fausses espérances?

— J'espère que non, d'autant plus que M. de Vaudreuil a soupçonné tout ce que vous venez de me dire, et que quand il en aura la certitude, il ne peut manquer d'agir.

Priez Dieu, ma Claire adorée, qu'il me donne la force et les moyens nécessaires pour démasquer les coupables; soignez-vous bien et croyez que le bonheur n'est pas à tout jamais perdu pour nous. Promettez-moi de ne parler à personne de ce qui a fait le sujet de notre entrevue, pas même à votre père; de votre discrétion dépend le succès.

— Je vous le promets, mon ami.

— Et maintenant je me retire. Aussi bien vous êtes fatiguée et je regrette même—vous êtes encore si faible—de vous avoir retenue si longtemps; mais il le fallait.

— Oh! votre vue, vos bonnes paroles m'ont fait du bien.

— Adieu! ou plutôt non, au revoir, à bientôt, ma belle convalescente.

Louis Gravel rappela Dorothee auprès de sa jeune maîtresse et se retira comparativement heureux.

Quant à Claire, elle demeura rêveuse, le cœur plein d'espoir, voyant l'avenir rose comme l'aurore d'un beau jour de mai.

(SUITE ET FIN DANS LA REVUE POPULAIRE DE SEPTEMBRE)

Les Comprimettes Orientales DE GOURAUD

sont faites de crème Orientale de Gouraud qui a soutenu durant au delà de 85 ans l'épreuve de l'expérience publique; ce qui lui a valu sa réputation de perfection et de valeur. C'est une garantie pour ceux qui cherchent un produit pouvant embellir le teint.

Enfin, après des années d'expériences soigneusement faites, nous avons réussi à produire la Crème Orientale de Gouraud sous une forme de comprimés, contenus dans de jolies boîtes de métal (*Vanity cases*) contenant un miroir et une poudrette — le tout facile à porter et pouvant aisément être employé.

Vous n'avez jamais fait usage d'une poudre plus agréable que la poudre dont sont faites les Comprimettes Orientales de Gouraud; elle est douce, soyeuse et adhérente, elle s'étend uniformément sur la peau et lui donne cette apparence fascinatrice tant admirée, parce que les Comprimettes Orientales de Gouraud ont, pour embellir et éclaircir le teint, toutes les mêmes qualités que la Crème Orientale de Gouraud.

Les Comprimettes Orientales de Gouraud

Les Comprimettes Orientales de Gouraud sont mises en boîtes de deux grandeurs: 50 cents et \$1.00. Elles sont faites en six couleurs: Blanc, chair, Rachel foncé et clair, rouge sombre et médium.

La Crème Orientale de Gouraud à 75 cents et \$1.50 la bouteille: Blanc, Chair et Rachel.

OFFRE SPECIALE

Nous vous enverrons une Comprimette Orientale de Gouraud (de n'importe quelle couleur) et une bouteille d'essai de la Crème Orientale de Gouraud pour 50 sous.

Ecrivez votre nom et votre adresse sur le coupon ci-dessous et envoyez-nous-le.

Ferd. T. Hopkins & Son

35, rue Saint-François-Xavier,

Montréal.



COUPON

Nom
Ville
Adresse
Mentionnez les couleurs désirées.

"Qui est-elle?"

demandent les
connaisseurs



Apprenez maintenant le simple secret de son charme;
PUIS—acquérez-le ainsi

PARTOUT où nous allons,
se rencontre une belle per-
sonne, assez sage pour acquérir
et conserver le teint de l'éco-
lière—ce charme qui ne trompe
jamais.

Les moyens en sont simples:
mousse adoucissante des huiles
de palme et d'olive scientifi-
quement saponifiées dans le
Palmolive.

Faites ce qui suit

Servez-vous à votre gré de
poudre et de rouge. Mais ne
les gardez jamais la nuit. Car
ils obstruent les pores et sou-
vent les dilatent.

Lavez-vous délicatement la
figure avec le calmant Palmo-
live. Puis massez-le doucement
dans la peau. Rincez bien.
Puis lavez-vous et rincez-vous
de nouveau. Si vous avez la
peau sèche, appliquez-y une
couche de cold-cream—c'est
tout. Faites cela régulièrement,
de préférence avant de vous
coucher.

*Le traitement de beauté le
plus simple du monde*

C'est de cette manière toute
simple que des milliers de
femmes, depuis le temps de
Cléopâtre, ont trouvé le char-
me et la beauté.

Il n'est pas besoin d'aucun
médicament. Votre peau de-
viendra d'une fine texture et
votre teint sera bon.

Ne faites pas cette erreur

De vous servir de savons
ordinaires pour le traitement
ci-haut. N'allez pas croire
que tout savon vert ressemble
au Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le
morceau! Si peu cher que des
milliers s'en servent aussi bien
pour le corps que pour la
figure. Procurez-vous-en un
morceau aujourd'hui. Vous en
verrez les effets au bout d'une
semaine.

*Les huiles de
palme et d'olive
— rien autre —
donnent au
Savon Palmolive
sa couleur verte
naturelle.*

*Le volume et
l'efficacité
produisent une
qualité de 25c
pour seulement*

10c

*Faites bien attention au
nom et à l'enveloppe.
Le Savon Palmolive est
toujours vendu cacheté.*

FABRIQUE AU CANADA

2541 C

